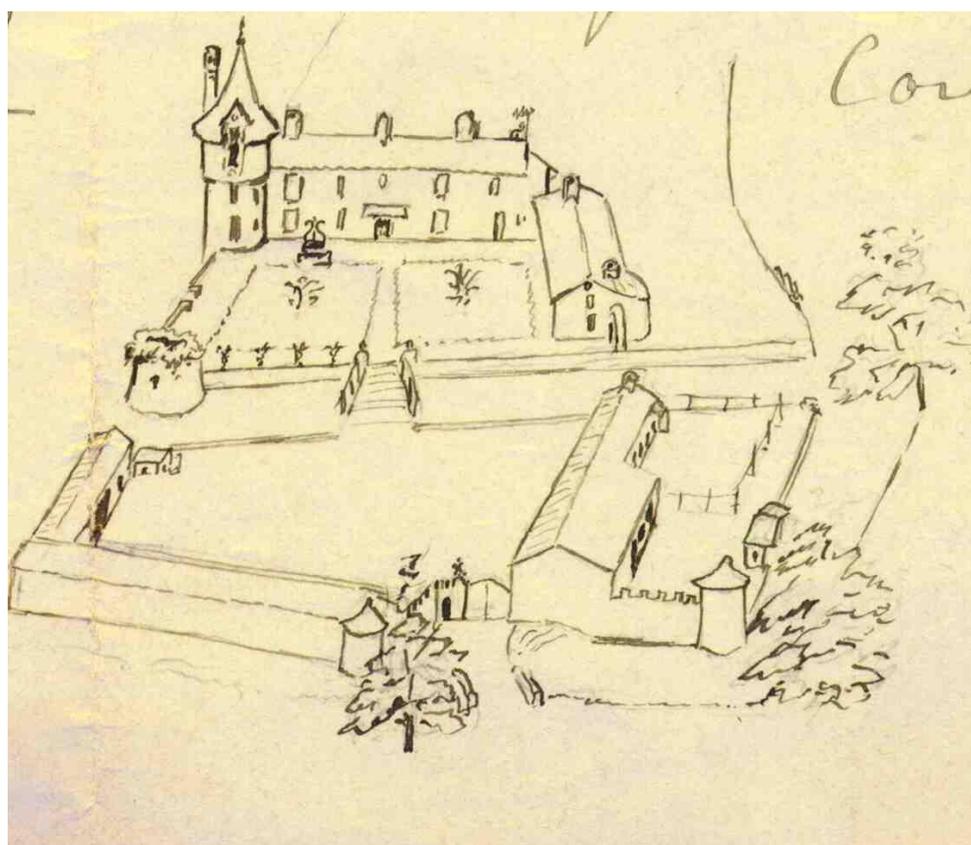


LE CORNETTE

CHRONIQUE DE BRETAGNE

1588-1589



Archives familiales

2006

LE CORNETTE

CHRONIQUE DE BRETAGNE

1588-1589

*Un gentilhomme doit laisser à
ses enfants ce qui ne craint ni le
temps ni la puissance humaine : la
sagesse et la vertu.*

Le chevalier BAYARD.

Archives familiales

Charles Thenaisie

Avertissement

Par une demoiselle de la Courbejollière, sans doute Léonide Eugénie, Charles Thénaisie a eu connaissance de documents racontant l'histoire de Pierre Perrin de la Courbejollière, le capitaine huguenot, fidèle de Henri IV, et il en utilise les épisodes pour écrire en 1898 ce roman où il fait revivre l'histoire des guerres de religion (voir le précédent livret d'archives familiales : « *Pierre Perrin, capitaine huguenot* »). On retrouve dans ce roman les personnages historiques appartenant aux trois grandes tendances qui ont agité cette période : les catholiques partisans de la ligue, farouchement opposés à l'accession au trône de France d'un hérétique protestant, et y préférant la fédéralisation du royaume dans ses provinces : le duc de Mercoeur, gouverneur de Bretagne, chef de la ligue catholique à Nantes, Mr. de Mauléon, gouverneur du château de Nantes, Mr. De Goulaine, capitaine, le frère Jacques-le-bossu, prédicateur catholique ; les partisans de la royauté, fidèles à Henri III, puis à Henri IV : Charles Harouys, le maire de Nantes ; le Bec, l'évêque ; les protestants, partisans du roi de Navarre, prétendant au trône de France : Mr. De la Courbejollière et les 2 autres héros du roman : le jeune Arthur de Montlouis et son père adoptif : Roger de Lommeau et également le célèbre chef de bande : Fontenelle. S'y greffent quantité de personnages dont le recteur de saint Lumine, Mr. de la Senardière et sa fille Angèle, des paysans, des marchands, et des bohémiens, dont la mystérieuse Sarah.

L'auteur de ces aventures dignes d'un feuilleton de cape et d'épée, est un cousin des Boishéraud, descendant de Marguerite Goguet de Boishéraud et de Charles des Melliers ; catholique du XIXème siècle, il défend les positions des ligueurs, tout en présentant ses héros protestants sous un jour favorable, et préparant la conversion de ces derniers.

Pierre de Boishéraud

AVANT-PROPOS

Ayant dessein d'entreprendre un ouvrage sur les guerres de la Vendée, je faisais des recherches à ce sujet, lorsque dans une visite que je fis l'année dernière au château de la Courbejolière (1), je remarquai trois boulets à demi-enfoncés dans le mur de façade, au-dessus d'une porte en ogive bien conservée. Sachant que ce château avait été brûlé et à moitié détruit pendant les guerres de la Vendée, je crus que ces projectiles avaient servi à la démolition du vieux manoir dans ces temps de destruction.

J'étais dans l'erreur, comme me l'apprit une descendante de ce brave comte de la Courbejolière, dont je parle dans mon roman.

Ces boulets furent lancés par les canons du duc de Mercoeur, dont les troupes assiégèrent et prirent la Courbejolière en 1589. Un cadeau que l'on me fit alors d'un fragment de manuscrit, m'apprit les détails de ce siège et une partie des événements remarquables qui signalèrent, durant ces guerres civiles, la lutte des huguenots et des catholiques. Voilà ce qui me donna l'idée du roman qu'on va lire.

Outre le manuscrit de la Courbejolière et les nombreux mémoires qu'il m'a fallut consulter, j'ai recueilli plusieurs traditions populaires des plus curieuses. Chose extraordinaire, un vieillard qui ne savait pas lire m'a raconté le combat qu'Henri IV livra aux troupes du duc de Mercoeur, à deux lieues de Pirmil (2), comme il m'eût raconté la bataille de Torfou, ou le passage de la Loire par l'armée vendéenne.

Les souvenirs ne meurent pas dans ce pays de la fidélité !.....

Aujourd'hui l'histoire de Bretagne est trop connue pour qu'on ignore l'entreprise que firent le duc et la duchesse de Mercoeur, de secouer le joug de la France en déclarant ce pays indépendant.

Dans mon ouvrage, les personnages et les faits historiques étant généralement connus, je me suis abstenu, lorsqu'ils se présentent, d'indiquer par des notes les auteurs qui me les ont fournis.

Maintenant, il me reste une chose à demander aux personnes qui voudront bien me lire, c'est d'avoir un peu de bienveillance pour un premier ouvrage.

(1) La Courbejolière est à 4 kilomètres de la ville de Clisson en Bretagne.

(2) Faubourg de Nantes.

CHAPITRE PREMIER

L'auberge

*Les guerres civiles sont les
boutiques de toutes meschancetez
qui font horreur aux gens de bien.*

La Noue-Bras-de-Fer.

En 1588, on distinguait dans le faubourg Saint-Jacques à Nantes, au milieu d'un pâté de vilaines maisons en bois, l'auberge de Nicolas Pinchon, dont l'enseigne grossièrement peinte sur le mur de façade représentait le lever du soleil, avec cette inscription : *au soleil levant*.

Située à une très petite distance du fort de Pirmil (1) cette auberge se remplissait tous les soirs d'un grand nombre de voyageurs qui, n'ayant pu arriver à Nantes avant la fermeture des portes, se voyaient dans la nécessité d'y passer la nuit.

Par une soirée pluvieuse du mois de mai, Nicolas Pinchon se tenait sur le seuil de la porte, les yeux tournés vers le pont levis du fort de Pirmil, que les soldats se mettaient en devoir de lever. C'était un homme gros et court, à la figure vermeille et joviale. Il avait sur la tête un bonnet de laine grise, et par devant lui un tablier de toile d'une couleur indescrivable, tant il était couvert de taches.

- Bon, dit-il en souriant, voilà les portes de la ville fermées, personne ne pourra plus y entrer maintenant.

Alors, au lieu de regarder comme il le faisait du côté de la ville de Nantes, il se retourna pour voir si quelques voyageurs n'arrivaient point sur la route de Clisson.

Bientôt deux cavaliers enveloppés dans leurs manteaux, et dont les chevaux paraissaient fatigués d'une longue course, vinrent à passer devant l'auberge du soleil levant.

1- le fort de Pirmil défendait la tête de pont qui porte encore ce nom ; il y a quelques années, on en a fait disparaître les derniers vestiges.

- Messieurs, se hâta de crier l'aubergiste qui les guettait, Messieurs, vous ne pourrez entrer ce soir à Nantes, le pont levé du fort de Pirmil est levé depuis un quart d'heure.

Au lieu de répondre, le cavalier qui était en tête donna un grand coup d'éperon à son cheval et son compagnon en fit autant.

- Allons, pensa malignement Pinchon, à moins que ces messieurs n'aient envie de traverser la Loire à la nage, il faudra bien qu'ils reviennent.

En effet, une minute après, les deux cavaliers mettaient pied à terre devant la porte de l'auberge, tandis que Pinchon s'empressait de débrider leurs chevaux, faisant un éloge pompeux de son hôtellerie.

- Vive Dieu ! mes gentilhommes, disait-il, soyez sans crainte, jamais de bons catholiques n'ont eu à se plaindre de mon auberge, et quant à vos chevaux, j'ai de bonne avoine et du foin à leur donner.

Logez-vous ce soir quelques ligueurs ? demanda un des cavaliers en détachant sa valise.

- Mon gentilhomme, j'ai dans ce moment-ci cinq marchands de bœufs, qui sont bons Catholiques et dévoués corps et âme à monseigneur le duc de Mercoeur.

- Je vois que vous paraissez peu disposé à donner une bonne hospitalité à des réformés ?

- Monseigneur, je vous assure qu'il n'y a que les devoirs de mon état qui peuvent me déterminer à les recevoir chez moi. Mais grâce au ciel, je n'ai pas souvent le chagrin de voir dans mon auberge quelques-uns de ces damnés huguenots, que je voudrais tous au fond de la Loire !

L'étranger, en entendant ces paroles, jeta un regard significatif sur son compagnon, qui y répondit en hochant légèrement la tête.

L'aubergiste ne s'aperçut pas de cela et reprit.

- Allons, messeigneurs, entrez vous réchauffer, car la pluie a dû traverser vos manteaux. Je vais mener vos chevaux à l'écurie et les soigner comme il faut.

Les deux voyageurs entrèrent dans l'auberge, où ils trouvèrent les cinq marchands de bœufs occupés à vider quelques bouteilles de vin en attendant le souper.

Après avoir ôté leurs manteaux ils vinrent s'asseoir près du feu, et ce fut alors un moment favorable pour voir la différence d'âge et de costume qui les distinguait.

Celui qui avait adressé quelques questions à l'aubergiste, était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Sa taille bien proportionnée était au-dessus de la moyenne, il avait les cheveux noirs, le visage un peu pâle, avec des yeux vifs et spirituels. Le son de sa voix était agréable. Sa démarche était noble et assurée. Une petite moustache noire, retroussée selon l'usage de l'époque, donnait une certaine expression martiale à sa physionomie naturellement douce. Une chaîne d'or, passée autour de son cou, retenait sur sa poitrine un médaillon de même métal, qui produisait un bon effet sur son pourpoint de velours noir. Sa tête était couverte d'un chapeau de feutre gris, orné d'une plume, puis à sa ceinture, outre une bonne épée, arme sans laquelle on ne voyageait point dans ces temps de trouble, il avait une paire de pistolets avec un poignard.

Son compagnon couvert d'une armure et ayant un morion sur la tête, avec une large épée, un poignard et des pistolets à sa ceinture, différait beaucoup du premier, et par l'âge et par la physionomie. Il paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Son menton était ombragé

d'une longue barbe à moitié grise, et sa bouche était entièrement cachée par une énorme moustache dont les deux bouts, se terminant en pointe, remontaient jusqu'au milieu de son visage maigre et sillonné de rides profondes. Tous les deux étaient assis silencieusement auprès du feu, lorsque Nicolas Pinchon, rentrant dans la maison vint les tirer de leur rêverie.

- Messeigneurs, dit-il, qu'est-ce que vous désirez pour votre souper ?

- Donnez-nous ce que vous avez de meilleur ! dit, en pinçant le bout de sa moustache, le plus âgé qui jusque-là n'avait pas dit une parole.

- Mais je désirerais savoir ce que vous préférez ?

- Eh bien, faites-nous cuire ce gigot que je vois accroché à cette poutre.

- Ah ! Mon gentilhomme, vous n'y pensez pas ?... et l'aubergiste se mit à sourire malignement !

- Ah ça expliquez-moi ce que vous voulez dire, je n'aime pas les plaisanteries...

- Mon gentilhomme je n'oserais pas manquer au respect que je vous dois, mais vous ne pouvez manger du gigot aujourd'hui ...

- Pourquoi donc ?

- Parce que vous êtes trop bon catholique pour faire une semblable action.....

- Maudit bavard ! que le diable t'emporte !

- Monseigneur, ne vous mettez pas en colère !

- Fais aussitôt ce que je te dis, ou sans quoi le plat de mon épée va faire connaissance avec ton dos.

- De grâce, calmez-vous, c'est un malentendu.

- Et quel est ce malentendu ?... drôle !

- C'est que vous oubliez ce commandement de l'église catholique, apostolique et romaine, dont vous avez le bonheur de faire partie :

“ Vendredi chair ne mangeras et le samedi mêmement. ”

- Tiens, c'est vrai, c'est aujourd'hui samedi, dit le voyageur en radoucissant sa voix, et en jetant un coup d'œil sur son compagnon et sur les marchands de bœufs qui prêtaient une oreille attentive à cette scène, et paraissaient vivement s'y intéresser.

-Vous n'y perdrez pas beaucoup, reprit l'aubergiste, car j'ai à vous offrir un magnifique saumon, qu'un pêcheur vient de m'apporter.

- Fais en sorte qu'il soit bientôt prêt.

- Soyez tranquilles.....

Dans ce moment le bruit des pas d'un cheval se fit entendre à la porte. Nicolas Pinchon ayant couru voir qui ce pouvait être, revint aussitôt vers les deux étrangers à qui il dit à voix basse :

- Messeigneurs, voyez comme cela se rencontre mal, moi qui ne loge presque jamais de huguenots, eh bien, il faut qu'il m'en arrive un ce soir.

- Le connaissez-vous ?

- Oui, c'est un gentilhomme du pays, M. le comte de la Courbejolière, un brave homme qui marche malheureusement dans le chemin de la perte.

En entendant ces paroles, un rayon de joie vint animer les figures graves des deux voyageurs, puis le plus âgé dit à l'aubergiste :

- Allez vite mettre à l'écurie le cheval du comte de la Courbejolière, et assurez-le que deux amis l'attendent pour partager leur souper avec lui.

- Par saint Nicolas, mon patron ! vous me surprenez ; comment de bons catholiques peuvent-ils avoir pour ami un réformé dont l'âme est la propriété du diable ?....

- Cela ne vous regarde pas !

- Oh ! Il faut l'avouer, le comte est bon, charitable, et un parfait honnête homme, tout de même ; mais cela ne suffit pas, et comme nous le disait encore notre curé en chaire dimanche dernier : “ Mes chers frères, hors de l'Eglise il n'y a point de salut ...”

- Trêve, de citations, et fais ce qu'on te dit !

- Je comprends, murmura en s'en allant l'aubergiste, vous voulez le convertir ?....

Une minute après le comte de la Courbejolière entra ; c'était un homme de quarante ans, ayant une taille haute et bien proportionnée, avec une figure belle et pleine de distinction.

En apercevant les deux voyageurs il s'avança vers eux, le sourire sur les lèvres, puis prenant la main du plus âgé qui était venu à sa rencontre :

- Salut, Roger de Lommeau, mon brave capitaine, dit-il ; ma foi, je ne me doutais pas que j'aurais le plaisir de vous rencontrer ici ce soir.

- Et vous, Arthur de Montlouis, comment se porte madame votre mère ?

- A merveille, répondit Arthur, et les trois gentilshommes se serrèrent cordialement la main en échangeant quelques paroles affectueuses.

- Ma foi, mon cher comte, dit à demi-voix Roger de Lommeau à la Courbejolière, nous avons parfaitement réussi à tromper l'aubergiste ; il nous croit papistes jusque dans la pointe des cheveux.

- Tant mieux, dit la Courbejolière, car depuis les massacres de la Saint-Barthélemy, nous devons toujours redouter l'aveugle fureur du peuple, qui ne nous épargne pas quand il se voit le plus fort.

- Cependant, tout à l'heure, j'ai manqué me trahir.

- Comment cela ?

- Parbleu ! en voulant manger de la viande.

- Eh bien ?

- Eh bien, les papistes qui peuvent acheter des indulgences à volonté, ont une loi très incommode qui leur défend de manger de la viande le vendredi et le samedi.

- C'est fort désagréable ; mais moi je suis connu, et j'espère bien ce soir ne pas me priver des mets que ma religion autorise.

- Diable ! Mon cher comte, Montlouis et moi nous allons éprouver le supplice de Tantale, pendant que vous souperez.

- On pourrait peut-être tromper l'aubergiste ?

- C'est fort difficile, parce que Nicolas Pinchon va examiner quelle figure deux catholiques font avec un hérétique.

- Il nous faut, dit Montlouis, subir les conséquences de notre profession de foi, en soupant avec du saumon.

- Pour des gens de guerre, dit la Courbejolière, le plat est assez recherché, et je m'en contenterai bien.

En ce moment les trois huguenots écoutèrent avec attention la conversation qui venait de s'engager entre les marchands de bœufs, qui soupaient dans un coin de la salle.

En vérité, disait l'un d'entre eux, j'offrirais, de bon cœur, un cierge d'une livre à *Notre-Dame de bon secours*, si monseigneur le duc de Mercoeur parvenait à chasser du château de Montaignu ces brigands de réformés, qui ne cessent de ruiner notre commerce, en nous rançonnant et en volant notre bétail. Encore ces enragés ne se contentent pas de nous dépouiller ; souvent ils maltraitent les pauvres catholiques, en s'amusant à leur frapper par le visage avec les chapelets qu'ils trouvent sur eux, et joignant l'insulte au supplice, ils leur disent “ Allez, *papaux*, cela vous vaudra des indulgences !.... ”

- Pareilles choses crient vengeance ! dirent les autres la bouche pleine, et en présentant leur verre au narrateur qui versa à la ronde.

- Ce n'est pas tout, reprit le marchand après avoir vidé d'un seul trait son verre et s'être mis dans la bouche un morceau qui gênait un peu sa prononciation, ce n'est pas tout, ces maudits hérétiques, qui ne méritent que les fagots, n'ont aucun respect pour la vertu, et c'est incroyable le nombre de femmes et de filles à qui ils ont fait des affronts....

- Pierre, ne cause donc pas si haut, dit son voisin, le seigneur de la Courbejolière à l'air d'écouter.

- Cela m'est bien égal, il n'est pas ici sur ses terres, répondit le marchand en jetant un regard insolent sur les trois huguenots qui venaient de se mettre aussi à souper.

Après avoir bu de nouveau, exemple qu'imitèrent ses camarades, le narrateur reprit :

- Vous connaissez tous la fille de Gabory, l'aubergiste du *Lion-d'Or*, à la Louée ?

- Oui.

- Eh bien, il n'y a pas longtemps des cavaliers du roi de Navarre s'arrêtèrent au *Lion-d'Or*, pour y faire reposer leurs chevaux. Je ne vous parlerai point des pertes considérables qu'essuya l'aubergiste, car ils burent et cassèrent un très grand nombre de bouteilles sans rien payer, suivant l'habitude des gens de guerre de cette époque, qui sont tous plus pillards les uns que les autres.....

- Ah ! les brigands, murmura l'auditoire.

- Vous allez voir, continua Pierre, combien la rencontre des hérétiques est dangereuse pour le sexe. Tandis que le père Gabory était obligé de courir à droite et à gauche pour servir les arquebusiers, sa fille était environnée de ces soldats de l'enfer, qui lui en contaient de toutes les façons. Le trompette surtout ne cessait de lui débiter une foule de choses qui flattaient son amour-propre. “ Oui, mademoiselle, disait-il, je n'ai jamais vu un visage plus beau que le vôtre. Vos yeux brillent comme des diamants, et ils sont plus dangereux que des pointes de lances !... Ah ! Comment pourrai-je vivre loin de vous à présent que je vous ai vue ! ” Enfin on ne sait pas trop au juste tout ce qu'il lui a dit ou fait, mais à présent la fille du père Gabory est une huguenote enragée, et elle attend tous les jours son trompette qui lui a promis de revenir.

- Pauvre père Gabory, cela doit lui faire bien du chagrin ! dirent les marchands, et le narrateur continua :

- J'ai dans mon idée que le duc de Mercoeur a résolu d'attaquer vivement les damnés huguenots de Montaigu, qui nous font tant de mal.

- Je le crois aussi, dit un autre, car il aime trop la religion catholique pour la laisser insulter dans ses états de Bretagne, par une poignée de bandits.

- C'est le rempart de la foi ! reprit Pierre en remplissant les verres.

- Et un bon prince qui aime le peuple et s'entend bien avec le clergé, observa un marchand.

- Allons, buvons à sa santé et à ses succès contre les huguenots, reprirent-ils tous à la fois.

Après s'être entretenus encore, pendant quelque temps du duc de Mercoeur, les marchands de bœufs, tout en continuant à boire, changèrent de conversation pour parler de leur commerce.

Les trois gentilshommes, qui jusque-là avaient mangé en silence, se mirent à causer à voix basse pour n'être pas entendus des gens de la maison.

- Vous qui arrivez de la Rochelle, demanda la Courbejolière à Lommeau, dites-moi comment se porte le vaillant roi de Navarre, le *David* de notre parti.

- Il se porte à merveille, et son cœur est plein d'espérance. C'est lui qui m'a envoyé avec mon cornette, pour savoir si le duc de Mercoeur a véritablement formé le dessein d'entreprendre le siège de Montaigu.

- Ce que ces insolents, marchands viennent de dire, semblerait confirmer les craintes du roi de Navarre ; mais nous parviendrons facilement à connaître la vérité quand nous serons à Nantes.

- Y resterez-vous plusieurs jours ?

- Les affaires particulières qui m'y appellent ne me retiendraient pas longtemps ; mais puisqu'il s'agit des intérêts de ma religion et de mon parti, j'y resterai autant que vous le désirerez.

- Je reconnais là le cœur noble et dévoué du comte de la Courbejolière !

- Roger, parlons un peu de la bataille de Coutras, dit le comte en jetant un coup d'œil sur Montlouis, qui avait gagné son grade de cornette ce jour-là.

- Par mon épée ! reprit Roger de Lommeau, je me rappellerai toujours que c'est sur le champ de bataille de Coutras que nous fîmes connaissance. Je me souviens que vous aviez été blessé d'une arquebusade au bras.

- Je n'ai pas oublié aussi que votre cheval avait été tué sous vous pendant le combat.

- Il faut l'avouer, la journée fut chaude. Il y avait dans les deux partis de jeunes gentilshommes qui voyaient le feu pour la première fois, et qui se battirent comme de vieux soldats.

- Entr'autres, Arthur de Montlouis que vous croyiez mort, parce qu'il s'était enfoncé au milieu des bataillons ennemis où il avait disparu.

- Ah ! Il s'est battu comme un lion, et tout en craignant pour sa vie, car j'ai promis à sa mère de veiller sur lui, je me disais avec bonheur : vive Dieu ! Mon protégé a déjà les vertus et le courage de son père, qui était, vous le savez, un des meilleurs capitaines de l'armée protestante.

En achevant ces mots, Roger passa le dos de sa main sur ses yeux pour essuyer une larme, et sa figure sombre trahit une émotion de sensibilité qu'on n'aurait pas cru devoir exister chez cet homme.

- Le capitaine Montlouis fut toujours pour moi le meilleur des amis, reprit Roger en ayant l'air accablé par de pénibles souvenirs, et si j'avais été dans son hôtel à Paris, la nuit de la Saint-Barthélemy, l'assassin qui le tua n'aurait pu commettre cette lâche action qu'après m'avoir passé sur le corps.

- Combien je donnerais, dit le jeune cornette en gémissant d'indignation, pour connaître l'infâme qui a tué mon père !

- Et si je te le nommais, que ferais-tu ?

- J'irais aussitôt à sa recherche, et je n'aurais pas de repos avant qu'il n'eût payé de son sang le crime odieux dont il s'est souillé !...

- Plus tard tu le connaîtras, reprit le capitaine avec un air satisfait.

- Mais pourquoi pas à l'instant même ?

- Parce que tu es encore trop jeune.

- Mais l'âge n'y fait rien, quand on a pour soi une bonne cause et du courage.

- Afin de mieux assurer ta vengeance, je veux attendre que ton bras soit encore plus fort.

- C'est, donc un ennemi bien redoutable ?

- Oui, c'est, un tigre dont il faut craindre la force et la perfidie !

- O mon, père ! tu seras vengé ! murmura le cornette en saisissant la garde de son épée.

- C'est bien, brave jeune homme ! dit la Courbejolière en lui tendant la main. Puis se tournant du côté de Roger - Votre fils adoptif, dit-il, fera par la suite un illustre capitaine !

- Je l'espère, répondit Roger, cependant il est une chose que je redoute pour lui.

- Quoi donc ?

- C'est qu'il ne devienne un jour l'esclave des femmes, de ces Dalila qui corrompent tout aujourd'hui.

- Ah ! reprit la Courbejolière en riant, on ne peut guère empêcher la jeunesse d'aimer, et, presque toujours, les héros sont sous l'empire de deux passions dominantes, la gloire et l'amour.

- Nous en avons un vivant exemple dans notre chef de parti, ajouta Montlouis, car personne n'est plus galant que le roi de Navarre.

- Si le roi de Navarre, reprit froidement Roger, avait su profiter des avantages de la victoire de Coutras, plutôt que d'aller en Béarn courtiser la comtesse de Guiche, nos affaires seraient plus avancées qu'elles ne le sont.

Sans doute, dit la Courbejolière, les mœurs de notre chef pourraient être plus austères, mais nous n'avons pas le droit de juger ses actions.

Bah ! dit Montlouis en riant, ce n'est pas le capitaine Roger de Lommeau, avec sa morale, qui pourra empêcher le roi de Navarre de répéter encore : “ Je suis roi sans état, et mari sans femme. ”

Roger jeta alors sur le cornette un regard pénétrant qui sembla aller fouiller jusqu'au fond de sa conscience, puis il reprit :

- Les princes, plus que tous les autres hommes, sont exposés à commettre de grandes fautes, lorsqu'ils s'abandonnent à cette fatale passion. L'amour de David pour la femme d'Urie souilla ce grand roi de deux crimes, l'adultère et l'homicide. Salomon cessa d'être sage dès qu'il se fut abandonné avec excès à l'amour des femmes étrangères, qui l'engagèrent dans le culte de leurs dieux.....

- Je n'approuve pas le roi de Navarre d'en courtoiser autant à la fois, se hâta de dire Montlouis, pour couper la parole à son rigide sermonneur ; mais à vingt ans on sent un besoin d'aimer, plus fort que tous les raisonnements, et si je trouvais une femme telle que je l'ai rêvée, oh ! alors, quand bien même cela dût vous déplaire, je ne pourrais m'empêcher de l'adorer.

- Impie ! C'est Dieu qu'on doit adorer et non pas ses créatures !

En ce moment, une femme vêtue d'une manière assez singulière, et dont les habits étaient trempés par la pluie, excita l'attention générale en entrant dans l'auberge.

En la voyant, Nicolas Pinchon dit en se signant :

- Dieu me protège ! C'est Sarah la sorcière !

Sarah avait trente-six ans, sa taille était haute et bien prise, elle avait de beaux yeux noirs, mais le regard tranchant. Ses cheveux d'ébène négligemment arrangés, étaient parsemés de mèches grises ; des passions fougueuses, ou des chagrins cuisants avaient, plus que les années, fatigué son visage cuivré qui conservait encore quelques restes de beauté.

- Monsieur Pinchon, dit-elle, daignez me donner l'hospitalité pour cette nuit ?

- Ma foi non ! répondit l'aubergiste effrayé, cela me porterait malheur si je logeais une païenne comme toi.

- Oh ! Ayez pitié de moi, je ne sais pas où aller, la nuit est sombre et la pluie tombe par torrents, puis je suis si fatiguée, faites-moi seulement une petite place auprès de votre feu, je ne vous causerai aucun embarras.

- Si vous n'étiez pas sorcière, je ne me ferais pas prier pour vous donner le couvert ; mais je crains trop votre talent diabolique !

- Vous pouvez être tranquille, je ne m'occuperai pas de magie tant que je serai sous votre toit.

- Oui, mais quand vous serez partie votre compère Satan me jouera quelque mauvais tour.

- Satan ne vous nuira en rien, dit-elle, en lui mettant de l'argent dans la main.

Cet excellent argument ne manqua pas son effet, car Nicolas Pinchon se contenta de dire tout bas :

- Ma foi, si c'est un péché de loger une sorcière, j'aurai toujours le moyen d'en obtenir la rémission en faisant dire une messe avec cet argent.

Les marchands de bœufs, au contraire, se mirent à murmurer à demi-voix en voyant Sarah gagner sa cause.

- Je l'ai vue ce matin à la foire de Clisson, dit l'un d'eux, qui tirait les cartes et disait la bonne aventure.

- Ce n'est pas grand'chose de bon ! reprit un second.

- Elle ne vaut pas la corde pour la pendre ! ajouta un troisième, et si vous m'en croyez nous la jetterons à la porte lorsque ces trois seigneurs seront couchés.

- Approuvé ! dirent-ils tous à moitié ivres, et en riant avec une joie féroce.

- Il faut que je me fasse dire ma bonne aventure, dit Montlouis en regardant Sarah.

- Est-ce que tu serais encore assez enfant pour croire à de pareilles sornettes ? répondit Roger.

- Oui, je suis tenté de savoir quelle est ma destinée.

- Dieu seul connaît l'avenir, et il faut être bien superstitieux pour ajouter foi aux prédictions d'une misérable sorcière telle que celle-ci.

- Cela n'y fait rien,

- Tu es donc bien crédule

- Tout comme un autre ; l'illustre chevalier Bayard se la faisait bien dire.

- Fais comme tu voudras.

Sarah était assise près du feu, Montlouis l'appela.

- Tenez, ma pauvre bohémienne, lui dit-il, buvez ce verre de vin pour vous réchauffer, et dites-moi ma bonne aventure !

- Merci, monseigneur, dit Sarah en acceptant l'offre qu'on lui faisait, puis s'approchant plus près de Montlouis, elle lui prit la main.

- Serai-je heureux en amour ? reprit le cornette en souriant.

- Les lignes que je consulte dans votre main disent le pour et le contre, répondit Sarah.

- Diable ! Voilà une prédiction qui ne m'avance pas beaucoup.

- Vous finirez par être heureux, reprit Sarah en lâchant la main du cornette.

- Je crois, sans être sorcier, que j'aurais pu t'en dire autant, murmura le capitaine en haussant les épaules.

- Eh bien, puisque la bohémienne ne sait pas prédire l'avenir, il faut voir si elle a des connaissances plus exactes du passé. Allons, Sarah, dites-nous quels ont été les événements les plus remarquables de la vie du capitaine ?

Sarah, après avoir fixé avec une grande attention le visage de Roger qui souriait d'un air incrédule, dit avec assurance :

- Monseigneur capitaine, l'amour et le désir de la vengeance ont empoisonné votre vie !...

En entendant ces paroles adressées à l'austère huguenot, Montlouis et la Courbejolière ne purent s'empêcher de partir d'un éclat de rire.

Cependant Roger, loin de partager leur hilarité, devint sombre et pensif, et une légère rougeur colora les pommettes de ses joues pâles et décharnées.

- Morbleu ! On dirait qu'elle ne se serait pas trompée ! reprirent les deux rieurs en regardant Roger.

- Les cœurs cuirassés d'airain ne sont pas toujours à l'abri des traits de l'amour, ajouta le cornette, enchanté de s'amuser un peu aux dépens de son capitaine, qu'il aimait comme un père, mais dont il redoutait les sévères leçons de morale.

- Je parie que Roger croit maintenant aux sorcières ! riposta la Courbejolière.
- Cette révélation vient de le convertir en un instant.
- Je n'aurais jamais pensé que l'amour ait pu jadis attendrir l'âme du capitaine.
- Bah ! Vous savez le proverbe, quand le diable fut.....

Le cornette, voyant Roger lui lancer un regard foudroyant, n'osa pas achever sa phrase.

- Vous vous êtes assez égayés à mes dépens, Messieurs, dit le capitaine en tirant d'une bourse de cuir quelques pièces d'argent qu'il jeta à la bohémienne. Maintenant, Messieurs, poursuivit-il, nous allons gagner notre chambre à coucher, si c'est votre avis.

- Volontiers, répondirent les deux gentilshommes ; et aussitôt ils montèrent un escalier de pierre, fait en forme de vis, qui les conduisit à une chambre assez spacieuse, où l'on avait dressé trois lits.

Dans ces temps de guerres civiles, les voyageurs prenaient la précaution, lorsqu'ils se connaissaient, de coucher plusieurs dans la même chambre, afin de pouvoir se défendre la nuit contre les attaques des voleurs, qui souvent pénétraient en assez grand nombre dans les auberges, pour détrousser les voyageurs.

Pinchon, après avoir allumé du feu dans une vaste cheminée, souhaita le bonsoir à ses hôtes ; puis, en se retirant, il eut soin de mettre la clef dans l'intérieur de l'appartement, pour que ceux-ci pussent fermer la porte en dedans.

Lorsque l'aubergiste rentra dans la salle basse que venaient de quitter les trois gentilshommes, les cinq marchands de bœufs, complètement ivres, causaient et gesticulaient vivement.

- Il est temps de la mettre à la porte, cette maudite sorcière de l'enfer ! cria tout-à-coup Pierre en s'avancant en louvoyant vers la bohémienne.

- Oui ! Il faut qu'elle s'en aille chercher des gentilshommes pour leur dire la bonne aventure! ajouta un second qui ne conservait plus le sentiment de la ligne droite.

- Mes amis, ne faites pas tant de tapage ! dit Pinchon en voulant apaiser l'orage, vous allez empêcher les trois voyageurs qui viennent de monter à leur chambre de s'endormir.

- Peu nous importe qu'ils dorment ! vociféra Pierre avec fureur, nous voulons chasser cette femme que tu n'aurais pas dû recevoir.

En disant cela, il appuya sa grosse main sur l'épaule de la bohémienne.

Sarah, jusque-là, était restée impassible, mais quand elle sentit le contact de la main de son ennemi, elle se leva avec fierté et ses yeux devinrent étincelants.

- Que vous ai-je fait, pour tant m'en vouloir ? dit-elle avec sang-froid.
- Tu nous fais tout le mal que tu peux.
- Moi ?
- Oui, toi, ainsi que tous les sorciers et sorcières !
- Oh ! Vous êtes transportés contre moi d'une aveugle fureur !
- Il faut qu'à l'instant même tu sortes d'ici.
- Auriez-vous le cœur de me mettre à la porte par un temps pareil ? Tenez, écoutez comme le vent mugit et comme la pluie tombe. J'en mourrais, s'il me fallait, au milieu d'une nuit

affreuse, rester exposée aux injures du temps. Oh ! Ayez pitié d'une pauvre femme qui ne vous a jamais nui en rien. Laissez-moi dans la cheminée attendre qu'il fasse jour.

- Non, il faut que tu sortes, méchante diablesse, ou nous allons te jeter dans la rue.

- Grâce ! Grâce !

- Point de grâce ! Obéis à l'instant même, dit Pierre en lui saisissant les bras.

Sarah, par un mouvement violent, se débarrassa d'entre les mains de son ennemi, et sa chevelure se déroula sur ses épaules.

Alors cette femme, qui jusque-là avait supplié en vain, prit à son tour une attitude menaçante. Saisissant un poignard qu'elle portait caché dans son sein, elle s'appuya le dos contre le mur, et comme le cerf qui vient d'être forcé, elle se prépara, avant de succomber, à donner quelques coups terribles aux premiers de ses ennemis qui l'allaient approcher. Ses yeux lançaient des éclairs, et ses traits contractés par la fureur et le désespoir étaient effrayants.

- Lâches ! cria-t-elle avec une voix altérée par la colère, lâches ! qui attaquez une femme, vous n'oseriez soutenir le regard d'un homme fort et courageux !

- Sors d'ici !

- Non, je ne bougerai pas, et malheur à celui qui me toucherait.

- Mes amis, criait Pinchon vous allez perdre mon auberge de réputation en y faisant des scènes semblables !

- Oh ! Que n'ai-je la force d'un homme pour me défendre et me venger ! cria la bohémienne en agitant son poignard et en versant des larmes de rage.

- Il faut en finir, puisqu'elle ne veut pas être obéissante, assommons-la de coups !

Et en disant cela, chaque marchand s'arma d'un bâton.

Le péril était imminent, aussi Sarah poussa-t-elle un long cri d'effroi semblable au rugissement d'une bête féroce.

- Tiens, païenne ! dit Pierre en levant son bâton, je vais te porter le premier coup.

Sarah, voyant l'arme fatale levée sur sa tête, s'élança avec furie sur le marchand, qui n'eut que le temps d'abaisser son bâton dont la pointe, en frappant la poitrine de la bohémienne, arrêta son élan. Le choc fut si rude qu'il fit reculer Pierre de quelques pas en arrière. Deux marchands, complètement ivres, ayant été poussés par celui-ci, perdirent leur centre de gravité et roulèrent en blasphémant sur le plancher.

Sarah, après cette vigoureuse attaque, fut encore se placer le dos contre le mur, attendant de pied ferme ses ennemis.

- Heureusement que ton poignard n'avait pas la lame aussi longue que cette dague, dit Pierre en décrochant une broche au manteau de la cheminée.

- Grâce ! cria la malheureuse femme en voyant la terrible broche prête à lui percer le cœur.

- Mes amis, je vous en supplie, disait Pinchon, ne répandez pas de sang ici.....

- Il faut qu'elle meure. Tuer une sorcière n'est pas un grand mal !

- Laissez-moi m'en aller !...

- Non, le diable à présent ne t'arracherait pas d'entre nos mains !

A peine Pierre venait-il de prononcer ces paroles qu'on entendit la voix de Montlouis qui criait au bas de l'escalier

- Manants, allez-vous bientôt cesser cet horrible vacarme ?.....

Les marchands de bœufs détournèrent la tête, et leur surprise fut grande, quand ils virent le cornette, à demi habillé, tenant un pistolet d'une main et son épée de l'autre.

Sarah, saisissant cet instant favorable, bondit comme une lionne au travers de ses ennemis ; puis elle alla se jeter aux genoux de Montlouis.

- Monseigneur, dit-elle, secourez une pauvre femme sans appui, que ces hommes méchants veulent assassiner !

- Que vous a fait cette femme, pour en agir ainsi à son égard ? dit le cornette en jetant un regard de mépris sur les marchands de bœufs.

- Cela ne vous regarde pas !... mêlez vous de vos affaires !... répondit insolemment Pierre.

- Impertinent !

- Oh ! Vous voulez prendre sa défense.

- Oui, et malheur à celui d'entre vous qui lui touchera !

- Vos menaces ne nous effraient guère.

- C'est ce que nous allons voir ! Toi, pour commencer, jette la broche ou sans quoi je te brûle la cervelle !

En disant cela, Montlouis ajusta le marchand.

Celui-ci, voyant le pistolet dirigé sur lui, devint pâle comme un mort, et aussitôt il laissa tomber à terre son arme dangereuse.

Le cornette mit aussitôt le pied dessus, puis ajustant successivement les quatre autres, il leur fit abandonner les bâtons dont ils étaient armés.

- A présent, maître Pinchon, dit le triomphateur, vous allez donner une chambre à cette bohémienne, et s'il lui arrive le moindre mal pendant le temps qu'elle restera dans votre auberge, vous m'en répondrez.

- Mon gentilhomme, je suis désolé que de pareilles scènes aient eu lieu chez moi, tandis que j'ai l'honneur de vous loger....

- Il fallait protéger cette femme et ne pas la laisser à la merci de cette vile canaille !

En entendant cette épithète, Pierre leva la tête ; mais la vue seule du pistolet la lui fit baisser aussitôt, sans qu'il osât dire un mot.

- Monseigneur, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher le désordre qui a eu lieu ; mais quand on n'est pas le plus fort, il faut bien céder....

- Allons, mène cette femme dans une chambre, où elle pourra reposer le reste de la nuit et fais en sorte que pareil tapage ne se renouvelle pas.

- Oui, monseigneur.

Montlouis, la bohémienne et l'aubergiste prirent alors le chemin de l'escalier, tandis que les marchands disaient à voix basse en les menaçant du poing :

- La nuit n'est pas passée !

CHAPITRE II

Le Duc de Mercoeur

Comme nous l'avons déjà dit, le duc de Mercoeur était alors gouverneur de Bretagne.

Ce prince, qui peut être rangé parmi les grands hommes de son siècle, laissait entrevoir le désir qu'il avait de devenir duc de Bretagne.

Sa femme, Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre, semblait légitimer cette ambition, en réunissant sur sa tête toutes les prétentions de la maison de Blois.

Parent des Guises, le duc de Mercoeur n'ignorait pas les projets qu'ils avaient formés et comme eux, il voulait prendre sa part dans le démembrement du royaume.

Grand capitaine et très habile en politique, ce prince, que des écrivains huguenots ont calomnié par esprit de parti, savait supporter les fatigues de la guerre en soldat endurci, et mettre tout à profit pour parvenir à son but. Il avait un puissant auxiliaire dans la duchesse sa femme, qui, jeune, belle, pleine de grâce et d'esprit, secondait admirablement son mari, en faisant valoir les séductions permises à son sexe, pour attirer les gentilshommes du comté dans son parti.

Le duc avait un caractère ferme, mais il était trop adroit pour froisser les gens dont il avait besoin ; aussi lorsqu'il donnait des ordres aux personnages influents, il le faisait avec tant de politesse qu'il prévenait toujours en sa faveur et se faisait obéir sans difficulté. Ses mœurs et sa sobriété étaient irréprochables. Son instruction était très grande, car il parlait assez facilement l'allemand, l'espagnol, l'italien et le latin, et de plus, il possédait de vastes connaissances en mathématiques.

A son arrivée à Nantes, il voulut, en faisant une entrée solennelle, frapper les regards de la multitude, qui se laisse souvent éblouir par le faste et la magnificence. Le clergé de la ville, les deux chapitres et l'Université, furent, en grande cérémonie, le recevoir à la porte de Saint-Nicolas, d'où ils le conduisirent à la cathédrale. La milice bourgeoise les précédait. On brûla huit cent quarante-neuf livres de poudre à cette occasion. Aussi les bourgeois de la ville disaient-ils que jamais “ *Ne duc de Bretagne, ne roi d France ne fut ainsi reçu dans Nantes.* ”

La défense de la religion catholique était un masque dont tous les ligueurs se servaient habilement pour cacher leurs projets ambitieux. Le duc s'attacha donc la majorité du clergé en se montrant le zélé protecteur de la religion et l'ennemi déclaré de la réforme.

Cependant, tandis que la paix régnait en Bretagne, paix bien peu solide, puisque la garnison protestante de Montaigu faisait des courses jusqu'aux portes de Nantes, le duc de Mercoeur employait utilement le temps à grossir son parti de tous les gentilshommes du pays, qui, catholiques ou huguenots, croyaient voir, dans la réussite de ses projets, un avancement à leur

fortune. Il mettait aussi tous ses soins à bien fortifier la ville et à la remplir de troupes sur lesquelles il pouvait compter.

N'osant pas encore lever le masque ouvertement, le gouverneur sondait les dispositions de la noblesse et tâchait de l'exciter contre le faible roi Henri III, en rappelant aux seigneurs bretons l'ancienne indépendance du duché et l'état désastreux où la France se trouvait réduite. Sachant la grande influence qu'a l'attrait du plaisir sur les esprits légers, il donnait, à l'hôtel de Briord, qu'il habitait, des fêtes splendides, où tous les jeunes gentilshommes allaient en foule. Chose digne de remarque, l'hôtel de Briord appartenait à La Noue, surnommé Bras-de-Fer, l'un des plus grands capitaines qu'aient eus les réformés.

De son côté, pour acquérir une grande popularité, la duchesse procurait des amusements variés au peuple de Nantes, sur la place des Lices. Elle ne manquait jamais d'assister à ces fêtes, et souvent on la vit se mêler à la danse au grand ébahissement de la multitude qui l'aurait portée en triomphe.

Telle était la situation de la ville de Nantes lorsque Roger de Lommeau, Montlouis et la Courbejolière y entrèrent.

Il y avait à peine une heure qu'ils étaient installés dans une hôtellerie située près du pont de Belle-Croix, lorsqu'un page du duc de Mercoeur vint leur annoncer que son maître les priait de vouloir se rendre à l'hôtel de Briord.

Cette invitation parut suspecte à Lommeau qui pensait que le duc voulait leur faire subir un interrogatoire, et peut-être les faire mettre en prison.

La Courbejolière le rassura.

- Vous ne connaissez pas, dit-il, le caractère du gouverneur ; sa maxime est qu'on prend plus de frelons avec du miel qu'avec du vinaigre, et je parierais qu'il va, indirectement, nous faire quelques propositions avantageuses, si nous voulons entrer dans son parti.

- Si c'est là son dessein, il perdra son temps !... Mais il faut que sa police soit bien faite pour qu'il sache déjà notre arrivée.

Le duc a des émissaires partout, et maître Nicolas Pinchon pourrait en être un.

- Ah ! Le cafard ! dit Montlouis, si j'avais su cela hier soir, je lui aurais passé mon épée au travers du corps.

- Vous auriez agi comme un étourdi, reprit la Courbejolière avec douceur ; car, en tuant cet homme, vous nous auriez fait une méchante affaire, et le but de notre voyage eût été manqué....

- Les actions de mon protégé ont besoin d'être surveillées, ajouta Lommeau en frappant légèrement sur l'épaule du cornette.

- Allons, Messieurs, reprit la Courbejolière, faisons notre toilette et prenons le chemin de l'hôtel de Briord.

- Je ne changerai pas de costume ! dit le capitaine en frappant un coup de gantelet retentissant sur sa cuirasse un peu rouillée par la pluie de la veille.

- C'est aujourd'hui dimanche pensa le cornette, il faut que je prenne mes plus beaux habits, afin d'être aussi bien vêtu que les gentilshommes catholiques, et pour ne pas déplaire aux jolies papistes que je rencontrerai dans les rues.

Ayant fait ce raisonnement, il courut aussitôt s'habiller.

Après avoir mis beaucoup de temps à faire sa toilette, Montlouis vint trouver la Courbejolière et le capitaine qui l'attendaient. Ses vêtements, d'une étoffe magnifique, lui allaient à merveille.

Il avait mis une fraise et portait à ses pieds, en place de ses bottes de voyage, d'élégants souliers qui étaient ornés de rosettes de rubans.

- Messieurs, je suis désolé de vous avoir fait attendre, dit-il en agrafant le ceinturon de son épée.

- Partons ! répondit la Courbejolière.

Et nos trois huguenots s'acheminèrent vers l'hôtel de Briord.

Dans ce moment, les cloches de toutes les églises appelaient le peuple à la grand-messe. Le temps était superbe et tous les bourgeois semblaient en profiter, car sur le pont de Belle-Croix, la foule était si grande qu'on avait peine à passer.

Arrivés sur la place du Bouffay, les trois gentilshommes ne purent percer la foule qui leur barrait le passage.

- Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire ? demanda la Courbejolière à un homme qui cherchait à grimper sur une borne.

- Rien, monseigneur, si ce n'est deux bohémiens qu'on va pendre....

- Comment, on va faire une exécution un jour de dimanche, cela ne s'est jamais vu ?...

- C'est vrai, monseigneur.

- Eh ! De quoi les accuse-t-on ? dit Montlouis qui se rappelait le péril dont il avait délivré Sarah la nuit précédente.

- Outre qu'ils sont sorciers, on les accuse d'avoir volé l'argent renfermé dans le tronc de l'église de Saint-Nicolas, et d'avoir commis bien d'autres crimes qui méritent la corde ; mais c'est surtout pour avoir commis un sacrilège, que le gouverneur a voulu faire un exemple éclatant de la sévérité des lois, en les condamnant à être pendus aujourd'hui....

Dans ce moment, la foule, poussa de grands cris, et l'on vit deux hommes, suspendus à deux potences, qui s'agitaient convulsivement. Leurs figures, d'abord excessivement rouges, prirent dans peu d'instant une couleur bronzée. Leurs yeux semblaient sortir de leur orbite et tous les traits de leur visage étaient horriblement contractés. Ils firent quelques mouvements, puis ils demeurèrent immobiles.

Toujours avide de spectacles, la foule contempla pendant quelque temps les deux suppliciés ; puis elle se dispersa peu à peu, ce qui permit aux trois gentilshommes de continuer leur chemin.

A cette époque, presque toute la ville de Nantes était bâtie en bois. Dans beaucoup d'endroits, les rues sales et étroites étaient à peine éclairées par le faible jour qui pénétrait entre les toits rapprochés des maisons. Dans le courant de la semaine, les marchands n'y voyant pas assez dans leurs magasins obscurs, étalaient sur le devant de leur porte, ce qui ne servait pas peu à embarrasser le passage, déjà beaucoup trop rétréci.

Après avoir traversé plusieurs rues tortueuses, les trois huguenots arrivèrent devant la porte de l'hôtel de Briord, qu'on leur laissa libre dès que la Courbejolière se fut nommé.

La cour était remplie de gentilshommes, de pages et de soldats, qui, causant tous à la fois, faisaient un grand tapage.

Messieurs, dit aussitôt un huissier qui s'était avancé à la rencontre des nouveaux venus, Messieurs, ayez la complaisance d'attendre un peu dans cette galerie, tandis que je vais aller prévenir Monseigneur le duc de votre arrivée, et lui demander s'il peut vous donner audience.

- Allez ! reprit avec humeur Roger, chez qui la patience n'était pas une vertu dominante.

- Le roi de Navarre ne ferait pas attendre ainsi des gentilshommes, il viendrait lui-même à leur rencontre, dit la Courbejolière quand l'huissier fut parti.

- Le gouverneur se croit déjà duc de Bretagne ! ajouta Montlouis.

- Parlons moins haut, dit la Courbejolière qui venait d'entendre prononcer son nom.

Les trois gentilshommes gardèrent le silence, écoutant, sans le vouloir d'abord, la conversation qui avait lieu dans la pièce à côté.

M. l'intendant, disait une voix qui leur était connue, c'est deux pistoles que vous me devez pour les révélations importantes que je vous ai faites.

- Vous n'en aurez qu'une, et c'est bien assez ! répondit l'intendant avec un ton de mépris écrasant.

- Il faudrait avoir l'âme d'un huguenot, pour ne pas récompenser dignement les vrais serviteurs de la religion et de monseigneur le duc de Mercoeur.

- Homme vil et méprisable !

- Tout méprisable que je suis, j'ai prouvé que je pouvais être utile en vous dénonçant les ennemis de votre maître et de la sainte religion !

- Qui vous a dit que ces trois gentilshommes étaient à craindre ?

- Personne ; mais comme je me suis aperçu, qu'ils étaient huguenots, cela m'a fait croire qu'ils pouvaient être dangereux. D'ailleurs le métier d'espion est assez désagréable pour qu'on le récompense bien.

- Voilà donc comment marche le monde murmura le capitaine ; les gouvernements semblent établis pour flétrir le vice, et récompenser la vertu, et, pour se maintenir, ils sont obligés de payer l'ignominie !

On entendit alors un son métallique retentir ; puis un homme, chargé d'un sac d'argent, passa rapidement dans la galerie.

- Mort de ma vie ! s'écria Montlouis en le voyant sortir, c'est Pierre, le marchand de bœufs !

Au même instant l'huissier vint les avertir que le gouverneur était disposé à les recevoir, et il les conduisit en sa présence.

Lorsque l'on voit pour la première fois un homme de génie et d'une grande réputation, il est rare, malgré toutes ses préventions, qu'on ne se sente pas l'âme involontairement ému, comme si dans ce moment les passions haineuses ou les basses jalousies ne pouvaient lutter contre l'ascendant que prend, sur tous ceux qui l'environnent, l'homme dont on est forcé de reconnaître le mérite,

Nos trois huguenots étaient de très mauvaise humeur ; cependant ils ne purent s'empêcher de regarder, avec une sorte d'admiration, le prince ambitieux dont ils avaient tant entendu parler.

Le duc était debout devant une table chargée de papiers, et de tout ce qui est nécessaire pour écrire. Il avait deux secrétaires, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, qui semblaient très occupés à écrire quelque chose qu'il venait de leur dicter.

Sa taille était haute et bien prise, la blancheur de son teint contrastait avec ses cheveux noirs et avec sa barbe, qui étaient arrangés avec beaucoup de soin selon l'usage du temps. Il avait un beau front, et ses yeux largement fendus étaient pleins d'expression.

- Messieurs, dit-il de la façon la plus affable, en apprenant votre arrivée j'ai désiré voir trois gentilshommes qui ont su se faire une grande réputation dans le parti protestant. J'ignore quel

est le dessein qui vous amène en cette ville, mais comme la paix règne maintenant entre les catholiques et les réformés, je présume que vous vous trouvez sans emploi, car le roi de Navarre n'a pas le moyen d'entretenir une armée nombreuse à ses frais.

- Quand le roi de Navarre voudra, reprit la Courbejolière, il trouvera des troupes prêtes à le suivre et qui le serviront par dévouement et non pour de l'or.

- Cependant, M. le comte de la Courbejolière, vous avouerez qu'il est dur pour un pauvre gentilhomme de faire la guerre à ses dépens, et qu'il vaut mieux être bien payé et bien équipé que d'être obligé de guerroyer misérablement.

- Sans doute, mais quand on a embrassé un parti par conviction, il n'est pas permis de reculer devant les difficultés qui peuvent se rencontrer.

- Je sais que le roi de Navarre a d'excellents capitaines et d'intrépides soldats, mais ses forces diminuent tous les jours, parce que ses moyens pécuniaires ne lui permettent pas de retenir sous les drapeaux un grand nombre d'officiers et de soldats qui y mourraient de faim.

- Ce n'est point sur le nombre qu'il faut compter, dit gravement Lommeau, mais sur Dieu qui fait triompher la justice et terrasse les coupables.

- Vous êtes sentencieux, M. le capitaine ! Cependant jusqu'ici, excepté à la bataille de Coutras, Dieu n'a pas beaucoup favorisé les entreprises des réformés.

- Monseigneur ne se souvient plus du siège de Fontenay, reprit malignement la Courbejolière.

Le duc ayant assiégé dans le Poitou la ville de Fontenay, avait été forcé de lever le siège pendant la nuit, ce qui lui avait attiré, de la part des huguenots, un grand nombre de brocards.

Brantôme raconte à ce sujet, qu'un gentilhomme catholique ayant été pris par les huguenots, ceux-ci pour le guérir, disaient-ils, d'une fièvre quarte qui le tourmentait, lui donnèrent un petit papier en lui recommandant bien de ne l'ouvrir qu'après sa guérison. Ce gentilhomme ayant recouvré sa liberté, le duc de Mercoeur lui demanda comment les huguenots l'avaient traité. " A merveille, " répondit celui-ci, " et même ils m'ont guéri d'une fièvre quarte en me donnant ce petit billet. " Le duc de Mercoeur voulant aussitôt savoir ce que contenait ce billet, le développa et trouva *ces quatre petits versets jolis* :

*" Sus fièvre quarte, icy je te conjure
Par la grande barbe à monsieur de Mercoeur,
Que de ce corps aussitost tu desloges,
Comme il a fait de nos faubourgs de Loges (1).*

Messieurs, reprit le duc qui n'eut pas l'air de faire attention, à la pointe de la Courbejolière, messieurs, je suis forcé de vous quitter pour aller entendre la messe, mais j'espère que votre séjour à Nantes ne sera pas de si courte durée, que je n'aie encore le plaisir de m'entretenir avec vous. Si par hasard vous aviez besoin de mes services, vous me trouveriez toujours prêt à faire tout ce qui peut vous être utile ou agréable.

Après avoir prononcé ces paroles, le duc se retira, et nos trois huguenots sortirent aussitôt de la salle d'audience.

(1) Faubourgs de Fontenay.

CHAPITRE III

LA PLACE DES LICES

En sortant de l'hôtel de Briord nos trois huguenots se séparèrent.

Le capitaine, dont la misanthropie était extrême, retourna à son hôtellerie, et la Courbejolière qui avait affaire dans une ou deux maisons, laissa Montlouis prendre une autre direction en lui indiquant ce qu'il y avait de plus curieux à visiter dans la ville.

Le capitaine Roger de Lommeau fuyait les hommes avec ce mépris qu'inspirent tous leurs défauts, quand on ne veut rien leur pardonner. Montlouis, au contraire, avec son âme ardente et pleine des illusions de la jeunesse, recherchait la société et les plaisirs dont la guerre ne le laissait jouir que très rarement.

L'éducation religieuse qu'il avait reçue de sa mère, et la profession des armes qu'il avait embrassée fort jeune, jointes à la surveillance du capitaine, l'avaient empêché de suivre l'exemple de la plupart des autres gentilshommes de son âge, qui, dans ce siècle corrompu, avaient souvent à vingt ans l'âme blasée par la débauche.

Montlouis, après s'être promené pendant quelque temps, s'arrêta sur la place Saint-Pierre, en face de la cathédrale.

La grand-messe venait de finir, et le peuple, qui sortait par toutes les portes, se groupait autour de l'édifice en faisant retentir l'air d'un murmure de voix confuses.

- Tenez, Messieurs, voilà mademoiselle Angèle de la Sénardière qui sort de l'église avec son père, dit un jeune gentilhomme qui se tenait, avec plusieurs de ses amis, près du cornette.

- Ma foi ! oui, dit un autre, et j'aperçois le capitaine de Mauléon qui s'avance pour lui présenter de l'eau bénite ; mais elle n'a pas l'air d'y faire attention, ce qui doit lui déplaire souverainement.

- Vive Dieu ! Je n'en suis pas fâché ! Cela lui apprendra qu'avec ses cinquante ans il devrait mettre de côté la prétention qu'il a de pouvoir se faire aimer de toutes les femmes.

- Il faut que son amour soit bien violent pour qu'il suive ainsi mademoiselle de la Sénardière jusque dans une église, lui qui s'est fait, à juste titre, la réputation d'un impie et du plus grand débauché qu'on ait vu.

- Tous les moyens lui sont bons pourvu qu'il réussisse. Il a embrassé le parti des catholiques parcequ'il y trouvait son profit, autrement il serait parmi les réformés. On ne lui reconnaît aucune vertu, même des gens disent que sa conduite n'a pas toujours été très loyale dans certains duels qu'il a eus.....

- Je le crois sans peine, et, à vous parler franchement, je trouve qu'il devient par trop insupportable !....

- Comment ?....

- Au dernier bal du gouverneur, le jeune Kérémarid ayant dansé avec mademoiselle de la Sénardière, Mauléon, qui le prenait pour un rival, lui chercha querelle et le força à se rendre sur le pré.

- Se battirent-ils ?

- Non, des amis arrangèrent l'affaire.

Tout en écoutant cette conversation, Montlouis regardait attentivement Mlle de la Sénardière, dont la beauté le remplissait d'admiration.

Elle avait de seize à dix-sept ans ; son visage dont les traits étaient d'une régularité admirable présentait les gracieux contours d'un ovale parfait. A voir son teint un peu brun et ses cheveux d'ébène, on l'eût prise pour une Espagnole. Ses jolies lèvres roses, en s'ouvrant, laissaient apercevoir deux belles rangées de dents blanches comme des perles, et ses grands yeux noirs avaient un regard vif et doux. Des habits couverts de broderies dessinaient sa riche taille, et, lorsqu'elle descendit l'escalier du portail de la cathédrale, elle montra ses petits pieds que chaussaient des patins de velours blanc. Elle donnait le bras à son père, vieillard vénérable qui paraissait âgé d'une soixantaine d'années.

A quelques pas derrière eux, Montlouis remarqua le capitaine de Mauléon, homme grand et robuste, au regard faux et méchant, dont le crâne chauve n'avait plus qu'une couronne de cheveux. Il regardait d'un air fier et insolent autour de lui, comme s'il eût voulu dire à tout le monde: " Cette femme ne m'aime pas, mais je saurai bien empêcher qu'elle en aime un autre. "

En se mêlant à la foule, la fille du comte de la Sénardière se couvrit le visage d'un masque en velours noir, suivant la coutume établie à cette époque.

Montlouis, qui n'avait cessé de la contempler dans une espèce d'extase, fut tout à coup tiré de cet état par un brusque mouvement que fit la foule en s'ouvrant et par les cris qu'elle poussa, de " Vive madame la, duchesse ! qui se rend sur la place des Lices pour présider aux divertissements ! "

Une femme, dont les vêtements étaient magnifiques, parut alors montée sur une mule blanche conduite par un écuyer, et suivie d'une nombreuse escorte de gentilshommes, de pages et de laquais. Le peuple, en la voyant, témoignait la plus grande joie, et il marchait après elle en faisant retentir l'air de ses louanges. On voyait, à la façon dont elle rendait les saluts aux gentilshommes qu'elle rencontrait sur son passage, combien elle était heureuse de se voir fêtée de la sorte. En passant devant Montlouis, dont la figure lui était inconnue, Mme de Mercoeur le regarda avec une attention toute particulière. Le cornette, flatté d'être ainsi remarqué, ne fit alors aucune difficulté pour percer la foule, et se laissa entraîner par elle à la suite de la duchesse.

Cependant, il faut le dire, le regard de la duchesse avait moins frappé Montlouis que la beauté de Mlle de la Sénardière, qu'il espérait revoir.

A vingt ans, quand les nobles sentiments de l'âme n'ont pas été viciés, la beauté d'une femme, le désir de la gloire ou de la vengeance, souvent même un rien, suffit pour enflammer l'imagination d'un jeune homme.

Montlouis, en apercevant Angèle de la Sénardière, avait senti se glisser dans son coeur, jointe à une grande admiration pour elle, une haine violente contre Mauléon, dont la conduite infâme le révoltait. Quoi ! pensait-il, parce que cet homme vil a l'adresse d'un spadassin, il contraindra cette jeune fille à renoncer aux hommages que doit lui attirer sa beauté ?

Parcequ'il menace de la mort celui qui osera la lui disputer, nul ne bravera son insolent défi?.....

Ah ! Si j'étais aimé d'elle, je lui prouverais, en la délivrant de ce tyran ou en perdant la vie, combien il peut entrer d'amour et de courage dans mon cœur. Mais elle aime peut-être, en tremblant pour ses jours menacés, un jeune gentilhomme ?... Puis je n'y songe pas, Angèle est catholique, et moi, je suis protestant.....

Telles étaient les idées qui se présentaient en foule à l'esprit de Montlouis, lorsqu'il arriva sur la place des Lices.

Déjà les danses étaient commencées et les cris que poussait le peuple dans sa bruyante joie se mêlaient au son des instruments d'un grand nombre de ménestriers.

Au milieu de la place, on avait élevé une estrade magnifique, du haut de laquelle la duchesse voyait la multitude dont elle était environnée, s'agiter en tout sens. Semblable à une reine au milieu de sa cour, elle avait près d'elle un grand nombre de dames et de gentilshommes, avec qui elle s'entretenait familièrement, tout en conservant un air de grandeur qui imposait.

Montlouis, ayant distingué Mlle de la Sénardière parmi les dames qui environnaient la duchesse, s'approcha tout près de l'estrade pour mieux la contempler. Il était là depuis quelques minutes, lorsque la duchesse, qui jouait avec l'un de ses gants, le laissa tomber à côté de lui peut-être avec intention.

Montlouis, ramassant aussitôt le gant, vint respectueusement le rapporter à la duchesse, qui, après l'avoir remercié, lui demanda son nom tout en le considérant attentivement.

- Madame la duchesse, je me nomme Arthur de Montlouis, et j'ai le grade de cornette, dit le jeune huguenot en jetant un regard sur Angèle, dont les beaux yeux étaient fixés sur lui.

- Vous êtes de la religion réformée ?

- Oui, Madame.

- Je m'en suis aperçue à la façon dont vous m'avez rendu mon gant, un gentilhomme catholique l'eût baisé.

- Madame, reprit Montlouis en rougissant, il n'est point étonnant que j'aie fait une faute contre les règles de la galanterie, qu'on apprend dans la compagnie des dames et non pas dans les camps où j'ai l'habitude de vivre.

- Monsieur de Montlouis, il vaut mieux ignorer quelque chose en galanterie que de faire des fautes dans l'art de la guerre. Autant j'estime un jeune gentilhomme, qui, par des actions d'éclat a gagné comme vous, à vingt ans, un grade de cornette ; autant je méprise celui qui, menant une vie oisive, n'a su se faire une réputation que par les succès qu'il a eus auprès des femmes.

Montlouis répondit à ces flatteuses paroles en s'inclinant profondément.

- Madame la duchesse, dit en ce moment le capitaine de Mauléon, ces dames attendent pour commencer à danser que vous donniez le signal.

- Aimez-vous la danse ? Monsieur le cornette dit la duchesse en souriant.

- Oui, Madame

Et Montlouis jeta son regard sur Angèle.

- Si je vous fais cette question, c'est qu'on m'a dit qu'il y avait des huguenots dont l'austérité était si grande, qu'ils étaient ennemis de tous les plaisirs.

- Madame, les huguenots ne sont pas plus sauvages que les catholiques, et ceux qui vous ont dit ces choses étaient mal informés, car notre religion ne nous défend pas les plaisirs permis.

- Diable ! reprit Mauléon à demi-voix, si vous suivez l'exemple du roi de Navarre, dans vos plaisirs permis, la licence doit être grande ! On m'a dit que dans un certain bal où il était avec un bon nombre de jeunes huguenots, la fantaisie lui prit, ainsi qu'à ses amis, d'éteindre toutes les lumières, ce qui déplut si fort aux bourgeois de la ville, dont les femmes et les filles s'étaient trouvées dans l'obscurité, qu'ils se révoltèrent.

- Il ne s'agit pas ici du roi de Navarre, reprit la duchesse, qui s'aperçut que le rouge de la colère montait au visage du cornette, et qui trouvait avec raison ce que venait de dire le capitaine très déplacé. M. de Montlouis, reprit-elle, comme vous ne connaissez aucune de ces dames, je vais vous chercher moi-même une danseuse.

En disant cela, la duchesse fut prendre Angèle par la main et la lui amena.

Plein d'étonnement et de joie, Arthur saisit avec empressement la jolie petite main de Mlle de la Sénardière, puis il descendit de l'estrade en jetant un regard fier et satisfait sur Mauléon que la duchesse avait choisi pour son danseur.

Une légère rougeur colora les joues un peu pâles de Mlle de la Sénardière lorsqu'elle vit l'empressement du cornette, puis une expression de tristesse se peignit sur ses traits.

- Mademoiselle, dit Arthur assez embarrassé pour commencer une conversation, madame la duchesse m'a rendu le plus heureux des hommes, en m'accordant l'honneur de danser avec vous.

- M. de Montlouis, il y a peu de temps que vous êtes à Nantes ? dit Angèle avec une voix douce et en fixant ses beaux yeux pleins de mélancolie, sur le cornette dont la figure était rayonnante de bonheur.

- Oui, mademoiselle.

- Alors vous ne connaissez personne ici et ignorez complètement tout ce qui s'y passe ?

- Je ne sais qu'une chose, c'est que j'ai le bonheur de danser avec la plus belle et la plus aimable !...

- Vous êtes galant, M. le cornette Mais il y a des choses qu'il est bon de ne pas ignorer quelquefois.... En achevant ces mots, elle jeta à la dérobée un regard sur Mauléon et les autres gentilshommes, qui, tous semblaient fixer leur attention sur eux.

Montlouis comprit alors les questions d'Angèle.

- Mademoiselle, dit-il à demi-voix pour qu'on ne l'entendît pas, quoiqu'il n'y ait que très peu de temps que je vous connaisse, le hasard a voulu en même temps que j'apprisse la conduite infâme d'un homme que vous détestez sans doute, car il est impossible que vous l'aimiez ?...

- Comment, vous saviez cela ! et loin de craindre sa colère vous êtes aussi calme ?...

- Moi, craindre la colère d'un coupe-jarret qui prétend obtenir, par d'odieux moyens, la main d'un ange pour qui tout homme doit être fier d'exposer sa vie ! oh ! Non, à partir de ce jour, Mauléon va trouver enfin quelqu'un qui osera le braver !....

- Grand dieu ! dit Angèle, je ne sais qui a pu vous inspirer un aussi noble dévouement, car vous me connaissez à peine.

- Mademoiselle, il suffit de vous voir pour qu'aussitôt on se déclare votre champion.
- Vous êtes brave ! Mais le péril qui vous menace est si grand, qu'il me glace d'épouvante.
- Tranquillisez-vous !....
- Monsieur, croyez-moi, il vaut mieux éviter un duel que de faire de l'éclat ...
- On peut se battre sans bruit.
- Le capitaine a la réputation de tuer tous ses adversaires.
- Dieu aidant, j'ai confiance en mon épée !
- Dieu ! dites-vous ? et vous êtes hérétique !
- Ma religion est aussi bonne que la vôtre....
- Erreur, M. de Montlouis, si vous veniez à perdre la vie dans cette fatale croyance, vous seriez damné ! Mais ce n'est pas là le moment et le lieu de parler de choses aussi saintes....
- Votre père ne s'est donc pas aperçu de l'invisible tyrannie qu'exerce sur vous le capitaine ?
- Mon père !... dit Angèle avec une expression de douleur profonde, et en essuyant une larme qui se détacha, brillante comme une perle, de ses beaux cils noirs.

Montlouis ne comprit pas cette exclamation.

- Mon père est bien bon pour moi, reprit Angèle ; et s'il savait tout ce que cet homme me fait souffrir, sans aucun doute il prendrait ma défense, ce qui pourrait occasionner quelque fâcheux événement. Le malheur a environné mon berceau, et maintenant encore son influence peut atteindre ceux qui s'intéressent à moi.

- Qu'avez-vous donc à ne pas danser ? dit en ce moment la duchesse qui s'était approchée d'eux.

Il paraît que monsieur préfère une agréable causerie, ajouta Mauléon en fixant froidement le cornette.

Angèle tressaillit en entendant cette voix sinistre, et par un mouvement involontaire elle pressa le bras de Montlouis.

- Allons ! dit la duchesse, voilà les instruments qui donnent le signal.

Arthur, en voyant la frayeur d'Angèle, sut assez contenir le transport de rage qui l'animait, pour ne rien répondre à Mauléon, et pour que la duchesse ne s'en aperçût pas.

Sans tarder plus longtemps, Angèle et le cornette se mêlèrent aux danseurs, parmi lesquels ils se firent remarquer par la grâce et l'habileté qu'ils mirent à ce genre d'exercice.

- Ce jeune huguenot est fort bien de figure, et danse à ravir, dit à demi-voix un gentilhomme à son ami.

- Oui, répondit l'autre, mais j'ai peur que Mauléon ne le fasse danser autrement.

- Bah ! Ce petit parpaillot, qui ne fait que passer dans notre ville, ne peut pas lui donner de l'ombrage.

Parpaillot était un terme de mépris, dont les catholiques se servaient souvent pour désigner les protestants.

- Mais la crainte seule d'avoir un rival irrite Mauléon, qui sait que Mlle de la Sénardière, loin de l'aimer, le déteste.

- Ma foi, il faut convenir que ce n'est pas étonnant ! Cependant, comme le capitaine est très bien avec la duchesse qui le choie, parce qu'il est commandant du château, peut-être espère-t-il, par ce moyen, obtenir la main de la beauté cruelle qui le dédaigne.

- La duchesse qui a le talent de réussir dans toutes ses entreprises n'a pu gagner à la ligue le vieux comte de la Sénardière qui, quoique bon catholique, a voulu rester neutre.

- Je vois là un grand obstacle aux projets de Mauléon.

Après avoir dansé quelque temps, la duchesse remonta sur sa mule pour s'en retourner. Comme à son arrivée les gentilshommes se groupèrent autour d'elle, ayant beaucoup de peine à percer la foule qui les enveloppait de toutes parts, et dont les cris de joie et les *vivat* étaient étourdissants.

Le peuple, avec son éternelle légèreté, devient vite l'ami de ceux qui lui procurent des plaisirs, ou qui le bercent de belles promesses ; mais aussitôt que sa joie est passée, ou que la déception est venue, la réaction s'opère ; et tel qui s'est vu porté en triomphe, par l'enthousiasme du peuple, aurait pu souvent être lapidé le lendemain par les mêmes gens en fureur.

La duchesse, en passant près de Montlouis qui venait de reconduire Angèle à son père, lui fit signe d'approcher.

- M. de Montlouis, dit-elle, je vous invite à venir demain soir au bal que nous donnerons à l'hôtel de Briord.

- Madame la duchesse, répondit Arthur le chapeau à la main, et en s'inclinant, je suis confus de vos bontés et de l'honneur que vous me faites.....

- Sans adieu, M. le cornette ! et la duchesse s'éloigna en donnant un coup de housine à sa mule.

Montlouis chercha alors des yeux Mlle de la Sénardière, mais il lui fut impossible de l'apercevoir, elle avait déjà disparu dans la foule ainsi que le capitaine Mauléon.

Le cornette regagna son hôtellerie avec des idées bien différentes de celles qu'il avait le matin, lorsqu'il en était sorti.

En revoyant Roger de Lommeau et la Courbejolière, Arthur ne leur raconta presque rien de tout ce qui lui était arrivé. Seulement il dit qu'il avait été invité, par la duchesse, à aller au bal que le gouverneur devait donner le lendemain.

- Cela se rencontre à merveille, dit la Courbejolière, nous irons ensemble.

- Comment, il serait possible ?

- Oui, tantôt un page est venu m'apporter une invitation de la part du gouverneur.

- Ainsi vous m'accompagnerez ?

- Sans doute, dit la Courbejolière, en sortant avec le capitaine.

- Demain soir, pensa Montlouis en s'asseyant dans l'embrasement d'une fenêtre, je pourrai donc revoir Mlle de la Sénardière ; puis, sans songer à Mauléon, il abandonna son esprit aux plus douces rêveries.

CHAPITRE IV

LE COMTE DE MAULEON

Dix heures du soir venaient de sonner à l'horloge du château, dont la masse grisâtre se dessinait dans l'ombre avec un aspect imposant.

Le plus profond silence régnait dans la ville, et à l'intérieur de la citadelle ; seulement, de temps à autre, on entendait la voix des sentinelles qui montaient la garde sur les remparts, et dont un rayon de lune, en perçant un nuage faisait par instants briller la cuirasse, en tombant d'aplomb sur l'acier poli.

Une seule croisée était illuminée, et si quelque batelier eût passé en ce moment près des remparts du château, dont la Loire à cette époque baignait le pied, et inondait les douves que l'on voit du côté de la ville, il eût aperçu à travers le grillage en fer de cette croisée, un homme assis devant une table, dont l'immobilité était semblable à celle d'une statue.

Nous allons introduire le lecteur dans cette chambre d'architecture gothique, et lui faire connaître plus intimement cet homme, qui n'était autre que le capitaine de Mauléon, le commandant du château.

La chambre du commandant, assez spacieuse, était meublée avec simplicité. A la tête de son lit, qui n'avait rien de remarquable, on voyait un grand rameau de buis, servant d'ornement à un bénitier vide, ce qui attestait assez combien il servait peu à sa pieuse destination.

Des armes magnifiques étincelaient accrochées le long des murs. Sur la cheminée, un portrait de femme, d'une beauté ravissante, semblait avoir été placé là, pour contraster plus vivement avec le reste de l'ameublement, qui consistait en une table, une armoire et quelques chaises.

Ce portrait, soigneusement encadré, et que le capitaine n'aurait pas donné, pour tout au monde, représentait la femme, qui, seule, pendant toute sa vie agitée et criminelle, lui avait fait goûter quelques instants d'un véritable bonheur.

Mauléon, ayant perdu fort jeune son père et sa mère, s'était, pour ainsi dire, trouvé abandonné à lui-même au moment où l'âge des passions commence à se faire sentir.

Doué d'un tempérament fougueux, et n'ayant pas une plus grande connaissance des principes de religion et de morale, que des belles-lettres dont il ne s'était jamais occupé, il n'écoula que les mauvais instincts d'une nature perverse, qui l'entraînaient aux débauches les plus effrénées.

Bientôt il surpassa par ses désordres, tout ce qu'il y avait de plus libertin dans Paris. On ne parlait que des scandales dont il était l'auteur, et des duels qui les avaient suivis, car c'était à la pointe de son épée qu'il trouvait un argument à tout.

Depuis longtemps ce terrible spadassin avait fini par se faire redouter autant qu'il est possible de l'être, lorsqu'il obtint, au grand étonnement de tout le monde, la main d'une jeune fille de bonne famille, aussi recommandable par sa beauté que par sa vertu.

Mauléon avait le double de son âge ; mais, comme sa fortune était considérable, on crut que c'était là le motif qui avait poussé les parents de la jeune personne à la lui sacrifier.

Mauléon, qui n'avait pas une opinion avantageuse des femmes, parce qu'il les jugeait toutes d'après celles qu'il avait connues jusqu'alors, éprouva d'abord pour la sienne ce sentiment involontaire de respect qu'inspire la vertu, puis bientôt il l'aima éperdument ; tant est grand l'empire que peut prendre une femme belle et vertueuse sur le cœur d'un homme.

Mauléon vivait beaucoup plus sagement, et son affection s'était encore accrue pour sa femme, qui avait donné le jour à une fille, lorsque la Saint-Barthélemy arriva.

Dans cette fatale nuit, Mauléon, se laissant entraîner par le désir d'accomplir des vengeance qu'il nourrissait depuis longtemps contre ses ennemis, commença un des premiers l'horrible boucherie dont Paris fût le théâtre.

Il assassina de sang-froid des ennemis plongés dans un profond sommeil, ou qui, effrayés et sans armes, ne pouvaient opposer aucune résistance. N'ayant aucune croyance religieuse, ce n'était pas le fanatisme qui le poussait comme tant d'autres à faire de pareilles horreurs, non, c'était la haine, passion aveugle, qui lui donnait la fureur du tigre, en l'excitant comme cet animal féroce, à repâtrer ses regards du sang de ses victimes.

Tandis que Mauléon assouvissait ses vengeance particulières, ses ennemis (et ils étaient en grand nombre) pénétrèrent dans sa maison, pour laver dans son sang les outrages qu'ils avaient reçus de lui... Le matin, en rentrant à son hôtel, Mauléon trouva à côté du berceau de son enfant, qui était vide, sa femme égorgée. Vainement, il fit chercher sa fille, on ne put pas même retrouver son cadavre.

C'est dans le malheur qu'on ressent combien l'absence totale des consolations de la religion est cruelle et combien sont peu consolantes les paroles des amis qui, dans leurs discours obligés tachent d'adoucir les peines d'une âme brisée par la douleur.

Aussitôt après ces terribles événements, les passions de Mauléon, qui n'avaient été qu'assoupies, se réveillèrent plus terribles que jamais. Pour apaiser la douleur qu'il avait ressentie et la rage concentrée qui le dévorait, il recommença la vie de dépravée qu'il avait menée, espérant trouver dans les étourdissements de la débauche, un oubli profond du passé.

Plusieurs années après, le roi Henri III nomma Mauléon commandant du château de Nantes ; et c'est dans ce poste élevé que nous le retrouvons tout aussi vicieux qu'il l'était dans sa jeunesse.

Comme nous l'avons dit, le capitaine était assis devant une table, dans une immobilité parfaite. Le coude posé sur la table, et la tête appuyée sur la main gauche, il avait les yeux fixés sur un livre ouvert qu'il ne lisait pas.

De temps en temps, ses lèvres se contractaient par un mouvement convulsif, et tous les traits de son visage prenaient une expression sombre et terrible.

Dans ce moment, Joseph, son valet entra dans l'appartement. Cet homme que le capitaine avait de depuis très longtemps à son service, et qui avait exercé sous ses ordres la profession de soldat, connaissait toutes les turpitudes de son maître. Dans la nuit de la Saint-Barthélemy, il s'était distingué parmi les assassins qui environnaient Mauléon, en se montrant le plus avide de sang et de carnage. Depuis, il l'avait secondé dans certaines entreprises qui lui auraient mérité le dernier supplice s'il eût été découvert. Sachant à quels périls il serait exposé, si l'on

venait un jour à dévoiler la conduite de Mauléon, Joseph était d'une discrétion à toute épreuve, aussi le capitaine n'avait pas craint de le faire son confident.

- As-tu fait ce que je t'avais ordonné ? dit Mauléon d'un ton brusque, en relevant la tête.

- Oui, Monseigneur.

- Eh bien, qu'as-tu appris

- Monseigneur, on m'a dit que ce jeune huguenot n'est pas venu seul à Nantes.

Et sais-tu le nom des autres personnes qui l'ont accompagné, et combien elles sont ?

- Elles ne sont que deux : M. le comte de la Courbejolière et un capitaine huguenot, dont on ignore le nom.

- On ne t'a rien dit touchant la famille de Montlouis ?

- Non, Monseigneur.

- Après tout, peu m'importe ! reprit le capitaine, comme se parlant à lui-même ; les gentilshommes du duc sont accoutumés à me craindre, et ce jeune parpaillot a osé me braver en leur présence ; il faut donc, au moyen d'une bonne leçon, lui enlever pour jamais l'envie de recommencer

- Monseigneur n'a rien à me commander ?

- Écoute, Joseph, demain tu aiguiseras la pointe de ma rapière qui, dans le dernier duel que j'ai eu, s'est un peu émoussée, en brisant la côte de mon adversaire. J'en aurai peut-être besoin pour la soirée.

- Je croyais que Monseigneur allait au bal du gouverneur ?

- J'irai au bal tout de même.

- Oh ! Je comprends, Monseigneur a pour la nuit prochaine, outre le bal, un agréable rendez-vous avec quelque belle dame, dont le mari est sans doute d'humeur fâcheuse...

Cette phrase du valet, qui, en toute autre occasion, eût flatté la vanité du maître, produisit un effet contraire.

- Maraudeur que tu es ! dit Mauléon avec emportement, je trouve ta sottise curieuse bien impertinente.

- Pardon, Monseigneur, mais...

- Allons, tais-toi !

- Depuis longtemps, pensa Joseph, je n'avais pas vu mon maître d'une humeur aussi noire. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire.

- A quelle hôtellerie est descendu le cornette de Montlouis et les deux huguenots dont tu viens de me parler ?

- A l'hôtellerie de la *Sirène*.

- Sais-tu s'ils doivent rester longtemps à Nantes ?

- Non, Monseigneur.

- Il fallait t'en informer, tu ne fais jamais les choses qu'à demi !

- Mais, Monseigneur, personne n'aurait pu me dire...

- Tu as toujours d'excellentes raisons.

- Monseigneur prendra-t-il demain soir sous ses beaux habits de bal, la cuirasse qu'il porte dans certaines occasions ?

Joseph disait cela, afin de changer le sujet de la conversation.

- Oui, et ventre de loup ! si tu tiens à la vie, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de cette chose-là !

- Monseigneur connaît depuis longtemps ma discrétion ; mais, quelle belle invention que cette armure cachée ! Vous survient-il une querelle, aussitôt vous mettez l'épée à la main, et votre adversaire, qui ne se doute pas que vous êtes invulnérable, est bientôt étendu sans vie à vos pieds. Je me rappellerai toujours ce souper où vous eûtes une si vive querelle avec M. de Goello, que vous tuâtes. Au moment où vous vous escrimiez le plus fort au milieu des tables renversées, M. de Goello, vous ayant porté un coup de pointe terrible, ouvrait la bouche pour annoncer à ses amis, à moitié ivres l'étonnante résistance qu'il venait de rencontrer sur votre poitrine, lorsque vous étouffâtes sa voix, en lui plongeant votre épée jusqu'à la garde dans le corps.

Ces querelles et les combats qui les suivaient ne doivent point étonner, car rien n'était plus commun à cette époque. Dans toute la France, la noblesse se montrait si irritable qu'au moindre mot, souvent pour la chose du monde la plus insignifiante, il fallait se battre. Ces innombrables duels avaient causé tant de ravages dans les familles nobles qu'il fut prouvé, d'après un calcul modéré, que sous le règne d'Henri III et sous celui d'Henri IV, il y eut un plus grand nombre de gentilshommes à perdre la vie dans les combats singuliers, que pendant dix ans de guerres civiles.

- Retire-toi ! dit Mauléon d'une voix sombre ; puis il ajouta, quand son domestique fut sorti: Cet homme trouve mon invention sublime et cependant si pareille chose venait à être découverte, les parents de mes nombreuses victimes demanderaient justice au duc de Mercoeur, qui, pour les satisfaire, me ferait pendre, s'il le pouvait, à un infâme gibet ! Quelle vie est la mienne ! Jamais un instant de repos ni de bonheur !..... D'horribles souvenirs empoisonnent mon existence, tandis que des désirs coupables ne cessent de la troubler.

Cependant l'amour que j'ai conçu pour la fille du comte de la Sénardière ne ressemble en rien à toutes les folles passions que j'ai eues jusqu'à ce jour. La ressemblance frappante que je lui trouve avec la seule femme qui m'ait rendu heureux, fait que j'ai pour elle des sentiments à peu près semblables à ceux qui bercèrent autrefois mon cœur de si douces voluptés.

En disant cela, il fixait attentivement le charmant portrait de sa femme, et la méchanceté qui régnait sur son visage paraissait un peu s'adoucir ; mais bientôt il détourna la tête en prononçant un horrible blasphème.

- Angèle ne m'aime pas ! reprit-il après un moment de silence ; et ce n'est point en la persécutant, comme je le fais, qu'elle m'accordera son amour. Cependant plus je la vois et plus je sens combien est violente la passion que j'ai conçue pour elle. Ah ! Malheur à toi, Jeune insensé, qui oses me disputer une femme j'aime !...

Le capitaine, dans une préoccupation d'esprit extraordinaire, se mit alors à marcher à grands pas ; puis, au bout de quelque temps, s'étant jeté tout habillé sur son lit, il s'y agita comme un homme en délire.

CHAPITRE V

LE BAL ET SES SUITES

Montlouis, en s'habillant pour se rendre au bal du gouverneur, ne pouvait revenir de l'étonnement où l'avaient jeté les événements du jour précédent.

Il se comparait, en souriant, à ces héros protégés par une fée mystérieuse, dont il avait lu les étonnantes aventures dans les romans de l'époque. Il était bien loin de soupçonner que la politique de la duchesse eût tout fait, et pourtant il n'y avait pas d'autre mystère.

La duchesse qui, comme on le sait, ne perdait pas une occasion d'augmenter le nombre de ses partisans, avait distingué Montlouis parmi les gentilshommes qui l'entouraient, et elle avait remarqué avec quelle persévérance ses regards étaient attachés sur Mlle de la Sénardière. Aussitôt cette femme intrigante conçut le projet de gagner le cornette à son parti, en employant avec habileté la puissante séduction de l'amour. Cependant elle n'ignorait pas la folle passion qu'avait conçue le capitaine de Mauléon pour Angèle, et cela ne laissait pas que de l'embarrasser. Mais comme elle était incapable de reculer devant une difficulté, elle voulut aussitôt employer le moyen qui lui paraissait le meilleur pour réussir dans son projet, et, sans balancer, elle lança Montlouis dans une intrigue qui pouvait avoir pour lui les suites les plus funestes.

Bien loin de soupçonner rien de semblable, notre héros n'était occupé que des moyens de plaire à la femme qu'il aimait.

Ayant remarqué que Mlle de la Sénardière portait des rubans roses, Montlouis en avait fait mettre de semblables au bas de son pourpoint et à la garde de son épée. Tout en prenant le plus grand soin pour que rien ne manquât à sa toilette, il préparait dans son esprit les expressions et les discours qu'il pensait être les plus galants. Il finissait de revêtir ses magnifiques habits de soie et de velours, lorsque M. de la Courbejolière vint le prendre pour l'emmener au bal.

Une multitude de lustres et de candélabres d'or et d'argent jetaient des flots de lumière dans les vastes salles de l'hôtel de Briord. Les murs, recouverts de magnifiques tapisseries, étaient encore ornés de guirlandes de fleurs qui serpentaient tout autour, semblables à des lianes. Des parfums délicieux embaumaient l'air, tandis que les oreilles étaient charmées par les suaves harmonies d'un orchestre caché.

Le gouverneur recevait tous les gentilshommes avec une politesse exquise, et en même temps il mettait tant d'esprit à flatter leur vanité ou leur ambition, qu'il les attachait davantage à son parti, ou achevait de les gagner dès qu'il s'était entretenu quelques instants avec eux.

Très souvent c'est au moyen du charlatanisme que les ambitieux parviennent à engager dans leurs entreprises des hommes de bonne foi, mais qui, peu réfléchis, ne voient pas le côté faible des choses qu'on leur a fait envisager sous le plus beau point de vue.

La duchesse, dont la beauté, était encore rehaussée par l'éclat des pierreries dont elle était couverte, dépassait de beaucoup son mari dans l'art de se faire des partisans. Douée d'un esprit des plus piquants, et mettant en jeu toutes les séductions permises à son sexe, elle amenait bien vite tous les jeunes gentilshommes à lui faire eux-mêmes les offres de leurs services.

Les salles commençaient à présenter un aspect très animé, lorsque Montlouis et M. de la Courbejolière vinrent se mêler à la foule des gentilshommes qui environnaient le duc et la duchesse.

Après avoir fait les saluts d'usage, Montlouis, dont l'esprit était dominé par une pensée unique, laissa le comte de la Courbejolière s'entretenir avec quelques seigneurs qu'il connaissait, pour découvrir aussitôt la fille du comte de la Sénardière.

Pour un jeune homme qui n'en a pas l'habitude, le commencement d'un bal a quelque chose d'enchanteur. La vue de toutes ces beautés qui ne semblent soupirer qu'après le plaisir, ce spectacle où l'on est tout à la fois acteur et spectateur, l'air embaumé que l'on respire, et le bonheur de pouvoir presser la main d'une femme qu'on aime, sont des sujets qui ne manquent jamais d'enflammer l'imagination et de la ravir.

Bientôt le cornette aperçut Angèle au milieu d'un grand nombre de femmes richement parées, qu'elle surpassait de beaucoup en beauté. Son costume était tout à la fois élégant et simple. Les diamants et les perles ne mêlaient point leur éclat à l'ébène de ses cheveux ; une simple couronne de roses blanches était le seul ornement qui paraît sa tête. Au milieu de toutes ces physionomies rieuses, le visage, d'Angèle avait une expression de douce mélancolie qui parut s'évanouir lorsque le cornette vint l'engager à danser.

Tous deux, assez embarrassés, avaient recours à ces mots insignifiants, qui servent souvent de prélude à une conversation plus intéressante, lorsqu'Angèle dit :

- M. de Montlouis, je viens de vous voir causer avec le comte de la Courbejolière, est-ce que vous le connaissez ?

- Oui, mademoiselle, nous avons fait connaissance ensemble sur le champ de bataille de Coutras.

- C'est un homme qui a toujours été fidèle à la cause qu'il sert, et dont l'amitié peut vous être d'une grande utilité, seulement il ne faudrait pas suivre ses principes en religion ; mais vous êtes huguenot comme lui.

- Vous le connaissez donc ?

- Beaucoup, c'est un ami de mon père.

- Mais, M. de la Sénardière est resté neutre ?

- Oui, son âge, et surtout la goutte dont il est souvent torturé, l'ont empêché jusqu'ici de se prononcer pour le parti de la ligue, ou pour celui du brave roi de Navarre.

- Je vois, à la façon dont vous nous parlez de notre chef de parti, que vous n'êtes pas très partisane de la ligue.

- M. de Montlouis, vous êtes un peu prompt à juger les gens, dit Angèle en souriant, et en baissant la voix, comme pour faire comprendre au cornette qu'il était prudent de ne pas parler politique avec trop de liberté chez le gouverneur.

- Que cette couronne de roses blanches orne bien votre tête, dit Montlouis, après un instant de silence.

- Vous trouvez ?

- Rien ne pouvait mieux vous aller !
- Des perles et des diamants vous auraient peut-être ébloui davantage ?
- Comme vous n'avez pas besoin de mettre de l'art pour ajouter à votre beauté, je trouve qu'aucun ornement ne pouvait être préférable à celui-ci.
- Vous devenez déjà louangeur, comme le sont tous les jeunes gentilhommes qui nous environnent.
- Mais, mademoiselle, à moins que d'être aveugle, on est forcé de rendre justice...
- Oh ! Je vois que vous ne finirez pas, si je vous laisse continuer sur le même chapitre. Je croyais qu'on apprenait dans les camps l'art de faire la guerre, et je ne me doutais pas que l'on y fît des cours de galanterie. Mais voilà les violons qui donnent le signal ; prouvez-moi maintenant que vous êtes aussi habile à danser qu'à tourner un compliment.

Angèle, malgré l'air moqueur qu'elle prenait en parlant, paraissait agitée par une vague inquiétude.

Tandis qu'elle dansait un menuet avec Montlouis, le gouverneur prit à part M. de la Courbejolière, et l'emmenant dans l'embrasement d'une croisée :

- Monsieur, dit-il, est-ce que vous ne gémissiez pas, en voyant la Bretagne désolée par les guerres civiles ?
- Personne, Monseigneur, ne désire plus vivement que moi voir la paix se rétablir.
- Mais, si tous les gentilshommes bretons voulaient s'entendre, et avaient une entière confiance en moi, je me ferais fort de maintenir l'ordre dans le pays, en le défendant contre les attaques des partis ennemis.
- Monseigneur, c'est que tous ne sont pas de votre religion...
- Quand il s'agit d'accomplir une grande et belle œuvre, j'estime autant les services d'un brave et loyal huguenot, que ceux d'un catholique. Pour vous le prouver, M. de la Courbejolière, entrez à mon service, et je vous donne vingt mille écus, avec deux compagnies, une de chevaux-légers et l'autre d'arquebusiers à cheval, que j'entreprendrai à mes frais.
- Monseigneur, l'offre que vous me faites est bien séduisante ; mais ma religion et mes sentiments m'empêchent de l'accepter.
- Comment, vous me refusez ?
- Oui, Monseigneur.
- Mais réfléchissez un peu.
- Mon parti est pris, je ne serai jamais que le serviteur du roi.

A peine M. de la Courbejolière eut-il achevé ces paroles, que le duc lui tourna le dos sans rien dire, et avec un mécontentement bien marqué.

Le comte était un de ces hommes rares, qui, dans les révolutions, s'attachent à un parti par pure conviction, et le servent par dévouement.

Sacrifiant son sang et sa fortune pour la défense de la cause qu'il avait embrassée, M. de la Courbejolière n'aurait pas été séduit par le duc de Mercoeur, quand bien même il lui eût offert tout l'or du monde.

Après avoir dansé, Montlouis reconduisait Angèle à sa place, lorsqu'une rose, venant à se détacher de la couronne qu'elle portait sur sa tête, tomba à ses pieds. Aussitôt notre héros ramassa la fleur avec vivacité, puis, après l'avoir portée à ses lèvres, il la cacha sur sa poitrine.

Comme il levait les yeux pour regarder Angèle, il aperçut à quelques pas derrière lui la sinistre figure de Mauléon, qui, rouge de colère, et l'œil étincelant, se tenait immobile, la main droite appuyée sur la garde de son épée, tandis qu'il froissait dans la gauche l'un de ses gants. Tous les deux échangèrent à l'instant un regard provocateur, et restèrent immobiles l'un devant l'autre.

Madame de Mercoeur, qui craignait qu'une querelle vînt à éclater entre Mauléon et le cornette, s'approcha de Montlouis, dès qu'elle le vit en face de son rival.

- Monsieur, dit-elle à demi-voix, j'approuve la passion que l'on peut avoir pour une femme, mais je trouve qu'il est mal de la compromettre.

- Madame, je pense absolument comme vous, répondit le cornette étonné.

- Cependant vous faites le contraire.

- Madame...

- Oh ! Ne cherchez pas à me cacher une chose, qui frappe les yeux de tout le monde. Vous aimez la fille du comte de la Sénardière ?

- C'est vrai, madame.

- Eh bien, croyez-moi, mettez-y un peu plus de mystère.

- Et pour cela, que faut-il faire ?

- Mon Dieu, c'est bien simple, dansez avec d'autres dames, ou promenez-vous un peu dans les autres salles.

- Madame la duchesse, je vous remercie de votre bon conseil, et quoiqu'il en coûte de s'éloigner de ce qu'on aime, je vais faire ce que vous me dites.

- En vérité, M. de Montlouis, savez-vous que je vous plains bien ?

- Madame, je suis pourtant le plus heureux des hommes.

- A présent, oui ; mais quand il vous faudrait quitter Nantes, pour aller au loin faire la guerre avec le roi de Navarre, combien votre cœur aurait à souffrir.

- C'est vrai, dit Montlouis avec tristesse.

- Tenez, à votre place, savez-vous ce que je ferais pour rester à Nantes ?

- Non, madame.

- Je quitterais le service du faible roi de Navarre, et j'embrasserais le parti puissant de la ligue.

- Madame, l'amour ne m'a pas fait oublier ce que je dois à ma religion et à mon prince.

- Mais rien ne vous empêcherait de pratiquer votre religion.

- Je serais accusé de faiblesse, et regardé avec mépris par tous les gentilshommes qui me connaissent.

- Détrompez-vous ; aujourd'hui, il en est bien peu qu'un puissant intérêt ne fasse pas changer.

- Si Angèle m'aimait, l'absence ne serait pas capable de la faire m'oublier.

- Oui, mais un rival, est toujours à craindre, quand on lui laisse le champ libre.

Montlouis, pensant aussitôt à Mauléon, dont les lâches poursuites obsédaient Angèle, sentit son sang bouillonner dans ses veines.

- Lorsque vous aurez réfléchi à ce que je viens de vous dire, reprit la duchesse en s'éloignant, veuillez m'en faire part...

Montlouis s'inclina, et ne répondit pas.

Dans ce moment, Mauléon s'étant approché d'Angèle, l'invita à danser. Le cornette, qui l'observait, vit avec plaisir le dépit qu'il ressentit, lorsque la fille du comte de la Sénardière le refusa, en prétextant une grande fatigue.

La duchesse, qui voulait éviter une querelle entre Montlouis et Mauléon, venait de faire justement tout ce qu'il fallait pour qu'elle éclatât. Tel est quelquefois le résultat des projets les mieux combinés, loin de porter remède aux maux que l'on voulait éviter, ils accélèrent la catastrophe.

Depuis son entretien avec madame de Mercoeur, Montlouis aurait souhaité rencontrer le capitaine en face pour lui chercher dispute. S'étant éloigné de la danse, il entra dans une salle où il y avait un grand nombre de gentilshommes occupés à jouer. Il était assis seul depuis quelques minutes près d'une table que des joueurs venaient de quitter, lorsque Mauléon, dont la fureur n'était pas moins grande que la sienne, s'avança vers lui.

- M. de Montlouis, dit-il, en agitant des dés dans un cornet, voulez-vous jouer quelques pistoles ?

- Monsieur, je ne suis pas disposé à jouer. Et un mouvement de colère agita convulsivement Montlouis.

- Est-ce que par hasard vous ne seriez pas en fonds ? dit avec un sourire diabolique le capitaine, qui voyait avec joie la fureur croissante du cornette.

- Peu vous importe !

- Monsieur, le haut ton que vous prenez commence à me déplaire souverainement !

- J'en suis fâché !

- Mais vous ne savez peut-être pas à qui vous parlez, dit à demi-voix le capitaine, qui voulait pousser le cornette à lui faire une insulte pour avoir le choix des armes.

- Je connais parfaitement l'homme à qui je parle, et voilà le cas que j'en fais, dit Montlouis en lançant son gant au visage de Mauléon.

Le capitaine, respirant à peine, tant sa colère l'oppressait, se leva aussitôt.

- Monsieur, dit-il, après un tel outrage, il n'y a pas moyen de vivre un quart d'heure sans dégainer, et si nous n'étions pas dans les salles du gouverneur, il faudrait déjà, le diable m'emporte ! avoir mis flamberge au vent !

- Précisément, je suis tout disposé à vous donner satisfaction.

- Monsieur, le choix des armes m'appartient.....

- Nommez celles que vous préférez.

- Je choisis l'épée ; mais à cette heure nous ne pourrions trouver de témoins, parce que la nuit est trop sombre pour qu'un combat dans les règles puisse avoir lieu.

- Nous pouvons nous battre sans témoins.

C'était là ce que voulait Mauléon.

- Silence donc, et sortons sans bruit.

- Je vous suis !

Les autres gentilshommes, accoutumés à voir se renouveler sans cesse de semblables scènes, ne bougèrent pas de leur place ; seulement l'un d'eux dit froidement en jetant les dés sur la table où il jouait : - Allons, en voilà encore un que Mauléon va tuer.

Il pouvait être deux heures du matin, le ciel était couvert de sombres nuages que des éclairs sillonnaient de temps à autre en jetant une lueur blafarde sur le visage pâle et contracté de Montlouis et du capitaine, qui marchaient à quelques pas l'un de l'autre, silencieux comme des ombres.

Arrivés sur la place du Pilon, les deux gentilshommes tirèrent leurs épées, et déjà ils se mettaient en garde, lorsque les pas mesurés d'une troupe de soldats du guet, qui faisaient une ronde, les força de s'éloigner.

Allons, dit en blasphémant Mauléon, au coin de la place du Bouffay, près de la rue de la Baclerie. Là, nous pourrons nous battre à la lueur, de quelques cierges qui brûlent ordinairement aux pieds d'une madone placée dans une niche.

- Marchons ! répondit Montlouis.

Et en même temps, il roulait son manteau autour de son bras gauche pour parer les coups de taille.

L'orage grondait et quelques grains de pluie commençaient à tomber lorsqu'ils arrivèrent près de la madone. Un vent violent, qui s'était élevé, balançait en sifflant les cadavres des malheureux bohémiens qui étaient encore suspendus à leur gibet.

Près du Palais-de-Justice, deux hommes que n'aperçurent pas les duellistes se cachèrent dans un angle du mur, semblant se tenir en observation, pour voir quelle allait être l'issue du combat.

Après s'être partagé la faible lumière projetée par la flamme tremblotante d'un cierge que la piété des fidèles avait mis aux pieds de la Vierge, les deux ennemis fondirent l'un sur l'autre avec furie.

Montlouis connaissait parfaitement l'escrime aussi Mauléon fut-il étonné de trouver un adversaire redoutable dans un jeune homme qu'il croyait peu habile à manier une épée. Si le capitaine n'eût pas été cuirassé sous ses habits, il eût mordu la poussière dès la première passe. Mais l'épée de Montlouis après l'avoir frappé droit au cœur, glissa sur l'acier poli. Le capitaine, en voyant le danger qu'il venait de courir, sentit sa rage augmenter, et en même temps, il redoubla d'adresse et de vigueur. Sans cesse, il parait et portait des coups terribles à Montlouis, qui ne cessait de lui présenter la pointe de son épée au visage. Des étincelles jaillissaient de l'acier, et le bruit qu'ils faisaient avec leurs glaives se mêlait au roulement du tonnerre et au mugissement de la tempête.

La fatigue ne ralentissait point leur ardeur. A les voir se précipiter l'un sur l'autre avec un acharnement aussi, grand, on, eût dit qu'aucun d'eux ne pouvait vivre désormais qu'après avoir arraché à son ennemi son dernier souffle de vie.

Mauléon, irrité de tant de résistance, se fendit avec tant d'impétuosité dans une passe, qu'il porta à Montlouis un coup de pointe que celui-ci ne put parer. La pointe de l'épée l'atteignit à l'épaule gauche au-dessus de la clavicule. Montlouis, se sentant blessée s'élança sur le capitaine, à qui il porta un coup terrible ; mais, comme la première fois, son épée glissa sur la

cuirasse invisible. Alors les deux combattants se trouvèrent si près l'un de l'autre, et la rage les animait tellement, qu'ils se saisirent corps à corps, cherchant à s'étouffer, sous les étreintes de leurs bras. Comme ils n'avaient point de poignard ni l'un ni l'autre, et qu'ils étaient dans l'impossibilité de se percer avec leurs longues épées ce nouveau genre de combat dura encore quelque temps.

Cependant Montlouis dont les forces corporelles étaient moindres que celles de son adversaire, et qui était affaibli par le sang qu'il perdait, finit par ne plus opposer une aussi vive résistance. Alors Mauléon, dégageant l'un de ses bras, leva en l'air sa lourde épée, puis donnant un grand coup du pommeau sur la tête du cornette, il l'envoya tomber sans mouvement à quelques pas de lui. Quoiqu'il crût Montlouis mort, il voulait cependant lui donner le coup de grâce, lorsque le bruit des pas d'une troupe de soldats du guet lui fit détourner la tête au moment où il allait lui plonger son épée dans la poitrine. Craignant d'être arrêté comme un assassin, il s'enfuit vers le château en enfilant les rues tortueuses et étroites qui y conduisent.

Les soldats, attirés par le bruit, n'apercevant rien, passèrent leur chemin sans s'arrêter.

Alors les deux hommes qui étaient restés cachés dans un angle du mur du Palais-de-Justice, s'approchèrent de Montlouis.

- Visitons d'abord ses poches, dit le premier, c'est un gentilhomme riche, il est trop bien vêtu pour qu'il en soit autrement.

- Oui, dit l'autre, après nous allons voir ce que nous ferons de son cadavre.

- Riol, il me vient une idée.....

En disant cela, il enlevait à Montlouis la chaîne d'or qu'il portait à son cou et tout l'argent qu'il avait sur lui.

- Voyons, Gaspard, dis -moi ce que tu penses ?

- Je pense que ce serait bien se venger de ces maudits gentilshommes qui nous oppriment ; si nous décrochions l'un de nos camarades, qu'ils ont fait pendre, pour mettre à la place le mort que voici ?

- En effet, cela déplairait fort à tous ces beaux seigneurs qui sont assez fous pour s'entretuer ; mais ce serait faire un éclat inutile.

- C'est vrai ; on accuserait les bohémiens d'avoir commis un meurtre sur la personne d'un gentilhomme, et on, nous ferait payer cher à tous la peine que nous aurions prise de pendre un homme qui n'avait plus qu'un souffle de vie, car je sens que son cœur bat encore.

- Quel dommage que le sang ait taché d'aussi beaux habits !

Et en même temps, tous les deux se mettaient en devoir de dépouiller le cornette, lorsque du bruit qu'ils entendirent les arrêta.

- On vient de notre côté, dit Gaspard, et si nous étions surpris par les archers, notre compte serait bon !

- Fuyons, dit Riol en chargeant sur ses épaules le corps de Montlouis, et en s'enfuyant vers la Loire, dont on entendait les eaux se briser avec fracas contre les piles du pont de la Poissonnerie.

CHAPITRE VI

L'ORATOIRE

Montlouis en traversant avec précipitation les salles de l'hôtel de Briord, avait passé près d'Angèle sans l'apercevoir.

Quoiqu'il eût gagné la porte en un instant, il ne put échapper aux regards inquiets de la fille du comte de la Sénardière ; celle-ci, en le voyant sortir avec Mauléon, comprit aussitôt de quoi il s'agissait, et le saisissement qu'elle éprouva fut tel qu'elle manqua de s'évanouir.

M. de la Sénardière, croyant que cet état de malaise provenait d'une grande fatigue ou de l'excessive chaleur qu'il faisait, proposa à Angèle de la ramener, ce qu'elle accepta aussitôt.

A peine retirée dans sa chambre, la pauvre jeune fille donna un libre cours à sa douleur en versant des torrents de larmes et cela lui apporta un peu de soulagement car l'infortuné dont le cœur est oppressé par la souffrance trouve un adoucissement à ses peines lorsqu'il peut pleurer.

La chambre et l'oratoire d'Angèle étaient meublés avec élégance. L'oratoire surtout (pièce qui a changé de nom pour prendre aujourd'hui celui de boudoir) était agréablement décoré. Des rideaux de soie ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, par une croisée dont les vitraux étaient liés ensemble au moyen de lames de plomb. Les murs étaient revêtus d'une tapisserie en cuir peint, et le plancher était recouvert par des tapis de couleurs variées. Un tableau, d'un maître de l'époque, représentant la Vierge, était accroché au-dessus d'un prie-Dieu en bois de chêne et d'un crucifix d'ivoire parfaitement sculptés. A côté d'une étagère garnie de quelques livres reliés avec beaucoup de luxe, se trouvait une glace de Venise ; puis, dans un coin, près d'un lit de repos, une guitare et de la musique étaient déposées sur une table.

Angèle avait l'esprit tellement agité qu'elle ne put goûter un instant de sommeil pendant le reste de la nuit. Sans cesse son imagination lui représentait de sinistres tableaux ; elle croyait voir Arthur aux prises avec Mauléon ; la figure de Montlouis était d'une pâleur effrayante, et pourtant il luttait encore contre son ennemi ; mais à la fin ses forces semblaient l'abandonner, alors Angèle, comme en délire, poussait un cri d'effroi ; puis, sanglotant, elle se cachait le visage avec son mouchoir, qu'elle inondait de larmes.

Quand les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans son appartement, Angèle sentit un peu d'espérance renaître dans son cœur. Elle poussa cependant de profonds soupirs, lorsqu'en jetant ses regards sur les tapis, elle les vit jonchés des débris de sa couronne de roses, qu'elle avait mise en pièces dans son désespoir.

- Pauvres fleurs dit-elle tristement en se parlant à elle-même, cette nuit vous a été aussi fatale qu'à moi ; mais encore vous avez brillé d'un grand éclat, avant que ma main ne vous brisât, tandis que moi, je n'ai pu goûter quelques instants d'une joie véritable. Grand Dieu ! Quelle triste fête et combien j'y ai souffert ! ... N'étais-je pas toujours en proie aux plus

funestes pressentiments, tandis que je voyais autour de moi toutes ces jeunes filles insouciantes et joyeuses, à qui leurs mères ne cessaient de prodiguer des soins et des caresses. Ah ! Si j'avais une mère, elle serait la confidente de mes peines, et par des paroles pleines de tendresse, elle me consolerait. Mais non, depuis ma naissance quelque chose de fatal me poursuit, et, pour comble d'infortune, je porte malheur à ceux qui s'intéressent à moi !....

Puis, agitée par un tremblement nerveux, elle reprit un instant après : - Cruel Mauléon ! objet de ma haine et de mon mépris, ta rage de démon me poursuivra-t-elle donc éternellement ? Que t'ai-je fait, pour que tu viennes m'arracher ce que j'ai de plus cher ? Va ! Malgré ton horrible réputation de coupe-jarret, j'espère que le courage de M. de Montlouis, son adresse et la justice auront triomphé de toi !.... Juste ciel ! Si j'allais apprendre que le combat de cette nuit a été fatal à ce jeune homme qui s'est dévoué pour moi je ne pourrais survivre à mon chagrin ; car maintenant, je sens que je l'aime !... Oui, la noblesse de ses sentiments, sa générosité et sa bravoure ont touché mon cœur ...

Angèle prit alors un livre de prières à fermoir d'or dans lequel elle lut quelque temps ; puis s'agenouillant sur son prie-Dieu, elle demanda au ciel les consolations dont son cœur avait besoin. Si quelqu'un l'avait vue dans cette attitude pieuse, il l'aurait prise pour un ange, tant elle était belle lorsque ses grands yeux noirs se fixaient, humides de larmes, sur le tableau de la Vierge.

- Mademoiselle, dit une vieille servante en ouvrant la porte, voilà M. le recteur (1) de Saint-Lumine qui demande si vous pouvez le recevoir.

C'était près de la commune de Saint-Lumine, à six lieues de Nantes, que le château de la Sénardière était situé, et celui du comte de la Courbejolière n'en était pas éloigné.

- Dites-lui, reprit Angèle, que je serai prête à le recevoir dans un instant.

- Oui, Mademoiselle.

- Attendez, Marthe, et venez m'aider à réparer un peu le désordre de ma toilette.

- Savez-vous, Mademoiselle, dit Marthe en aidant Angèle à s'habiller, que M. Blanchard conserve encore l'habitude qu'il avait contractée de vous appeler *sa petite élève* comme il le faisait autrefois, quand il venait vous donner des leçons au château de la Sénardière.

- L'excellent homme ! dit Angèle, et une larme de reconnaissance brilla dans ses yeux.

- Assurément c'est bien le meilleur des prêtres qu'on puisse trouver ; mais je voudrais qu'il ne vous appelât plus la petite élève, parce que, quand je l'entends parler de la sorte, je me figure qu'il ne s'aperçoit pas combien vous êtes grande et belle à présent, et cela me déplaît.

- Ma bonne Marthe, M. Blanchard me ferait de la peine s'il discontinuait de m'appeler ainsi.

- Ma jeune maîtresse a de singulières idées, pensa Marthe, en s'en allant dire au recteur qu'il pouvait se présenter.

Une minute après, M. Blanchard entra dans l'oratoire d'Angèle en prononçant sa phrase favorite. C'était un homme de soixante-cinq ans, dont la physionomie ouverte avait une expression de douceur angélique. Des cheveux blancs comme la neige couvraient encore, en assez grand nombre, sa noble, tête de vieillard, et dans toute sa personne il y avait un air de dignité qui inspirait le respect. Véritable apôtre de l'évangile, il avait sans cesse à la bouche de consolantes paroles, et le mobile de ses actions était toujours de faire le bien pour la plus grande gloire de Dieu. Sa vertu et ses bonnes œuvres le faisaient chérir de tous les catholiques,

(1) Dans la Bretagne, un curé de campagne porte encore le nom de recteur.

et les protestants eux-mêmes, malgré leur haine contre la religion qu'il professait, ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à toutes ses bonnes qualités.

Lorsque notre cœur est sourdement rongé par quelques chagrins violents, il semble que ce soit un poids de moins qui nous oppresse, quand on peut le confier à un ami compatissant. Angèle regarda donc comme un bienfait du ciel (dans le pénible état où elle se trouvait), la visite inattendue que lui faisait le recteur de Saint-Lumine, en lui elle avait la plus entière confiance.

- Qu'avez-vous donc, mon enfant, vous paraissez souffrante ? Dit le bon vieillard en déposant son bréviaire sur une table, et en regardant un instant la figure pâle et fatiguée d'Angèle.

- Monsieur, je me porte à merveille, dit la jeune fille en essayant de prendre un air gai.

- Peut-être le séjour de la ville de Nantes vous plaît moins que celui du château de la Sénardière, qui est bien triste depuis que vous l'avez quitté ?

- Je ne sais quand nous pourrons retourner à la Sénardière.

- Maintenant le pays est assez tranquille, et je crois qu'en vous mettant sous la protection du comte de la Courbejolière, vous pourriez y revenir sans avoir rien à craindre de la part des huguenots de Montaigu. M. de la Sénardière pourrait, dès aujourd'hui, faire un arrangement avec son ami, M. de la Courbejolière, qui est à Nantes.

- L'avez-vous vu ?

- Oui, ce matin en me rendant à l'église de Sainte-Croix, je l'ai aperçu dans la rue.

- Lui avez-vous parlé ? dit Angèle avec anxiété.

- Non, et je peux bien dire que je n'ai jamais vu marcher quelqu'un avec tant de précipitation, et d'un air aussi préoccupé.

- O mon Dieu !

- Qu'avez-vous, mon enfant ? dit le vieillard en entendant cette exclamation, et en voyant le trouble d'Angèle.

- Il ne faut plus en douter, reprit là jeune fille comme se parlant à elle-même, le monstre l'aura tué !

La surprise de M. Blanchard était à son comble.

- Angèle, dit-il d'une voix douce comme celle d'un ange consolateur, pourquoi me cacher les sujets de chagrin qui viennent empoisonner votre vie ? N'auriez-vous plus en moi cette confiance sans bornes qui m'a toujours fait le confident de vos joies et de vos peines. Cependant, lorsque la paix et le bonheur quittent un jeune cœur, les salutaires avis d'un vieillard peuvent souvent les y ramener.

- Mon père, vous allez tout savoir ! et Angèle raconta, dans une agitation extrême, les odieuses poursuites de Mauléon, la rencontre qu'elle avait faite du cornette de Montlouis et tous les événements qui étaient arrivés ensuite.

- Ma fille, reprit M. Blanchard tout ému, je connais trop les faiblesses du cœur humain pour vous blâmer d'avoir trop compté sur un amour fragile et périssable. Comme bien d'autres, vous vous berciez déjà de douces illusions sans songer qu'à votre âge l'imagination crée vite des rêves enchanteurs, qui souvent s'évanouissent pour faire place à de cruelles déceptions. Cependant, quoique le fatal préjugé du duel fasse périr de nos jours plus de gentilshommes que le fléau de la guerre, il ne faut pas vous désespérer. La mort heureusement n'est pas

toujours le résultat de ces atroces combats et M. de Montlouis a bien pu vaincre son adversaire ou ne recevoir que de légères blessures.

- Le capitaine de Mauléon jouit d'une sinistre réputation.

- O mon Dieu, dans quel siècle corrompu nous vivons ! dit le prêtre en levant les yeux au ciel. Aujourd'hui l'on se fait gloire d'une réputation de duelliste, et le monde vante un spadassin dont la terrible adresse ne cesse d'enlever des défenseurs à la patrie, comme il ferait l'éloge d'un capitaine qui combat bravement sur un champ de bataille.

- Ah ! mon père ! Je suis faite pour être toujours malheureuse !.... La fatalité s'attache à mes pas !

- La douleur vous égare, mon enfant, en vous faisant oublier que rien n'arrive ici-bas sans la permission de Dieu. Oui, vous parlez comme les hommes impies ou superstitieux qui, plutôt que de demander à la religion les consolations qu'elle seule pourrait leur donner dans certaines circonstances de la vie, aiment mieux s'en prendre à la fatalité, aveugle destin qu'ils accusent d'être cause de leurs maux. Jetez un regard en arrière, et voyez si vous pouvez douter de la bonté toute puissante de Dieu.

- C'est vrai, et je serais bien ingrate si je ne reconnaissais pas que Dieu m'a protégée d'une façon toute particulière.

- Soyez donc plus résignée.

- Je ne murmurerai plus, mais mon existence sera pour jamais empoisonnée, si M. de Montlouis a perdu la vie dans le combat où il s'est courageusement exposé pour moi.

- Je peux facilement vous tirer de l'incertitude où vous êtes, en allant faire une visite à M. de la Courbejolière qui loge dans le même hôtel que lui.

- Oh ! Mon père, allez-y tout de suite, et faites-moi savoir dans quel état vous l'avez trouvé!

- Je songerai d'abord à son âme, si par hasard il est blessé.

- Vous avez tant d'éloquence, et vos raisonnements prouvent si bien la vérité, qu'il ne peut manquer d'abjurer son erreur religieuse entre vos mains.

- Tout ce que je pourrais faire ne serait rien, si je n'avais pour moi le secours d'en haut, en qui je mets tout mon espoir.

- Hâtez-vous, mon père ! dit Angèle en prenant le bréviaire de M. Blancbard et en le lui offrant.

- Allons, *ma petite élève*, calmez-vous J'espère dans peu vous rapporter de bonnes nouvelles!

- Puisse votre espoir n'être pas trompé !

M. Blanchard était sorti depuis quelque temps, lorsque Marthe vint dire à Angèle que Sarah, la bohémienne, demandait à lui parler.

CHAPITRE VII

UNE TOUR DE LA POISSONNERIE - SARAH

Pendant les longues guerres civiles du XVIème siècle, une multitude de mendiants, de vagabonds et de voleurs, ne cessaient de désoler la France en la parcourant dans tous les sens.

Les troupes de chaque parti étaient composées, pour le plus grand nombre, de soldats mercenaires, qui, souvent, ne pouvant être soldés par leurs capitaines, abandonnaient leurs drapeaux pour se faire voleurs de grands chemins, ou pour se réunir en troupe dans les forêts et détrousser les voyageurs.

A la faveur des troubles, les plus grands crimes se commettaient, sans que les lois, impuissantes alors, pussent atteindre les coupables et les punir de leurs forfaits.

Les paysans, pour n'être pas volés ou assassinés, formaient une petite caravane lorsqu'ils venaient apporter leurs denrées à la ville ; et dans les villes, il fallait qu'un bourgeois eût une affaire bien importante pour qu'il osât sortir de chez lui, dès que la nuit était venue.

Le soir, on se barricadait chez soi, et bon nombre de maisons avaient des meurtrières pratiquées autour de la porte, qui servaient, en cas d'attaque, pour arquebuser les assaillants. Vainement on essaya de mettre un frein à ce fléau, ce ne fut que sous le règne d'Henri IV, lorsque la paix fut généralement rétablie, que la France cessa d'être un vaste coupe-gorge.

En 1588, on voyait s'élever au milieu des vieilles fortifications abandonnées de la Poissonnerie, une tour en ruine, servant d'asile à tous les bohémiens, mendiants et vagabonds, qui avaient fait de la ville de Nantes le théâtre de leurs opérations, ou qui, en voyageant, s'y arrêtaient quelques jours.

Chaque matin, on voyait sortir de ce repaire, où les sergents n'osaient pas pénétrer, une foule de mendiants, qui auraient pu servir de modèles à ceux que le célèbre Callot nous a si admirablement représentés.

Ces hommes hideux, couverts des lambeaux de la misère, la barbe et les cheveux d'une longueur démesurée, et d'une saleté repoussante, allaient se placer aux portes des églises et sur les ponts : là, découvrant de vieux ulcères qu'ils entretenaient à dessein, ou bien feignant d'avoir des attaques d'épilepsie, ils tâchaient d'émouvoir la sensibilité des passants, à qui ils inspiraient souvent plus de frayeur que de charité.

Quelques chefs, choisis parmi eux, avaient entre les mains un pouvoir absolu, que ces hommes dégradés, et tout à fait en dehors des lois communes de la société, n'auraient osé enfreindre. Chose digne de remarque, les sauvages eux-mêmes reconnaissent la nécessité d'avoir un chef !

A la nuit tombante, le peuple voyait avec effroi les mendiants, les baladins et les diseurs de bonne aventure qui s'acheminaient vers la vieille tour de la Poissonnerie. Lorsqu'ils étaient

tous réunis dans leur repaire, et que chacun avait déposé le fruit de ses escroqueries au trésor commun, alors ils se mettaient à manger et à boire avec excès, puis bientôt l'ivresse se faisant sentir, ils entonnaient des chants d'orgies, et se livraient aux débauches les plus dégoûtantes.

Les bourgeois, dont les maisons étaient voisines, ne pouvaient s'empêcher de frémir, lorsqu'ils étaient réveillés la nuit par ces masses de voix en désaccord dont les sons à demi-étouffés parvenant jusqu'à eux, leur étaient aussi peu agréables, que ne le sont dans une forêt pour les oreilles d'un voyageur, les hurlements des loups.

- Mon Dieu ! disait un marchand réveillé en sursaut, si ces bandits venaient subitement attaquer ma maison, peut-être ne pourrais-je résister assez longtemps, pour donner au guet le temps d'arriver à mon secours. Ah ! les maudits truands ! qui nous en délivrera ?...

Le bourgeois effrayé se levait alors pour regarder à travers les jointures de ses volets bien fermés, la sinistre tour qui, seule au milieu de l'obscurité laissait échapper des rayons lumineux par les étroites ouvertures pratiquées dans ses murs épais.

Nous allons introduire le lecteur dans ce repaire immonde, dont nous aurions bien voulu lui épargner la vue.

La nuit est très avancée, la lueur rougeâtre de quelques torches touchant à leur fin, jette une faible clarté sur les parois des murs rongés par le salpêtre, et sur les voûtes d'une couleur verdâtre, d'où suinte l'humidité.

Un grand nombre de truands et de bohémiens, hommes et femmes, gisent pêle-mêle sur la paille fétide dont le sol est recouvert.

La voix de quelques hommes à moitié ivres, qui s'entretiennent en vidant un pot d'hypocras, vient seule interrompre le bruit monotone que fait entendre la respiration inégale de tous ces êtres hideux, plongés dans un profond sommeil.

- Riol et Gaspard tardent bien à venir, dit un des bohémiens, en versant une rasade d'hypocras dans son gobelet d'étain.

- C'est vrai, Oeil-de-Feu, reprit un second ; mais la pluie, le vent et le tonnerre, semblent se réunir pour favoriser un bon coup, peut-être ont-ils été tentés d'en faire un.

Oeil-de-Feu était, avec Riol et Gaspard, un des principaux chefs de la tour de la Poissonnerie. Les bohémiens lui avaient donné ce nom parce que, dans ses accès de colère, ses yeux roux étincelaient d'une manière effrayante.

- Ils auraient mieux fait de rester tranquilles, reprit le chef en vidant tout d'un trait son gobelet d'hypocras. Monseigneur le duc de Mercoeur, en faisant pendre deux de nos camarades, nous a prouvé qu'il était résolu à ne plus garder de ménagements avec nous, et s'ils venaient à être surpris en flagrant délit, leur compte serait bon. Le diable m'emporte ! je ne sais ce que nous allons devenir !... Les gentilshommes et la canaille se réunissent pour nous exterminer. En arrivant à Nantes, Sarah, que nous reconnaissons tous pour notre souveraine, a manqué d'être assommée par cinq marchands de bœufs.

- Et comment a-t-elle pu leur échapper ?

- Chose extraordinaire, c'est un jeune gentilhomme qui l'a sauvée. Elle lui avait prédit sa destinée pendant qu'il soupait, et en avait été bien accueillie.

- Cela a dû la raccommoier avec la noblesse qu'elle détestait terriblement.

- Oui, elle m'a dit qu'elle exposerait sa vie pour rendre service à ce jeune homme.

- Mais, Oeil-de-Feu vous qui avez toujours accompagné Sarah, dites-nous donc pour quelle raison elle en veut tant à la noblesse, et pourquoi elle est toujours triste et rêveuse ?

- C'est qu'elle a éprouvé de grands malheurs.

- Oh ! contez-nous cela ! dirent les bohémiens en fixant leurs regards sur le visage d'œil-de-Feu, qui semblait recueillir ses souvenirs.

- Personne, mieux que moi, ne pourrait vous raconter l'histoire de Sarah, car je la connais depuis son enfance, et j'ai été témoin des événements les plus remarquables de sa vie.

- Votre récit va nous faire passer agréablement le reste de la nuit.

- Ecoutez : il y a trente-six ans, en passant de grand matin devant la porte d'une église de Paris, une bohémienne trouva soigneusement enveloppée dans des langes une petite fille nouvellement née ; c'était Sarah... La bohémienne prit l'enfant, et l'éleva comme si c'eût été sa fille. Il est vrai qu'en la portant sur son dos par la ville, elle s'en servait avec habileté, tous les jours, pour attendrir les âmes charitables. Dès que Sarah eût atteint l'âge de six à sept ans, la bohémienne lui apprit à danser la sarabande, et à jouer du tambour de basque. Elle dansait sur les places publiques et devant les hôtels des grands seigneurs, qui s'amusaient beaucoup à la voir, et ne manquaient pas de remplir son escarcelle. Tous les soirs, elle venait nous retrouver avec ses poches remplies d'argent, et ayant un mouchoir plein des morceaux de gâteaux et des friandises que les grandes dames lui donnaient. A l'âge de seize ans, Sarah était belle et jolie comme l'amour ; ses grands cheveux noirs tombaient en tresses sur ses épaules, et, lorsqu'elle dansait, sa taille mince et bien faite se pliait avec une grâce charmante. Malgré le doux sourire que faisaient ses lèvres roses, elle avait un regard imposant. Bien des jeunes seigneurs, charmés de sa beauté, avaient tenté de la séduire, en lui faisant les plus belles propositions, sans pouvoir y réussir. Un gentilhomme, nommé Mauléon, fut plus audacieux que les autres ; voyant, qu'en prodiguant l'or il ne pourrait en venir à ses fins, il résolut d'employer la violence... Un soir Sarah traversait seule une rue déserte de Paris, lorsque deux cavaliers vinrent à passer près d'elle.

- Ventre de loup ! dit l'un d'eux, que Sarah reconnut aussitôt pour le comte de Mauléon, voilà la jeune bohémienne que nous cherchons.

- Elle est gentille, et vaut bien la peine qu'on l'enlève ! répondit l'autre.

- Allons, Joseph, mettons-nous à l'œuvre !

Et aussitôt, Mauléon, saisissant la jeune fille par un bras, se mit en devoir de l'enlever sur son cheval, tandis que Joseph s'empressait de lui couvrir la bouche avec un mouchoir, afin d'étouffer les cris que la malheureuse poussait. A cette époque, nous avions dans notre troupe un beau jeune homme d'une vingtaine d'années, qui jouait de la harpe et chantait à ravir. Depuis longtemps il paraissait aimer Sarah, mais l'air fier de celle-ci l'avait toujours empêché de déclarer son amour. Germain (tel était son nom) marchait par hasard à quelques pas derrière Sarah, le soir où elle fut attaquée ; il n'eut pas plus tôt entendu ses cris de détresse, qu'il se précipita sur les deux ravisseurs. Armé d'un bâton, il en déchargea un grand coup sur le bras de Mauléon, à qui la douleur fit lâcher prise aussitôt. Le gentilhomme, furieux, prit un pistolet, et, appuyant le canon sur le front de l'intrépide jeune homme, il lâcha la détente ; mais, heureusement pour Germain, l'amorce seule prit feu. Cependant les cris de Sarah avaient ameuté le peuple, qui déjà environnait les deux cavaliers, sans trop savoir de quoi il s'agissait.

Mauléon, voyant la foule s'augmenter, craignit, en restant plus longtemps, de ne pouvoir effectuer sa retraite ; alors il fit signe à l'autre cavalier de lâcher Sarah, qui tomba à demi-évanouie entre les bras de Germain. Puis, donnant un grand coup d'éperon à son cheval, il partit au galop, suivi de son compagnon. Quelques jours après cet événement, Sarah, sentant

le besoin d'avoir un protecteur, épousa Germain qui l'adorait, et bientôt elle l'aima autant qu'elle en était aimée. Jamais je n'ai vu un plus beau couple, et rien n'était plus gentil que de les voir, l'un jouant de la harpe, et l'autre dansant avec son tambour de basque... Mais, ce que je vais vous raconter maintenant, est tellement horrible, que je ne puis y penser sans qu'aussitôt mon gosier devienne sec.

- Tiens, voilà pour le rafraîchir ! dit un bohémien, en versant au narrateur une rasade d'hypocras.

Oeil-de-Feu vida d'un seul trait son gobelet, puis il reprit:

- Sarah, qui redoutait le seigneur de Mauléon, quitta Paris avec son mari, moi, et quelques bohémiens. Nous nous mîmes à parcourir le royaume de France, alors en proie aux guerres civiles, comme il l'est aujourd'hui. Nous séjournions dans les grandes villes, où Sarah et Germain continuaient à faire l'admiration du peuple et des grands seigneurs, qui, malgré la misère publique, les récompensaient généreusement. Sarah, triste et rêveuse aujourd'hui, était à cette époque d'une gaîté folle. Mais je ne pourrais vous faire comprendre sa joie et celle de Germain lorsqu'elle devint mère. Nous étions alors dans les environs d'Orléans, et cela nous força de nous y arrêter quelque temps. Lorsque Sarah, fut relevée de couche, nous prîmes le chemin de Paris, n'ayant dessein que d'y passer quelques jours, pour gagner ensuite les provinces du Nord. En traversant un village, à dix lieues d'Orléans, nous rencontrâmes une troupe de soldats huguenots occupés à piller la cave d'un pauvre diable d'aubergiste, dont les cris de désespoir, en voyant sa ruine s'accomplir, ne servaient qu'à égayer ces damnés soldats de l'enfer comme il les appelait.

- Tiens ! Voilà la belle Sarah et son mari, dit un soldat huguenot ; il faut qu'ils fassent briller devant nous les admirables talents qui leur ont fait une réputation presque aussi grande dans son genre, que l'est celle de monseigneur l'amiral de Coligny.

- Allons, gentille bohémienne, pose là ton enfant, et danse-nous une sarabande, dirent les soldats en nous environnant.

- Sarah fatiguée de la route et nourrissant l'enfant, refusa de les satisfaire, en donnant ces deux raisons pour prétexte.

- Les soldats, loin de l'écouter, allaient peut-être employer la violence pour forcer la pauvre femme à danser, lorsque la sentinelle avancée cria : Aux armes !... Elle venait de découvrir un corps de troupes catholiques qui s'avançaient vers le village. Aussitôt on sonna le boute-selle, et bientôt la troupe des protestants fut prête à recevoir l'ennemi. Quelques coups de pistolet furent échangés ; mais comme les catholiques étaient en bien plus grand nombre, les huguenots ne tardèrent pas à battre en retraite. Nous tombâmes donc au pouvoir des catholiques dont le chef était ce débauché de Mauléon, dont je vous ai déjà parlé.

- Ventre de loup ! dit-il en apercevant Germain, voilà une bonne capture !... Qu'on me pendre ce manant !

- Grâce ! monseigneur, dirent à la fois Sarah et Germain en tournant leurs regards suppliants vers le capitaine, qui, se souvenant du coup de bâton qu'il avait reçu et des dédains de Sarah, souriait de plaisir en se voyant maître d'assouvir sa vengeance.

- Saisissez cet espion et pendez-le à l'instant même à cet arbre ! dit Mauléon à ses soldats, qui se mirent aussitôt en devoir d'exécuter ses ordres.

- Grâce ! cria Sarah avec désespoir en voyant son mari se débattre au milieu des soldats, qui se préparaient à lui passer le nœud fatal autour du cou.

- Allons, mort-dieu ! Qu'on le hisse en l'air ! vociféra le capitaine.

- Oh !, par pitié pour moi et pour mon enfant, reprit Sarah avec un accent de voix à fendre le cœur ; Monseigneur, laissez-lui la vie !....

- En la voyant aux genoux de Mauléon, le visage baigné de larmes, et pressant sur son sein son fils, qui pleurait aussi, comme s'il eût compris toute l'étendue du malheur dont il était menacé, l'âme la plus féroce aurait dû être attendrie.

- En finirez-vous ? cria Mauléon avec emportement ?

- Oui, capitaine, répondirent les soldats ;

- Et au même instant, le corps de Germain parut suspendu à une branche de chêne.

- Grâce ! cria Sarah d'une voix étouffée grâce ! monseigneur.

- Et elle voulut embrasser les genoux du capitaine, qui la repoussa rudement.

- L'infortunée fut tomber à quelques pas.

- En se relevant, Sarah vit son mari qui s'agitait dans les convulsions de la mort ; alors le désespoir le plus furieux s'empara d'elle.

- Malédiction sur toi ! lâche gentilhomme ! cria-t-elle en s'avançant vers Mauléon d'un air menaçant ; infâme ! qui te venges sur un homme désarmé des dédains d'une femme !

- Danseuse de Satan ! reprit M.auléon, que ces paroles dites devant ses soldats mirent dans un état d'exaspération indescriptible, si tu dis encore un mot, je vais écraser sous mes talons de bottes l'enfant que tu tiens entre tes bras.

- La mort du père ne te suffit pas ! Il te faut aussi celle du fils, monstre !

- Tais-toi, bohémienne enragée !

- Me taire, moi ! ... Quand j'ai devant les yeux mon persécuteur et le bourreau de mon mari ! Non, non, cela est impossible !.....

- Tu veux donc que j'extermine ta race de vipère !

Et Mauléon fit un geste menaçant.

Sarah recula en serrant son fils sur son sein ; puis elle reprit comme en délire :

- Oui, je le publierai partout, le capitaine de Mauléon est le plus vicieux, le plus injuste et le plus barbare des hommes !

- En entendant ces paroles, Mauléon s'élança comme un tigre sur Sarah, à qui, malgré sa résistance, il arracha son enfant.

- Tiens ! dit-il en le jetant contre terre et le foulant aux pieds, il ne manquait plus que cela pour satisfaire en entier ma vengeance !.....

- Puis il remonta à cheval et partit avec sa troupe.

- Et la pauvre Sarah ? reprirent les bohémiens que cette histoire avait vivement intéressés.

- Sarah était tombée évanouie sur les restes de son fils. Lorsqu'avec beaucoup de peine nous lui eûmes fait reprendre ses sens, elle nous regarda d'un air égaré ; puis, d'une voix suppliante, elle disait à chacun de nous : - Mon fils ! ... rendez-moi mon fils ! Pourquoi me l'avez-vous pris ? Et mon mari, où est-il donc ? La pauvre femme était folle.

- Nous nous hâtâmes de l'emmener loin de ce funeste lieu, et, au bout d'une semaine, peu à peu la raison lui revînt. Mais quand elle fut complètement guérie, elle ne voulut plus danser. Son caractère, de gai qu'il était, changea pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. La vieille

bohémienne qui l'avait élevée lui apprit alors à dire la bonne aventure et à tirer les cartes, métier que Sarah a toujours exercé depuis.

Dans ce moment, trois coups retentissants furent frappés à la porte de la tour.

- C'est Riol et Gaspard qui reviennent de leur excursion nocturne, dit Oeil-de-Feu en s'avançant vers la porte pour l'ouvrir.

CHAPITRE VIII

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Fermez soigneusement la porte, dit Riol en déposant à terre le corps de Montlouis, pieds et poings liés et la bouche bandée.

- Que diable nous apportes-tu là ? reprit Œil-de-Feu en tournant autour de Montlouis, avec les mouvements d'une bête féroce qui flaire la proie qu'elle va bientôt mettre en pièces.

- C'est un jeune gentilhomme que nous avons ramassé au coin de la rue de la Baclerie.

- Eh, pourquoi l'avez-vous apporté ici ?

- D'abord, pour le dépouiller de ses habits ; puis ensuite, pour nous venger sur lui du supplice que le duc de Mercoeur a fait souffrir à nos deux compagnons, dont les cadavres se balancent encore aux gibets de la place du Bouffay.

- Par l'enfer ! C'est admirablement deviné !

- Il faut qu'il nous serve de bûche.

- Non, il faut le déchiqueter avec nos couteaux pour qu'il endure les tortures de la question.

- Éveillez les camarades !...

Dans un instant Montlouis fut environné par une foule de visages hideux, qui venaient l'examiner avec une cruelle curiosité. Quelques-uns de ces truands, encore à moitié assoupis par l'ivresse et par le sommeil, venaient le pousser avec le pied pour s'assurer s'il était encore vivant.

Le cornette, qui avait repris ses sens, voyait tout ce qui se passait autour de lui avec cette pénible incertitude que l'on éprouve lorsque l'esprit est agité par des songes effrayants ; ou plutôt c'était un horrible cauchemar qui, peu à peu, prenait à ses yeux le caractère de la réalité. Il faut le dépouiller de ses habits, et le faire brûler à petit feu ! cria d'une voix rauque un des bohémiens qui venait d'entendre raconter l'histoire de Sarah.

- Comme, il est beau ! dit une vieille femme en jetant un regard lascif sur le malheureux blessé, puis elle s'accroupit auprès de lui pour mieux le contempler.

Montlouis, en voyant cet horrible visage se pencher sur le sien, fit un mouvement pour se retourner, ce qui provoqua de grands éclats de rire dans toute la bande, hormis la vieille, qui, pour se venger de l'aversion qu'elle avait inspirée au cornette, lui appliqua sur le visage un coup retentissant, avec sa main osseuse et desséchée comme celle d'un squelette.

La vengeance de cette ignoble créature excita un redoublement d'hilarité, et enflamma davantage sa colère.

- Ah ! Mécréant, dédaigneux, je te fais peur, dit-elle, attends, je vais te crever les yeux avec mes ciseaux !

En disant cela, la terrible mégère cherchait dans ses poches l'instrument dangereux qui devait mettre sa menace à exécution.

- Tu as craint d'arrêter tes regards sur moi, reprit-elle, et bien ! Dans peu tu ne le pourras pas faire, quand bien même tu en aurais le désir !.... Alors, poussant un éclat de rire féroce, la vieille appuya sa main gauche sur le visage de Montlouis pour le frapper plus juste avec la droite, dans laquelle brillaient les lames de ses ciseaux dont elle voulait se servir comme d'un stylet. Le cornette se voyant dans l'impossibilité d'échapper à ce cruel supplice, s'agita convulsivement comme le tronçon d'un serpent qu'on vient de couper par morceaux.

- Radegonde, dit Oeil-de-Feu, ici, c'est aux chefs seuls qu'il appartient d'ordonner le supplice qu'on doit infliger à nos ennemis, lorsqu'ils tombent en notre pouvoir.

- Je peux bien en particulier me venger du mépris de ce gentilhomme

- Non.

- Pourquoi donc ?

- Parce que tu dois obéir !

- Mais, par Lucifer ! Si je crève les yeux à cet homme, cela ne vous empêchera pas de vous divertir la même chose, en le voyant brûler après.

- Tais-toi !

- Je ne me tairai que lorsque j'aurai accompli ma vengeance !....

Radegonde se prépara alors à frapper Montlouis ; mais Oeil-de-Feu, jaloux de son autorité, se précipita sur elle et la repoussa.

- Je le frapperai malgré toi ! cria Radegonde avec rage et en prenant un air menaçant.

- Tu veux donc te révolter ? vieille diablesse ! reprit Oeil-de-Feu avec une voix vivement émue par la colère.

- Je me moque de toi, tu n'es pas seul maître ici !

- Je vais te prouver que je le suis assez pour t'imposer le silence !

Et Oeil-de-Feu lui lança un coup de poing terrible. La vieille sut l'éviter ; mais en même temps elle mit méchamment la pointe de ses ciseaux au devant du coup, ce qui fit à la main d'Oeil-de-Feu une blessure profonde.

- Ah ! mille tonnerres ! s'écria le bohémien au paroxysme de la fureur, ton heure est arrivée!

- Et au même instant il prit la vieille à la gorge, et la serra si vivement, que son visage déjà fortement bronzé, devint tout noir.

-Va-t-en donc au diable ! dit-il au bout d'un instant, et il la lança contre la muraille avec une force extraordinaire.

La tête de la vieille, après avoir frappé contre le granit, retomba sans mouvement sur la poitrine, et le sang commença à couler de ses yeux et de sa bouche.

Tous les truands regardaient, sans rien dire, immobiles comme des statues, le cadavre horrible de Radegonde et le visage d'Oeil-de-Feu, dont les regards terribles glaçaient d'épouvante. Cette scène, peu rassurante pour Montlouis, venait de suspendre pour un instant l'attention dont il était l'objet.

- Allons, Georges ! reprit Oeil-de-Feu, ouvre-moi la poterne qui donne sur la Loire.

Un jeune bohémien fit aussitôt rouler sur ses gonds une vieille porte en bois de chêne, couverte de larges bandes de fer. Le fleuve coulait au dessous et par là, au moyen d'un bateau, l'on pouvait sortir de la tour qui n'avait d'autre entrée que celle du côté de la ville, par où Riol et Gaspard venaient d'arriver.

- Que les poissons mangent ainsi tous ceux qui ne voudront pas obéir aux chefs établis parmi nous pour y faire régner l'ordre !

En achevant ces mots, Oeil-de-Feu lança par la poterne le cadavre de Radegonde. L'eau s'ouvrit avec fracas sous le poids du corps, puis le courant du fleuve ne fit plus entendre que son bruit monotone.

- Elle a eu ce qu'elle méritait, dit Riol pendant que l'on refermait la poterne ; mais il faudrait décider de que nous allons faire de cet homme ?

- Attendons Sarah reprit Oeil-de-Feu.

- Où donc est-elle ?

- A soigner un malade que les médecins n'ont pu guérir, et qui a grande confiance dans son art.

- C'est que la nuit avance, et si l'on venait à découvrir ce gentilhomme ici nous serions tous pendus.

- Il faut le brûler ! cria une voix dans la foule.

- Attendez encore un peu.

- Non, non, au feu ! au feu le gentilhomme ! dirent ensemble plusieurs bohémiens.

- Sarah ne tardera pas à arriver....

- Sarah nous approuvera ; un autre seigneur lui a fait assez de mal !...

L'histoire de Sarah, racontée par Oeil-de-Feu, venait d'exciter contre Montlouis la haine implacable des bohémiens.

- Je vous laisse libres de faire ce que vous voudrez, dit alors le chef redoutable, seulement veillez bien pour que nous ne soyons pas surpris.

Aussitôt toute la troupe poussa un rugissement de joie féroce. On jeta dans la vaste cheminée un grand amas de bois et de paille, puis deux hommes saisissant Montlouis le placèrent sur cet horrible lit qui allait bientôt se transformer en un linceul de flammes.

- George, dit Riol, n'allume pas le bûcher, nous avons oublié d'enlever à notre victime ses beaux habits.

George retira sa torche, et Riol se mettait en devoir de dépouiller Montlouis, lorsque du bruit se fit entendre à la porte de la tour.

- C'est Sarah ! - C'est peut-être le guet ! dirent à voix basse tous les bohémiens, et au même instant un sentiment de terreur involontaire, se peignit sur tous les visages.

Cependant tous ces bandits ne manquaient pas d'audace ; mais quand les hommes les plus déterminés commettent une lâche action, ils ne trouvent plus le même courage à braver un danger qui survient tout à coup.

- C'est Sarah ! cria Riol qui venait d'entrouvrir la porte avec précaution.

- Allumons vite le bûcher ! hurla toute la troupe à la fois, et au même instant la paille s'enflamma en pétillant.

- Qu'est-ce ? dit Sarah en s'approchant de la cheminée, qu'une triple rangée de bohémiens environnait.

- C'est, répondit Oeil-de-Feu, un jeune gentilhomme que nous brûlons pour venger sur lui, vous et tous les bohémiens !

- Le connaissez-vous ?

- Non.

- Il faut le faire parler.

- Le feu l'environne déjà.

- Qu'on l'arrache à l'instant !

Aussitôt les rangs s'ouvrirent, puis on apporta Montlouis, à demi-suffoqué par la fumée, aux pieds de Sarah.

- Grand Dieu ! s'écria la bohémienne, c'est le jeune gentilhomme qui m'a sauvé la vie ! Et Sarah, se jetant à genoux, enleva avec précipitation le mouchoir qui couvrait la bouche de Montlouis.

- Merci, murmura le cornette d'une voix faible.

Tous les truands, dans un étonnement qui ne se peut dépeindre, regardaient stupidement Sarah et son protégé sans dire une parole.

- Pauvre jeune homme, si j'étais arrivée quelques minutes plus tard vous auriez été la proie des flammes.

- C'est vrai, mais j'éprouve aujourd'hui par moi-même qu'un bienfait n'est jamais perdu.

- Mais comment vous trouvez-vous ici ?

Riol et Gaspard satisfirent aussitôt à la demande de Sarah.

- Ma libératrice, reprit Montlouis, les cordes qui serrent mes pieds et mes mains me font beaucoup souffrir.

- Je vais vous en délivrer ; et Sarah saisissant le poignard qu'elle portait toujours sur elle, coupa les liens qui blessaient les membres du cornette.

Montlouis fit alors un effort pour se lever, mais inutilement, il retomba à terre en poussant un petit gémissement que lui arracha la blessure qu'il avait à l'épaule.

- Du sang couvre vos habits, et vous êtes blessé, mon gentilhomme ?

- Oui.

Sarah se mit alors à écarter avec précaution, les vêtements qui étaient collés à la peau par le sang desséché, puis elle examina la plaie qu'avait faite à l'épaule de Montlouis la rapière de Mauléon.

- La blessure n'est pas dangereuse, dit-elle après un mur examen, j'en ai guéri un grand nombre de semblables en peu de jours. Quant à la grosseur que vous avez à la tête, avec une bonne compresse d'ache que je vais vous appliquer à l'instant même, elle disparaîtra promptement.

- Tant mieux ! dit Montlouis.

- Vous auriez dû me consulter avant de vous battre.

- Pourquoi ?

- Parceque, au moyen de mon art, vous auriez triomphé de votre adversaire.

- Comment cela ?

- J'aurais pu mettre votre épée sous la nappe de l'autel pendant le saint sacrifice de la messe...

- Ha !...

- Vous riez ; cependant, il n'y a pas encore quinze jours, un jeune gentilhomme me pria de vouloir bien l'aider de mon art dans un duel qu'il eut avec un de ses camarades, dont l'adresse était reconnue. La rencontre devait avoir lieu à neuf heures du matin, dans la prairie de la Madeleine. Je pris son épée la veille, et la portai moi-même sous la nappe du maître autel de Saint-Nicolas. Aussitôt que la première messe fut dite je courus la chercher, puis, après avoir prononcé dessus quelques paroles magiques, je la lui remis entre les mains.

- Eh bien ! qu'arriva-t-il ? reprit Montlouis en riant d'un air incrédule.

- Il arriva que mon protégé engagea la pointe de l'épée de son adversaire dans la coquille de la sienne habilement percée d'une quantité de trous, et qu'il le tua d'un coup de poignard.

- Vraiment ?

- Je pourrais vous citer bien d'autres exemples, mais, attendez, il faut que je lave votre plaie et y applique un appareil.

Sarah se mit à panser la blessure du cornette, qui sentit une cuisante douleur lorsqu'elle y appliqua de la charpie.

- Il faut que vous ayez eu cette nuit une querelle bien violente, puisque vous n'avez pas voulu attendre le jour pour vider votre différend, et que vous vous êtes battu sans témoins ?

- Oui, reprit Montlouis avec une vive émotion, et, si Dieu me conserve la vie, je promets bien de recommencer.

- Notre vie n'a aucun danger à courir ; mais calmez-vous, toute exaltation pourrait vous être nuisible.

- Combien je serais heureux, si j'avais pu triompher !

- Le sort trahit quelquefois les plus braves et les plus adroits.

- Quel bonheur ! reprit Montlouis comme parlant à lui-même, si j'avais pu lui dire : Au prix de mon sang, je vous ai délivrée du tyran qui vous obsédait ! L'homme que vous abhorriez ne paraîtra plus devant vos yeux, avec son audace insolente ! Mon bras l'a couché dans la poussière ... l'orgueilleux ! ...

- De qui parlez-vous donc ? interrompit Sarah ; Monseigneur, je vous le répète, tâchez d'oublier pour quelque temps tout ce qui peut agir vivement sur votre imagination.

- Si vous saviez comme elle est belle !

- Votre fièvre augmente, calmez-vous, Monseigneur !

- J'ai bien soif !

Sarah remplit aussitôt un verre d'eau, dans lequel elle versa quelques gouttes d'une liqueur rose, puis l'offrant à Montlouis :

- Monseigneur, vous êtes trop mal ici, dit-elle, veuillez me dire votre adresse, et je vais vous faire porter à votre hôtel.

- Je loge à l'hôtel de la Sirène, dit Montlouis, qui devint un peu plus calme après avoir avalé la boisson rafraîchissante que Sarah venait de lui présenter.

- Riol et Gaspard, vous allez porter M. de Montlouis à son hôtel de la Sirène.

- Sarah n'eut pas plus tôt parlé, que les deux bohémiens se préparèrent à transporter Montlouis à son auberge.

- Généreuse femme, dit Arthur en serrant avec sa main brûlante celle de Sarah, comment pourrai-je reconnaître les services que vous me rendez ?...

- Vous ne me devez rien, Monseigneur, je ne fais que m'acquitter envers vous d'un devoir sacré, la reconnaissance !

- Non seulement vous m'avez sauvé la vie, mais encore vous avez pour moi toutes les attentions qu'aurait une mère pour son fils.

- L'amitié et la haine sont deux sentiments qui une fois entrés dans mon cœur n'en peuvent plus sortir.

Le visage de Sarah s'anima en prononçant ces mots, et une larme roula dans ses yeux. Les noms de mère et de fils venaient de réveiller dans l'âme de la pauvre femme, de douloureux souvenirs.

- Gardez le silence, Monseigneur, sur tout ce qui s'est passé ici, dirent les deux bohémiens en emportant le cornette.

- Comptez sur ma discrétion.

La tempête, qui naguère encore bouleversait la nature, avait disparu avec la nuit, lorsque Montlouis sortit de la tour de Poissonnerie. Le soleil qui se levait à l'horizon dardait ses rayons sur le fleuve, couvert de barques immobiles, et dont les voiles, à moitié déroulées, étaient légèrement agitées par le vent frais du matin. Les cloches des églises et des couvents qui sonnaient l'*Angélus*, et dont les voix sonores n'étaient pas encore couvertes par le bruit d'une population commerçante et active, venaient apporter à l'âme des idées religieuses et gaies tout à la fois. Quelques bourgeois, réveillés par des affaires importantes et pressées, parcouraient les rues avec une préoccupation extraordinaire. D'autres, à demi vêtus, ouvraient leur porte en se frottant les yeux, puis ils entretenaient une petite conversation avec leur voisin, s'il était aussi matinal qu'eux, ou bien ils arrêtaient, en leur adressant la parole, les passants de leur connaissance.

- Où allez-vous donc de ce pas, si matin, père Malécot ?

- Je vais à la Louée, chercher du grain et des farines pour approvisionner notre bonne ville de Nantes.

- Vous n'avez pas peur de rencontrer ces chiens de huguenots qui nous font tant de mal ?

- Par ordre de Monseigneur le duc de Mercoeur, j'aurai pour m'accompagner, une bonne troupe d'arquebusiers qui sauront bien défendre les vivres, dont la ville a grand besoin.

- Quel bonheur pour Nantes ! que Dieu ait bien voulu nous accorder un gouverneur parfait, comme celui que nous avons.

- Mon cher Grégoire, c'est ce que disait en chaire, dimanche dernier, dans la grande église de Saint-Pierre, le frère Jacques-le-Bossu, le plus illustre prédicateur qui ait existé.

- Je n'ai point encore assisté à aucun de ses sermons ; mais la prochaine fois qu'il prêchera je serai bien sûr du nombre de ses auditeurs.

- Tu verras comme il te dépeindra bien le roi Henri IV, qui se moque des choses les plus saintes de la religion, et Bourbon, roi de Navarre, maintenant déclaré hérétique, relaps et excommunié, il te fera comprendre, clair comme deux et deux font quatre, qu'il n'y a que la sainte Ligue et Monseigneur le duc de Mercoeur à sa tête, qui puissent conserver la foi dans les états de Bretagne. D'ailleurs, si l'on en croit Louis Vivant, docteur en médecine en l'Université de Nantes, le grand tremblement de terre arrivé cette année nous présage beaucoup de calamités et un admirable changement en cet état.

- Pourvu que les huguenots ne s'emparent pas de la ville !

- Il n'y a rien à craindre de ce côté.

- C'est que, mon cher Malécot, si pareil malheur arrivait, songez que ma femme est encore capable d'exciter la concupiscence de ces maudits soldats de l'enfer, et que mes deux filles sont jolies comme des amours.

- Rassure-toi, mon ami, et au revoir !

Les deux bohémiens furent bientôt arrivés à l'Hôtellerie de la Sirène.

Montlouis, qui jusque-là avait été plongé dans la torpeur, ayant relevé la tête, aperçut Sarah près de lui.

- Pourquoi m'avez-vous suivi ? dit-il.

- Pour vous soigner, Monseigneur.

J'accepte vos offres de service avec reconnaissance, répondit Arthur, puis il jeta un léger cri de douleur, on venait de le déposer sur son lit.

En terminant ce chapitre, nous croyons faire plaisir au lecteur en lui citant l'*extrait d'un traité fait par Louis Vivant (1), docteur en médecine en l'Université de Nantes, sur le tremblement de terre advenu le vingt-cinquième de mars 1588, dédié à Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur, et gouverneur de Bretagne. Imprimé par Vivant Hucet, libraire juré.*

“ Le vingt-cinquième, jour de mars 1588, jour de l'Annonciation, sur les onze heures du matin, tandis qu'on célébrait la grand-messe, fut ouï par toute la ville un gros bruit ronflant et grondant avec un tressaillement et tremblement de terre assez grand pour effrayer tout le monde qui remplissait les églises. Quelques-uns crurent que c'était la mine de la porte de Sauvetour qui avait joué, ceux qui étaient dans leurs maisons crurent que c'était le feu qui était dans leurs cheminées. Tous les environs ressentirent la commotion. La rivière même fut vite bouillonner en même temps. Ce prodige présage beaucoup de calamités et un admirable changement en cet état. Comme aussi ces derniers jours nous avons été admonestés par les hommes en feu qui ont été vus se combattre en l'air par les bateliers d'amont, vers Tours et Saumur. ”

Ceci est dit par le même auteur, aux feuilles 36 de son Traité, vers la fin. A la tête de ce même Traité sont écrits les vers français qui suivent

*“ Citoyens, savez-vous quel prodige menace
Nos murs, notre cité, nos biens et notre sang ?
C'est le péché qui tient parmi nous tout le rang :
Péché dont justement se doit venger la trace. ”*

CHAPITRE IX

LE DÉLIRE

Montlouis fut pendant un quart-d'heure en proie à un accès de fièvre violente, quelque temps après avoir été déposé sur son lit.

Dans son délire, il s'entretenait avec Angèle, dont il ne cessait de prononcer le nom ; puis, se relevant avec furie sur son séant, il proférait mille insultes contre son ennemi, comme si l'ombre menaçante de Mauléon se fût dressée devant lui.

Sarah, qui l'observait attentivement, eut bientôt démêlé la vérité parmi cette confusion de mots et de phrases décousues. Lorsque le comte de la Courbejolière fut revenu, Sarah le mit bien vite au fait de tout, et elle lui dit :

- Monseigneur, je vous jure que la fièvre va bientôt diminuer. Ses idées n'ont encore aucune suite mais il est moins agité.

- Pardieu ! Je ne me serais pas douté, en allant au bal avec lui hier soir, que je le retrouverais le lendemain avec un bon coup d'épée dans l'épaule, et amoureux fou, ce qui est souvent une blessure assez dangereuse.

- A son âge, Monseigneur, la beauté d'une femme fait doucement battre le cœur, et la jalousie fait bouillonner le sang dans les veines.

- Tout ce qu'il dit me fait comprendre que le capitaine de Mauléon est son rival, et que c'est contre lui qu'il s'est battu... Il avait à combattre un ennemi bien redoutable...

- Oui ! Monseigneur ; mais M. de Montlouis est intrépide, et j'aurais bien désiré qu'il eût couché dans la poussière ce monstre de Mauléon, le plus déloyal gentilhomme que je connaisse.

Sarah, en prononçant ces mots, fit un sourire qui peignait toute sa haine contre le capitaine. Ses yeux étincelaient de colère et son cœur, gros de vengeance, battait avec une violence extrême.

- Vous le connaissez donc ?

- Beaucoup trop, Monseigneur.

- Mais je ne comprends pas comment Montlouis a dédaigné toutes les beautés qui environnent la duchesse de Mercoeur, pour devenir éperdument amoureux de Mlle Angèle. Il faut avouer qu'elle est bien jolie ; mais, que diable ! il y en a beaucoup d'autres qui eussent été mieux son affaire.

- Monseigneur, non seulement Mlle Angèle est une beauté accomplie, mais encore elle a infiniment d'esprit et de bonté, et de plus une brillante éducation.

- J'avoue qu'elle est charmante, et, quant aux qualités de son âme, M. Blanchard en fait le plus grand éloge.

- C'est un bien digne homme !

- Oui, aussi je l'estime beaucoup, quoiqu'il soit prêtre d'une autre religion que la mienne.

- Pauvre jeune fille, je voudrais bien qu'elle fût heureuse !

- Je le souhaite aussi, et pourtant le capitaine Roger de Lommeau, et la mère de Montlouis, ne consentiront pas, sans faire de grandes difficultés à ce mariage qui n'est pas convenable.

- Mais, Monseigneur, M. de la Sénardière a promis de doter Mlle Angèle.

- Montlouis peut bien se passer d'une dot ; mais il ne peut épouser une femme qui n'a pas de famille, et dont le nom est inconnu.

Sarah demeura pensive un instant, et d'étranges idées parurent traverser son esprit, car sa physionomie exprima tour à tour la joie et la douleur.

La Courbejolière, qui contemplait le blessé, n'y fit pas la moindre attention.

- Monseigneur, reprit Sarah, Mlle Angèle est peut-être d'une noble famille !...

- Personne mieux que vous ne pourrait le savoir ?

- Comment cela ?

- Parce que, la nuit de la Saint-Barthélemy, lorsque vous la trouvâtes près de sa mère éborgnée, elle avait peut-être sur elle quelques indices capables de faire découvrir la famille à qui elle appartenait.

- Monseigneur, elle avait, pendu au cou par une petite chaîne d'or, un médaillon qu'elle n'a pas cessé de porter depuis.

- Je me rappelle l'avoir vu, il représente une bien jolie femme.

- C'est sans doute le portrait de sa mère.

- Montlouis croit, comme tout le monde, qu'Angèle est la fille du comte de la Sénardière.

- Et malheureusement elle n'est que sa fille adoptive. Vous êtes le seul, Monseigneur, avec M. Blanchard et la vieille Marthe, qui connaissiez ce secret.

- J'étais présent, lorsque vous l'apportâtes tout enfant à M. de la Sénardière et à sa femme, qui, ayant perdu leur fils unique dans une bataille, un an auparavant, l'adoptèrent.

- Est-ce que vous voulez instruire M. de Montlouis de tout cela ?

- Oui, je ne m'acquitterais pas envers lui de mes devoirs d'ami, si je le laissais ignorer ces choses.

- Vous allez lui enlever bien des illusions, et mettre un terme aux rêves enchanteurs dont il doit être bercé, depuis qu'il aime.

- Je ne veux que lui dévoiler un secret qu'il saura infailliblement un peu plus tard ; puis après, il pourra faire comme il l'entendra.

- Monseigneur, je crois qu'il serait bon de laisser ignorer tout cela à M. de Lommeau, dont le caractère est sombre et grondeur.

- Oui il ne faut pas qu'il sache au juste pour quelle raison Montlouis s'est battu, et c'est un bonheur qu'il ne soit point entré dans cette chambre, tandis que notre blessé était en délire.

- C'est vrai, M. de Montlouis se serait trahi lui-même.

Le cornette avait cessé de parier et de gesticuler depuis quelque temps. La fièvre baissait, et une grande faiblesse allait succéder aux crises qui venaient de l'agiter si violemment. Son visage empourpré pâlisait peu à peu, et ses yeux perdaient du vif éclat et de l'égarément qu'ils avaient pendant son délire. Immobile, et cherchant à renouer le fil de ses idées, il semblait plongé dans une rêverie profonde. C'est une chose bien triste pour notre pauvre raison humaine, dont nous sommes si fiers, qu'une maladie, un excès de chagrin ou de joie, aient le pouvoir de nous l'enlever subitement.

Sarah et la Courbejolière examinaient en silence le mieux sensible qui se manifestait sur les traits du blessé. Ils n'osaient pas encore lui adresser la parole dans la crainte de le fatiguer.

Cependant Sarah ne tarda pas à s'approcher du cornette, à qui elle dit

- Monseigneur, comment vous trouvez-vous à présent ?

- Bien mieux, reprit Montlouis, si ce n'est que je me sens dans un état d'abattement extrême.

- Il en doit être ainsi ; mais prenez courage, dans quelques jours vous serez complètement remis de votre blessure.

- Vive Dieu ! Vous avancez ma guérison de moitié, en me disant cela. Mais, reprit-il en se retournant, j'aperçois là mon compagnon de bal, le brave comte de la Courbejolière !...

- Qui aurait pu, interrompit le comte, vous servir de second, avec son épée, dans le duel que vous avez eu. Mais vous avez voulu pour des raisons qui me sont connues maintenant agir seul, sans réclamer l'assistance d'un ami, ce qui semble me prouver que je n'ai pas toute votre confiance. Cependant je vous pardonne, n'ignorant pas qu'à votre âge l'amour est une passion trop violente pour que l'on puisse, lorsqu'elle nous domine, calculer les conséquences de certaines actions irréfléchies, qui souvent peuvent avoir des suites très fâcheuses.

- Qui donc a pu vous apprendre ces choses là ? dit Montlouis extrêmement surpris.

- Vous-même !

- Moi ? Dieu me damne ! si j'ai jamais dit un seul mot de cela devant quelqu'un.

- Tout-à-l'heure encore vous parliez devant nous de Mlle Angèle et du capitaine de Mauléon votre rival.

- Ils ont tout appris de la sorte ! murmura tristement le cornette.

- Monseigneur, reprit-il un instant après, et vous, ma bonne Sarah, promettez-moi de ne pas instruire le capitaine Roger de Lommeau, de mon amour et du sujet pour lequel je me suis battu cette nuit.

- Nous vous le promettons, dirent à la fois Sarah et la Courbejolière.

- Arthur, reprit le comte, maintenant que je connais le secret de votre amour, Vous aurez, j'espère, la complaisance d'écouter des choses très importantes que j'ai à vous dire à ce sujet.

- J'aurai bien du plaisir à m'entretenir avec vous de Mlle Angèle, que vous connaissez sans doute mieux que moi.

- C'est précisément d'elle que j'ai à vous parler.

- Oh ! hâtez-vous, je brûle d'impatience d'apprendre ce que vous m'allez dire.

- Ce sera pour une autre fois, car j'entends le capitaine Roger, qui vient de ce côté. Préparez-vous à lui répondre de façon à le satisfaire, car vous savez combien il deviendrait furieux s'il s'apercevait qu'on lui déguise la vérité.

- Je vais jouer le rôle plaisant d'un écolier en faute, qui tâche de s'excuser du mieux qu'il peut en présence de son pédant. Si l'écolier est condamné par des sentences latines, dont les phrases du maître regorgent, moi je vais être foudroyé par des passages tirés des livres saints. Mais le voilà qui ouvre la porte. La Courbejolière, et vous, Sarah, ne me trahissez pas !...

- Que fait cette femme ici ? dit Roger en apercevant Sarah.

- Elle est là pour me soigner, répondit le cornette.

- Quelle est donc ta maladie, tu te portais à merveille hier soir ?

- C'est qu'alors je n'avais pas reçu un bon coup d'épée dans l'épaule.

- Sans doute tu as dégainé pour quelque mauvaise dispute, dont une femme était, peut-être le sujet ; car le sage roi Salomon l'a dit : “ *Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, et que la voie des méchants ne vous agrée point.* ” Pourquoi fréquentes-tu ces fêtes où les fils de Bélial se rassemblent, pour s'y livrer à des divertissements dangereux ? Pourquoi t'exposes-tu à te laisser séduire par toutes ces Dalila, dont les voix douces et enchanteresses font insensiblement glisser dans le cœur de celui qui les écoute, un poison subtil qui bientôt endort sa vertu et énerve son courage ? Sans doute c'est avec quelque jeune fou de ton âge que tu t'es battu.

- Non, c'est avec un vieux papiste enragé, se hâta de dire la Courbejolière.

- C'était donc pour une dispute de religion ?

- Je n'en sais rien, je n'y étais pas.

- S'il se fût agi seulement de défendre notre sainte religion, j'approuverais ce duel ; mais j'ai peine à croire que ce soit là le motif qui y ait donné lieu. Le Seigneur t'aurait soutenu de son bras tout puissant, et tu as été vaincu par l'un de ces philistins dont tu devrais fuir la société comme la peste.

Mais, reprit Arthur, on ne devient pas un impie pour s'être trouvé dans un bal donné par des catholiques....

- Dans ces fêtes maudites, “ *les lèvres de l'insensé s'embarrassent dans les disputes, et sa bouche s'attire des querelles.* ”

- Vous savez qu'il faut souvent bien peu de chose pour qu'aussitôt on mette l'épée à la main.

- Ta blessure est-elle dangereuse ?

- Cette brave femme, à qui je dois rendre des actions de grâce pour les soins qu'elle m'a donnés, m'assure qu'elle sera guérie dans trois ou quatre jours.

- Comment se nomme l'adversaire avec qui tu t'es mesuré ?

- Je ne puis dire son nom.

- Quels étaient tes témoins ?

- Je n'en avais pas.

- Mais c'était donc un duel à mort ?

- Oui.

- Et prémédité d'avance ?

- Non.

- Prends garde, Arthur, nous sommes dans une ville pleine d'ennemis, dont il faut craindre la perfidie ; car, tout en t'accueillant avec le sourire sur les lèvres, ils te maudissent au fond de leur cœur. En t'éloignant seul du bal avec ton adversaire, tu pouvais être victime d'un guet-apens.

- C'est vrai, dit la Courbejolière ; mais, mon cher Roger, le repos est nécessaire à Montlouis que notre conversation doit fatiguer un peu, ainsi, croyez-moi, retirons-nous. Après tout, le mal n'est pas si grand, puisque dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Les deux gentilshommes se retirèrent, et Sarah resta seule avec Montlouis.

- Enfin je respire ! dit le cornette avec joie, mon capitaine ne se doute de rien. Vrai Dieu ! Plutôt que d'être obligé d'entendre sa morale, j'aurais mille fois mieux aimé charger à la tête de ma compagnie un corps de troupes catholiques, surtout si Mauléon s'y était trouvé.

- Ah ! l'horrible monstre ! que ne l'avez-vous tué !

- Assurément, ce n'est pas ma faute, s'il existe encore ! Mais, dites-moi, je vous ai donc tout appris pendant mon délire ?

- Oui, Monseigneur, et comme je connais Mlle Angèle, je pourrai peut-être vous servir en quelque chose.

- Mais par quel singulier hasard la connaissez-vous ?

- M. de la Courbejolière vous le dira.

- Pourquoi ne voulez-vous pas me satisfaire à l'instant même ?

- Vous le saurez assez tôt.

- Je ne peux comprendre quel est ce mystère ; seulement, je vous avouerai que vos offres de service me sont très agréables.

- Dans une heure, si vous le voulez, je pourrai rendre compte à Mlle Angèle des suites de votre combat et de l'état où vous êtes.

- Mais peut-être cela ne l'intéressera-t-il pas ?

- Oh ! Je suis bien sûre qu'elle sera ravie d'apprendre tous ces détails.

- Cependant, je ne suis pas encore certain qu'elle m'aime ; car, en me voyant résolu à braver Mauléon, son cœur pouvait bien n'être ému que par un sentiment de pitié, ou par la crainte de voir sa réputation compromise.

- Mais, Monseigneur, quand bien même vous ne seriez pas encore aimé d'amour par Mlle Angèle, est-ce que vous n'avez pas tout ce qu'il faut pour l'être ?

- Ma bonne Sarah, il ne faut pas être trop présomptueux.

- C'est vrai, Monseigneur, mais il est une puissance dont un petit nombre d'hommes sait se servir avec habileté, et devant laquelle tout cède.

- Vous voulez sans doute me parler de la magie, science qui m'est tout-à-fait inconnue. Cependant j'ai entendu dire bien des fois que vous possédiez des recettes merveilleuses pour faire naître dans le cœur d'une beauté cruelle, l'amour le plus violent, ou bien pour raviver dans les veines glacées d'un vieillard, tout le feu des passions de la jeunesse. On m'a même dit à ce sujet, qu'un vieux chevalier s'étant marié avec une jeune et jolie femme, prit un philtre

pour se rajeunir, ce qui produisit chez lui une telle exaltation, qu'au bout de deux jours il en mourut.

- Monseigneur, la puissance dont je vous parle, ne nous est point donnée par la magie, chaque homme la possède, et peut l'utiliser selon son goût. C'est avec elle que les ambitieux marchent droit à leur but, et réussissent ; que des caractères de fer bravent d'incroyables difficultés, et les surmontent ! C'est une reine impérieuse qui ne veut point souffrir de rivales. Enfin, elle seule peut encore révéler à l'homme sa supériorité ; car, si elle n'était pas bornée comme toute chose sur la terre, elle ferait de l'homme un Dieu.

- Révélez-moi donc ce secret, puisqu'avec lui, tous les obstacles peuvent être vaincus.

- Ce secret n'en est pas un pour vous ; mais, comme bien d'autres, vous n'y avez peut-être jamais songé.

- Je vous l'avouerai franchement, je ne livre guère mon esprit aux rêveries philosophiques, parce que je n'ai pas grande confiance dans les maîtres de cette science, qui, trouvant chacun en particulier leurs idées meilleures que celles des autres, veulent vous les faire adopter comme les seules qui soient justes et bonnes à suivre. Cependant, je vais être enchanté lorsque vous allez m'avoir dit quelle puissance extraordinaire je peux employer pour opérer des prodiges.

- Avec elle, Monseigneur, on en a vu parvenir jusqu'à la royauté.

- Enfin, quelle est donc cette puissance formidable ?

- C'est la volonté !

- On l'a dit : vouloir, c'est pouvoir ! reprit Montlouis, au bout d'un instant de réflexion.

- Eh bien, Monseigneur, il ne vous faut absolument que la ferme volonté d'être aimé de Mlle Angèle, et vous êtes sûr de réussir.

- Oh ! Si vous disiez vrai ?...

- N'en doutez pas !

- Angèle est un ange de beauté qui doit faire soupirer un grand nombre de cœurs...

- Quand on s'est montré le champion d'une belle, ordinairement on ne la voit pas rester insensible à ce dévouement

- Mais peut-être ne pourrai-je jamais la revoir, et lui parler ?

- Les amants trouvent toujours le moyen d'obvier au grand nombre de difficultés qui se présentent.

- Je n'oserais pas lui écrire.

- Avant qu'il soit une demi-heure, j'aurai parlé de vous à Mlle Angèle.

- Mais, par le salut de mon âme ! dites-moi, je vous en prie, comment il se fait que vous la connaissez ?

- Monseigneur, je vous l'ai déjà dit, M. de la Courbejolière vous l'expliquera.

- Mon Dieu ! que lui direz-vous ? reprit Montlouis, qui sentait tout l'embarras où il se trouverait s'il était en présence de la fille du comte de la Sénardière.

- Pendant que je pensais votre blessure, j'ai trouvé sur vous cette rose flétrie et tachée de sang ; je pense que Mlle Angèle la reconnaîtra ? En disant cela, Sarah montrait à Montlouis la fleur qu'il avait ramassée dans le bal, lorsqu'elle s'était détachée de la couronne d'Angèle.

- Les paroles me manquent, dit le cornette plein de joie, pour vous exprimer toute ma reconnaissance. Vrai Dieu ! Vous trouvez tout de suite des expédients auxquels je n'aurais pas songé.

- En l'instruisant de tout ce que vous avez fait et souffert pour l'amour d'elle, cette fleur que je lui montrerai l'empêchera de douter de la vérité de mes paroles.

- Allez donc à l'hôtel de M. de la Sénardière, et puissent vos démarches avoir un heureux succès, s'il vous est permis de vous entretenir avec sa fille !

- Monseigneur, avant de partir, dites-moi, vous sentez-vous assez d'amour dans le cœur pour ne point vous effrayer des difficultés qui vont se rencontrer.

- Ma bonne Sarah, l'amour que j'ai pour Mlle Angèle va jusqu'à l'adoration, et désormais aucun obstacle ne pourrait renverser mes projets, car tout viendra se briser sur cette puissance que vous m'avez révélée, la volonté !

- A bientôt, Monseigneur !... Et Sarah sortit en emportant avec elle toutes les espérances du cornette.

Pendant que Montlouis et Sarah s'entretenaient de la sorte, la Courbejolière et le capitaine avaient une conversation bien différente dans la chambre voisine.

- Par mon épée ! mon cher comte, disait Lommeau, vous auriez pu surveiller davantage les actions de mon cornette ; c'est un jeune fou, toujours disposé à se faire une mauvaise querelle avec ces maudits catholiques qui seraient enchantés de lui couper la gorge.

- Je ne crois pas mériter le reproche que vous m'adressez ; car on ne surveille que les enfants, et Montlouis, en tirant l'épée pour soutenir l'honneur de notre religion et de notre parti, a prouvé qu'il était un homme !

- Vous avez raison, et j'admire son courage ; mais au lieu de se battre, comme il l'a fait, sans témoins, il aurait dû dégainer au grand soleil, afin de montrer, en combattant contre ces Philistins, son adresse et son intrépidité.

- Il est heureux que ce duel ait eu lieu la nuit et sans témoins ; car s'il s'était passé dans les règles, le bruit qu'il eût fait dans la ville aurait attiré une trop grande attention sur nous.

- Si je connaissais le gentilhomme qui a blessé Montlouis, j'irais le provoquer à l'instant même !

- Vous oubliez, mon cher Roger, qu'ici il faut songer avant tout aux affaires de notre parti, auquel nous ne pourrions plus rendre aucun service, si nous faisons quelques démonstrations hostiles à l'égard des gentilshommes catholiques. D'ailleurs, comme je l'ai entendu dire au célèbre La Noue Bras-de-Fer : *“ C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur et hasarder libéralement sa vie ; car ceux qui la vont jeter précipitamment aux querelles font croire qu'ils ne l'estiment pas un grand prix. ”*

Ces paroles de la Courbejolière piquèrent un peu le capitaine, qui pinça les lèvres sans répondre.

Tous les deux se promenaient silencieusement depuis une minute, lorsque M. Blanchard, le recteur de Saint-Lumine, entra dans l'appartement. Roger, en le voyant, fronça ses épais sourcils, et une émotion semblable à celle que l'on éprouve à l'aspect d'un objet qui nous fait horreur, se manifesta sur son visage sombre, creusé par des rides profondes. Après avoir dédaigneusement regardé des pieds à la tête M. Blanchard, Roger sortit ayant l'air très étonné d'une pareille visite. La Courbejolière reçut, au contraire, avec beaucoup de bienveillance le prêtre catholique, qu'il connaissait et estimait beaucoup.

- Vive Dieu ! monsieur le recteur, dit le comte, ici, je ne m'attendais pas à recevoir la visite d'un prêtre catholique ; car, dans toutes les chaires des églises de Nantes, il n'en est pas un qui ne lance de foudroyants anathèmes contre les réformés et le parti du roi de Navarre, dont ils ne respectent même pas la personne dans leurs hardis propos.

- Monseigneur, pour ce qui est de la religion, je crois que les discours des ministres réformés sont encore plus furibonds que ceux des catholiques. Quant à la légitimité du roi de Navarre la France entière à mon avis, devrait la reconnaître, parce que ses prétentions à la couronne sont justes et que c'est un droit divin qui ne peut être nié. Cependant, Monseigneur, il ne faut pas s'étonner de voir presque tous les catholiques se tourner contre le roi de Navarre ; car on ne peut disconvenir que c'est très alarmant pour notre sainte religion d'avoir pour chef de l'État un prince hérétique.

- Je sais, mon cher recteur, que vous aimez notre chef de parti, malgré vos croyances religieuses, qui ne sont pas les mêmes que les siennes. Mais prenez garde, si l'on vous voyait causer avec des huguenots, vous seriez peut-être accusé de trahison envers la sainte Ligue.

- Je ne crains rien.

- Resterez-vous encore longtemps à Nantes ?

- Non, Monseigneur ; et tant que vous daignerez m'accorder votre puissante protection, J'espère n'avoir rien à redouter dans mon presbytère de Saint-Lumine.

- J'ai donné des ordres pour que les soldats huguenots vous respectassent. D'ailleurs, si vous étiez menacé de quelque danger, vous trouveriez toujours un asile dans mon château, tant que la bannière du roi de Navarre flottera sur ses tours.

- Merci, Monseigneur ; mais pourriez-vous, me donner des nouvelles de M. de Montlouis, jeune gentilhomme qui loge dans cet hôtel ?

- Non seulement je peux vous en donner des nouvelles (qui ne sont pas très bonnes à cause d'un coup d'épée qu'il a reçu cette nuit) mais encore si vous désirez le voir, rien n'est plus facile ?

- Je le veux bien.

- Venez par ici.

- Dites-moi ! Sa blessure est-elle dangereuse ?

- Non, mais pourrais-je sans indiscrétion vous demander qui vous a chargé d'une semblable mission ?

- Une personne qui s'intéresse à ce jeune gentilhomme et dont je ne peux dire le nom.

- Je devine ! dit à demi-voix la Courbejolière en souriant.

Roger était dans la chambre de Montlouis, qu'il ennuyait passablement avec ses leçons de morale assaisonnées de sentences bibliques, lorsque le prêtre y entra.

- Mon cher cornette, dit la Courbejolière voilà M. le recteur de Saint-Lumine, qui vient s'informer de l'état où vous êtes, de la part d'une personne qui s'intéresse à vous.

Puis le comte, se penchant à l'oreille de Montlouis, lui dit quelques mots tout bas.

A l'instant même, un rayon de joie illumina le visage de Montlouis, qui, saisissant avec empressement la main du bon vieux curé, le remercia avec tant de chaleur que Roger, effrayé de ces témoignages d'affection, disait entre ses dents, en ayant l'oeil fixé sur Montlouis, comme un avare sur son trésor:

- Quand pourrai-je l'entraîner loin de cette ville maudite où l'on complète la perte de son Corps et de son âme ?...

CHAPITRE X

SANS NOM

Le recteur de Saint-Lumine aurait peut-être entrepris de convertir Montlouis à la foi catholique, si la Courbejolière et surtout Lommeau n'eussent été présents. Après avoir causé quelques instants, il sortit en souhaitant au blessé une rapide guérison.

Lorsqu'on aime avec toute l'ardeur passionnée de la jeunesse, la plus grande joie que l'on puisse éprouver sur la terre est celle de se savoir aimé de la femme qu'on adore. C'est une félicité céleste qu'il ne se peut définir, et qu'il faut avoir goûtée soi-même pour en sentir tout le prix. D'ineffables et saintes voluptés viennent enivrer l'âme, qui semble grandir alors et poétiser tout ce qui environne l'idole, objet de notre culte d'amour. Oh ! Comme la poitrine se dilate et respire librement, quand on peut se dire, sans éprouver cette crainte vague qui nous tourmentait naguère : Elle m'aime ! ... enfin, elle m'aime ! Elle m'aime ! mot magique, qui ouvre devant nous un avenir de bonheur et nous fait oublier un siècle de peines ; pur rayon de soleil qui pénètre dans notre âme, la réchauffe et souvent lui rend la vie !

Montlouis était donc le plus heureux des hommes. Absorbé tout entier par l'idée qu'Angèle partageait son amour, il s'abandonnait avec délices aux rêves de son imagination. Sarah, pensait-il, ne l'avait pas trompé, il lui suffisait de vouloir fermement obtenir la main d'Angèle pour qu'on la lui accordât. Mais comment cette femme connaissait-elle, la fille du comte de la Sénardière ? Quelle accointance pouvait-il y avoir entre la fille d'un gentilhomme et une pauvre bohémienne ? Ces questions qu'il s'adressait venaient jeter un peu de trouble dans son esprit ; mais ces idées moins gaies disparaissaient comme ces légers nuages qui viennent un instant obscurcir la clarté brillante d'un soleil d'été et que le vent chasse aussitôt.

La Courbejolière ayant été reconduire le recteur de Saint-Lumine, Montlouis l'attendait avec grande impatience à cause du désir qu'il avait de s'entretenir avec lui d'Angèle. Dans son ivresse, il croyait trouver encore un plaisir de plus en parlant d'une femme dont le nom seul ne pouvait être prononcé en sa présence sans qu'il sentît battre son cœur violemment. Jamais le capitaine Roger, avec ses sévères leçons de morale, ne lui avait paru aussi insupportable. Et cela se conçoit aisément ; car, tandis que notre héros comparait la beauté d'Angèle à celle des anges, le vieux soldat fanatique lui dépeignait les femmes, surtout les jolies papistes, comme des démons dangereux, dont il ne fallait approcher qu'armé d'indifférence et même de mépris. Jamais, pensait Montlouis, le brave Roger n'a eu le cœur subjugué par l'amour ; jamais les lèvres d'une femme aimée n'ont fait entendre à son oreille ces paroles mélodieuses auxquelles nulle harmonie n'est comparable. Il faudrait avoir la froide insensibilité du marbre pour n'être pas vivement ému lorsque l'on contemple la beauté

Quel ravissant visage ! Dans toute sa personne, quelle grâce enchanteresse ! On dirait une divinité descendue du ciel sous les traits d'une mortelle. L'imagination enflammée du cornette aurait sans doute continué longtemps à faire de sublimes comparaisons, si la Courbejolière ne

s'était pas hâté de revenir pour avoir, en l'absence du capitaine, qui était sorti, l'entretien que Montlouis souhaitait si ardemment.

- Eh bien ! Mon cher Arthur, dit le comte en souriant, comment trouvez-vous le recteur de Saint-Lumine ?

- Ma foi ! C'est un homme dont je ne saurais trop faire l'éloge, et si tous les frocards lui ressemblaient, peut-être pourrais-je me raccommode avec eux. Mais à présent que nous sommes seuls, parlez-moi, je vous prie, du vieux comte de la Sénardière et de sa charmante fille... Ah ! mordieu ! Vous prenez un air sombre et austère comme nos ministres lorsqu'ils se préparent à nous parler des peines et des tourments de l'enfer. Heureusement que le sujet n'est pas si triste, et qu'au lieu de la description de Satan, qu'on nous représente toujours avec des formes très peu gracieuses, vous allez me dépeindre un ange qui n'a point son égal en beauté.

Le cornette riait en parlant ainsi, ne se doutant pas que le comte pût, en un instant, changer cette joie si vive en une tristesse profonde, car l'air rêveur de la Courbejolière, que Montlouis ne cherchait pas à s'expliquer, provenait de l'embarras où se trouvait celui-ci, de commencer une narration qui allait, sans aucun doute, opérer une soudaine et pénible révolution dans les idées de son jeune ami.

- Allons, reprit Montlouis, commencez par me dire quelques mots sur le vieux comte de la Sénardière, que je connais à peine ; puis ensuite nous nous entretiendrons d'un sujet qui aura mille fois plus de charmes pour moi.....

- Si par hasard, dit la Courbejolière, j'allais -vous parler de choses peu agréables ?

- J'écouterai avec plaisir tout ce que vous me direz.

- J'ai bien peur qu'il en soit autrement.

- Mon cher comte, vous ne cessez d'exciter ma curiosité, daignez donc la satisfaire !

- Ne vous impatientez pas ; je commence :

Le comte de la Sénardière est âgé d'une soixantaine d'années, tourmenté par la goutte et n'ayant jamais eu ce caractère ferme et résolu qui fait les hommes d'action, dans ce siècle où tant d'intérêts divers viennent donner aux esprits une impulsion bonne ou mauvaise. M. de la Sénardière a craint de se compromettre en embrassant l'un ou l'autre parti, et, pour plus de sûreté, il est resté neutre. Malgré ce manque de caractère, qui rabaisse beaucoup un homme à mes yeux, le comte a d'excellentes qualités ; ainsi, je le crois très fidèlement attaché à l'église catholique, et je suis sûr qu'il n'approuve pas les chefs de la Ligne, dont il a pénétré les ambitieux projets. Il désire voir le roi de Navarre monter triomphant sur le trône de ses ancêtres ; mais, tant qu'Henri sera obligé de guerroyer avec des chances douteuses, il se gardera bien de ne faire aucune démonstration capable de le compromettre auprès d'un autre parti, dont la puissance est à présent formidable. Depuis la mort d'un fils unique, qu'il a toujours beaucoup regretté, son indifférence politique n'a pas cessé d'augmenter. " Sans ces maudites guerres civiles, me disait-il un jour, mon fils n'aurait pas perdu la vie. " Ce jeune homme, que j'ai beaucoup connu, était un brave et loyal gentilhomme, qui servait dans une armée que le roi envoya dans le Midi en 1573, pour faire la guerre aux huguenots du pays. Un soir, en revenant d'une expédition, le jeune la Sénardière entra, avec quelques soldats catholiques, dans une ferme un peu isolée du lieu où campait le gros de la troupe. Accablé de lassitude et pressé par la faim, il dévorait un morceau de pain et causait avec le paysan, lorsque tout à coup les portes de la maison volèrent en éclats, et douze ou quinze huguenots, furieux des vexations qu'ils avaient à souffrir, se précipitèrent, la dague au poing, sur les catholiques, qui, surpris, ne purent pas opposer une grande résistance. La Sénardière cependant, s'étant adossé à une armoire, se défendit vaillamment, dans l'espérance qu'on

pourrait venir à son secours, et, en effet, deux soldats quoique blessés, s'étant échappés d'entre les mains des réformés, avaient couru aussitôt jeter l'alarme au camp catholique. Malheureusement pour le pauvre gentilhomme en péril, le secours n'arriva pas assez tôt parce que ces deux hommes grossirent de beaucoup le nombre des assaillants, que dans leur frayeur ils avaient cru vingt fois plus fort qu'il n'était. Alors, craignant une attaque sérieuse des ennemis, on prit des dispositions qui firent perdre beaucoup de temps, en sorte qu'en arrivant à la ferme, on ne trouva que les cadavres des soldats, et celui du jeune la Sénardière, qui, couvert de blessures, se tenait encore debout, cloué, à l'armoire avec la lame d'un poignard. Depuis ce temps, son père désolé n'a jamais voulu, prendre part en rien aux sanglantes disputes des partis, qui n'ont pas cessé de diviser la France. Il veut le bien de l'État, dit-il, et que la justice et le bon droit triomphent ; mais, comme ces gens qui voyant un incendie prêt à dévorer des malheureux s'apitoient sur leur sort, sans faire le moindre mouvement pour les arracher au péril, le comte de la Sénardière désire avant tout rester tranquille, et, plutôt que d'être compromis dans des troubles dont la seule pensée le fait trembler, il aime encore mieux voir les choses rester telles qu'elles sont. En suivant une marche aussi oblique, le comte a fini par se persuader qu'il avait pris le meilleur et le plus droit chemin. Moi, qui, comme bien d'autres, sacrifie mon sang et tout ce que je possède pour servir les intérêts de ma religion et de Henri de Navarre, notre chef, je passe dans son esprit pour un homme follement exalté, qui ferait beaucoup mieux de veiller à la conservation de sa vie et de sa fortune, plutôt que de s'exposer, en perdant l'une et l'autre, à faire le malheur de sa femme et de ses enfants.

De tout temps, les gens timides ont pensé de la sorte, toujours ils ont blâmé les entreprises des hommes pleins de dévouement et d'énergie. La prudence est, disent-ils, le manteau dont ils s'enveloppent dans toutes les actions de la vie ; tandis que les autres, avec leur caractère plein de hardiesse, marchent à l'aventure comme des insensés.

Depuis trois mois, le comte a quitté son château de la Sénardière, pour venir habiter Nantes. Il redoutait la garnison de Montaigu, qui, devenant de jour à autre plus entreprenante, aurait peut-être fini par piller son château, malgré mon voisinage et toute la protection dont je pouvais l'environner.

Aujourd'hui, il arrive souvent à celui qui reste neutre une aventure fort désagréable, c'est d'avoir le fâcheux privilège d'être traité comme ennemi par les troupes des deux partis.

A présent, la Sénardière est choyé par le duc de Mercoeur, qui voudrait bien en faire tout-à-fait un ligueur ; et cela ne laisse pas de rendre la position du comte difficile, car, n'approuvant la sainte union qu'autant qu'elle peut être bonne à protéger la religion catholique, il ne veut pas en même temps servir les projets des gentilshommes révoltés contre le roi, qui s'en servent comme d'un masque propre à couvrir leurs coupables complots.

Le duc connaît trop bien son monde, pour espérer que le vieux comte lui soit d'une grande utilité ; mais il veut mettre un gentilhomme de plus dans son parti, et c'est assez dans le goût des princes, d'avoir autour d'eux des espèces de mannequins, qui, ne gênant en rien leur volonté, sont toujours prêts à les approuver, même dans leurs actions les plus blâmables.

- Je vois, dit Montlouis, que le comte de la Sénardière est une nullité complète en politique.

- C'est vrai ; mais la fermeté de caractère n'est pas donnée à tout le monde, et franchement je l'aime encore mieux que certains intrigants qui, se croyant propres à tous les emplois, et n'ayant pour tout mérite qu'une ambition effrénée, se mêlent parmi les hommes intrépides et dévoilés, dans le seul but de bien faire leurs affaires, si le succès répond à l'entreprise.

Dans tous les partis il se trouve de ces hommes dangereux, qui, fins et dévorés par l'envie, tâchent toujours de discréditer le vrai mérite par quelques paroles adroitement perfides, dont

le léger bruit ne manque jamais de trouver des échos. Mais à présent, il me reste à vous parler d'autres choses...

- J'attends avec grande impatience ! interrompit Montlouis.

- Vive Dieu ! Avant qu'il soit peu, votre curiosité peut-être bien punie. Mais, avant de commencer, promettez-moi, quoique ma narration vous paraisse étrange, de ne pas m'interrompre ?

- Je jure de garder le plus profond silence.

Après avoir recueilli ses souvenirs un instant, la Courbejolière reprit :

- En 1574, de nombreuses troupes de bohémiens parcouraient le pays aux environs du château de la Sénardière.

Les paysans se plaignaient beaucoup des vols et les dégâts que commettaient ces vagabonds d'une race maudite, et, exaspérés contre eux, ils prirent la résolution, lorsqu'il en paraîtrait une troupe, de marcher en nombre contre elle pour l'exterminer. Ces misérables parias, en horreur à toutes les nations d'Europe, étaient accusés de crimes énormes : ainsi l'on disait qu'ils volaient les enfants pour les faire servir de victimes dans les sacrifices que les vieilles sorcières offraient au diable, ou bien qu'ils les vendaient aux alchimistes, pour que leur sang, tiré jusqu'à la dernière goutte, servit aux monstrueuses expériences de ces vampires.

Ces accusations n'étaient pas tout-à-fait sans quelque fondement car on a pu constater par de nombreuses preuves, des vols d'enfants, mais je ne peux pas croire, et cela n'a pas été prouvé, qu'ils les égorgeassent, pour faire ensuite avec leurs membres rôtis un horrible festin.

A cette époque, par une belle matinée de printemps, en revenant de voir un malade qui se mourait dans une ferme éloignée, le recteur de Saint-Lumine fut s'asseoir sur le bord de l'étang de la Sénardière, afin de se reposer un peu sous l'ombrage d'un grand chêne, de la fatigue de sa course. L'eau, claire comme du cristal, était agitée à tout moment par les bonds bruyants que faisaient les poissons, dont les écailles étincelaient au soleil, comme des lames d'argent poli.

Quelques poules d'eau, nageant au milieu des larges feuilles des nénuphars fleuris, attiraient toute l'attention de M. Blanchard, lorsque tout à coup un bruit épouvantable retentit sur la chaussée de l'étang. C'étaient des cris de rage, des juréments et des malédictions. Le recteur, s'étant levé, aperçut une petite troupe de six ou sept bohémiens qui était en présence d'un assez grand nombre de paysans armés de fourches et de bâtons.

D'abord, les deux partis s'attaquèrent de loin en se lançant des pierres, et en poussant d'horribles hurlements, plus bientôt les paysans coururent sur leurs ennemis. La mêlée ne fut pas longue ; les bohémiens, étant en petit nombre, furent obligés de fuir devant leurs ennemis, qui les poursuivirent avec acharnement. Pendant la déroute, les vainqueurs s'emparèrent d'une femme, qui, portant une petite fille sur son dos, ne put courir assez vite pour leur échapper. La malheureuse bohémienne fut bientôt environnée par un grand nombre de paysans et paysannes, qui, tout transportés de fureur, se préparaient à lui faire endurer l'insulte, les mauvais traitements et la mort.

- Laissez-moi, disait-elle je ne vous ai jamais fait de mal !...

- Ah ! maudite sorcière ! criaient les paysans en poussant de bruyants éclats de rire, appelle donc le diable à ton secours pour qu'il vienne t'arracher d'entre nos mains.

- Laissez-moi, mes amis !

- Tes amis, damnée païenne, sont en enfer, et nous allons t'envoyer les rejoindre !

La bohémienne crut, en s'adressant aux femmes, trouver des cœurs plus compatissants :

- Mes braves femmes, dit-elle, prêtez-moi du secours !

- Nous sommes trop généreuses pour te prêter quelque chose, dirent toutes les femmes à la fois, chacune de nous préfère te faire cadeau d'un bon fagot pour te brûler, voleuse d'enfant que tu es !...

- La petite fille de la bohémienne pleurait en tendant ses mains suppliantes vers les paysannes, dont quelques-unes se sentaient le cœur involontairement ému en contemplant ce spectacle bien capable de les attendrir.

- C'est tout de même dommage, dit un paysan, de brûler une aussi admirable créature, et en même temps il donna un gros baiser à la captive qui était vraiment d'une beauté remarquable.

L'exemple de galanterie que venait de donner le paysan, allait être suivi par tous les autres sans l'intervention de sa femme qui, avec colère, lui donna deux soufflets des mieux appliqués en criant :

- Maudit enragé ! Es-tu donc déjà ensorcelé par cette diablesse ?

Les choses en étaient à ce point là, lorsque M. Blanchard arriva près des paysans qui riaient de la mésaventure arrivée à leur camarade, dont la femme jalouse venait de punir la trop tendre compassion.

A l'aspect du prêtre vénéré, tous se découvrirent respectueusement, et il n'eut pas de peine, après leur avoir fait un petit discours, à obtenir la grâce de la pauvre bohémienne qui, dans sa reconnaissance, se jeta à ses pieds en le bénissant.

Quoique la fureur des paysans fût calmée, le recteur de Saint-Lumine ne voulut pas laisser de nouveau la bohémienne à leur merci ; il craignait qu'après son départ on ne se portât à quelques mauvais procédés à son égard. Alors, au grand étonnement des paysans, il dit à la bohémienne de le suivre avec son enfant, et il les conduisit au château de la Sénardière, où j'étais à dîner ce jour-là avec le comte et la comtesse, sa femme, qu'il a perdue l'année dernière.

- Vive-Dieu ! M. le recteur, dis-je à M. Blanchard en le voyant entrer avec la bohémienne, est-ce que vous avez entrepris de sauver l'âme de cette gentille sorcière ?

- Monseigneur, reprit M. Blanchard en souriant, je viens de lui sauver la vie du corps.

Et il nous raconta aussitôt tout ce que je viens de vous dire.

- Ah ! La charmante petite fille, dit la comtesse de la Sénardière en attirant vers elle l'enfant que la bohémienne tenait sur ses genoux. - Quels jolis yeux noirs ! Voyez donc, Messieurs, comme son front et ses cheveux sont beaux ! Cher ange, tu dois avoir faim ; tiens, voilà du gâteau et, des fruits. La pauvre enfant remerciait la comtesse avec sa voix bien douce, puis, avec ses petites mains, elle lui faisait mille caresses.

- Comment la nommez-vous ? reprit la comtesse en passant ses doigts effilés dans les cheveux de la jeune bohémienne, qui tombaient en boucles sur ses épaules.

- Djina, ma noble dame.

- Quel âge a-t-elle ?

- Quatre ans.

- Je vois avec plaisir que vous en prenez bien soin, car elle est mise avec quelque recherche, et sa propreté est remarquable.

- Oh ! Elle est bien bonne pour moi, dit Djina, car elle m’embrasse et me console quand j’ai du chagrin, tandis que les autres femmes se moquent de moi et me battent quand je pleure.

- Pauvre enfant ! dit la comtesse en la couvrant de baisers, combien je t’aimerais si tu étais à moi.

- La voulez-vous ? ma noble dame, reprit la bohémienne avec une voix émue.

- Quoi ! dit la comtesse en frémissant d’indignation vous abandonneriez votre enfant ?....

- Oh ! Ne me quitte pas ! cria Djina, et deux grosses larmes, coulant en même temps sur ses joues, vinrent tomber sur les mains de la comtesse.

- Tu seras plus heureuse ici qu’avec moi, reprit la bohémienne en pressant sur son sein l’enfant qui sanglotait.

- Mais, dit la comtesse avec feu, est-ce que le cœur d’une mère ne doit pas être révolté, rien qu’à la seule idée de laisser son enfant entre les mains d’une autre femme.

- Oui, Madame, et il est peu de mères capables de faire un tel sacrifice. Pour moi, je ne l’aurais jamais pu.....

- Comment, Djina n’est donc pas votre fille ?

- Non ! ma noble dame, Djina est un enfant trouvé.....

- Oui, dit Djina en montrant la bohémienne, elle m’a dit que je n’avais point de mère ; ah ! Je l’aurais pourtant bien aimée !....

- Racontez-nous, reprit la comtesse, comment cette enfant est tombée entre vos mains ?

- La nuit de la Saint-Barthélemy je passais, à Paris, dans une rue qui m’était inconnue, lorsque tout à coup je vois sortir d’un hôtel superbe une troupe d’assassins, dont les mains étaient armées d’épées et de poignards dégouttants de sang. M’étant cachée dans une encoignure, j’entendis un égorgeur qui disait aux autres : “ Nous avons oublié, je crois, de tuer son enfant ” “ Peut-être, répondit un autre, mais dans quelques minutes nous reviendrons. ” A peine furent-ils éloignés qu’aussitôt j’entraï dans la maison, où j’aperçus plusieurs cadavres, entre autres celui d’une jeune femme, près de laquelle dormait dans un berceau magnifique, la petite fille que voilà. Pour l’arracher à la mort dont elle était menacée, je la pris dans mes bras, et allais sortir, lorsqu’en me retournant j’aperçus, immobile près de moi, un homme qui avait les yeux attachés sur le cadavre de la jeune femme, et dont la physionomie prit aussitôt, en contemplant ce spectacle, un caractère étrange. Ayant vu des armes cachées sous son manteau, je crus qu’il allait me tuer ; mais non, il ne me regarda seulement pas, et s’étant approché plus près de la jeune femme égarée, il dit : “ Les barbares l’ont tuée ; pour moi je n’en voulais qu’à lui ! ” Sans attendre plus longtemps, je m’élançai dans la rue en dérochant cette enfant à la rage des meurtriers.

- Avez-vous retourné le lendemain, pour voir sur les lieux si quelques-uns de ses parents l’auraient réclamée ?

- Le massacre continua le lendemain ; d’ailleurs je n’aurais jamais pu découvrir l’endroit où je l’avais prise.

- N’avait-elle aucun indice sur elle capable de lui faire retrouver sa famille ?

- Elle avait passé autour du cou, au moyen d’une petite chaîne en or, ce médaillon qui ne l’a jamais quittée.

En disant cela, la bohémienne nous montra un médaillon porté par l'enfant, sur lequel un artiste habile avait peint un portrait de femme d'une beauté ravissante.

- C'est le portrait de sa mère, reprit-elle, et sans doute un noble sang coule dans ses veines.

- J'accepte, dit la comtesse, la proposition que vous me faisiez tout à l'heure de garder cette enfant près de moi, et à partir de ce jour je l'adopte, si toutefois M. le comte ne s'y oppose pas.

- Dieu me garde, Madame, dit la Sénardière, de vous empêcher de faire une aussi bonne action.

- Allons, c'est une affaire conclue, ma petite Djina, je te servirai de mère jusqu'à ce que le ciel permette que nous retrouvions tes parents.

- Elle sera bien heureuse ! dit la bohémienne les larmes aux yeux ; mais je veux vous demander une grâce, madame la comtesse, c'est qu'il me sera permis de revoir, de temps à autre, cette enfant que je vous abandonne à regret.

- Je ne m'oppose pas du tout à cela.

- Merci, Madame, vous ne pouviez pas m'accorder une plus agréable faveur !

- Tenez, voilà pour vous récompenser des soins que vous avez donnés à cette enfant, et la comtesse jeta sa bourse à la pauvre femme, au moment où celle-ci déposait un dernier baiser sur le front de la petite Djina, qui pleurait et ne voulait pas se séparer d'elle. Enfin la bohémienne s'éloigna.....

A partir de ce jour la comtesse, dont l'instruction était très grande, éleva avec un soin particulier cette petite fille, puis bientôt elle l'aima avec toute la tendresse d'une mère. M. Blanchard qui se délassait des travaux de son ministère en lisant les ouvrages des plus célèbres auteurs, vint aussi au château de la Sénardière lui donner des leçons dont elle profita à merveille, ce qui fait qu'aujourd'hui elle est une jeune personne accomplie.

- Voilà, dit Montlouis avec étonnement, une histoire bien intéressante ; mais, mon cher comte, vous ne m'avez pas encore dit un mot de Mlle Angèle ?

- Au contraire, je viens de vous raconter son histoire.

- Comment ? ... dit Montlouis d'une voix altérée et en pâlisant d'une manière effrayante.

- Oui, la bohémienne dont je viens de vous parler est Sarah, et Mlle Angèle n'est que la fille adoptive du comte de la Sénardière.

- Mais l'enfant se nommait Djina ?

- La comtesse trouvant ce nom trop païen lui donna le nom d'Angèle....

Montlouis demeura quelques instants dans une espèce d'anéantissement, cette révélation, à laquelle il n'était point préparé, venait de le frapper comme d'un coup de foudre. Cependant, semblable au naufragé qui, prêt à périr dans les flots, se cramponne à une planche de salut et retrouve du courage, le cornette entrevit un rayon d'espérance dans ces paroles que Sarah avait dites à la comtesse de la Sénardière, en parlant de Djina " sans doute un sang noble coule dans ses veines. ", Oui, se dit-il à lui-même, Angèle ne peut manquer d'être la fille d'un noble seigneur ; mais comment retrouver sa famille ? Hélas ! Jamais ma mère ne voudra consentir à mon mariage avec cette femme adorée, tant qu'elle n'aura pas un nom. Cependant je l'aime trop à présent pour qu'il me soit possible de l'oublier. Oh ! fatalité !.... Que d'entraves viennent s'opposer à mon bonheur !....

- Mon cher Montlouis, dit la Courbejolière en l'entendant soupirer, ne m'en veuillez pas de vous avoir dit ces choses ; de toute nécessité, il fallait que vous les sachiez ; malheureusement j'ai peut-être parlé trop tard, mais il n'y a pas de ma faute.

- Oui, c'est trop tard ! reprit Montlouis avec exaltation, car maintenant rien ne pourra me guérir de l'amour que j'ai conçu pour Angèle ! Des difficultés se présentent ; eh bien ! tant mieux ! Je saurai les braver toutes !

- Faites des réflexions !

- Est-ce qu'on peut réfléchir quand on aime ?....

- Les passions poussent à faire des folies qui compromettent souvent le bonheur de la vie.....

- Angèle peut seule faire mon bonheur sur la terre, aussi pour l'obtenir rien ne pourra me rebuter ; non, rien ! car j'aurai une volonté de fer !

- Mais jamais le capitaine de Lommeau et surtout madame votre mère ne voudront consentir à une pareille mésalliance.

- Angèle est d'une noble famille, j'en suis sûr, et aussitôt la paix rétablie dans le royaume, il sera très facile de découvrir son origine.

- En attendant mon cher Arthur, elle est sans nom.

- C'est vrai, mais je l'aime !

La Courbejolière allait encore faire quelques objections, qui n'auraient pas eu plus de succès, lorsque le capitaine Roger vint interrompre la conversation.

CHAPITRE XI

JOIE ET PEINE

Le lecteur se souvient de la pénible anxiété d'Angèle, lorsque Marthe vint lui annoncer la visite de Sarah.

La conversation qui va s'engager entre Angèle et la bohémienne ne paraîtra pas extraordinaire à présent que l'on sait par quel singulier concours de circonstances ces deux femmes se connaissent.

Lorsque Sarah entra dans l'oratoire d'Angèle, la jeune fille était assise dans un magnifique fauteuil dont le dossier, admirablement sculpté représentait diverses figures d'animaux fantastiques avec l'écusson du comte de la Sénardière au milieu. Le coude placé sur l'un des bras du fauteuil, elle avait la tête languissamment penchée sur sa main gauche, dont le bout des doigts seuls, en touchant à son joli visage, lui servaient d'appui. Ses regards étaient fixement attachés sur le tapis qui recouvrait le plancher de l'appartement, comme si elle eût voulu chercher quelque présage dans la forme et les couleurs de ses dessins bizarres. L'esprit entièrement absorbé par les tristes idées qui l'assiégeaient, elle froissait machinalement dans sa main droite de longues mèches de cheveux noirs qui tombaient en ondoyant sur son sein agité. Un peignoir, lié à la ceinture par un cordon de soie, laissait apercevoir les belles épaules d'Angèle, tout en faisant ressortir sa taille admirablement mince et bien faite.

Ah ! Mademoiselle, que je suis contente de vous revoir ! dit Sarah en saisissant la main d'Angèle, qu'elle couvrit de baisers.

- Ma bonne Sarah, il y avait bien longtemps que je ne t'avais vue, répondit la jeune fille, que ces marques d'attachement attendrirent jusqu'aux larmes ; sans doute tu as encore fait quelques-uns de ces longs voyages dans lesquels ta vie court toujours des dangers ? Pourquoi ne veux-tu pas demeurer tranquille ici, maintenant que je suis à même de pourvoir à tous tes besoins ?

- Merci, ma bonne demoiselle, il me faut à moi le grand air et la liberté.

- Mais c'est une triste liberté que la tienne, puisqu'elle t'expose à être lapidée par le peuple en fureur.

- Près de vous, à la vérité, mon existence serait bien plus douce, si je pouvais chasser de mon esprit de pénibles souvenirs qu'une vie agitée, telle que l'est la mienne, peut seule me faire oublier. Mais d'où vient donc cette pâleur qui couvre votre visage ? Est-ce que vous souffrez ?

- Ah ! Tu ne peux comprendre tout ce que j'endure de tortures atroces ! Tiens, mets ta main sur mon front et vois comme il est brûlant ! Je crois sentir autour de mes tempes l'affreuse

étreinte d'un cercle de feu ! Mon sang afflue à mon cœur et m'étouffe ! J'ai cru que j'allais devenir folle, et, si le ciel avait daigné exaucer ma prière, il m'aurait rappelée à lui.....

Angèle se mit alors à raconter en peu de mot, à Sarah ce qui s'était passé au bal du duc de Mercoeur. La bohémienne l'écouta avec attention, puis bientôt elle l'interrompt en disant:

- Mademoiselle, je vais vous dire le reste.

- Comment, reprit Angèle avec étonnement, qui a pu t'instruire de ces choses ?

- M. de Montlouis lui-même !

- M. de Montlouis ! dis-tu ? Il vit donc ? Il est donc sauvé ? Oh ! merci, mon Dieu ! Merci, d'avoir bien voulu veiller sur ses jours ! Mais répète moi-le encore, il est vivant ; l'infâme Mauléon ne l'a pas tué ?

Angèle, en prononçant ces paroles, était agitée par un tremblement convulsif.

- M. de Montlouis est sauvé ! reprit la bohémienne en versant une larme d'attendrissement.

- Ah ! Que cette nouvelle me fait de bien !

- Voilà une preuve pour venir à l'appui de ce que j'avance.

En disant cela, Sarah présenta à Angèle la rose qu'elle avait trouvée sur la poitrine du cornette.

- Grand Dieu ! C'est la rose qu'il ramassa dans le bal, lorsqu'en se détachant de ma couronne elle vint tomber à ses pieds. Mais elle est tachée de sang. M. de Montlouis est donc blessé ?

- Oui mademoiselle, votre défenseur intrépide a reçu une légère blessure à l'épaule.

- Blessé ! ... Et c'est moi qui en suis cause ! Pauvre jeune homme ! Je veux conserver cette rose précieusement, car le sang dont elle est couverte est celui d'un brave qui l'a répandu pour moi !

Angèle pressait la fleur sur son cœur.

- Dis-moi, reprit-elle, où l'a-t-on transporté ?

- Il est à son hôtel, et c'est moi qui en prends soin.

La bohémienne dit alors à la jeune fille tout ce qu'elle savait au sujet du duel nocturne qui avait manqué d'être si fatal au cornette. Angèle frémissait en entendant ce récit et pourtant Sarah avait eu soin, pour ne pas trahir les rêts des bohémiens, de passer sous silence l'horrible supplice dont elle l'avait délivré dans la tour de la Poissonnerie.

- Ton cœur, ma bonne Sarah, reprit Angèle, s'est ému de pitié en voyant ce pauvre jeune homme couvert de son sang et dans l'impossibilité de regagner sa demeure ?

- Cela m'a fourni l'occasion de lui prouver toute ma reconnaissance.

- Comment tu connaissais M. de Montlouis ?

- Oui, Mademoiselle.

- Eh ! Quel service t'avait-il rendu ?

- Naguère, dans une auberge du faubourg Saint-Jacques, il m'a sauvé la vie en me soustrayant à la fureur de cinq marchands de bœufs à qui l'ivresse avait presque ôté totalement l'usage de la raison.

- Il est généreux autant que brave !

- C'est le cavalier le plus accompli que je connaisse !

Sarah regardait Angèle pour voir ce qu'allaient produire ces paroles, dites avec intention ; à son grand étonnement, la jeune fille, loin de paraître réjouie, prit au contraire un air triste et rêveur.

- Mademoiselle, reprit la bohémienne, je ne sais pourquoi vous paraissez aussi sombre ? On dirait qu'un grand malheur vous menace ? Cependant je crois qu'aujourd'hui, il n'y a rien d'alarmant à redouter. Tout semble vous sourire. Dans les fêtes données par Mme la duchesse de Mercoeur, votre beauté et les charmes de votre esprit ont excité l'admiration générale. Tout le monde vous trouvait ravissante lorsque vous avez dansé la dernière fois sur la place des Lices, où j'avais été me mêler à la foule pour vous voir.

- Tu me crois bien heureuse ?

- Tout me porte à penser qu'il en est ainsi.

- Cependant, reprit Angèle avec des larmes dans la voix, le cloître est tout ce qui me reste ! Oui, la solitude seule avec la prière peuvent me rendre la douce paix de l'âme qui m'a fui. Si M. le comte de la Sénardière ne s'oppose pas à mon dessein, demain j'irai frapper à la porte d'un couvent qui se refermera sur moi pour Jamais !

- Depuis quand avez-vous pris cette étrange résolution ?

- Depuis ce matin.

- Mais je pensais que votre cœur n'était resté insensible au dévouement de M. de Montlouis, qui a bien manifesté jusqu'où allaient ses sentiments pour vous ?

- Je n'oublierai jamais ce que M. de Montlouis a fait pour moi ; mais en même temps le souvenir de ce que je suis auprès de lui vient se présenter à mon esprit, et je crois entendre une voix qui me dit sans cesse : Ton vaillant défenseur est un gentilhomme, et toi, tu n'es qu'une pauvre fille sans nom ! un enfant trouvé !..... Crois-tu qu'en apprenant ce fatal secret, M. de Montlouis ne changera pas aussitôt dans une froideur dédaigneuse l'empressement qu'il montre à mon égard ! Peut-être même, honteux d'avoir été trompé, m'accablera-t-il d'un insultant mépris ! Et moi, que deviendrai-je alors ? La rougeur sur le front, je maudirai ma funeste naissance, qui m'a placée dans le monde pour souffrir les angoisses et les humiliations!... Brisée par la douleur, je n'aurai plus la même énergie pour me consacrer au service de Dieu dans l'ombre d'un monastère. Ma bonne Sarah, tu ne t'en douterais pas, une des principales causes des tourments que j'endure prend sa source dans un sentiment de fierté, qui, je ne sais pourquoi, influe beaucoup sur mon caractère. Je préférerais mourir, je crois, à la honte de recevoir un affront !

- Vous avez d'injustes préventions contre M. de Montlouis à qui vous êtes trop chère, j'en suis sûre, pour qu'il cesse de vous aimer en apprenant que vous n'êtes pas la fille du comte de la Sénardière. Croyez-moi, n'entrez point dans un cloître tout de suite, ce serait là une démarche inconsidérée dont vous pourriez vous repentir lorsqu'il n'en serait plus temps.

- Mais toujours on me reprochera mon origine, quand on saura ce que je suis. Dans le monde, j'entendrai dire à demi-voix : C'est un enfant trouvé ! Ah ! Pourquoi m'as-tu soustraite au fer des assassins qui venaient d'égorger ma mère !... ma pauvre mère ! que je prie tous les jours d'intercéder dans le ciel pour sa fille infortunée !...

En disant cela, Angèle pressa sur ses lèvres le portrait de sa mère ; puis le fixant avec une vive émotion :

- Combien j'aurais besoin de tes baisers, dit-elle, pour chasser de mon cœur les ennuis qui l'assiègent.. Oh ! Tu serais bonne pour ton enfant, comme ces mères qui environnent leurs

filles de la plus tendre sollicitude ! Tu dirigerais mes pas dans cette vie où je marche seule tristement ! Avec toi, je ne serais pas tremblante comme je le suis, parce que tu me protégerais de tes conseils.....

Tandis que la jeune fille parlait de la sorte, la bohémienne paraissait vivement préoccupée. Son regard s'était levé vers le plafond et ses lèvres s'agitaient comme si elle avait eu une conversation avec quelque être invisible. Un habile physionomiste aurait pu remarquer une grande mobilité dans les traits de son visage, qui exprimaient tour à tour avec rapidité des sentiments tout à fait opposés. Quelle lutte pouvait s'engager ainsi dans l'esprit de cette femme? Connaissait-elle l'origine de cette jeune fille désolée, et avait-elle de puissants motifs pour la lui cacher ? C'est ce que nous apprendrons plus tard.

Mademoiselle, reprit Sarah, je croyais vous causer une grande joie sans mélange de tristesse, en vous apprenant que M. de Montlouis n'avait pas perdu la vie en combattant pour vous ?

Oh ! Cette nouvelle a déchargé mon cœur d'un poids horrible qui l'oppressait !

- Cependant à vous entendre parler de votre champion, on croirait qu'il ne vous inspire pas un grand intérêt ?

- S'il fallait donner ma vie pour payer son dévouement, je ne balancerais pas un instant.

- Vous l'aimez donc ?

- Je ferais pour lui tout ce que peut inspirer la reconnaissance.

- Elle ne veut pas avouer qu'elle l'aime, pensa Sarah ; mais à présent, j'en suis persuadée, dans sa bouche, reconnaissance est synonyme d'amour !

- Sais-tu, reprit Angèle, s'il quittera Nantes aussitôt après sa guérison ?

- Je n'en sais rien, seulement je l'ai entendu dire, tandis que je le soignais : “ Si Dieu me conserve la vie, j'espère bien encore me mesurer avec mon ennemi. ”

- Grand Dieu ! Il veut se battre contre Mauléon ?... Mais il ne sait donc pas qu'on accuse cet homme d'employer certains sortilèges, qui, le rendant invulnérable, lui donnent encore la facilité de tuer ses adversaires malgré leur adresse. On dit qu'une ou deux fois dans des querelles, des lames d'épées ont frappé sa poitrine sans y pénétrer....

- Rassurez-vous, mademoiselle, nous pourrions combattre la magie par la magie. Si M. de Montlouis veut me consulter avant de se rendre sur le pré, je pétrirai en sa présence une petite statue de cire, puis, après avoir prononcé certaines paroles cabalistiques en la façonnant, mon protégé n'aura plus qu'à enfoncer une aiguille dans la poitrine de la statuette, en ayant l'intention de percer le cœur de Mauléon...

- Eh ! Que produira ce maléfice ? dit Angèle en frémissant.

- Il donnera la victoire à M. de Montlouis, quand bien même une cuirasse protégerait Mauléon.

- Ah ! Ne manque pas te prêter ton secours à de Montlouis, s'il persiste dans sa dangereuse résolution.

- C'est une grande preuve de son amour pour vous, que cette jalousie terrible, qui ne veut point souffrir de rival !

- La vengeance y est peut-être aussi pour quelque chose...

- C'est à cause de vous que M. de Montlouis a tiré l'épée d'abord.

- Oui, c'est en bravant l'insupportable tyrannie dont j'étais victime, que ce noble jeune homme s'est attiré la haine de Mauléon. Ma bonne Sarah, depuis que j'habite Nantes, ma vie est une espèce de cauchemar continuel. Je n'ai plus cette douce tranquillité d'esprit, dont je jouissais dans le vieux château de la Sénardière. Je regrette ma petite chambre située au haut de cette grosse tour crénelée, d'où la vue s'étendait sur la campagne bien plus riante que les murs noirs du donjon, dont l'aspect avait un peu l'air d'une prison. C'est là que l'excellente comtesse de la Sénardière venait employer de longues heures à m'instruire. Elle voulait que je lui donnasse le nom de mère, ce que je faisais avec bien du plaisir ; mais, je ne sais pourquoi, en prononçant ce mot si doux, ma joie était toujours mêlée de quelque tristesse. Souvent, le soir, assise à une croisée, je contemplais le ciel étoilé qui venait se refléter dans les eaux tranquilles de l'étang ; j'écoutais les chants des laboureurs regagnant après une journée de travail leur demeure isolée. Ce que j'aimais surtout, c'étaient les longues soirées d'hiver, quand tout le monde était réuni sous le vaste manteau d'une cheminée, où l'on jetait des troncs d'arbres pour alimenter un énorme brasier. On entendait au-dehors le vent siffler et la pluie qui fouettait contre les vitres puis la girouette qui tournait en gémissant sur son axe rouillé. Alors la vieille Marthe nous racontait des histoires de revenants qui nous faisaient frémir. C'était curieux de nous voir nous serrer involontairement les uns contre les autres, lorsque la bourrasque redoublait de violence, ou lorsqu'elle faisait soudainement frapper une porte mal fermée. J'aimais bien aussi les visites que M. Blanchard faisait au château, j'avais tant de plaisir à écouter ses leçons ! Ah ! ma bonne Sarah ! Si tu l'entendais parler de la religion catholique, tu ne pourrais résister à son éloquence persuasive, qui te montrerait avec des preuves incontestables, qu'il n'y a qu'un seul chemin pour arriver au ciel : celui que nous a tracé le Christ ! “ Mon enfant, me disait-il, quand les tribulations viennent jeter l'abattement dans notre âme, quand les discours du monde ne peuvent nous consoler, la religion sait alors lutter victorieusement contre les ténèbres du désespoir, en nous éclairant du flambeau de l'espérance. ”

Comme le voyageur, qui, prêt à franchir un passage difficile, détourne la tête pour regarder la route aisée qu'il vient de parcourir, Angèle aimait à se rappeler le passé, afin de se rassurer un peu contre les sombres pressentiments de l'avenir.

La pauvre jeune fille avait conçu pour le cornette une de ces passions dont la violence augmente avec rapidité, lorsqu'elle trouve pour foyer une âme sensible, neuve encore, et remplie d'illusions. Elle cachait son amour au fond de son cœur avec le soin que met un avare à enfouir son trésor, et, malgré sa confiance dans la bohémienne, elle n'avait pas voulu le lui avouer entièrement.

Les femmes, ayant une âme exaltée et une sensibilité d'une délicatesse extrême, aiment tout ce qui est noble et grand. Aussi, le courage qui sait braver la mort, la fermeté de caractère, et les talents qui font une réputation, sont des qualités toujours sûres de leur plaire.

Angèle, à son arrivée à Nantes, était insouciante, comme le sont toutes les jeunes filles, quand elles ignorent encore ces battements qui soudain viennent agiter leur cœur d'une façon inaccoutumée. A son apparition dans le monde, sa beauté lui attira les hommages d'une foule de gentilshommes, qui pour la plupart avaient beaucoup de fatuité et un moindre fonds d'esprit, car leur conversation, pleine de cette galanterie étudiée, si fort à la mode alors, était la même auprès de toutes les jolies femmes. Quelques-uns, par leurs assiduités, auraient probablement fini par plaire à Angèle, si l'imposante figure de Mauléon n'eût apparu tout à coup pour effrayer les soupirants.

La malheureuse Angèle n'avait encore ouvert son âme qu'à un sentiment de profonde aversion pour le capitaine, lorsque le cornette sut gagner son cœur par son amour. On doit se

figurer, après cela, combien sa joie dut être empoisonnée par cette horrible idée, que la présence de Mauléon lui suggérait sans cesse : l'amour que tu inspires donne la mort !

Sarah connaissait trop bien le caractère d'Angèle, pour qu'elle fût étonnée en la voyant dans de semblables dispositions. Elle avait tout prévu ; aussi, comme on ne l'a pas oublié, ce ne fut qu'après avoir obtenu du cornette la promesse qu'il était prêt à braver tous les obstacles, qu'elle partit pour négocier cette affaire délicate.

La bohémienne n'ignorait pas qu'on se faisait à cette époque le champion d'une belle, autant par vanité que par amour. Dans ce siècle corrompu, bon nombre de grandes dames s'étaient fait une réputation par les duels multipliés auxquels elles avaient donné lieu. On se battait à tout propos ; souvent, pour des femmes qui ne pouvaient pas inspirer un véritable amour, mais c'était par *galanterie*, terme récemment inventé à la cour de Catherine de Médicis, dont on se servait pour gazer les excès de la débauche. Au XVIII^e siècle, les mêmes choses devaient se reproduire, avec cette différence, que la lutte de deux partis religieux donnait encore une grande énergie aux catholiques et aux huguenots, tandis que l'incrédulité et la mollesse la plus effrénée marchaient de pair avec les soupers de la régence.

Après avoir causé encore quelque temps avec Angèle, la bohémienne la quitta en faisant tous ses efforts pour chasser de son esprit les craintes qui venaient y jeter le trouble.

A peine Sarah fut-elle sortie, que la vieille Marthe raconta à sa maîtresse une nouvelle qu'elle venait d'apprendre sur la place du Bouffay.

- Mademoiselle, disait-elle, il se passe à présent des choses si extraordinaires, qu'on croirait en vérité que nous touchons à la fin du monde, comme l'ont prédit plusieurs grands astrologues.

Marthe était très superstitieuse, et cela n'avait rien d'étonnant, puisqu'à cette époque les grands en général croyaient comme le peuple à la magie et aux prédictions de l'astrologue Regiomontanus, qui avait annoncé que l'année 1588 serait l'année climatérique du monde.

- Qu'est-il donc arrivé ? reprit Angèle avec préoccupation.

- Mademoiselle, j'ai entendu raconter à maître Bouvard, le boulanger un événement bien extraordinaire.

- Quoi donc ?

- Cette nuit, pendant qu'il faisait un orage affreux, maître Bouvard a été réveillé par un bruit singulier. D'abord il s'est dit à lui-même: Par un temps pareil, et à une heure aussi avancée de la nuit, ce ne peut être que la rafale qui balance en sifflant les deux pendus dont les cadavres sont encore accrochés aux gibets de la place du Bouffay. Mais il crut bientôt distinguer le piétinement et le choc des épées que font entendre deux hommes en se battant. S'étant levé, maître Bouvard entrouvrit son volet et déjà vous palissez, Mademoiselle, je n'ai pourtant pas encore dit le plus effrayant....

- Continue ! murmura Angèle avec un air d'insouciance feinte, qui dissimulait mal l'agitation où la jetait le récit de sa vieille servante.

- Maître Bouvard ayant donc entrouvert son volet, aperçut, à la lueur des éclairs, deux hommes aux prises, qui, sans rien dire, jouaient de la dague avec tant de fureur qu'on voyait jaillir des étincelles des lames de leurs épées. Au bout de quelques minutes, maître Bouvard entendit comme le bruit d'un corps qui tombe sur le pavé, puis, un instant après, le guet passa sur les lieux. Le boulanger allait se remettre au lit, lorsqu'il aperçut encore, à la lueur d'un éclair, deux horribles personnages accroupis près d'un cadavre qui causaient en ricanant. Nul doute, ajoutait maître Bouvard en se signant, c'étaient deux démons qui se disputaient l'âme de

ce malheureux, mort en état de péché mortel. Pendant qu'on écoutait cette nouvelle, bien faite pour convertir tous nos duellistes enragés, ce capitaine, qui nous suit souvent, et se place derrière nous à l'église, était venu se mêler parmi les auditeurs.

- Mauléon ! dit Angèle avec effroi.

- Oui, Mademoiselle ; il s'est approché de maître Bouvard et lui a demandé, en souriant d'un air incrédule, le damné parpaillot ! ce que les démons avaient fait du cadavre. Maître Bouvard lui a dit qu'ils l'avaient emporté du côté du pont de la Poissonnerie. " C'est bien ! " a-t-il répondu en s'acheminant de ce côté avec sa mine renfrognée et son regard de loup-cervier !

- O mon Dieu ! pensa Angèle qui savait parfaitement à quoi s'en tenir au sujet de cette romanesque histoire, si Mauléon vient à savoir que son ennemi existe, il n'en faudra pas davantage pour réveiller chez lui la soif de sang qui le dévore

Tout concourait étrangement à torturer le cœur de la pauvre jeune fille. Elle connaissait la haine de Mauléon et le courage impétueux de Montlouis, qui, comme le lui avait dit la bohémienne, chercherait son rival aussitôt après sa guérison, afin de laver dans son sang l'outrage qu'il en avait reçu. Puis cette idée, triste comme un spectre, vint encore affliger Angèle : Arthur ignore qui elle est ; en l'apprenant, lui conservera-t-il son amour ? Quand elle le reverra, n'aura-t-elle point la douleur de lire dans son regard froid et indifférent : " J'aimais la fille du comte de la Sénardière, à présent je dédaigne l'enfant trouvé !.... "

Angèle renvoya Marthe ; puis, seule, elle se prit à pleurer...

CHAPITRE XII

UNE REUNION A L'HOTEL DE BRIORD

Le duc de Mercoeur était adoré du peuple, qu'il flattait sans cesse, mais il trouvait des obstacles à ses projets chez les bourgeois, dont un assez grand nombre restait fidèle au roi. Le maire de Nantes, surtout, M. Charles Harrouys de l'Épinay, n'avait pas craint plusieurs fois de lui résister ouvertement. Le duc de Mercoeur redoutait cet homme, dont la probité et la fermeté de caractère ne savaient pas plier, lorsqu'il s'agissait de dépasser les bornes, prescrites par la justice et le devoir.

L'évêque Philippe du Bec et le haut clergé ne partageaient pas non plus le fanatisme d'un certain nombre de prédicateurs qui inspiraient au peuple, par leurs discours, une haine contre la royauté et les huguenots.

A plusieurs reprises, l'évêque voulut empêcher le frère Jacques-le-Bossu de prêcher dans les églises de Nantes ; mais il ne put y réussir, parce que ce religieux était en grande faveur auprès du duc et de la duchesse, qu'il servait admirablement avec ses affreux sermons.

Le frère Jacques-le-Bossu, docteur en la faculté de théologie à Paris, était un religieux de Saint-Denis, envoyé à Nantes pour y prêcher l'union des catholiques, et recevoir leur serment.

Non content d'exciter par ses discours les passions populaires, Jacques-le-Bossu voulut encore que la presse les reproduisit, afin d'en inonder la ville et les campagnes environnantes. Nous allons citer la dédicace de ce recueil qu'il adressa aux habitants de Nantes :

“ Nantais, nous avons deux Henris à combattre. Henri, chef des Hérodiens, a joué le renard à l'imitation d'Hérode, son prédécesseur ; et Henri, chef des prétendus réformés, joue le loup, mais couvert de l'habillement de brebis. Tous deux sont persécuteurs de l'Église, tous deux bourreaux des catholiques, tous deux pleins de finesse et d'hypocrisie. ”

Ne croirait-on pas, en voyant ces phrases révolutionnaires, lire une de ces proclamations que les farouches Jacobins écrivirent avec du sang deux siècles après.

Jacques Le Bossu était porté en triomphe par le peuple ; on se disputait à l'imprimerie nantaise de Nicolas Desmarets et de François Faverie, ces vers de Lavallée, qui accompagnaient ses sermons :

*La foy, la loy contraignent le Francois
De batailler comme un bon catholique ;
Le politic fait contraire pratique
Luy démontrant la dignité des roys.
Dame raison endosse le harnois
Joincte à la foy maitresse de l'Europe,
Faict assembler une indomptable troppe
Pour maintenir et la foy et les loys.
Un Apollon, prudent en ceste affaire,*

*Monstre comment par raison ce peut faire
Que le François méconnaisse le roy,
Qui se joignant avec l'hérétique
Va massacrant le pauvre catholique,
Car il n'y a rien plus cher que la foy. ”*

En outre, le Jacobin Le Maistre adressait cet *anagramme*, par vers *acrostiches*, au frère Jacques Le Bossu, avec cette épigraphe : *Qui ès beau los* :

J-'ai vu, mon Le Bossu, par tes sacrez discours
A-rêster doctement ceste erreur politique,
C-onfuter d'autre part le meschant hérétique
Q-ui ne pourra jamais en France avoir son cours,
V-oici ton bel esprit descouvrant le destour
E-t les actes meschant d'un Néron tyrannique,
S-ans erreur qui accroît du dévot catholique
L-e repos intestin qui durera toujours,
E-t plus c'est oeuvre saint de douce et chaste gloire
B-ornera ton *beau los* au temple de mémoire
O-u ton renom sera à jamais sans repos.
S-ainctement, toutefois, ta doctrine louée
S-era par les mortels en ce temple cherchée
V-oulant voir les escrits, de toy qui ès *beau los*.

Ainsi l'on rendait des honneurs à cet homme fanatique, dont la voix haineuse et puissante égarait le peuple, tandis que l'évêque, le maire et les membres les plus distingués du clergé, étaient persécutés pour prix des efforts qu'ils faisaient en travaillant à ramener cette foule à la modération.

Comme à une autre époque plus rapprochée de nous, les cris, à bas les royalistes ! à mort les royalistes ! retentissaient à Nantes.

La duchesse prenait part aux fêtes qu'elle donnait sur la place des Lices, aux mêmes lieux où Carrier devait plus tard donner d'horribles réjouissances en l'honneur de la Montagne. Henri de Navarre n'était qu'un huguenot, objet de la haine universelle, à qui l'on ne reconnaissait aucun droit à la succession de Henri III, faible roi, qui employait une partie de son temps à voler des petits chiens, en parcourant la ville de Paris en coche avec la reine, son épouse, et l'autre, à faire des actes d'une piété puérile, tout en se livrant à des débauches dégoûtantes.

Les Nantais, gagnés par Mme de Mercoeur, ne voulaient plus dépendre de la France, et le peuple, les soldats, la majeure partie du clergé et les bourgeois, s'accordaient tous à nommer pour duc de Bretagne : Mgr de Mercoeur.

Tout concourait à augmenter la puissance du duc et de la duchesse ; les poètes s'enthousiasmaient de leurs noms, qu'ils célébraient dans leurs vers, puis on faisait imprimer des généalogies pour prouver les droits que le duc de Mercoeur avait au duché de Bretagne, par sa femme. Le vieux capitaine Gassion terminait ainsi une longue notice généalogique de la maison de Luxembourg : “ Madame Marie de Luxembourg, fille d'un grand nombre de ducs, marquis, comtes, barons et grands seigneurs, et à présent mariée avec Monseigneur Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur et de Penthièvre, est sortie en droit de

Pharamond, premier monarque et roi des Français... ” Dans le reste de la France, on avait aussi répandu une généalogie qui faisait descendre la maison de Lorraine de Pharamond.

Maintenant, nous allons introduire le lecteur dans une salle de l'hôtel de Briord, magnifiquement décorée, et resplendissante de lumières.

Deux femmes, Mme de Goulaine et Mme Jeanne de Mollac, s'entretennent dans cette salle, en attendant la duchesse qui doit bientôt avec son mari, venir y recevoir les hommages des ligueurs, et tenir avec eux une espèce de conseil.

Jeanne de Mollac, jolie femme de vingt-deux ans avait la peau d'une blancheur remarquable ; ses yeux étaient bleus, et ses cheveux blonds cendrés ; sa bouche était petite, et ses dents blanches et bien rangées. Une robe de velours noir, très serrée du corsage, dessinait sa taille mince, et lui allait à ravir. Son caractère paraissait fort gai, car, en causant, elle riait beaucoup.

Mme de Goulaine, plus sérieuse, avait une quarantaine d'années, c'était ce que l'on appelle de nos jours une femme bien conservée, fraîche, assez agréable de figure, mais un peu trop épaisse.

- Comment, ma chère petite, disait-elle à Jeanne de Mollac, vous allez nous quitter pour aller vous ensevelir dans un vieux château isolé ?

- Oui, Madame, mon mari ayant obtenu une sauvegarde du brigand Fontenelle, veut retourner à sa terre de Mollac, qui est située aux environs de Vannes.

- Grand Dieu ! Mais ce Fontenelle est un scélérat en qui l'on ne doit pas se fier. Depuis qu'il a établi son repaire au fort de Douarnenez, il a commis tant de crimes, que son nom est devenu un épouvantail dans cette contrée. Non content de piller et de massacrer les malheureux habitants de ce pays, il ruine encore leur commerce en faisant avec quelques vaisseaux le métier de pirate sur leurs côtes ravagées. Fontenelle a dévasté une partie de la Bretagne, et flétri par ses cruautés cette noble maison de Beaumanoir, dont il descend. Lorsqu'il s'empara de Douarnenez, ce gentilhomme brigand fit périr quinze cents paysans en un seul jour. Naguère, dans une de ses courses sur les côtes de Léon, ayant dérobé une petite fille bien née, il la conduisit dans son repaire, et l'épousa publiquement, quoiqu'elle n'eût encore que neuf ans. Dans les villages voisins, ruinés par le fer et le feu, toutes les femmes ont été victimes de la brutalité de ses bandits qui, semblables à leur maître, ne respectent rien.

- Mon Dieu, madame, vous me feriez bien peur, si mon mari ne m'avait rassurée d'avance.

- Mais comment peut-on se fier à un homme aussi pervers ?

- Pour acheter une sauvegarde, mon mari a donné une si grosse somme à Fontenelle, qu'il y a lieu de croire, en satisfaisant ainsi sa cupidité que nous ne serons pas inquiétés par lui. D'ailleurs, hier, j'ai eu la curiosité de me faire prédire l'avenir par Sarah, la célèbre bohémienne.

- Je pense que vous n'avez pas eu la hardiesse de lui demander combien vous aviez de temps à vivre, et quel sera votre genre de mort ? Pour moi, lorsque je l'ai consultée, j'avais bien eu soin auparavant de mettre cette restriction.

- Au contraire, moi, je tenais beaucoup à savoir cela.

- Madame de Goulaine fit un geste d'effroi, qui fit partir d'un éclat de rire Jeanne de Mollac.

- La prédiction a été heureuse à ce que je vois ? reprit Mme de Goulaine, un peu piquée en voyant la joie de la jeune femme.

- Je n'en suis pas sûre ! dit Jeanne en continuant de rire.
- Votre gaîté ne laisse pourtant aucun lieu d'en douter.
- Je vous jure qu'il me serait impossible de vous dire si je dois m'en réjouir ou m'en affliger.
- Ah ! Voilà qui est surprenant !
- Eh bien, je vais vous citer les paroles de la bohémienne, en vous priant de me les expliquer.
- Je n'aurai probablement pas ce talent.
- Après m'avoir débité une foule de choses qu'il me serait difficile d'énumérer, Sarah m'a dit : “ Madame, vous mourrez trop tard, et votre suaire sera bleu. ”
- Ma chère petite, reprit Mme de Goulaine en riant à son tour, j'avoue qu'il n'est pas aisé d'expliquer cette singulière prédiction. Mais, à mon avis, mieux vaut dire adieu au monde trop tard que trop tôt, puis, après la mort, qu'importe la couleur du suaire...
- Je pense comme vous.
- Aussi êtes-vous bien rassurée en allant habiter dans un pays infesté par des brigands. Cependant je trouve M. de Mollac bien imprudent de s'exposer, lui, sa femme et son enfant, à devenir victime du manque de foi de Fontenelle ; puis, ce doit être une chose bien pénible pour une jeune femme environnée d'hommages comme vous l'êtes, de renoncer si vite aux bals et aux fêtes que nous procure la duchesse.
- Madame, je dois me soumettre aux volontés de mon mari, et quant aux succès dont vous me parlez, ils sont le partage d'un si grand nombre de femmes, qu'il me paraîtrait trop prétentieux de les regretter beaucoup. Malheureuses les dames dont les charmes étaient un sujet de fierté, car à présent tout le monde s'accorde à donner la palme de la beauté à Mlle de la Sénardière.
- Elle est en effet ravissante, mais elle paraît bien sombre.
- Peut-être est-ce de la timidité ?
- Ou bien le manque d'éducation ?
- On dit qu'elle a beaucoup d'esprit et une grande instruction. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'on vient de découvrir qu'il existe une liaison intime entre la fille du comte de la Sénardière et Sarah la bohémienne.
- Vraiment ! Je parierais qu'avec son art diabolique, cette sorcière lui donne d'infailibles recettes pour plaire.
- Elle n'a pas besoin d'avoir recours à de semblables moyens.
- Mon Dieu, cela s'est vu ! J'avais une vieille tante qui se vantait d'avoir possédé ce secret dans sa jeunesse.
- Sans doute, elle avait épousé le gentilhomme le plus accompli du duché ?
- Non je ne sais pourquoi, elle est morte vieille fille.
- Assurément, Madame, reprit Jeanne de Mollac en riant, Mlle de la Sénardière doit tous ses succès à une grande magicienne.....
- Sarah la bohémienne ?
- Non.

- A qui donc ?

- A la beauté !....

Après un instant de silence, Mme de Goulaine reprit en changeant de conversation.

- Dites-moi, ma chère petite, étiez-vous hier chez Mme de Belle-Isle, lorsque Julien Guesdon y a lu des vers tirés d'un charmant recueil de poésies qu'il se propose de dédier à Mme la duchesse de Mercoeur ?

- Oui, Madame, j'ai même retenu un joli sonnet que le poète nantais adresse à une femme aimée.

- Oh ! Dites-moi-le, je vous en prie.

- On ne peut rien voir de plus galant ! Vous allez en juger :

*“ O front mignard, qu'un poil frisé décore
Chasseur de soing, de chagrin et d'ennuicts
Front suffisant pour faire jour les nuicts,
Front vermeillet qui fait honte à l'aurore !
Cypris, Junon, et les Graces encore
Font leur séjour sur ton esgal parvis.
O plaine heureuse, o gracieux déduicts
Que par penser toutes les nuicts j'adore.
Si quelquefois je te pouvais toucher
Et d'un baiser de ta bouche approcher
Je quitterais toute riche dépouille,
Et ne craindrais, o dame de ce front,
Pour tel subject recevoir un affront,
Car pour aimer l'honneur oncq ne se souille. ”*

- Je suis désolée de ne m'être pas trouvée chez Mme de Belle-Isle.

- Consolez-vous, Julien Guesdon doit venir ce soir faire hommage de son livre à Mme la duchesse.

- Savez-vous s'il lira quelque chose ?

- Nous entendrons sûrement la dédicace qu'il lui adresse en un sonnet.

- Ce recueil de poésies, m'a-t-on dit, ne ressemble pas à celui que Julien Guesdon a dédié *Au très illustre et magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur ?*

- Non, pour plaire aux dames, le poète a écrit dans un autre genre, en substituant au style pittoresque le style élégiaque.

En ce moment, des valets ayant ouvert les portes de la salle, le duc de Mercoeur et la duchesse parurent, suivis de Charles Harrouys de l'Épinay, du frère Jacques-le-Bossu, du capitaine de Mauléon, d'Arthur des Melliers et d'un assez grand nombre de gentilshommes.

Lorsque tout le monde fut assis, le duc s'adressant au maire de Nantes :

- Monsieur Harrouys, dit-il d'un ton un peu dédaigneux, vous avez reçu de Sa Majesté le roi de France une lettre dont je désirerais connaître le contenu.

- Monseigneur, répondit avec une dignité calme Charles Harrouys de l'Epinais, le roi Henri III, sachant qu'il existe des esprits mal intentionnés, a écrit aux habitants de Nantes pour les avertir paternellement de se tenir en garde contre ces perturbateurs dangereux.

Tous, excepté Arthur des Melliers, accueillirent ces paroles par un sourd murmure d'indignation.

- Messieurs, reprit Charles Harrouys, les vrais serviteurs du roi comprendront maintenant ce qu'ils ont à faire, pour répondre aux vœux exprimés dans cette missive.

- J'espère, dit le duc d'un ton impérieux, que vous allez nous lire cette lettre.

- Monseigneur, je pourrais m'y refuser, car les affaires de la commune de Nantes ne sont pas les mêmes que celles du gouverneur des états de Bretagne.

- Quelle hardiesse ! murmura l'assemblée.

- Monsieur Harrouys a raison, dit Arthur des Melliers.

- Monseigneur est bien bon ! ajouta le capitaine de Mauléon en faisant un geste menaçant.

- On sait, dit avec aigreur Jacques-le-Bossu, que le maire de Nantes et quelques-uns de ses conseillers ne sont pas chauds partisans de la Ligue. Unis avec l'évêque et le haut clergé, aussi peu zélés qu'eux, ces Messieurs m'auraient empêché, s'ils avaient pu, de prêcher ce bon peuple catholique, qui reconnaît avec justice qu'il n'y a que Monseigneur le duc de Mercoeur capable de le gouverner et d'opposer une barrière infranchissable à l'hérésie !

- Je suis bon catholique, reprit Charles Harrouys avec une impassibilité admirable, et j'approuve la Ligue tant qu'elle ne sert pas de masque aux ambitieux ou de moyen aux fanatiques pour égarer le peuple en lui prêchant l'oubli de ses devoirs.

Le frère Jacques-le-Bossu, rouge de colère, allait riposter ; mais le duc, qui n'avait pas encore levé ouvertement l'étendard de la révolte, lui imposa silence ; puis se tournant vers le maire :

- Monsieur, dit-il avec douceur, pour qu'un état soit prospère, il faut qu'il existe un accord parfait entre les chefs qui le gouvernent. Cessons donc toute discussion désavantageuse au peuple dont le bonheur nous est confié et tachons de nous entendre.

- Monseigneur, c'est mon plus grand désir.

- Lisez-nous donc alors, sans faire de difficultés, la lettre du roi de France.

- La voici, Monseigneur.

Charles Harrouys, ayant déroulé un parchemin, lut cette lettre royale, datée du 13 juin 1588 ; nous la citons textuellement.

“ Chers et bien amez, encore que par vos bons déportements dépassez, nous ayons juste occasion de nous tenir assurez que vostre fidélité et affection seroit toujours telle en notre endroit que le pouvons exiger de bons et loyaux subjects, nous vous admonestons de continuer constamment, sans prester l'oreille aux mauvaises persuasions et inductions qui vous pourroient être faictes pour vous en divertir ; vous proposant toujours devant les yeux que le plus assuré appui que vous puissiez avoir, ce sera d'estre conjoints inséparablement de vostre roy, qui n'a aultre plus grand désir que de vous faire sentir sa bienveillance par tous bons et favorables traitements, et de voir tous ses subjects catholiques bien unis pour l'extirpation des hérésies, et un ferme établissement de la religion catholique apostolique et romaine. A quoi si nous avons travaillé par ci-devant avec beaucoup d'heur, nous en avons plus de volonté que jamais. ”

Après la lecture de la lettre, le duc n'eut pas l'air d'en être ému. Il savait parfaitement dissimuler, aussi, craignant d'être trahi par le zèle trop irréfléchi de ses partisans, il se hâta de donner un autre cours à la conversation.

- Monsieur le maire, dit-il, vous devez gémir comme moi, en apprenant tout ce que les catholiques des campagnes ont à souffrir des courses continuelles de la garnison de Montaigu, dont l'audace est si grande, qu'elle vient apporter le ravage et l'effroi jusqu'aux portes de Nantes.

- Oui, Monseigneur ; mais je ne vois pas quel remède on pourrait employer pour mettre fin à ces affreux désordres.

- Vive Dieu ! Ce n'est pas difficile, avec une armée, je me fais fort de les déloger de cette ville maudite, dont je raserai les fortifications. Jamais le moment ne fut plus favorable pour une semblable entreprise. Le roi de Navarre est à la Rochelle, les huguenots ne se doutent de rien, il suffit de les attaquer à l'improviste et la victoire est à nous !

- Mais, Monseigneur, pour lever des troupes, il faut de l'argent, et, vous le savez comme moi, la commune a ses coffres vides. Notre commerce est ruiné et la misère du peuple s'accroît chaque jour malgré tout ce que l'on peut faire pour lui venir en aide.

- Pour trouver de l'argent, il suffit de s'en mettre en peine.

- Voudriez-vous encore ajouter un nouvel impôt à ceux qui causent déjà la ruine de notre malheureuse cité ?

- Monsieur le maire, ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier ; aux grands maux les grands remèdes !

- Oui quand le remède doit sauver le malade, et non pas le mettre en danger de perdre la vie. Au reste, Monseigneur, c'est au conseil assemblé à décider ce qu'il y a de mieux à faire en pareille circonstance.

- Eh bien, demain cette question sera soumise au conseil, et il espère voir tous les amis de la religion et du peuple approuver cette expédition, parce qu'ils sentiront tous les avantages que l'on en peut retirer.

Le gouverneur s'entretint encore quelque temps avec le maire des besoins de la ville de Nantes, Le duc craignait beaucoup de mécontenter le peuple, qui vraiment l'aimait d'une façon toute particulière. Charles Harrouys, au contraire, s'était rendu impopulaire, en remplissant ses devoirs d'homme d'honneur et de bon citoyen. Le duc le redoutait, parce qu'il avait été deviné par lui. Déjà, sous prétexte de soulager les habitants qui faisaient le service militaire, le gouverneur avait proposé de taxer tous ceux qui se disaient exempts, même les femmes, et avec cet argent, d'entretenir des hommes d'armes soldés. Les habitants, lassés de faire un service pénible, étaient de cet avis, mais le maire avait trop de pénétration pour se laisser duper comme eux ; devinant l'intention qu'avait le duc de s'emparer de la ville, il avait fait rejeter cette proposition.

Charles Harrouys était un de ces hommes, qui, dans les crises politiques, entravent par la force de leur caractère, la marche d'un parti puissant ; rien ne pouvait l'effrayer ni le corrompre. Catholique zélé, et fidèle, à son roi, il aurait donné son sang pour la défense de la religion, sans avoir pour les hérétiques cette haine aveugle que le frère Jacques-le-Bossu, avait inspirée aux gens avides de ses sermons.

Le maire se retira bientôt avec Arthur des Melliers, son adjoint.

- Combien cet homme est insolent ! dit la duchesse, quand Charles Harrouys fin sorti.

- Il faut toute la bouté de Monseigneur le duc, ajouta Mauléon, pour souffrir qu'un maire, gonflé d'orgueil, ose tenir tête à un gouverneur de Bretagne. Chaque jour il devient plus impertinent ; mais patience, et nous verrons bientôt qui l'emportera !

- Il faut faire la guerre aux huguenots de Montaigu dit à son tour, le frère Jacques-le-Bossu, sans se mettre en peine du mauvais vouloir d'un maire à moitié hérétique. Car, messieurs, nous en sommes témoins chaque jour, tous les vrais catholiques, en déplorant le malheur de leurs frères des campagnes, voudraient que l'on combattit les soldats de ce damné roi de Navarre, le plus à craindre des ennemis que l'enfer ait vomi pour travailler à la ruine de notre sainte religion. Qui ne serait ému de compassion en voyant ces infortunées victimes tendre leurs mains suppliantes vers Monseigneur de Mercoeur, qui volerait à leur secours, sans les efforts que font de faux catholiques pour arrêter le noble élan de son cœur généreux. M. Harrouys ne veut pas qu'on fasse des levées de soldats, dans la crainte de grever les habitants d'un nouvel impôt ; aime-t-il mieux voir la ville prise par les réformés, dont l'audace, trop longtemps impunie, s'accroît d'une manière effrayante ? Il trouve que la misère du peuple est grande ; mais elle finira par se changer en famine, lorsque les brigandages auront mis les laboureurs dans l'impossibilité de cultiver les terres. Bien digne de la confiance du fourbe roi Henri III, le maire voudrait peut-être, comme, son maître, faire sous main une alliance monstrueuse, avec les hérétiques. Dans l'épître qu'il nous a lue, le roi, loin de recommander la soumission aux ordres de Monseigneur le duc de Mercoeur, appelle les habitants à la défiance. Cette mauvaise opinion qu'a Henri III des vrais défenseurs de la foi catholique, ne doit pas nous étonner. Il doit craindre les gens qu'il n'a pu tromper avec ses actes d'une piété dérisoire et hypocrite ! Accompagné de ses pénitents blancs, le voyez-vous, ce prince amolli par la débauche, aller à Saint-Germain-l'Auxerrois, ayant à la ceinture une discipline, et dont il se garde bien de se flageller comme il le mérite ! L'insensé, en détruisant le prestige de la royauté, il ne voit pas qu'il court à sa perte !... Il est trop aveuglé pour s'apercevoir que le ciel irrité l'abandonne enfin à son sort réprouvé, en lui retirant l'amitié et le respect de ses sujets, tandis qu'il favorise les princes vertueux, comme nous en avons un exemple éclatant, dans la personne de Monseigneur le gouverneur, que le peuple adore !

Tout le monde, pour faire sa cour au duc, applaudit à ces louangeuses paroles.

- Monseigneur, reprit le moine fanatique, protégés par vous et par Madame la duchesse, les capucins, reconnaissants, vous sont des serviteurs dévoués. Je vais prier ces bons frères de faire une grande procession, en chemise, pieds nus, et la torche à la main, pour invoquer le ciel en faveur de vos armes, contre celles du roi de Navarre. D'ailleurs, ces démonstrations religieuses ont une grande influence sur le peuple, dont l'exaltation pourrait faiblir un peu, si l'on ne prenait des moyens pour la maintenir au même degré.

- Servi par votre parole puissante, dit la duchesse avec un gracieux sourire, et par l'épée des braves gentilshommes dont le dévouement nous est connu, notre parti ne peut manquer de réussir dans les entreprises les plus difficiles.

- Les huguenots apprendront encore une fois, dit Mauléon, combien un ennemi comme Monseigneur le gouverneur, est à craindre quand il se met en campagne.

- Et les faux catholiques se dépiteront, reprit Jacques-le-Bossu, en voyant, malgré leur mauvaise volonté, le peuple toujours prêt à obéir aux ordres de Madame la duchesse, qui n'aura qu'à lui parler pour le voir aussitôt courir aux armes.

- Messieurs, dit le duc, autant que possible, tenons ce projet secret. Il faut surprendre l'ennemi, et ne pas lui donner le temps d'appeler le roi de Navarre à son secours.

- Le Béarnais est à la Rochelle, reprit le frère le Bossu.

- C'est égal.

- Mais il ne pourrait arriver assez tôt ?

- Ah ! vive Dieu ! dit le duc, vous ne connaissez pas le roi de Navarre, c'est un homme infatigable ! qui fait avec ses cavaliers des courses surprenantes ! si bien que le soir, contre toute prévision, il est à une distance énorme du lieu où il était le matin. Il a tant guerroyé et parcouru de pays, qu'il n'a pas besoin d'être conduit par des guides, même dans ses courses nocturnes.

- C'est un vrai diable ! dit Mauléon ; mais il aura fort à faire, Monseigneur, s'il entreprend de lutter contre vous.

- J'espère, reprit le duc, qu'avec l'aide de Dieu, nous triompherons de ces excommuniés.

- Les anges rebelles, dit avec emphase Jacques-le-Bossu, étaient fiers d'avoir pour chef leur prince Lucifer ; mais le Seigneur revêtit de sa puissance l'archange saint Michel, qui marcha contre eux et les vainquit.

- Je crois, Monseigneur, dit Mauléon, qu'il serait à propos de faire arrêter à Nantes tous les huguenots, la veille de notre départ pour Montaigu. Ces damnés parpaillots ont des émissaires partout, qui tiennent leur chef au courant des nouvelles.

- On les fera mettre en lieu de sûreté dans les prisons du château, répondit le duc.

- M. le maire pourrait bien aller les rejoindre, sans être en danger de se pervertir en aussi mauvaise compagnie !

- Ne pressons rien, messieurs !

- Le conseil devant s'assembler demain, dit la duchesse, il importe de songer au moyen de le gagner, pour qu'il consente à accorder la nouvelle taxe nécessaire au paiement des troupes.

- Ils n'oseront pas la refuser, dit Mauléon, si vous daignez, Madame, assister à la délibération.

- Ah ! Monsieur le capitaine, ces bourgeois n'auraient peut-être pas tant de galanterie.

- Vous êtes trop aimée pour qu'on ose vous déplaire à ce point.

- Tout irait à merveille, s'ils n'étaient obligés eux-mêmes de délier les cordons de leur bourse ; et, quand il s'agit de donner de l'argent, les amis deviennent rares.

- Il y a un moyen bien simple pour obtenir ce que l'on veut, reprit le duc. Les huguenots font des courses jusqu'aux portes de Nantes, il faut représenter à ces habitants les maux qu'ils auraient à souffrir, si la ville venait à être prise par ces ennemis dangereux qui rôdent sans cesse autour de nous. La crainte du pillage, inévitable dans le sac d'une cité, l'horrible appréhension de voir leurs femmes et leurs filles à la merci d'une soldatesque effrénée, les feront rentrer en eux-mêmes. Ils sentiront combien il est urgent, pour leur propre sûreté, de purger le pays de ces picoreurs effrontés, et, loin de s'opposer à notre entreprise, ils seront les premiers à nous y engager.

- Monseigneur a raison ! fut un cri unanime.

En ce moment, le marquis de Belle-Isle et Julien Guesdon entrèrent dans la salle.

Julien Guesdon avait la taille moyenne. Son visage ovale et pâle était beau, sans avoir des traits bien réguliers. Il avait les cheveux et la barbe noirs, un large front et des yeux très expressifs. Vêtu simplement, il avait la rapière au côté et le poignard à la ceinture, avec des

éperons à ses bottes ; ce qui portait à croire qu'il était homme à manier l'épée à l'occasion aussi bien que la plume.

Mme de Goulaine et Jeanne de Mollac, qui s'ennuyaient et n'avaient rien dit pendant toutes les discussions politiques, furent enchantées de ce nouvel incident qui allait terminer la soirée, d'une manière plus agréable.

Le duc de Mercoeur, qui aimait les lettres et les cultivait, reçu avec courtoisie Julien Guesdon, et le présentant à la duchesse sa femme :

- Madame, dit-il, voilà notre aimable poète nantais, qui vient vous supplier de vouloir bien lui accorder la permission de vous dédier un nouveau recueil de ses poésies.

- Monsieur, répondit la duchesse avec une grâce ravissante, ayant lu les beaux vers que vous avez déjà faits, je suis on ne peut plus flattée de cet hommage.

- Madame la duchesse, dit le poète, daignerez-vous entendre le sonnet dédicatoire que j'ai mis en tête de mon livre ?

- Comment ! Mais avec le plus grand plaisir !

Tout le monde prêta l'oreille, les dames surtout, et Julien Guesdon lut ce sonnet :

*“ Madame, je ne puis ayant servy mon maistre,
Monseigneur de Mercoeur, presque trois ans entiers,
Echappé maints dangers par maints et maints sentiers,
Ne pas prier aussi de me vouloir cognoistre ;*

*Non que digne j'en sois, ou que pour plus paroistre
je veuille vous flatter, louant vos devanciers
Qui eux-mêmes ont acquis leurs immortels lauriers
Sans que je puisse rien à leur grandeur accroistre.*

*Toutefois, je veux bien, malgré tous mes envieus,
Dire que je vous suis très humble obséquieux
Et que je vous consacre à jamais mon service,*

*Un plus savant que moi se pourra bien vanter
De vouloir vos vertus et vos graces chanter,
Mais peut-être il n'aura si secret artifice. ”*

- Qu'on est heureux d'être chanté par un aussi beau talent ! dit la duchesse en donnant sa main à baiser au poète, au moment où il lui présentait son livre.

- C'est admirable ! s'écrièrent Mme de Goulaine, Jeanne de Mollac et les autres personnes.

- Madame la duchesse, reprit avec enthousiasme Julien Guesdon, comment ne me sentirais-je pas inspiré, quand je vois tous les efforts que vous faites pour rendre à la Bretagne son ancienne indépendance !

Le poète désirait ardemment voir son pays affranchi du joug de la France. Il le voulait avec ses vieilles lois et le duc de Mercoeur pour souverain.

En général, cette séparation projetée de la Bretagne d'avec la France avait causé une grande effervescence à Nantes dans les esprits. Le duc de Mercoeur et la duchesse faisaient tout ce

qu'ils pouvaient pour faire naître dans les cœurs cet amour d'un nouvel ordre de choses, dont ils espéraient recueillir les fruits.

- Monsieur, dit le duc en s'adressant à Julien Guesdon, en bon catholique, vous avez sans doute fait des vers dans ce recueil contre les ennemis de la Ligue ?

- Oui, Monseigneur ; je n'ai pas en dessein, en publiant cette œuvre, de plaire seulement par les jeux du cœur et de l'esprit ; j'ai voulu, en même temps, servir la cause de la religion et la vôtre.

- Je suis bien sensible à cette marque d'attention à laquelle je devais m'attendre ; mais ayez la complaisance de nous lire quelques-uns de ces vers peu faits pour être goûtés des huguenots.

Julien Guesdon débita alors avec force ce sonnet qui avait pour titre : *Aux faux français calvinisés* :

“ François, où courez-vous ? contre votre patrie,
Contre la mesme foy qu'observoient vos aïeux
Dont la simple bonté valoit mille fois mieux
Que les desguisements dont pleine est vostre vie.

Le traistre huguenot, bouffi d'orgueil, d'envie,
A coullé ce poison dans vos cerveaux vanteux
Qui, ayant faiet de vous, vous rendra malheureux,
Vous faisant comme il faut à quiconque s'y fie.

S'y fie qui voudra, nous ne le croirons point.
Il y a trop longtemps que desbastons ce poinct :
Puis nous sommes certains d'avoir la vraie église,

Dont Christ nous a basti l'assuré fondement,
Qu'il a promis garder inviolablement,
En despit de Calvin et du roi qui le prise. ”

Le poète fut couvert d'applaudissements, et cela devait être, car il servait admirablement les passions de chacun.

La soirée étant avancée, au bout de quelque temps tout le monde prit congé du duc et de la duchesse et se retira.

CHAPITRE XIII

LA PROCESSION DES CAPUCINS

Vous êtes enfin parfaitement guéri ? disait la Courbejolière à Montlouis en lui serrant la main.

- Oui, mon cher comte ; maintenant, que l'occasion se présente, et me voilà, grâce aux soins de cette excellente Sarah, prêt à remonter à cheval pour la défense de notre cause.

- Vous ne resterez pas longtemps, je crois, dans l'inaction. Mais pourquoi prenez-vous votre manteau, est-ce que vous avez dessein de sortir ? Voyez, la pluie tombe à verse.

- La pluie n'est guère capable d'effrayer des hommes comme nous, habitués à faire la guerre dans toutes les saisons. Aujourd'hui, je veux me procurer une épée pour remplacer celle que j'ai perdue dans mon duel nocturne.

- Ah ! vive Dieu ! vous faites bien ! Un gentilhomme sans épée et une jolie femme sans amant, sont deux choses qui ne se voient point, disait-on à la cour, du temps que j'étais page du roi de Navarre. Si vous m'en croyez, allez chez le juif Simon ; c'est un excellent armurier, qui pour de l'argent sert aussi bien les huguenots que les catholiques.

- Je suivrai votre conseil.

- Prenez garde aux mauvaises rencontres ; je viens d'être averti qu'il se machinait en ce moment quelque pernicieux complot contre les réformés. Moi-même, je viens de voir une grande agitation parmi le peuple. On criait dans les rues - Vive la ligue ! vive la sainte union ! Dieu damne le Béarnais ! Mort aux huguenots ! Ces vociférations de la populace, sourdement excitée par le duc et les gentilshommes catholiques, ne nous présagent rien de bon. Aussi dès que nous saurons le but de ce mouvement extraordinaire, nous n'aurons rien de mieux à faire que d'aller rejoindre les troupes de notre parti, une personne, qui se disait bien informée, a dit au capitaine Roger de Lommeau que le duc a pris définitivement la résolution de mettre le siège devant Montaigu. Il espère s'emparer aisément de la place, qui n'a pas une garnison suffisante pour la défendre et dont les fortifications ne sont pas en bon état.

- Nous saurons bien l'en empêcher ! dit Montlouis avec vivacité.

Puis songeant à Angèle dont il allait être obligé de s'éloigner, il sortit pour se rendre chez Simon l'armurier, l'esprit préoccupé par de tristes idées.

Et en passant près du couvent des Capucins, il vit une énorme foule qui se pressait à la porte de leur église en faisant entendre un infernal concert de chants à moitié religieux, d'éclats de rire, de hurlements, accompagnés de ces plaisanteries grossières que les gens du peuple s'adressent, à de grandes distances, à haute et intelligible voix.

Cette masse compacte s'agitait par instant en faisant des ondulations effrayantes, ordinairement suivies de lamentables cris que poussaient des femmes et des enfants, trop faibles pour résister à la pression de ces corps vivants, que la curiosité, entassait les uns sur les

autres au risque de s'étouffer. Les cloches mises en branle venaient encore augmenter cet étourdissant vacarme, dont le charme paraissait bien grand à la multitude, puisqu'elle ne désesparait pas malgré la pluie.

- Combien le diable doit se réjouir en voyant ce déluge advenu si mal à propos, pour empêcher les bons frères de sortir de l'église !.....

Montlouis reconnut sans peine l'homme qui parlait ainsi, c'était Pierre, le marchand de bœufs.

- Nous attendons pourtant depuis longtemps ! répondit une grosse femme.

- C'est vrai, mère Mathurin.

- On dit qu'ils doivent paraître dans cette cérémonie en chemise, pieds nus et la torche à la main.

- Oui.

- Ça fait grand pitié de voir des gens en chemise dehors par un temps pareil. Heureusement que la saison n'est pas froide.

- En vérité, reprit Pierre avec un gros rire, quand la procession passera sur les ponts, j'ai bien peur qu'une violente rafale ne relève tout à coup, d'une manière indécente, le léger costume des capucins.

- Il n'arrivera rien de semblable.

- Bah ! Quand cela aurait lieu, bien des commères comme vous ne baisseraient pas la vue !

- Mauvais plaisant ! reprit la mère Mathurin en montrant le poing à Pierre, si tu crois que toutes les femmes ressemblent à la tienne, tu te trompes !

- Allons, mère, Mathurin, ne faites donc point tant la renchérie, tout le monde sait comment vous aimiez votre défunt mari.

- Et toi, personne n'ignore ce que te fait ta femme, grand imbécile !

- Allons, ne vous emportez pas !

- Ne pas se fâcher quand on s'entend calomnier aussi grossièrement que tu le fais, foi d'honnête femme ! c'est impossible !

- Ne jurez jamais de la sorte !

- Pourquoi donc ?

- Parce que l'on ne vous croirait pas.

La mère Mathurin furieuse ouvrait la bouche pour répondre à cette nouvelle insulte de Pierre, lorsque la foule fit un brusque mouvement qui la rejeta assez loin de la place qu'elle occupait.

Montlouis ne s'arrêta pas plus longtemps à contempler ce spectacle burlesque et effrayant tout à la fois ; il se hâta de gagner la maison de Simon, qui habitait à une assez petite distance de ce lieu.

En arrivant à la porte de l'armurier, Arthur vit un beau cheval qu'on y avait attaché sans doute déjà depuis un bon quart d'heure au moins, car l'animal creusait la terre avec ses pieds et rongait son mors avec impatience. Après avoir jeté un coup d'œil d'amateur sur le coursier, Montlouis entra, assez désireux de voir qui pouvait en être le possesseur. Sa curiosité fut bientôt satisfaite, Simon et un étranger d'une taille colossale causaient à demi-voix, cachés

derrière un trophée d'armes. L'étranger, enveloppé dans un manteau, avait les bords de son chapeau rabattus jusque sur ses yeux, qui brillaient comme deux charbons ardents. Une barbe énorme, ombrageait son menton, et sa lèvre supérieure, était couverte d'une grosse moustache se terminant en pointe retroussée. Le dos à demi tourné du côté de la porte, il n'interrompit pas sa conversation avec l'armurier, lorsque Montlouis entra.

- En vérité Monseigneur, disait Simon, j'emploie dans ce moment tous mes ouvriers à votre service.

- De par tous les diables ! reprit avec mécontentement l'étranger, il me faut, avant huit jours, comme tu me l'as promis, deux cents bons corselets d'acier, ou bien tu peux t'attendre à ne pas recevoir un écu pour les autres armes que tu m'as fournies.

- Monseigneur, vous les aurez, je vous le jure.

- Tu me fabriqueras aussi cinquante mousquets à mèche et autant d'arquebuses à rouet.

- Oui, Monseigneur ; seulement je crains que la police du gouverneur ne vienne à s'apercevoir.....

- Silence ! On nous écoute ! dit l'étranger à voix basse, en portant la main sous son manteau, sans doute pour y saisir une arme, du moins Montlouis crut entendre un léger cliquetis.

- Ce gentilhomme m'est inconnu, reprit tout bas l'armurier saisi d'effroi.

Puis s'avançant vers Arthur:

- Monseigneur, dit-il, a dessein sans doute de faire quelque acquisition

- Oui, répondit Montlouis, en regardant de nouveau l'étranger, je désire acheter une épée.

-Tenez, Monseigneur, voyez cette lame de Tolède ; elle est du célèbre fourbisseur Alonzo de Sahagon. Examinez la coquille comme elle est compliquée et chargée de damasquinures.

Arthur fit ployer à plusieurs reprises l'épée qu'on lui présentait.

- La trempe en paraît excellente, dit l'étranger en attachant sur Montlouis ce regard fixe et irrité d'un serpent sur lequel on a monté sans y prendre garde.

- Oui, Monsieur, aussi je la trouve fort de mon goût et souhaite que le prix puisse m'accommoder de même.

- Monseigneur, dit Simon avec un air désintéressé, ces armes nous coûtent très cher, et c'est avec bien de la peine que nous pouvons en faire venir d'Espagne pour satisfaire aux nombreuses demandes des gentilshommes qui leur accordent la préférence.

- Voilà un préambule, pensa le cornette, qui dénote l'adresse fine et cupide d'un juif, voyous combien il va me surfaire cette épée.

Montlouis demanda alors le juste prix à l'armurier, qui, selon son habitude, voulut avoir quatre fois plus qu'il ne fallait. Arthur marchand quelques instants, puis voyant la ténacité opiniâtre de Simon, il lui rendit l'épée et fit un mouvement comme pour sortir. Le marchand ne trouvait pas son compte à ce départ précipité, aussi rappelant Arthur, il se montra plus raisonnable, en lui faisant toutefois mille protestations qu'il perdait sur sa marchandise en la vendant ce prix-là.

Montlouis, après avoir payé son épée, en agrafa aussitôt le ceinturon, puis il se mit à examiner le magasin de Simon qui était magnifique, On y voyait des armures complètes couvertes de riches damasquinures, des casques sur lesquels des artistes habiles avaient

représenté des sujets, tantôt chevaleresques, tantôt tirés de l'ancien et du nouveau testament, ou bien de la bible. Un grand nombre d'autres armes, rangées dans un ordre admirable, faisaient avec ces cuirasses brillantes battre le cœur des jeunes gentilshommes, qui, s'arrêtant à les admirer, éprouvaient des désirs de convoitise, que leur bourse, souvent trop légère, ne leur permettait pas de satisfaire.

La pluie ayant cessé et le soleil commençant à darder ses rayons brûlants, Montlouis se disposait à sortir, lorsqu'une dame, donnant le bras à un homme jeune et d'une agréable figure, vint à passer près de la porte de Simon. La dame était parfaitement mise, et, soit par coquetterie, ou bien à cause de la chaleur, elle portait à la main son masque de velours.

- Ventre de loup ! la jolie femme ! dit l'étranger en renfonçant encore son chapeau.

- Elle est ravissante ! ajouta Montlouis en faisant un salut.

- Vous la connaissez, mon jeune gentilhomme ?

- Oui, monsieur.

- Et elle se nomme ?

- Jeanne de Mollac.

- Ah ! fit l'étranger, et un sourire diabolique, presque imperceptible, contracta les traits de son visage.

- Sans doute, le gentilhomme qui l'accompagne est son mari ?

- Oui, monsieur. Mais il faut que vous soyez bien étranger à cette ville, car Mme de Mollac y est connue de tout le monde. Rarement, la duchesse sort sans être accompagnée de cette jolie dame.

- Je n'habite pas Nantes, et n'y suis venu que pour des affaires d'importance.

Montlouis crut que c'était un huguenot déguisé, chargé d'une mission secrète par quelque chef de son parti.

- Vous n'irez pas, dit-il avec intention, offrir vos hommages au gouverneur avant de partir.

- Je n'en ai pas du tout envie ! répondit l'étranger en poussant un éclat de rire.

- Je pensais qu'un gentilhomme catholique ne pouvait s'en dispenser ?

- Il se pourrait bien.

En ce moment, des chants religieux se firent entendre, et la procession des capucins s'avança lentement dans la rue, ayant en tête des croix et des bannières. Le frère Jacques-le-Bossu, s'étant placé au milieu d'eux un crucifix à la main, n'avait rien changé à son costume ; aussi, le remarquait-on parmi les capucins qui marchaient en chemise, pieds nus, et la torche à la main. Cette cérémonie, qui nous paraît inconvenante et ridicule, était tout-à-fait conforme aux mœurs d'alors. A cette époque, une procession était une espèce de partie de plaisir à laquelle on assistait plutôt pour se divertir, qu'avec des intentions religieuses. Aussi, parmi l'immense multitude de peuple qui suivait, voyait-on un grand nombre de gentilshommes et de dames, plus occupés à lire et causer qu'à prier Dieu

Un événement, qui pouvait avoir des suites graves, égaya beaucoup les personnes qui furent à portée d'en être témoins, sans courir de danger. En passant devant un cabaret qui avait pour enseigne une botte de foin suspendue par une corde au-dessus de la porte, un capucin avec sa torche y mit le feu, sans s'en apercevoir. La corde ne tarda pas à se rompre, et le foin, tombant tout enflammé sur les frères qui suivaient, leur fit pousser des cris horribles ! Les

autres, voyant ces hommes, couverts de feu, se reculèrent avec effroi, craignant eux-mêmes d'en être atteints, ce qui donna lieu à des scènes tragi-comiques, et produisit une grande confusion. Cependant, il n'y avait pas tant de mal qu'on l'avait cru d'abord ; les capucins, assez cruellement brûlés, avaient fini par éteindre le feu qui dévorait leur unique vêtement, et ils étaient dans un piteux état, lorsque la maîtresse du cabaret parut à la fenêtre, munie de deux seaux d'eau qu'elle leur lança sur la tête, avec la bonne intention d'éteindre l'incendie, dont ils avaient manqué d'être victimes.

Après que l'ordre fût rétabli, la procession se remit en marche, s'arrêtant dans toutes les églises, et sur les principales places publiques, où le frère le Bossu faisait un petit discours au peuple, dont le nombre allait toujours croissant.

Nous laisserons la procession parcourir toute la ville, pour revenir à notre héros devant qui elle défile.

- Voilà des gens qui feraient mieux de pratiquer la pauvreté évangélique d'une autre manière, dit Montlouis avec ce sourire moqueur qui caractérisait les huguenots.

- Ne parlez donc pas si haut, et allez vous mettre à la suite des frocards, répondit l'étranger.

- Moi, fi donc !

- Mille diables ! Je m'en doutais, vous êtes de la vache à Colas ? (1)

Montlouis, se rappelant alors les paroles de la Courbejolière, “ Prenez garde aux mauvaises rencontres ”, craignit d'avoir mal jugé cet homme, qui pouvait être tout autre chose qu'un réformé.

- Monsieur, dit-il, quand on ne connaît pas les gens, il est bien difficile de deviner au juste ce qu'ils sont.

- Vous pensez ?

- Oui, les plus habiles s'y trompent.

- Eh bien, moi, j'aurai cet avantage sur eux aujourd'hui, c'est qu'en vous croyant huguenot, j'ai deviné juste.

- Permis à vous d'avoir telle opinion qu'il vous plaira.

- Soyez sans crainte, peut-être ne sommes nous guère plus en sûreté l'un que l'autre ici.

- Mais, qui êtes-vous donc ?

- Je ne puis vous le dire.

En ce moment, Oeil-de-Feu, le terrible bohémien de la tour de la Poissonnerie, s'approcha du mystérieux étranger, avec qui il causa quelques minutes à voix basse.

Montlouis chercha à lire sur le visage de ces deux hommes, quel était le sujet de leur conversation mais il ne put réussir. Tout ce qu'il put voir, c'est qu'en se séparant d'avec Oeil-de-Feu, l'étranger tira plusieurs pièces d'or de sa bourse, qu'il donna au bohémien ; puis, comme s'il n'avait attendu que cette conférence pour partir, il monta sur son cheval, et suivit forcément au petit pas une troupe compacte de peuple qui barrait la rue, en chantant des cantiques, et en criant : « Mort aux huguenots ! Vive Monseigneur et Madame la duchesse de Mercoeur ! ».

(1) Sobriquet donné aux huguenots par les catholiques.

Au détour de la rue, les catholiques se découvrirent devant une statue de la Vierge, à genoux, vis-à-vis la niche qui contenait l'objet de leur vénération.

Bientôt l'étranger passa près d'eux la tête couverte.

- Ote ton chapeau, païen que tu es ! crièrent les catholiques au nombre d'une dizaine.

L'étranger, loin de montrer le moindre respect, répondit par un horrible blasphème.

- L'entendez-vous ? reprirent ces hommes irrités ; punissons cet infâme parpaillot de son impiété !

En disant cela, les catholiques se précipitèrent subitement à la tête du cheval, qu'ils saisirent par la bride ; puis, deux d'entre eux, enlaçant l'homme avec leurs bras robustes, firent des efforts pour le jeter à terre.

L'étranger ne s'attendait pas à une si brusque attaque, et quoique très fort, il ne pouvait se défendre, parce que ses bras se trouvaient engagés sous son manteau.

Montlouis, qui venait par derrière, avait l'âme trop généreuse pour rester spectateur indifférent d'un combat aussi inégal. Tirant son épée, il courut pour soustraire cet inconnu à la fureur de ses ennemis, peut-être dans l'intime conviction que c'était un huguenot.

A la vue du cornette qui venait à eux d'un air résolu, les assaillants voulurent se mettre en garde ; mais, en lâchant l'étranger, ils lui donnèrent la facilité de débarrasser ses bras, ce qu'il fit, en montrant deux pistolets, qui mirent en fuite les plus acharnés.

- Vive Dieu ! Monsieur, vous venez de l'échapper belle ! dit Montlouis tout essoufflé.

- Merci, mon jeune ami, sans vous, ces enragés m'auraient tué ! Mais, croyez-moi, éloignez-vous promptement, parce qu'ils vont revenir en bien plus grand nombre.

- Je n'ai pas peur de cette canaille !

- Par l'enfer ! Ces gens vous feraient un mauvais parti, ne les attendez pas !

- Je vais suivre votre avis.

- Adieu, mon brave défenseur !

L'étranger serra la main de Montlouis, puis, piquant des deux, il partit au galop.

Le cornette poursuivit son chemin ; mais, il n'avait pas fait cent pas, qu'il fut assailli par une foule considérable.

Voilà, crièrent plusieurs hommes du peuple, le chien de huguenot qui a tiré son épée contre nous pour délivrer son confrère impie ! Châtions son insolence !

- Bah ! dit un boucher en montrant un long couteau, nous n'aurons jamais de repos, tant que cette race maudite existera !

- Exterminons-le ! hurla la foule.

Montlouis vit qu'il était perdu, s'il ne lui arrivait pas un secours inespéré. Cependant, l'épée à la main, il trouvait encore moyen d'empêcher cette multitude en désordre de le saisir, lorsque, d'une fenêtre qui s'ouvrit, une voix de femme cria avec une émotion intraduisible "M. de Montlouis, adossez-vous promptement contre la porte de cet hôtel. "

En entendant ces paroles, le cornette redoubla d'énergie ; ses yeux lançaient des éclairs, et il s'escrimait si bien, qu'il parvint à écarter la foule jusqu'à la porte désignée. Elle s'ouvrit presque aussitôt pour lui livrer passage, puis on la referma.

Le peuple, voyant sa victime lui échapper, menaçait, dans sa fureur, de pénétrer de vive force dans l'hôtel, et de se livrer aux plus grands excès de vengeance. Déjà quelques pierres avaient été lancées dans les croisées, et les cris « Mort aux huguenots ! mort à ceux qui les protègent ! » augmentaient, quand un prêtre vénérable parut sur le seuil de la porte que ces forcenés se mettaient en devoir de soulever avec des leviers.

- Mes enfants, dit-il, avez-vous oublié les sublimes paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ : « Pardonnez à vos ennemis ! »

- Point de pardon pour les hérétiques ! répondit la foule.

- Si vous n'êtes pas assez chrétiens, reprit le vieux prêtre avec feu, pour pardonner à un homme dont vous croyez avoir à vous plaindre, de quel front osez-vous paraître devant Dieu, lorsqu'il vous demandera compte de votre vie !

- Nous ne pouvons déplaire au ciel en exterminant les hérétiques et les blasphémateurs ! Quoi ! misérables que vous êtes ! Notre Seigneur est mort en croix pour sauver les hommes, et vous voulez, dans un accès de colère, précipiter une âme dans les enfers ! Donnez donc au moins à ce jeune huguenot le temps de se convertir.

- Les huguenots sont trop endurcis pour changer !...

- Je ne désespère pas, moi, de le ramener dans la bonne voie.

- Mon père, vous perdrez votre temps !

- Avec l'aide de Dieu, on vient à bout de tout.

Le vieux prêtre harangua quelque temps encore la multitude, dont l'exaltation diminuait sensiblement. La majeure partie de la foule était composée de femmes qui finirent par se laisser attendrir, et menacèrent même les hommes les plus acharnés, d'en venir contre eux à des voies de fait, s'ils ne renonçaient pas à leurs mauvaises intentions. Le calme se rétablit peu à peu, et la populace s'étant dispersée, le prêtre rentra dans l'hôtel.

Montlouis était trop occupé à se défendre, pour reconnaître la voix qui lui avait parlé ; mais voyant encore là une chance de salut, il avait suivi le conseil qu'on venait de lui donner. Sans s'en douter, le cornette était près de l'hôtel du comte de la Sénardière, lorsque ses ennemis vinrent fondre sur lui. Le comte, ayant une attaque de goutte sérieuse, s'entretenait avec M. Blanchard, qu'il avait fait appeler, lorsque les scènes que nous venons de raconter, commencèrent dans la rue.

Angèle, ayant ouvert sa fenêtre, fut saisie d'épouvante à la vue du péril dont les jours du cornette étaient menacés ; mais, cédant à une heureuse inspiration, elle lui cria de s'adosser contre la porte de la maison, puis elle courut chercher M. Blanchard, pour qu'il allât lui ouvrir, et calmer par ses angéliques paroles cette multitude furieuse. On ne peut se figurer quelle fut la joie et l'étonnement d'Arthur, quand Blanchard l'eut conduit dans une salle basse, où il aperçut sa libératrice.

- Oh ! mademoiselle ! dit-il en tombant à ses genoux, les yeux fixés sur elle et les bras pendants, comme dans une espèce d'extase.

- Monseigneur, dit Angèle encore toute tremblante d'effroi, j'ai eu bien peur pour vous ! Ces méchants voulaient vous tuer !

- Tous les périls que j'ai courus aujourd'hui, je les aurais bravés si j'avais su obtenir par là l'insigne faveur de vous voir. Ah ! Je n'en veux pas à mes ennemis de m'avoir attaqué, puisqu'ils m'ont rendu le plus heureux des hommes !

- Monseigneur, dîtes-vous bien vrai ?

- Doubteriez-vous de mes sentiments ?

- Oh ! Non, se hâta de dire Angèle en faisant un geste avec sa main, que le cornette saisit, pour y déposer un baiser brûlant. - Non ! Monseigneur, reprit-elle en soupirant, je n'ai jamais supposé l'ombre d'une mauvaise qualité dans votre âme généreuse... au contraire. Mais il y a des préjugés, ou peut-être des devoirs imposés par le monde, qu'un gentilhomme est obligé de suivre pour ne point déroger à la noblesse de son blason...

- Mon Dieu, qu'importent les préjugés ? ...

- C'est que, Monseigneur, vous me croyez la fille du comte de la Sénardière, et...

- Et vous ne l'êtes pas, M. de la Courbejolière m'a tout appris...

- Comment ! Monseigneur, vous savez que je suis une jeune fille sans nom, sauvée de la mort par une bohémienne, et élevée par la pieuse générosité d'une noble dame ? Vous savez tout cela, Monseigneur, et vous n'avez pas oublié la pauvre enfant trouvée ? ...

- Il me reste encore à entendre un mot de votre bouche, un mot qui décidera du bonheur de ma vie ! Dites-moi, me trouvez-vous digne de mériter la seule chose que j'ambitionne au monde, votre amour ?

- Ah ! mon ami ! dit Angèle, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

- Mon ami, avez-vous dit ; vous m'aimez donc, Angèle, je peux donc croire à une telle félicité ! Oui, vous avez lu dans mes yeux, tout ce que vous m'inspirez d'amour et de dévoilement, vous avez compris la violente passion que vous avez fait naître dans cette âme, dont toutes les pensées sont pour vous.... En apprenant le malheur de votre naissance, mon amour, bien loin de s'affaiblir, a pris une nouvelle force, j'ai compati aux cruels événements qui vous ont ravi votre mère et votre famille. Comme vous, Angèle, j'ai à déplorer une perte irréparable. Mon père est mort assassiné, la nuit où vous avez perdu votre mère ! Dès que j'ai pu porter les armes, quittant ma bonne mère en pleurs, j'ai suivi dans les camps un ami de mon père. Avec lui, j'ai bravé les dangers et l'intempérie des saisons, guidé par deux motifs puissants, la gloire et la vengeance ! Cependant, malgré mon existence agitée, je ressentais un vide dans le cœur, et, parfois, je ne m'en expliquais pas bien la cause. Ma vie s'écoulait dans une pénible indifférence, lorsque vous m'apparûtes, belle et radieuse comme l'étoile qui se montre dans une nuit obscure aux regards attristés d'un voyageur. Alors je vous aimai, Angèle, de toute la force de mon âme ! L'idée seule d'avoir un rival m'exaspéra, puis je savais combien il vous était odieux Quelquefois dans les rêves brûlants de mon imagination, j'avais entrevu une femme belle comme un ange, dont la grâce et le sourire me ravissaient ; j'aurais tout donné pour la voir abaisser sur moi un regard bienveillant, pour sentir sa main trembler dans la mienne, pour entendre sa voix enchanteresse ! Eh bien, ce songe s'est réalisé ! Angèle, vous surpassez encore tout ce que je m'étais figuré de plus parfait. Maintenant je voudrais avoir à vous offrir de la gloire et des richesses à profusion, pour ajouter à votre beauté de reine, tout l'éclat de la grandeur et du luxe. Je voudrais que tout le monde dit en vous voyant, hommage à la plus belle ! à la plus vertueuse ! Oui, maintenant, chère Angèle, il me semble qu'un nouvel horizon s'ouvre devant mes pas ; je ne vois aucune difficulté capable de m'effrayer ; viennent même les coups de l'adversité, je saurai les supporter courageusement, parce qu'il me restera toujours l'amour d'une femme pour soutien.....

- Mon Dieu, mon Dieu, dit Angèle, pouvais-je espérer tant de bonheur !
- Ah ! Faut-il à présent que je sois obligé de m'éloigner de vous !...
- Est-ce que vous voulez quitter Nantes ?
- Peut-être dès demain.... Comprenez tout ce que j'aurai à souffrir lorsque je serai privé du bonheur de vous voir.
- Vous allez courir encore les hasards de la guerre ?
- Probablement.
- Grand Dieu ! Si vous veniez à perdre la vie dans quelque combat ?
- Ma dernière pensée serait pour vous, mon Angèle chérie !
- Mais votre âme, Arthur, si belle, si noble, elle serait damnée !
- Elle irait en paradis vous attendre !
- Hélas ! Vous suivez le chemin de l'erreur.
- Au contraire, c'est celui de la vérité.
- Ah ! J'avais bien entendu dire que les huguenots étaient entêtés.
- Par le salut de mon âme ! Ce serait terriblement dangereux pour notre religion, si la vôtre avait un grand nombre de prédicateurs aussi éloquents que vous.
- Ne parlez pas avec légèreté d'un sujet aussi grave.
- Et bien, laissons là, si vous le voulez, cette discussion religieuse.
- Oh ! Vous vous convertirez, Arthur ! Et Angèle appuya ses mains sur l'épaule du cornette, qui, craignant de se laisser ébranler par cet apôtre à la voix enchanteresse, chercha aussitôt à donner un autre cours à la conversation.
- Vous avez là un beau reliquaire, dit-il en jetant les yeux sur le médaillon qu'Angèle portait au cou.
- C'est le portrait de ma mère ; répondit la jeune fille avec une grande émotion. Puis elle le montra au cornette qui fut frappé de la ressemblance d'Angèle avec cette peinture.
- J'espère, reprit-elle, qu'un jour cette amulette me fera retrouver ma famille.
- Oh ! N'en doutez pas, Angèle !

Dans ce moment, le recteur de Saint-Lumine vint les interrompre. Après avoir calmé la fureur des ennemis du cornette, M. Blanchard s'était empressé de retourner près de M. de la Sénardière pour le rassurer. Le comte, en entendant de son lit le bruit de l'émeute populaire, s'était figuré, avec assez de raison, qu'on allait piller son hôtel, et cette terrible attente l'avait singulièrement effrayé.

Montlouis, en voyant M. Blanchard, se hâta de lui témoigner toute sa reconnaissance. Le vieux prêtre lui répondit avec une touchante humilité qu'il n'avait fait que son devoir. Puis il s'offrit de reconduire le cornette à son hôtel pour le protéger en cas de mauvaise rencontre. Montlouis refusa d'abord, mais vaincu par les instances d'Angèle, il accepta la sauvegarde du prêtre catholique, protection plus puissante alors à Nantes qu'une escorte d'hommes armés.

Au moment où M. Blanchard ouvrait la porte pour sortir, Arthur saisit la main d'Angèle et la baisant :

- Vous me serez toujours fidèle ? dit-il à voix basse.

- Je le jure sur le portait de ma mère ! répondit la jeune fille émue jusqu'aux larmes.

- Chère Angèle, donnez-moi ce ruban, pour que je le porte attaché à mes armes en souvenir de vous, et comme un talisman dans les combats....

- Le voilà et puissiez vous échapper à tous les périls !

Montlouis pressa encore la main d'Angèle sur ses lèvres, puis il rejoignit le recteur de Saint-Lumine.

- Adieu ! Que le ciel vous protège ! cria la jeune fille à son amant.

Puis pour la première fois de sa vie, elle se prit à verser des larmes de bonheur. La pauvre enfant était si heureuse de se savoir aimée, qu'elle oubliait dans sa joie tous ses maux passés. Le regard animé, elle se promena quelques instants dans son oratoire avec une grande agitation ; elle souriait et pleurait à la fois, enfin, obéissant à une inspiration religieuse, elle s'agenouilla pour remercier le ciel dans une fervente prière.

CHAPITRE XIV

LA VEILLE DU DÉPART POUR MONTAIGU.

Trois jours après la procession des capucins, un régiment de cavalerie, commandé par le mestre-de-camp Gersay, entra dans la grande cour du château de Nantes, pour y recevoir les armes et les munitions dont il avait besoin. Les bottes et les vêtements des cavaliers étaient couverts de poussière, et leurs chevaux paraissaient fatigués d'une longue course.

- Eloi, dit un soldat à son camarade, est-ce que nous n'allons pas débrider, lorsque nos flasques seront pleines de balles ?

- Je n'en sais ma foi rien !

- Où diable veulent-ils nous mener ? reprit le questionneur en s'adressant au trompette, à qui le capitaine venait de donner des ordres.

- Comment, Landry, dit celui-ci, tu ne sais pas où nous allons ?

- Non, Mort-Dieu ! Je vois qu'on se prépare à faire le coup de feu, ce qui ne me déplaît pas, surtout si nos chefs ne se montrent pas trop sévères à l'égard des soldats qui vont à la picorée... Mais, où Monseigneur le duc de Mercoeur doit-il nous conduire ? Il y a là devant nous des canons de gros calibre pour battre des murailles en brèche, est-ce que nous irions faire le siège d'une ville ?

- Pardieu ! reprit le trompette, nous allons déloger la garnison de Montaigu.

- Le duc de Mercoeur, demanda Landry, nous accordera-t-il le pillage de la ville ?

- C'est probable, car les maudits soldats du Béarnais en ont assez fait endurer de toutes les façons aux catholiques.

- Oui, oui, c'est une justice à exercer !

- Quel immense avantage pour le soldat, dit Landry avec joie ; un seul jour de guerre peut l'enrichir mieux que s'il recevait dix ans de solde tout de suite. Nous leur reprendrons le butin qu'ils ont amassé ; puis, par esprit de vengeance, nous houspillerons toutes les jolies huguenotes...

- Ah ! reprit Eloi, ces damnés parpaillots font les fiers depuis la bataille de Coutras. On dit qu'ils se vantent à présent de ne plus craindre les soldats catholiques. Nous verrons s'ils sont aussi braves à l'action qu'en paroles !...

- A la première rencontre, j'aurai du plaisir, dit le trompette, à leur décharger mes pistolets dans le visage, en restitution d'un coup de sabre qu'un cavalier reistre (1) m'a donné à Coutras, au moment où je sonnais la charge.

- A quelle heure partirons-nous ?

- Demain, à la pointe du jour.

Depuis l'arrivée du régiment de Gersay, le capitaine de Mauléon se tenait immobile près de l'énorme puits que l'on voit en entrant à droite, dans la cour du château de Nantes. Sa physionomie était plus sombre encore que de coutume, et le spectacle guerrier qui se passait devant ses yeux, semblait moins l'occuper qu'une de ces idées dominantes, dont la puissance impérieuse torture l'esprit, sans qu'aucune distraction puisse lui apporter le moindre soulagement. Son regard était fixe, et parfois il tourmentait machinalement le poignard suspendu à sa ceinture. Au bout de quelque temps, il s'approcha du mestre-de-camp Gersay, avec qui il s'entretint quelques minutes d'un air distrait, puis il rentra dans sa chambre, où il trouva son valet occupé à fourbir ses armes.

- Joseph, dit le capitaine, tu as bien reconnu M. de Montlouis, dans ce gentilhomme assailli par la populace, il y a trois jours.

- Oui, Monseigneur, et sans Mlle de la Sénardière, il aurait été mis en pièces.

- Les imbéciles, grommela Mauléon, que ne l'ont-ils fait !

- Heureusement, pour ce jeune huguenot, un vieux prêtre s'est apitoyé sur son sort, et l'a sauvé, en apaisant la fureur des catholiques.

- Il aurait mieux fait de rester tranquille.

- Bien des gens sont de votre opinion, Monseigneur, car, en vérité, on ne comprend pas quelle pitié peuvent inspirer ces chiens de réformés !

- Est-il demeuré longtemps dans l'hôtel du comte de la Sénardière.

- Monseigneur, je ne sais pas au juste combien il y est resté ; seulement, une heure après le péril qui l'avait menacé, j'ai vu M. de Montlouis passer sur le pont de la Poissonnerie avec le vieux prêtre catholique.

- Va dire au sergent Roussel de venir me parler à l'instant même ! reprit le capitaine avec emportement.

- Oui, Monseigneur. Et le valet sortit.

- Ah ! se dit Mauléon, quand il fut seul, Montlouis ne m'échappera pas cette fois. Ayant obtenu ce matin du duc de Mercoeur, l'ordre de faire arrêter tous les huguenots suspects, je vais pouvoir me venger sans bruit, en faisant jeter dans un obscur cachot mon rival téméraire ! Combien il pleurera son amante, et me maudira, lorsque je l'aurai pour jamais enseveli dans une de ces prisons, dont les voûtes sont sourdes aux plaintes des captifs, et leur servent de tombeau!

Une joie féroce se peignit alors sur le visage du capitaine, ses yeux brillèrent comme ceux d'un tigre en apercevant sa proie, et il fit entendre de sinistres éclats de rire.

(1) Cavalier allemand

- Les circonstances me servent admirablement, pensa-t-il encore. Si j'avais tué ce jeune huguenot, Mlle de la Sénardière, qui l'aime éperdument, n'aurait jamais pu me pardonner d'avoir trempé mes mains dans son sang ; tandis qu'en le faisant disparaître de la sorte, elle n'accusera d'être les auteurs de sa mort, que les rigueurs de la prison ou la négligence du geôlier.

Pour assurer ma vengeance, il me suffira de faire mettre M. de Montlouis dans un cachot profond qui ne sert jamais, parce que les eaux de la Loire le remplissent une partie de l'année. Les soldats, qui seront témoins de son emprisonnement, devant me suivre demain au siège de Montaigu, tout le monde ignorera qu'un homme se meurt de faim et de désespoir dans cette espèce de puits, où je dirai à mon retour qu'on l'a oublié...

Dans ce moment le sergent Roussel entra

C'était un vieux militaire qui avait blanchi sous le harnais. Plusieurs cicatrices couvraient son visage, et sa physionomie avait quelque chose de dur, qui dénotait un homme habitué aux rudes travaux de la guerre, et, à n'en pas douter, esclave de la discipline.

- Sergent, dit Mauléon, vous allez prendre dix hommes bien armés.

- Oui, mon capitaine.

- Vous irez à l'hôtellerie de la Sirène.

- Oui, mon capitaine.

- Après avoir posé des sentinelles pour en garder toutes les issues, vous arrêterez, par ordre de Monseigneur le duc de Mercoeur, trois huguenots qui y logent : M. de Montlouis, le comte de la Courbejolière et un capitaine nommé Roger de Lommeau.

- Oui, mon capitaine.

- Après vous en être emparé, vous les amènerez au château.

- Mais si ces gentilshommes voulaient faire de la résistance ?...

- S'ils font la moindre difficulté pour rendre leur épée, vous les arquebuserez.

- Mon capitaine n'a rien autre chose à m'ordonner ?

- En les amenant ici, vous aurez soin de les placer au milieu de vos soldats, de façon à ce qu'ils ne puissent parler à personne. Si par hasard le plus jeune des trois faisait le moindre mouvement pour se mettre en liberté, je vous charge spécialement de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

- C'est donc un ennemi bien dangereux ? se hasarda de demander le sergent.

- Vous ne pouvez manquer de plaire à Monseigneur de Mercoeur, en tuant ce gentilhomme réformé, qui a gagné son grade de cornette à la bataille de Coutras, et méprise, m'a-t-on dit, les soldats catholiques.

- Maugrebleu ! s'écria le sergent que ces paroles irritèrent, le faquin se croit plus hardi que nous ; eh bien, qu'il bouge quand je l'aurai en mon pouvoir ! Et pour le punir de son orgueil, je l'enverrai se pavaner dans l'autre monde !

- Hâtez-vous d'exécuter les ordres que je viens de vous donner.

- Capitaine, avant qu'il soit une demi-heure, vous serez satisfait.

CHAPITRE XV

MONTAIGU

A huit lieues de Nantes, sur les confins du Poitou, dans cette partie de la Vendée nommée le Bocage, est située la petite ville de Montaigu. Bâti dans un endroit assez pittoresque, au bord d'une petite rivière dont le rivage est couvert d'aulnes, Montaigu aujourd'hui n'a rien de remarquable, si ce n'est des restes de douves profondes encore bien conservées, et quelques maisons ruinées par le feu dans les guerres de la Vendée.

On ne voit presque plus de vestiges du château fort, qui, bâti sur un rocher comme un nid d'aigle, avait été occupé par les catholiques et les huguenots, tour à tour, dans les guerres de religion, comme il le fut ensuite par les Vendéens et les républicains à une époque plus rapprochée de nous.

La vieille forteresse aux murs noircis avait bravé tous les outrages du temps et des tempêtes politiques, lorsque le marteau de la bande noire, mille fois plus barbare, est venu la détruire. Malheureusement pour les arts, dans notre siècle d'égoïsme, il se trouve bien des gens qui ne voient dans une ruine riche en souvenirs que le gain qu'on en peut retirer en la démolissant. Rien n'est sacré pour ces hommes qui vendent jusqu'à la cendre des tombeaux ! En détruisant la chapelle du château de Montaigu, l'un des principaux entrepreneurs trouva dans une tombe une bague enrichie d'un superbe diamant ; aussitôt il partit pour Nantes, afin de faire estimer cet objet dont il espérait une grosse somme d'argent ; mais en arrivant dans cette ville, il eut un cruel désappointement, la pierre précieuse s'était perdue en route.

En 1588, lorsque le duc de Mercoeur vint assiéger Montaigu, le mur d'enceinte avait des brèches dont la réparation n'était pas encore achevée.

La garnison, commandée par La Luzerne et le sieur de Colombière, n'était pas nombreuse, mais en revanche pleine de courage. En apprenant la marche du duc de Mercoeur, beaucoup de gentilshommes réformés du pays étaient venus se renfermer dans cette place.

Vers onze heures du matin, par un soleil brûlant du mois d'août, six jeunes gentilshommes sortirent du château en s'entretenant d'un sujet qui paraissait vivement les intéresser.

- Oui, Messieurs, disait l'un d'eux, avant qu'il soit deux heures, nous verrons, je vous jure, le duc de Mercoeur attaquer Montaigu.

- Nozay, demanda son voisin, puisque tu es allé ce matin à la découverte, dis-nous donc dans quel endroit sont les troupes catholiques ?

- Elles sont campées à une lieue d'ici, près le bourg de Saint Georges.

- Le duc de Mercoeur a voulu nous surprendre en catimini ?

- Oui, mais pour lui montrer combien nous sommes sur nos gardes, nous ferons une sortie si chaude pour l'aller saluer à son arrivée, qu'il comprendra de suite qu'il n'a rien de mieux à faire que de s'en retourner d'où il vient.

- Le gouverneur de Bretagne a voulu jouer au plus fin ; mais, en apprenant que le roi de Navarre est parti de la Rochelle pour venir à notre secours, peut-être n'osera-t-il pas l'attendre. La promptitude du Béarnais est connue aussi dans quelques jours, j'espère que nous le verrons à notre tête.

- Ah ! tant mieux ! dirent tous ces jeunes gens avec enthousiasme ; commandés par notre vaillant chef de parti, nous ne pouvons manquer de vaincre.

- Cordieu ! dit Nozay, je me souviendrai toujours des belles charges que nous fit faire le roi de Navarre, à la bataille de Coutras, contre les pistoliers de M. de Montigny, qui, ayant voulu tenir ferme contre nous, eut son cheval tué sous lui et fut fait prisonnier. C'est là que notre ami Arthur de Montlouis se distingua si bien sous les yeux du roi.....

- Ce qui lui a valu le grade de cornette, interrompit Concise, beau jeune homme dont le regard un peu sombre s'anima en entendant prononcer le nom de son ami.

- Messieurs reprit Nozay en riant, vous avez dû remarquer comme moi la grande sympathie de caractère qui existe entre Montlouis et Concise. Vrai Dieu ! On dirait Nisus et Euryale, les deux jeunes guerriers dont parle Virgile dans son Énéide, poème sublime que je n'ai pas revu depuis ma sortie du collège.

- Si mon amitié est grande pour Montlouis, reprit Concise, cela ne m'empêche pas de m'estimer très heureux d'être de vos amis, et vous me verrez toujours disposé, à faire tout mon possible pour mériter ce titre.

- Nous n'en doutons pas ; mais pourquoi refusez-vous d'être bon diable comme nous, lorsqu'on nous accorde le pillage de quelque ville, où il se rencontre de jolies papistes. Au contraire, on dirait que vous nous reprochez de profiter du droit accordé au vainqueur, comme si en pareil cas, nous n'avions pas une bonne excuse à donner.

- Sans doute, les lois de la guerre autorisent toutes ces violences.

- Et puis l'occasion fait le larron, comme l'a dit très judicieusement notre chef de parti.

- Plus souvent, je crois, on pourrait dire que le larron est charmé de trouver l'occasion.

- Comme tu voudras ... Mais, Dieu me damne ! C'est Arthur de Montlouis qui s'avance vers nous !

- Oui ! dit Concise, c'est bien lui ! Et aussitôt il courut à la rencontre de son ami.

Montlouis fut accablé de questions par tous ces gentilshommes de sa connaissance dont il pressa la main.

- En apprenant que le duc de Mercoeur arrivait dans l'intention d'assiéger Montaigu, dit Concise, j'ai eu peur de ne pas te voir arriver assez à temps pour prendre part aux combats qui vont se donner devant les murailles de cette petite ville...

- Bah ! ajouta Nozay, j'aurais parié cent contre un que Montlouis serait de la fête.

- Quand il s'agit de tirer l'épée pour la défense de notre cause, dit Arthur, on est heureux, Messieurs, de se trouver en aussi bonne compagnie que la vôtre. Assurément, c'eût été pour moi un mortel déplaisir, si je m'étais trouvé dans l'impossibilité de venir rejoindre ma cornette.

- Est-ce qu'on a voulu vous arrêter dans cette ville de Nantes, plus hostile aux huguenots qu'aucune cité de France ?

- L'ordre a été donné de nous saisir et mettre en prison ; heureusement que nous étions déjà sortis de la ville, lorsqu'on s'est mis en peine de l'exécuter.

- On vous avait donc avertis bien à propos ?

- Oui, un ami inconnu nous avait fait parvenir le matin un billet conçu de la sorte : “Messieurs de la réforme, l'épervier plane sur sa proie dans le dessein de s'en emparer. Avant que cet ennemi formidable ne fonde sur elle, une prompte fuite peut la mettre à l'abri de ses serres cruelles. ” Comme les projets du duc de Mercoeur nous étaient à moitié connus, nous vîmes aussitôt ce qu'il y avait pour nous de mieux à faire après un pareil avertissement.

- Pardieu dit Concise, vous avez fait seller vos chevaux et sans avoir la politesse d'aller dire adieu à l'aimable gouverneur de Bretagne, qui voulait prendre soin de votre logement, vous avez gagné la campagne pour venir nous trouver à Montaigu.

- Messieurs, interrompit Nozay, rendons nous à la taverne du *Chêne-Vert*, où j'ai commandé à la veuve Guilbaud, l'aubergiste, un excellent dîner qui nous donnera des forces pour frapper vigoureusement sur l'ennemi, dans la sortie que nous ferons bientôt, car, comme la dit Homère en parlant de ses guerriers, “ Quand les hommes ont bien repu, ils combattent tout le jour. ”

- Diable ! Mon cher Nozay, dit Montlouis en riant, je ne t'avais jamais vu étaler tant d'érudition. Est-ce que sous le harnais du soldat tu cultives les belles-lettres ?

- Les belles-lettres qui charment mes loisirs consistent à lire et à écrire les billets de galanterie qui servent à nourrir une intrigue amoureuse.

- Cependant tu nous fais des citations admirables.

- C'est que cette pensée du poète m'avait singulièrement frappé. Et, cordieu ! Mon cher, je voudrais que pour fêter ton arrivée parmi nous, il nous fut possible de tuer le veau gras, mais nos lansquenets n'ont pas été à la picorée depuis trois jours. C'est égal, nous tâcherons de suppléer à ce mets par quelques bonnes bouteilles de vin que nous avons trouvées dans les caves du château de la Sénardière.

- Comment, dit Montlouis avec vivacité, vous avez pillé le château de la Sénardière ?

- Oui, que trouves-tu donc là de si étonnant ? A la vérité, le comte de la Sénardière est demeuré neutre ; mais comme il s'est mis sous la sauvegarde des ligueurs de Nantes, sans doute parce qu'ils lui inspiraient plus de confiance que les réformés, je ne me suis pas fait scrupule, en l'absence du comte de la Courbejolière, qui le protégeait, de piller son château dans une de nos dernières excursions. Ce qui m'a singulièrement contrarié, c'est de n'avoir pas trouvé dans le manoir la fille de ce vieux gentilhomme goutteux qu'on dit être d'une beauté ravissante.

- J'espère que tu l'aurais respectée ! dit Montlouis avec un accent de voix qui parut étrange à Nozay.

- Dieu me damne ! Il paraît que les leçons de morale de Roger de Lommeau ne sont pas faites en pure perte, car si Montlouis continue il deviendra aussi sévère pour la discipline militaire, que l'est le rigide capitaine La Noue Bras-de-Fer.

- Tout officier en sous ordre est coupable, quand il agit sans consulter la volonté de ses Supérieurs.

- Allons, Messieurs, point de dispute, dit Concise, et rendons-nous au *Chêne-Vert*.

- Oui, oui, s'écrièrent les autres, pendant que vous vous échauffez le sang, le dîner refroidit.

Alors, en causant de choses diverses, tous s'acheminèrent vers la taverne de la veuve Guilbaud. Les reproches de Montlouis avaient un peu altéré la belle humeur de Nozay ; mais ce faible nuage se dissipa bien vite. Le caractère de ce jeune officier était d'une grande légèreté. Enrôlé de bonne heure dans l'armée des huguenots, il n'avait pu voir d'abord tous les excès que commettaient, les troupes de son parti sans que son cœur se révoltât. Alors il n'avait qu'une noble ambition, celle d'acquérir de la gloire, en versant son sang pour la cause qu'il avait adoptée. Mais un spectacle qui nous fait éprouver une impression désagréable quand il se présente pour la première fois à nos regards, perd beaucoup de son effet, et finira même par nous émouvoir très faiblement, si nous l'avons sans cesse sous les yeux. Nozay, livré à lui-même au milieu de la licence des camps, finit par s'y habituer, puis il ne tarda pas à imiter ceux qu'il avait justement blâmés d'abord. Cependant, malgré la dépravation de ses mœurs et les fautes énormes dont il s'était rendu coupable, on trouvait chez lui des vertus de soldat, telles que le courage, la fidélité à sa parole, et des sentiments de générosité qui l'auraient porté à faire des sacrifices s'il avait trouvé l'occasion de rendre service à un ami. Nozay avait le caractère naturellement gai et insouciant. Moins querelleur que beaucoup d'autres gentilshommes de son âge, dans les nombreux duels qu'il avait eus, il ne lui était pas arrivé souvent de provoquer le premier ses adversaires, et pourtant il possédait l'art de l'escrime au suprême degré.

En entrant dans la taverne du *Chêne-Vert*, nos jeunes huguenots aperçurent dans le foyer de la cuisine une oie à la broche, dont la couleur dorée était fort appétissante, et qui en même temps exhalait un parfum très agréable. En outre, un grand nombre de viandes, diversement accommodées, étaient à chauffer sur un fourneau en attendant qu'on les servit dans la pièce voisine, sur une table couverte d'une nappe ouvragée prise par un soldat au pillage du château de la Sénardière.

L'hôtesse du *Chêne-Vert* avait acheté tout son linge de table aux maraudeurs qui le lui vendirent en revenant de leurs expéditions, pour quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie.

Les plats et les assiettes qui couvraient la table offraient un étrange assemblage ; à côté d'une assiette ou d'un plat, dont la matière peu précieuse était de terre ou d'étain, on en voyait d'autres en argent, sur lesquels étaient gravées les armes des seigneurs catholiques à qui on les avait pris. Des coupes d'argent artistement ciselées, étincelaient près de verres mesquins. Sur ces beaux vases, que ces jeunes officiers s'étaient appropriés par droit de conquête, disaient-ils, presque tous s'étaient amusés à graver avec la pointe de leur poignard une devise, ou un nom qui leur était cher.

La veuve Guilbaud se donnait beaucoup de mouvement pour que rien ne manquât à son dîner. C'était une petite femme de vingt-cinq ans, fraîche et ayant de jolis yeux. L'habitude qu'elle avait de se trouver sans cesse au milieu de jeunes officiers huguenots, dont les mœurs étaient loin d'être irréprochables, lui avait attiré une réputation suspecte. Si bien que les autres aubergistes de la ville disaient publiquement, soit par jalousie, soit à juste titre, que c'était un grand bonheur pour son mari d'être mort avant que Montaigu fût occupé par une garnison de huguenots. Malgré tout ce que l'on pouvait dire sur son compte, l'hôtesse du *Chêne-Vert* continuait au grand avantage de sa fortune, si ce n'est de sa réputation, un état qui dans peu devait considérablement l'enrichir. Aussi personne à Montaigu n'avait plus peur qu'elle de l'armée du duc de Mercoeur. Elle songeait en tremblant, qu'en un seul jour elle pouvait perdre tout ce qu'elle avait pris tant de peine à amasser. Puis elle savait que le gouverneur de Bretagne avait promis aux habitants de Nantes de démolir les fortifications de Montaigu, afin de mettre cette ville dans l'impossibilité de servir de refuge aux troupes d'aucun parti. De toute

façon, le triomphe des catholiques accomplissait sa ruine, tandis que celui des huguenots ne pouvait manquer d'ajouter encore à ses richesses.

- Allons, notre charmante hôtesse, dit Nosay, le grand ordonnateur du festin, il faut que vous mettiez un couvert de plus pour ce gentilhomme.

- Ah ! Je n'ai pas encore eu l'honneur de voir monseigneur ici, dit l'aubergiste, en regardant Montlouis, à qui elle fit une révérence et un sourire qu'elle s'efforça de rendre le plus gracieux possible.

- Mon Dieu ! reprit Nozay, vous le reconnaîtrez maintenant, fût-il entre mille, car si l'on en juge à la façon aimable avec laquelle vous l'accueillez, il a dut vous faire une forte et durable impression. En disant cela, Nozay s'approcha avec une galanterie toute soldatesque de Mme Guilbaud à qui il voulut donner un baiser.

- Allons, monseigneur, laissez-moi, dit l'aubergiste en s'enfuyant dans la cuisine.

- Oh ! oh ! la belle, vous êtes bien sauvage aujourd'hui !

- Morbleu ! Nozay, dirent les autres gentilshommes en riant, calme-toi un peu, ou sans quoi nous devons nous attendre à te voir faire d'étranges folies lorsque tu auras dîné.

- Ah ! Il va falloir boire et manger solidement, car, tous, nous allons dîner sans avoir la certitude de souper ce soir. Et, ma foi, quand on a quelques heures de vie d'assurées, bien fou à mon avis, qui ne sait pas en profiter !.....

- Il ne faut pas s'enivrer, dit Montlouis, quand on a dessein de monter à cheval pour courir sur l'ennemi.

- Pourvu qu'on puisse se tenir ferme en selle, il n'y a aucun inconvénient. J'ai connu un pistolier du roi de Navarre, qu'on voyait souvent peu solide sur les jambes lorsqu'il était pour monter à cheval, et qui dans l'action se battait admirablement, sans qu'il lui soit jamais arrivé de tomber, si ce n'est le jour où il fut atteint d'une arquebusade à la tête, dont il expira sur le champ.

Le dîner étant servi, tous se mirent à table après avoir accroché leurs épées le long des murailles. La conversation devint bientôt générale. L'habitude qu'ils avaient de se battre presque tous les jours, faisait qu'ils ne parlaient pas le moins du monde du combat qu'ils s'apprétaient à livrer aux catholiques. Ils se racontaient mutuellement les faits d'armes auxquels ils avaient pris part, et les aventures galantes dont ils avaient été les héros. Ces derniers récits étaient souvent embellis et quelquefois même inventés par l'imagination du narrateur.

Au milieu du vacarme que produisaient ces voix en parlant toutes ensemble dans des tons différents Montlouis causait avec son ami Concise. Tous les deux unis par la plus étroite amitié, avaient bien des choses à se dire depuis qu'ils ne s'étaient vus, et ils auraient bien voulu se trouver seuls pour parler en toute liberté.

Cependant les têtes commençaient à s'échauffer, et déjà l'on pouvait s'en apercevoir facilement, aux cris et aux bruyants éclats de rire que faisaient entendre ces jeunes gens chez qui la raison commençait à être obscurcie par peurs du vin.

- Silence ! Messieurs, cria Nozay de toute sa force, sans pouvoir obtenir ce qu'il demandait.

- Silence ! reprit-il, et cette fois il parvint à se faire entendre.

- Quelle manie te prend de vouloir nous rendre muets ? dit son voisin. - Cordieu ! vive le bruit et la joie en un festin !

- C'est au contraire pour que chacun puisse parler de façon à intéresser les autres, qu'il est nécessaire de garder le silence un instant.

- Allons, Messieurs, écoutons ce que Nozay va nous dire d'intéressant !

- Oui, oui, écoutons !....

- Messieurs, dit Nozay, pour le moment, cessons ce vacarme d'enfer, et que chacun nous fasse le récit d'une aventure dont il a été le héros ou le témoin.

- Très bien !.... Mais qui va commencer ?

- C'est au plus élevé en grade qu'appartient cet honneur.

- M. le cornette de Montlouis aura donc, le premier la parole ?

- Oui et cordieu ! A son air sentimental, je parierais qu'il s'est laissé prendre aux charmes de quelque jolie Nantaise. On dit que la séduisante duchesse de Mercoeur s'environne, comme la perfide Catherine de Médicis, d'un escadron de jeunes beautés, dont les charmes ne servent pas peu à maintenir dans son parti un grand nombre de gentilshommes ?

- En effet, répondit Montlouis, j'ai toujours vu près de la duchesse des femmes d'une beauté admirable.

- Et je ne doute pas qu'en galant chevalier tu aies offert tes hommages à l'une d'entre elles.

- Ah ! Mon cher, ces dames auraient mal reçu un huguenot.

- Allons, pas tant de modestie ; depuis madame Eve, notre mère, les femmes ont toujours accordé la préférence au fruit défendu.

- Cependant elles n'ont pas toutes affaire à des gens pleins de ruses et de finesses comme l'était le serpent tentateur.

- Bah ! Quand un homme veut séduire une femme, le diable est toujours là pour lui souffler la leçon.

- Eh bien, je suis curieux de savoir comment en pareilles occasions, messire Satanas t'a servi jusqu'à ce jour.

- Moi, pardieu ! j'ai eu plus d'une déception !

- Mais, je parierais que tu es amoureux de quelque cruelle, ou peut-être d'une riche héritière, dont les parents catholiques ne se soucient pas d'avoir pour gendre un réformé. Oui, je t'ai toujours connu un caractère porté à la mélancolie, mais aujourd'hui c'est bien pis, tu as la gravité d'un ministre ; et comme je te l'ai déjà dit, si tu continues, tu deviendras aussi rigide que le capitaine La Noue Bras-de-Fer ! Homme d'un grand mérite, il faut l'avouer, mais que je ne compte pas au nombre de mes amis.

- Pourquoi donc, reprit Montlouis, tandis que les autres, excepté Concise, se parlaient tout bas à l'oreille en souriant.

- Pourquoi ; je vais vous le dire, mais auparavant, il faut que chacun à mon exemple se verse une rasade pour être plus disposé à prendre part au fâcheux événement que je vais vous raconter.

- Voilà un admirable préambule, répondirent les convives, et ils se mirent à boire d'un vin extrêmement capiteux, qu'on venait d'apporter sur la table.

- Messieurs, reprit Nozay aux trois quarts ivre, après la bataille de Coutras, M. de La Noue avait placé dans un petit bourg aux environs de la ville de Luçon une garnison d'une vingtaine de soldats, dont il m'avait établi le chef, en m' enjoignant de veiller à ce que les habitants

n'aient en rien à se plaindre de la présence des soldats huguenots, qu'il leur laissait pour les protéger et non pour qu'ils en souffrissent. Ce n'était pas chose facile, que de faire observer de tels ordres à des soldats souvent mal payés qui avaient pris l'habitude et trouvaient bien plus avantageux de vivre aux dépens des gens chez qui ils logeaient. Cependant tout aurait bien été, je crois, sans un événement auquel je prêtais les mains, n'en ayant pas calculé toutes les conséquences. Non loin du bourg que j'occupais avec mes vingt hommes, il y avait un couvent de religieuses qui passait pour être fort riche. Saint-Sauveur (tel était le nom de ce monastère), n'avait jamais été pillé depuis le commencement des guerres de religion, parce que les nonnes avaient offert à plusieurs reprises des sommes considérables pour qu'on les laissât en repos. En outre Saint-Sauveur, environné de fossés, était bâti comme une citadelle avec des tours et des mâchicoulis, sur le sommet d'une colline couverte de bois épais, qui le cachaient aux regards et en rendaient l'approche fort difficile. Les religieuses, dans la crainte d'être surprises, faisaient monter la garde jour et nuit par de nombreux domestiques. Les soldats les inquiétaient beaucoup, parce qu'à chaque instant ils étaient à rôder aux environs du couvent, afin de découvrir un point qui pût être forcé dans un coup de main. Cependant ils auraient longtemps examiné ces hautes murailles sans jamais réussir à pénétrer dans leur enceinte, si la fortune n'était venue nous servir admirablement. Un mendiant qui recevait d'habitude l'hospitalité au couvent de Saint-Sauveur, offrit d'en ouvrir une porte la nuit, si l'on voulait lui donner une somme considérable. Je lui promis trois fois plus qu'il ne demandait, en cas qu'il parvint à nous faire pénétrer dans cette maison dont le pillage devait nous procurer toutes les jouissances à la fois.....

- Ah ! Nozay, tu nous fais venir, l'eau à la bouche ! dirent tous les convives, excepté Montlouis et Concise, dont l'un écoutait froidement, tandis que l'autre paraissait sourdement irrité. Tout étant combiné avec ce mendiant, reprit Nozay, à deux heures du matin je m'acheminai, à la tête de mes hommes, vers la porte du couvent qu'on m'avait désignée. Les cloches sonnaient matines, et nous voyions les fenêtres de la chapelle qui s'illuminaient, lorsque nous arrivâmes, sans être vus, près de l'entrée qu'on devait nous livrer. Le mendiant n'avait pas trompé notre attente ; nous pénétrâmes sans bruit dans une vaste cour, et tout allait à merveille, lorsqu'une nonne, venant à passer à quelques pas de nous, jeta l'alarme en criant de toutes ses forces. Dans un instant toutes les portes furent verrouillées, et c'était un spectacle assez plaisant, que de voir toutes les religieuses, effrayées, mettre la tête aux croisées, pour examiner quel était le nombre de leurs ennemis. Bientôt, nous fûmes attaqués vivement par les domestiques du couvent et par les nonnes elles-mêmes qui nous lançaient toute sorte de projectiles. Alors, j'ordonnai une décharge qui produisit un effet magique. En entendant les coups d'arquebuses, les domestiques s'enfuirent, et les nonnes, épouvantées, poussèrent des cris affreux, comme si elles eussent toutes été atteintes par nos balles. Saisissant ce moment de stupeur, je fis enfoncer une porte, et nous pénétrâmes dans le couvent, où nous fîmes payer cher aux nonnes la résistance qu'elles venaient de nous opposer. Mille tonnerres ! Comme tous ces enragés soldats s'en donnèrent ! Ah ! Il fallait les entendre blasphémer, rire et chanter ! Cordieu ! On aurait dit vingt diables acharnés après ces pauvres nonnettes ! ha ! ha ! ha ! Je n'ai jamais rien vu de plus drôle en ma vie... Bon nombre de mes gens avaient pris des calices et des ciboires, dans lesquels ils buaient le vin de la messe, en chantant des chansons grivoises. D'autres, prenant les religieuses jeunes et jolies par la main, les forçaient à danser des rondes étourdissantes. Mais, pour comble de bonne fortune, il y avait dans un corps de bâtiment où nous n'avions pas encore pénétré, un certain nombre de jeunes filles pensionnaires, appartenant aux meilleures familles catholiques du pays. Mes soldats, en furetant dans tous les recoins, venaient de les découvrir, lorsque nous fûmes tout-à-coup environnés par les pistoliers du capitaine La Noue-Bras-de-Fer qui les commandait en personne. -“ Holà ! cria-t-il d'une voix irritée, qu'on ne laisse échapper aucun de ces pillards !

” Au même instant, ses damnés soldats nous saisirent sans nous donner le temps de nous mettre en garde.

- Maugrebleu ! dit le voisin de Nozay, c'était mal finir, après avoir si bien commencé.

- Vous ne vîtes seulement pas les charmantes pensionnaires ! ajouta un autre.

- Au moment où l'on s'emparait de ma personne, reprit le narrateur, je me trouvais en face d'une adorable jeune fille, qui, je crois, n'a point son égale en beauté. Elle était toute tremblante, et demandait grâce en versant des larmes qui la rendaient plus séduisante encore, lorsqu'à mon grand étonnement, je la vis s'aller jeter entre les bras d'un officier du capitaine La Noue.

- Tu ne pus pas reconnaître cet heureux vainqueur ?

- Non, cet homme disparut aussitôt dans l'obscurité en emportant son doux fardeau.

Concise, le visage enflammé, s'agita vivement sur sa chaise en entendant ces paroles.

- Eh bien, reprit l'interrupteur, comment se termina cette piquante aventure ?

- Fort mal. La Noue, comme vous le savez, est très sévère, si bien qu'on a dit de lui : *La Noue, noue, et ne dénoue pas*. Il fit pendre aussitôt dix de mes soldats, puis il me condamna à être ignominieusement passé par les armes, et ce ne fut qu'à la sollicitation de mes nombreux amis, qu'il voulut bien surseoir de quelques jours à mon exécution. J'écrivis aussitôt au roi de Navarre, pour le prier, tout en faisant l'humble aveu de ma faute, de ne pas permettre qu'un gentilhomme, dévoué à son parti, eût son nom à jamais déshonoré en perdant la vie dans un infâme supplice. “ Sire, lui disais-je, empêchez qu'on ne m'exécute de la sorte, et, puisque j'ai mérité la mort, je vous promets d'aller me faire arquebuser par nos ennemis, à la première rencontre. ” Le bon Béarnais m'accorda un pardon complet, en me recommandant d'être à l'avenir plus obéissant à mes chefs, et surtout de ne plus faire à ma tête, si je tenais à sa conservation. Depuis, La Noue m'a toujours regardé avec froideur, et moi je changerai beaucoup, si jamais je deviens un de ses chauds amis.

- Comment diable ! La Noue vint-il si juste à point, pour jeter le trouble dans une fête qui allait se terminer par une joyeuse orgie ?

- Je n'ai jamais pu le savoir ; les nonnes, quelques jours avant notre entreprise, lui avaient donné une grosse somme pour acheter sa protection. Aussi, leur fit-il rendre tout ce qui pouvait leur être restitué.

- Plus d'une aura conservé un durable souvenir des huguenots ?

- Probablement.

- Mais, dis-nous donc, Nozay, n'as-tu jamais revu cette adorable demoiselle qui sut se déterminer si vite à faire un choix parmi les officiers du capitaine La Noue ?

- Dernièrement, à Luçon, étant entré dans une église de catholiques, pendant qu'on y disait la messe, j'aperçus cette jolie papiste qui était accompagnée de sa mère. A quelques pas derrière elle, un homme, le nez caché dans son manteau, se tenait appuyé contre un piller, plus occupé, du moins telle fût ma persuasion, à la contempler qu'à prier Dieu. Lorsqu'elle sortit, je me tenais prêt à lui donner de l'eau bénite ; mais, au lieu d'accepter mon offre, elle se retourna, en souriant, vers l'homme au manteau qui la suivait...

- Sans doute, en ce moment, tu as reconnu cet adorateur préféré ?

- Non, à peine le fortuné mortel eut-il touché le bout des doigts effilés de la jeune fille, qu'il sortit avec précipitation.

- Mais alors, tu demandas le nom de cette belle à la foule qui l'entourait ?

- Oui.

- Et on te la nomma ?...

- Mademoiselle de Surgères.

- Te reconnut-elle ?

- Assurément, et elle fut loin de me regarder avec un air irrité.

- Tu en as menti par ta gorge ! s'écria Concise avec un accent de colère qui étonna singulièrement Montlouis et plusieurs convives.

- Ah ! dit Nozay avec un éclat de rire insultant, est-ce que tu serais par hasard l'homme au manteau ?

- Tiens, beau parleur que tu es ! Voilà ma réponse !

Concise, en disant cela, prit son assiette, et la lança à la tête de Nozay, qu'elle n'atteignit pas fort heureusement.

Nozay, en entendant l'assiette tomber par morceaux à côté de lui, voulut prendre une bouteille pour la jeter à Concise, mais son voisin lui retint le bras. Alors il se leva de table, et saisit son épée accrochée le long de la muraille, en criant :

- Allons, beau rêveur ! Je vais te prouver que je n'ai rien dit qui ne soit l'exacte vérité.

- Tu es ivre comme un lansquenet ! répondit Concise, déjà prêt à croiser le fer avec son adversaire.

- Messieurs, dit Montlouis, en arrêtant Concise, voulez-vous donc maintenant ensanglanter cette salle, où nous sommes tous entrés bons amis ?

Les autres convives entouraient aussi Nozay, qui brandissait son épée au dessus de leur tête, en jurant qu'il ne sortirait pas sans avoir puni l'insolent qui avait osé lui donner un démenti. Quelques-uns des convives approuvaient cette résolution, et il allait peut-être y avoir un combat général, lorsque le canon du château se mit à gronder.

- Voilà l'ennemi qui s'avance vers les remparts ! cria Montlouis.

Ces paroles produisirent plus d'effet sur l'esprit des duellistes que tous les discours qu'on aurait pu leur faire. Ils se turent un instant, et un second coup de canon s'étant fait entendre :

- Remettez votre duel à un autre temps, reprit Montlouis ; qu'il ne soit pas dit que deux braves officiers de notre armée aient préféré se couper la gorge plutôt que de voler où les appelait l'honneur !

Montlouis a raison, dirent les autres gentilshommes, qui un instant auparavant, se sentaient une grande envie de tirer leurs épées les uns contre les autres.

- Messieurs, reprit le cornette, dès lors que nous sommes en présence de l'ennemi, notre vie ne nous appartient plus.

- Ce diable de Montlouis a une éloquence persuasive à laquelle on ne peut résister, dit Nozay en riant à moitié.

- Nous sommes donc témoins de la promesse que vous allez nous faire de ne point vous battre, avant que le duc de Mercoeur n'ait été repoussé, par la force de nos armes, jusque dans la ville de Nantes.

- Je le jure ! dirent à la fois Nozay et Concise.

- Très bien.

- Ce n'est pourtant pas sans peine que j'accorde ce délai, reprit Concise en remettant son épée dans le fourreau.

- Sois tranquille, répondit Nozay, si j'échappe aux coups des papistes tu ne perdras rien pour attendre.

- Allons, Messieurs, à cheval ! cria Montlouis, voilà les trompettes qui sonnent le boute-selle ; et tous coururent s'équiper.

Dans un instant la salle fut vide,

- Ah ! Monsieur de Nozay, dit Mme Guilbaud d'un air fort triste, en l'arrêtant comme il sortait, j'ai bien peur que vous ne reveniez pas de ce combat.

- Rassurez-vous ma mignonne je reviendrai pour vous payer le bon dîner que je vous avais commandé ; en attendant, voilà un petit à-compte.

- En disant cela, Nozay embrassa l'hôtesse du *Chêne-Vert*.

- Vertudieu ! Monseigneur, vous êtes trop galant homme pour m'exposer à perdre la somme que vous me devez.

- Bah ! De cette façon, j'aurai au moins une femme qui s'intéressera vivement à la conservation de mes jours, pendant que je ferai le coup de feu.

- Monseigneur, je ne doute point qu'à cause de vous, il n'y en ait un grand nombre dans les alarmes tant que durera la bataille.

- Cordieu ! ma mie, vous êtes trop gentille pour qu'on vous fasse la moindre peine, tenez voilà ma bourse, payez-vous.

- Merci, Monseigneur.

Bientôt une troupe de cavaliers huguenots sortit du château et s'avança au petit pas vers la porte de la ville qui donnait sur le faubourg Saint-Jacques !

Le duc de Mercoeur, après avoir logé le régiment de Gersay dans le bourg de Saint-Georges, s'était approché de la place pour la reconnaître. On le voyait qui se tenait en observation à la tête de deux cents chevaux en bataille, sur les hauteurs du côté de la Barillerie. Son avant-garde ne tarda pas à engager une escarmouche avec les soldats des postes avancés, qui soutinrent vaillamment l'attaque des troupes catholiques. Le but du duc de Mercoeur était de s'emparer du faubourg Saint-Jacques, afin d'y loger ses troupes, en attendant qu'il pût donner à la ville une attaque générale. Les huguenots, ayant deviné son projet, résolurent à l'instant même de l'en dégoûter, en lui faisant subir un échec.

Roger de Lommeau, à la tête des cavaliers dont nous avons parlé, attendit un instant favorable pour attaquer à l'improviste les troupes du duc de Mercoeur, puis il fondit sur elles avec un courage et une impétuosité, qui lui réussit à merveille.

“ *Ceux de dedans (dit un historien qui parle de ce siège de Montaigu), à la découverte de l'ennemi, sortirent si furieusement et le repoussèrent ; qu'il y fut tué plusieurs que hommes, que chevaux, et même des gardes de M. de Mercoeur. Lequel voyant que difficilement il pourroit loger ses gens de guerre dans le faubourg Saint-Jacques, comme il avoit délibéré, les renvoya en leur quartier de Saint-Georges et les environs.* ”

En revenant du combat, Concise invita Montlouis à venir partager la chambre qu'il occupait dans le château, et Arthur accepta avec plaisir l'offre de son ami.

Après avoir quitté leurs armes et s'être reposés quelque temps, Montlouis dit à Concise:

- Maintenant que nous sommes seuls, explique-moi, mon cher, pourquoi tu as cherché querelle à Nozay ?

- Pardieu ! Parce que j'aime Mlle de Surgères.

- Ah ! Puisque nous n'avons point de secret l'un pour l'autre, raconte-moi comment tu as connu cette jeune fille.

- Mon Dieu ! Ce n'est pas une histoire aussi romanesque qu'elle le paraît. J'avais vu bien des fois Mlle de Surgères chez ses parents, et déjà nous nous aimions beaucoup, lorsqu'on la mit en pension chez les religieuses de Saint-Sauveur. Une séparation est une cruelle épreuve pour les cœurs qui s'aiment, aussi avisâmes-nous au moyen de nous entretenir de temps à autre, soit par lettres, soit de vive voix. A force d'argent, j'avais gagné deux domestiques du couvent, qui m'ouvraient une poterne donnant sur la campagne, par où il me fut loisible, deux ou trois fois, de voir quelques instants ma charmante recluse. Pour me rendre au couvent, outre le danger d'être assassiné le long de la route, il me fallait crever mon cheval, sans quoi j'aurais été dans l'impossibilité d'aller et de revenir pendant la nuit. Ah ! Mon cher Arthur, combien l'amour d'une femme peut donner d'énergie à notre âme ! Pour voir Mlle de Surgères, j'aurais affronté tous les périls !... Un soir je m'approchais sans bruit de la poterne dont je t'ai parlé, lorsque j'aperçus deux hommes dans l'obscurité qui causaient à demi-voix. M'étant approché d'eux sans être vu, j'entendis ces mots :

- C'est une chose convenue à une heure du matin, nous arriverons tous bien armés, M. de Nozay notre chef en tête. Tu nous ouvriras la porte désignée et aussitôt, le pillage commencera.

- Vous tiendrez votre promesse, dit l'autre.

- Sois tranquille, tu partageras avec nous.

- Je ne saurais te dire ce que j'éprouvai en ce moment ; j'eus d'abord l'envie de fondre sur ces deux inconnus, qui s'éloignaient, et de leur passer mon épée au travers du corps, mais aussitôt je pensai que Nozay pouvait avoir d'autres intelligences dans le couvent, puis, en faisant du bruit, c'était me trahir moi-même. Je ne trouvai donc rien de mieux à faire que de partir au galop, afin d'avertir le capitaine La Noue de ce qui se passait, pour qu'il vînt empêcher une action aussi blâmable de s'accomplir. Jamais le chemin ne m'avait paru aussi long, et pourtant mon cheval dévorait l'espace. Ayant sans cesse présentes à l'imagination les horribles scènes dont Saint-Sauveur allait être le théâtre, s'il ne lui arrivait un prompt secours, je labourais les flancs du pauvre animal avec mes éperons, en trouvant toujours qu'il n'allait pas assez vite. Enfin, j'arrivai à Luçon, et aussitôt je courus annoncer au capitaine La Noue la trame ourdie contre le couvent de Saint-Sauveur.

- Par le salut de mon âme ! cria le brave capitaine, faites sonner le boute-selle à l'instant même, afin que nous puissions arriver assez à temps pour étouffer cet infâme complot. Vive Dieu ! J'ai reçu de l'argent de ces nonnes pour qu'elles n'aient rien à craindre des troupes huguenotes, et ce sont mes propres soldats qui s'ingénient de me faire manquer de parole ! Ils vont me payer cher, eux et leur chef, cette désobéissance à mes ordres ! ”

Maintenant, tu sais comment les choses se sont passées, puisque Nozay a eu l'effronterie de les raconter. Aussitôt que j'eus retrouvé Blanche, je montai à cheval, et, la saisissant entre mes

bras, je la ramenai à sa famille, qui, malgré la différence de nos deux religions, me l'a promise en mariage.

- Tu dois bien souffrir de ne pas la voir ! et Montlouis soupira en pensant à Angèle.

- Ah ! Mon cher Arthur, tant que dure le jour, son souvenir est présent à ma pensée, et la nuit elle m'apparaît dans mes rêves, belle comme un ange. Mais tu parais bien ému, est-ce que tu serais amoureux comme moi ?

- Oui, répondit Montlouis, et il raconta à Concise tout ce que l'on sait de son amour pour Angèle.

Pendant que les deux amis oubliaient toutes les fatigues de la journée, en s'entretenant de la sorte, la nuit vint les surprendre, et il se faisait déjà tard, lors 'ils songèrent enfin à prendre du repos.

CHAPITRE XVI

LE COMBAT

Tandis que les huguenots s'applaudissaient à Montaignu du succès qu'ils venaient d'obtenir, le duc de Mercoeur les bras croisés, l'air sombre et préoccupé, se promenait silencieusement dans une salle basse du presbytère de Saint-Georges. Une lumière posée sur une table couverte de papiers, éclairait moins que les rayons de la lune qui brillait en ce moment, cette pièce assez misérablement meublée. Debout dans l'embrasure d'une croisée, le capitaine Mauléon s'entretenait à voix basse avec le mestre-de-camp Gersay. Le mécontentement se peignait sur le visage de ces deux hommes, dont certains gestes indiquaient par instants qu'un violent dépit torturait leur âme. Le duc après avoir parcouru la chambre de long en large à plusieurs reprises, s'arrêta près des deux officiers à qui il adressa la parole.

- Messieurs, dit-il, nous n'avons pas été heureux ce soir ...

- C'est vrai, Monseigneur, répondit, Mauléon, mais demain nous pourrons avoir notre revanche.

- Je l'espère bien.

- Si vous aviez voulu, Monseigneur, dit Gersay, j'aurais pu vous soutenir avec mon régiment, qui est resté dans l'inaction, tandis que vous combattiez si vaillamment avec deux cents chevaux seulement.

- Mort Dieu ! reprit le duc, il y avait parmi les cavaliers huguenots, de jeunes officiers qui se battaient comme des lions. Avez-vous remarqué, M. de Mauléon, ce cornette qui est venu tuer un de mes gardes à deux pas de moi ?

- Oui, Monseigneur, et je crois que le coup qui a tué cet homme, a manqué son but, car il m'était destiné.

- Ah ! Cet ennemi vous en voulait donc particulièrement ?

- Oui, Monseigneur, et je crois que, malgré la bienveillance dont vous avez fait preuve à son égard naguère, il ne vous aurait pas traité plus favorablement s'il avait pu.

- Ma foi, c'eût été de bonne guerre, nous étions sur un champ de bataille. Mais comment se nomme-t-il donc ? Je n'ai pas pu lui voir assez la figure pour le reconnaître.

- C'est M. de Montlouis, ce jeune parpaillot, que vous avez eu l'obligeance d'inviter à l'un de vos bals.

- Vive Dieu ! Il faut lui rendre justice, c'est un brave.

Mauléon, en entendant faire l'éloge de son ennemi, se sentit au cœur un redoublement de haine, qui lui fit d'autant plus de mal qu'il fut obligé de n'en rien laisser paraître. Cet homme, comme nous l'avons déjà dit, était habitué à dissimuler. Les plus violentes passions pouvaient

se concentrer dans son âme, sans qu'on remarquât sur sa physionomie rien qui pût les trahir ; il pouvait sourire tandis qu'il roulait dans son esprit d'horribles projets de vengeance. Sa voix était émue ou assurée, selon qu'il le jugeait à propos. Hypocrite raffiné, il connaissait le faible des grands, aussi quand il voulait obtenir quelque chose d'eux, lui si fier envers ses égaux ou ceux qu'il croyait ses inférieurs, il devenait un flatteur bas et rampant.

Messieurs, reprit le duc, demain je ferai pointer les trois gros canons que nous avons amenés sur les murs de la ville, afin d'agrandir la brèche qui existe déjà du côté du faubourg Saint-Jacques.

- Il ne faudra pas tirer bien des coups, répondit Mauléon, pour détruire ce que les assiégés y ont construit à la hâte.

- Aussitôt que la brèche sera praticable nous donnerons l'assaut.

- Mais, Monseigneur, dit Gersay, il faudra pendant ce temps occuper l'ennemi sur un autre point, afin de diviser ses forces.

- Oui, voilà mon plan d'attaque : d'abord, M. de Gersay, après avoir mis votre régiment en embuscade à quelque distance de la ville, vous irez escarmoucher avec une troupe peu nombreuse, afin d'engager nos ennemis à faire une sortie, et ils y seront d'autant plus portés qu'ils viennent d'obtenir un succès assez beau, malheureusement pour nous. Vous aurez l'air de prendre la fuite, aussitôt après l'échange des premiers coups de pistolets, pour que les cavaliers huguenots vous poursuivent jusqu'à l'endroit où le reste du régiment se tiendra caché. Alors vous les environnerez subitement avec toutes vos forces, et s'il en échappe ce ne sera pas le plus grand nombre. Pendant que ces choses se passeront, M. de Mauléon et moi nous donnerons l'assaut à la ville, et dès que nous aurons pu pénétrer dans l'intérieur, nous ouvrirons vite une porte afin que la cavalerie puisse y entrer.

- Monseigneur, dit Mauléon, j'espère que demain soir nous verrons notre bannière flotter sur les tours du château de Montaigu.

- Je veux toujours ne rien négliger pour qu'il en soit ainsi.

- Mais, reprit Gersay, si la place ne tombe en notre pouvoir demain, elle ne résistera pas longtemps.

- Sans doute, M. de Gersay ; seulement quelques jours de retard nous exposeraient à être attaqués par les troupes du Béarnais, et je dois éviter une semblable rencontre, car si nous venions à éprouver un échec, la sûreté de Nantes pourrait être gravement compromise.

- Le Béarnais est à la Rochelle.....

En ce moment le galop d'un cheval se fit entendre.

- Qu'est-ce ? dit le duc étonné.

- Monseigneur, répondit Gersay en regardant par la fenêtre, c'est un courrier qui vient à bride abattue du côté de cette maison.

- Vive Dieu ! Que vient-il m'annoncer ? Le bruit des pas du cheval ne retentissait plus, il venait de s'arrêter à la porte.

- Monseigneur, vint dire un page, voilà quelqu'un qui désire vous parler à l'instant même, affirmant qu'il a quelque chose de très important à vous communiquer.

- Faites-le entrer.

La porte s'ouvrit, et un homme couvert de sueur et de poussière s'avança vers le duc, qui lui demanda aussitôt :

- Eh bien ! Quelle nouvelle m'apportez-vous ?

- Monseigneur, répondit le courrier, le roi de Navarre, s'avance vers Montaignu, en recrutant des troupes qui viennent le joindre sur son passage.

- En êtes-vous bien sûr ?

- Oui, monseigneur, le Béarnais est parti de La Rochelle le 9 d'août, accompagné de cent chevaux seulement et des arquebusiers de ses gardes. Le premier jour, il a couché à Luçon, puis de là, il est allé coucher à Bourneveau, où M. de la Boulaye est venu se joindre à lui avec sa compagnie de gendarmes en très bon équipement et une compagnie d'arquebusiers à cheval, commandée par le capitaine Nede ; maintenant il doit être aux Essars.

- Qui vous a renseigné sur toutes ces choses ? demanda le duc avec une anxiété qu'il s'efforça vainement de dissimuler.

- Un courrier du roi de Navarre.

- Comment cela ?

- Ce soir, m'étant arrêté dans un cabaret, à quelques lieues de Montaignu, je ne tardai pas à me trouver en compagnie d'un cavalier huguenot. Me doutant que cet homme était chargé de quelque mission par les gens de son parti, je l'invitai à boire, et, faisant l'hérétique dans mes discours, je ne tardai pas à gagner sa confiance. J'eus d'abord de la peine à le faire parler, mais bientôt, grâce au vin que je lui versais copieusement, j'appris ce que je viens de vous dire. Ce n'est pas tout, il m'avoua qu'il portait une lettre du roi de Navarre aux chefs de la garnison de Montaignu. J'aurais bien voulu la lui prendre, mais il ne voulut jamais me la montrer, même voyant que j'insistais pour la voir il me dit en jurant : " Quand vous seriez, un officier de l'armée huguenote, vous n'obtiendriez pas ce que vous me demandez, parce que je ne dois remettre cette épître qu'à M. de la Luzerne, à qui elle est adressée. Sur ce, l'ami, je vous salue!" En disant cela, il remonta à cheval, et moi, l'imitant, je me suis empressé de venir vous annoncer cette nouvelle.

- Est-ce tout ce que vous avez à nous dire ?

- Oui, Monseigneur.

- Alors vous pouvez vous retirer.

Dès que le courrier fut sorti, le duc se mit à délibérer avec le mestre-de-camp Gersay et le capitaine Mauléon, pour voir ce qu'il y avait de mieux à faire dans la situation présente.

Les avis furent d'abord partagés. Gersay et Mauléon voulaient que l'on donnât un assaut à la ville dès le lendemain matin, persuadés, disaient-ils, qu'elle tomberait en leur pouvoir avant l'arrivée du secours amené par le roi de Navarre.

Le duc, qui connaissait la diligence habituelle du Béarnais et ses habiles manœuvres, n'osa pas s'exposer à être atteint par lui. A l'instant même, il partit avec ses troupes et gagna Clisson. Puis, ayant fait descendre ses trois pièces de canon par la rivière de Sèvre jusqu'à son embouchure dans la Loire, il regagna Nantes, en laissant le mestre-de-camp Gersay chargé de faire la retraite.

Le roi de Navarre arriva à Montaignu trois jours après que le duc de Mercoeur en eut levé le siège. Ayant appris que le régiment de Gersay était logé à Monnières, bourg situé sur la Sèvre, à deux lieues de Clisson, le Béarnais résolut d'atteindre ce régiment, en faisant des marches

forcées, et de le battre. Il prit donc la garnison de Montaigu et s'avança en toute hâte vers les bords de la Sèvre qu'il passa à gué.

Une tradition populaire qui se conserve dans le pays, rapporte qu'Henri IV, étant arrivé le soir près de Clisson, dit en apercevant le donjon du château où brillaient des lumières :

- “ Ventre-saint-gris ! Voilà une jolie petite lanterne où je n'essaierai pas d'entrer ”

Le château de Clisson, par sa force et sa position dans le pays, était regardé, à cette époque, comme une place très importante. Aussi les catholiques avaient-ils pris soin d'y mettre une bonne garnison avec une grande quantité de vivres et de munitions.

Arrivé près de Monnières, le roi de Navarre fit faire halte à ses troupes, pour leur donner le temps de se reposer un peu et de prendre de la nourriture. Son armure était extrêmement simple, cependant on pouvait le reconnaître aisément parmi les officiers huguenots à son écharpe et au panache qui ombrageait son casque. Il montait un fort cheval de bataille qu'il dirigeait admirablement, quoiqu'il parût avoir l'esprit très préoccupé. Pour peindre sa physionomie, nous nous contenterons de citer le portrait qu'en fait Gabrielle d'Estrées dans ses Mémoires. (Elle le vit l'année suivante, le jour de l'assassinat d'Henri III.) “ Son nez est prodigieux, et je me moque que cela soit d'heureux augure ; il a des yeux fort libres en regards et tenant du satyre antique. Sa bouche a des dents reluisantes et des lèvres trop épaisses ; sa barbe et ses crins gris le faisaient plus vieux qu'il n'était... ”

Autour du Béarnais, on voyait un bon nombre de ces vieux huguenots dont le visage austère et les sombres regards contrastaient vivement avec l'air joyeux et insouciant des jeunes gentilshommes dont nous avons déjà parlé.

- Cordieu ! disait Nozay à ses amis, le duc de Mercoeur n'a pas osé se mesurer avec notre chef de parti.

- Il a bien fait, répondit un autre ! car, s'il nous eût résisté à la tête de ses troupes, nous l'aurions battu à plate couture.

- Quand un chef laisse le commandement de son armée à ses capitaines, pour courir se mettre en sûreté, il me semble qu'il ne devrait pas avoir l'ambitieuse prétention d'être un descendant du grand Charlemagne.

- Au contraire, dit Montlouis en riant, il prouve, par cette fuite précipitée, qu'il a du sang de Louis-le-Débonnaire dans ses veines.

- Au lieu de nous attendre de pied ferme et d'encourager ses soldats par ses discours et ses actions, il aura été se renfermer dans quelque monastère pour prier Dieu de bénir en son absence les efforts des siens...

- Les capucins ont déjà fait une belle procession à ce sujet.

- Leurs vœux n'ont pas été exaucés.

- Vive Dieu ! dit Montlouis, j'aperçois à quelque distance une troupe de cavaliers qui vient vers nous.

Aux même instant, le cri : Aux armes ! retentit, et chacun se prépara à combattre.

Mais bientôt on fut agréablement détrompé en reconnaissant dans ces prétendus ennemis une centaine de pistoliers bien équipés et soldés par le comte de la Courbejolière qui les amenait lui-même au roi de Navarre.

- Ventre-saint-gris ! dit le Béarnais en s'avançant vers M. de la Courbejolière vous nous amenez-là, mon brave gentilhomme, un renfort auquel je ne m'attendais pas.

- Sire, vous connaissez mon dévouement à votre service.

- Oui et je vous ai vu trop de fois braver la mort dans les combats pour ne pas vous estimer un des plus courageux capitaines que nous ayons. Dites-moi, votre château n'est donc pas loin d'ici ?

- Non, Sire ; aussi pour me défendre des catholiques suis-je obligé, depuis quelque temps, d'entretenir à mes frais douze cents hommes, que je vous aurais amenés s'il m'eût été possible ; mais je connais votre diligence habituelle, Sire et la cavalerie est tout ce que vous préférez.

- Vous êtes bien près de Nantes.

- Oui, Sire ; aussi le duc de Mercoeur a formé le projet de ruiner mon château.

- Je vous laisserai des troupes, si vous le désirez.

- Sire, pour le moment, je vous remercie de l'offre que vous me faites. D'ailleurs, avant qu'il soit deux heures, vous aurez appris au duc de Mercoeur tout le danger qu'il y a pour lui à sortir de Nantes dans le dessein de nous faire la guerre.

- Ventre-saint-gris ! Monsieur de la Courbejolière, vous allez, à la tête de vos hommes et de la garnison de Montaigu, former l'avant-garde.

- Sire, c'est un grand honneur que vous me faites.

- Vous partagerez le commandement avec un de vos vieux amis, le capitaine Roger de Lommeau.

- Sire, c'est en effet une bonne et ancienne connaissance.

- Il a joliment formé le jeune Montlouis, son cornette ; ventre-saint-gris ! Si sa valeur ne lui est point fatale, ce sera par la suite un des meilleurs capitaines de l'armée huguenote. Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut aussitôt vous mettre à la poursuite de l'ennemi. Dès que vous l'aurez atteint, vous engagerez l'action pour me donner le temps d'arriver avec le reste de mes troupes.

Une heure après, l'avant-garde de l'armée des réformés attaqua les catholiques dans un chemin creux, qui ne leur permettait pas de se développer.

Les huguenots auraient retiré un grand avantage de cette disposition du terrain, s'ils n'avaient pas souffert beaucoup eux-mêmes du feu continu que faisaient des arquebusiers catholiques logés dans trois petites maisons qui défendaient la tête du chemin.

Le combat se soutint avec un égal avantage pendant une demi-heure.

Resserrés dans un étroit espace, les jeunes gentilshommes des deux partis s'attaquaient avec furie, et ils auraient tous sorti de la mêlée pour se battre en combat singulier, si les chefs ne les avaient retenus dans les rangs.

Au milieu des cris, des explosions d'armes à feu, caché aux regards des siens par des nuages de fumée et de poussière, Montlouis venait d'être assailli par un grand nombre d'ennemis. Déjà un cavalier catholique avait essayé de lui enlever son étendard, tandis qu'il se défendait en désespéré, lorsque son ami Concise vint à son secours avec quelques pistoliers qui le délivrèrent.

- Merci, mon ami, dit Montlouis, et aussitôt il s'élança contre Mauléon qu'il venait d'apercevoir à quelques pas.

- Ah ! Je te cherchais ! cria brutalement le capitaine en déchargeant avec précipitation un de ses pistolets sur le cornette, qu'il n'atteignit pas.

- J'aurai ma revanche ! répondit Montlouis en lui présentant la pointe de son épée au visage.

Alors les deux ennemis s'attaquèrent avec rage en employant toutes les ressources que pouvait leur fournir l'art de l'escrime.

Ce duel ne dura qu'un instant, parce que les cavaliers des deux partis s'en mêlèrent.

Concise, combattant à côté de Montlouis, portait de temps à autre des coups terribles à Mauléon, lorsque le cornette, dans la nécessité de faire face à plusieurs combattants, était serré de trop près par cet ennemi redoutable.

Il eût été difficile de dire à qui resterait la victoire, lorsque les trompettes annoncèrent l'arrivée du roi de Navarre. Cet événement changea vite la face du combat. Les huguenots redoublèrent d'ardeur, et les catholiques, attaqués brusquement de tous les côtés, lâchèrent pied après avoir fait une vigoureuse résistance.

Au moment où le capitaine Mauléon se disposait à suivre les fuyards, Concise s'approcha si près de lui qu'il le saisit par le bras gauche.

- Rendez-vous ! cria-t-il.

Mais celui-ci, pour toute réponse, lui donna un coup de poignard mortel au défaut de la cuirasse.

- A moi ! Montlouis, je me meurs ! dit Concise en chancelant sur son cheval.

Le cornette, le cœur gros de vengeance, aurait voulu poursuivre Mauléon qui s'enfuyait ; mais il fut obligé de rester près de son ami pour le soutenir. Aidé de deux soldats, il descendit à terre le blessé, déjà tout baigné de son sang ; puis, après lui avoir ôté ses armes, il le porta sous un grand chêne à quelque distance.

La pâleur couvrait le visage de Concise, qui perdit connaissance pendant qu'on le désarmait.

Le sang sortait en bouillonnant de sa plaie, et, comme il n'y avait pas là de chirurgien, Montlouis se hâta de le panser du mieux qu'il put, avec un mouchoir ; puis, prenant la gourde d'un soldat, il employa l'eau-de-vie qu'elle contenait, à lui frictionner les tempes.

Le blessé ne tarda pas à reprendre ses sens, et regardant Montlouis :

- Cher ami, dit-il, tous les soins que tu me donnes sont inutiles...

- Ils te feront patienter jusqu'à ce que le chirurgien du roi de Navarre vienne appliquer un appareil sur ta blessure, qui sera bientôt guérie.

- Oui, cordieu ! dit un cavalier qui venait de s'arrêter sous le chêne, Concise est trop homme d'honneur pour manquer à sa parole. Aussi, je suis bien sûr qu'il guérira pour que nous nous battions en duel, comme il a été convenu en présence de Montlouis.

- Nozay, répondit Concise en s'efforçant de sourire, sois sûr que s'il était en mon pouvoir de tenir ma promesse, je n'y manquerais pas, car personne au monde n'est plus en droit de regretter la vie que moi. Mais je sens que ma dernière heure est venue, le sang commence à m'étouffer.

- Cordieu ! Il te faudrait un homme de l'art, et moi je reste là sur mon cheval comme une statue, tandis que Montlouis fait tout ce qu'il peut pour étancher le sang qui coule en abondance. Prends patience ! Je cours te chercher le chirurgien du roi de Navarre.

En achevant ces mots, Nozay partit pour rendre ce service à Concise. Malheureusement le Béarnais, suivi de son chirurgien, s'était abandonné à la poursuite des ennemis.

- Ta blessure n'est pas mortelle, dit Arthur.

- Le sang se répand à l'intérieur, je suis perdu... répondit Concise, dont la respiration était déjà gênée.

- Non, non, tu t'affectes trop.

- Je ne peux plus me faire d'illusions... Il me va falloir mourir... mourir à vingt ans... quand on aime et qu'on est aimé !... C'est bien triste, n'est-ce pas, Arthur ?...

- Ah ! pourquoi as-tu des idées aussi sombres ? Tu guériras de ta blessure, et pour charmer ta convalescence, tu épouseras Mlle de Surgères.

- Je n'aurai jamais ce bonheur ! Demain, les soldats enterreront les morts, et mon cadavre, mêlé parmi eux, n'aura même pas une tombe, sur laquelle Blanche puisse venir prier... Blanche !... Mon Dieu, qu'elle était belle, lorsqu'en priant ses yeux se levaient vers le ciel ! Cher ange ! je ne te verrai plus sur cette terre... je n'entendrai plus ta douce voix... Arthur, la mort n'est rien pour celui qui est habitué à la braver chaque jour, mais lorsque notre cœur est plein d'espérances et de souvenirs, c'est bien pénible de dire un éternel adieu aux doux rêves de gloire et d'amour !

- Nozay tarde bien à revenir avec un chirurgien !...

- Les secours que pourrait me donner l'homme de l'art seraient inutiles, car le froid de la mort glace déjà le peu de sang qui me reste dans les veines.

- Infâme Mauléon ! Malédiction sur toi ! s'écria le cornette avec rage.

- Arthur, je te laisse le soin de ma vengeance, si jamais tu le rencontres... !

- Tu n'as pas besoin de me faire une pareille recommandation. Cet homme m'est tellement odieux, qu'à sa vue je sens mon cœur se soulever d'indignation et la fureur fait bouillonner mon sang !

- Tiens, dit Concise en montrant une bague qu'il portait au doigt, voilà un anneau que m'a donné Blanche de Surgères... J'avais juré de le porter jusqu'à ma mort... Tu diras en le lui remettant, que j'ai tenu à ma parole...

- Mon Dieu ! murmura tristement Montlouis, faut-il que je sois dans l'impossibilité de te faire donner les secours qui te sont nécessaires !

- Maintenant, un miracle, seul pourrait me sauver. Un nuage se répand sur mes yeux... Je ne te vois qu'à travers un brouillard épais.

Il se tut un instant, puis il reprit :

- Tu diras à ma mère, pour la consoler, qu'à l'exemple de mon père j'ai trouvé la mort des braves sur un champ de bataille, en demeurant fidèle aux principes qu'elle m'avait inculqués dès mon enfance...

En ce moment Nozay arriva avec un chirurgien, qui se mit aussitôt à examiner la blessure de Concise.

- Il n'en mourra pas ! s'écria Montlouis en voyant la fâcheuse impression que la vue du blessé sembla produire chez cet homme habitué à faire des opérations tous les jours.

- Mon gentilhomme, tout à l'heure je pourrai vous le dire. Auparavant, il faut que je sonde la plaie, pour voir quelle est sa profondeur, et si la lame du poignard n'y a point fait entrer quelques lambeaux de vêtements capables de l'envenimer.

En parlant de la sorte, le chirurgien ouvrit sa trousse, qui produisit un petit cliquetis d'instruments, bien capable d'effrayer un blessé moins près de rendre le dernier soupir que ne l'était Concise. Après avoir écarté les vêtements pour n'en être pas gêné dans son opération, il plongea sa soude dans la plaie, ce qui arracha un cri de douleur au blessé et lui fit dire d'une voix mourante :

- Montlouis, je t'en prie, empêche qu'on me tourmente davantage avant que j'expire !

- Docteur, il n'en mourra pas ? demanda le cornette avec anxiété.

- Envoyez promptement chercher un ministre, répondit avec un imperturbable sang-froid le chirurgien en essuyant sa soude.

- Mais il doit y avoir encore des ressources pour le sauver ! Docteur, je vous en supplie, ne désespérez pas si vite de lui.

- J'ai, sondé bien des plaies, arraché bien des balles, et fait un grand nombre d'opérations dans ma vie ; aussi, maintenant, je ne me trompe jamais quand je juge un malade.

- Cordieu ! Docteur, dit Nozay, vous êtes effrayant !

- Mais cela n'a rien d'étonnant, quand on a eu le bonheur de suivre comme moi les leçons du célèbre Ambroise Paré, et qu'on a acquis une grande expérience en soignant sans cesse des blessés.

Un ministre s'approcha alors de Concise, qu'il exhorta quelques instants, en lui disant de ne point regretter les biens de ce monde, puisqu'il allait bientôt jouir d'une félicité éternelle.

“ Oui, lui dit-il en finissant, vous avez mérité, le ciel en mourant martyr pour la défense de notre foi ! ” - A quoi sert tout ce bavardage ? dit Nozay, avec un ton d'impiété qui n'eût pas manqué d'exciter l'indignation de Montlouis, s'il l'eût entendu ; mais, dans ce moment, il était trop occupé près de son ami, dont il soutenait la tête, pour que ces paroles parvinssent à ses oreilles.

- Mon gentilhomme, répondit le chirurgien, j'ai vu bien des vieux soldats se reconnaître lorsqu'ils étaient sur le point de mourir, et peut être, si vous étiez à l'extrémité, ne feriez-vous pas tant l'esprit fort.

- Bah ! Docteur, est-ce que vous croyez au paradis et à l'enfer ?

- Pourquoi pas ?

- Parce qu'en vous livrant sans cesse à l'étude de la matière, vous avez dû finir par vous persuader qu'il n'existait rien autre chose.

- Chacun a ses convictions ; moi, je professe les principes de mon illustre maître Ambroise Paré, qui dit, en parlant d'un blessé “ *Je le pansay, et Dieu le guérit* ”

Concise était dans un tel état de torpeur, qu'il n'entendit pas un mot du discours que venait de lui faire le ministre, et pourtant celui-ci dit en s'en allant, qu'il avait remarqué avec consolation, qu'une joie céleste animait le visage du blessé, tandis qu'il lui parlait.

- Pour combien en a-t-il encore à vivre ? demanda Nozay au chirurgien.

- Pour quelques minutes encore.

En effet, bientôt la respiration du blessé devint si difficile, qu'il éprouva des espèces de convulsions, mais en même temps le sentiment et la parole lui revinrent.

- A boire ! demanda-t-il.

Montlouis s'empressait de lui présenter une gourde pleine de vin du pays, lorsque le chirurgien l'arrêta.

- Ne lui en donnez pas ! dit-il.

- Pourquoi donc ? demanda le cornette.

- Parce que s'il buvait, la mort s'ensuivrait aussitôt.

- Ah ! Que je souffre ! dit Concise, Montlouis, donne-moi à boire...

- Cela te serait contraire.

- Qu'importe, lorsqu'un condamné doit mourir... c'est lui rendre service que d'abrégé son supplice...

Il se tut, et ferma les yeux. Arthur crut que son ami venait de mourir ; mais, un instant après, il poussa un soupir douloureux, puis, posant sa main droite sur son cœur, il murmura d'une voix faible :

- Blanche... Ma mère... Blanche... Blanche...

Ce furent ses dernières paroles.

Quelques instants après la mort de Concise, le roi de Navarre revint de la poursuite des catholiques. Il avait remporté une victoire complète. Ce prince, aussi généreux pour les vaincus, qu'il avait été brave et habile capitaine durant l'action, fit prendre à merci tous les fuyards que ses troupes purent atteindre : il n'y eut à perdre la vie parmi ses ennemis que ceux qui succombèrent les armes à la main.

Le mestre-de-camp Gersay, blessé d'une arquebusade, se sauva avec beaucoup de peine monté sur un bon cheval d'Espagne.

Huit drapeaux, quatre cent cinquante prisonniers, un grand nombre de charrettes et de bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Ce fut à deux lieues de Pirmil, faubourg de Nantes, que la charge se donna. Aussi les huguenots firent-ils des prisonniers jusqu'aux portes de cette ville, dont les habitants furent extrêmement effrayés.

Le Béarnais étant à se promener sur le champ de bataille, pour voir le nombre des blessés des deux partis et leur faire donner des soins, s'approcha de plusieurs gentilshommes qui venaient de mettre pied à terre, et se groupaient sous le chêne témoin des derniers instants de Concise.

- Ventre-saint-gris ! dit le roi de Navarre avec gaîté, nous venons de battre l'ennemi comme il faut !

- Sire, répondit Nozay, l'honneur du triomphe revient tout entier au chef invincible qui nous a mené à la victoire.

- Grâce au ciel, Messieurs, nous n'avons pas à déplorer la perte d'un grand nombre des nôtres.

- Sire, dit tristement Montlouis, M. de Concise, l'un de vos officiers, vient d'expirer.

Au même instant les gentilshommes s'écartèrent, et le roi vit étendu au pied de l'arbre le cadavre sanglant de l'amant de Mlle de Surgères.

- C'est un brave de moins ! dit le roi en s'approchant, puis il ajouta, en se parlant à lui-même : quand finiront donc ces cruelles guerres civiles, et quand une paix solide viendra-t-elle réparer les maux que ne cessent de causer les discordes politiques et religieuses ? ...

Le Béarnais donna des ordres pour qu'on enterrât avec les honneurs militaires le corps de Concise ; puis il était sur le point de s'éloigner, lorsque quatre soldats passèrent devant lui, emportant, couché sur des bois de lances, le comte de la Courbejolière, qui avait reçu douze blessures, dont quelques-unes étaient fort graves, sans être mortelles.

La Courbejolière ayant chargé un des premiers, avait eu son cheval tué sous lui, peu de temps après le commencement du combat. Comme il cherchait à se relever, plusieurs soldats catholiques fondirent sur lui et le laissèrent pour mort.

Le roi de Navarre fût extrêmement touché, en voyant l'un de ses plus fidèles serviteurs dans un si triste état.

- Ventre-saint-gris ! dit-il à un gentilhomme dont on voyait la demeure non loin de là, et qui était resté neutre, M. de la Vanerie, on va transporter ce capitaine dans votre maison ; vous en prendrez bon soin, ou sans quoi, votre tête en répondra.

- Oui sire, je vous le jure, dit la Vanerie enchanté d'avoir un gentilhomme chez lui, dont la présence allait le protéger contre les vexations auxquelles il aurait inmanquablement été soumis par les vainqueurs.

- Aussitôt que M. de la Courbejolière pourra se tenir à cheval, reprit le Béarnais, vous le ferez transporter à son château.

- Oui, sire.

- En attendant, voilà mon propre chirurgien que je laisserai près de lui, jusqu'au moment où il sera hors de danger.

Le roi de Navarre continua sa promenade faisant donner des soins aux blessés catholiques aussi bien qu'à ceux de son parti. Ensuite, “ *Le dit sieur roi après avoir fait rendre grâce à Dieu publiquement pour cette victoire, et ayant légèrement dîné sous un arbre, se retira en son logis de Saint-Georges, où il séjourna le lendemain tout le jour, à cause de la grande corvée qu'il avait faite le jour précédent : ce nonobstant, il fut à la chasse aux perdreaux et visita le soir la place de Montaignu pour ordonner des fortifications et de la garnison.* ”

On avait bien raison de dire que le roi de Navarre était un homme infatigable !.....

Craignant, dans un roman, d'ennuyer mes lecteurs en étant trop historien, nous ne suivrons pas le roi de Navarre dans son expédition en Bretagne. Seulement nous dirons comment ce prince qui devait monter un jour sur le trône de France manqua de perdre la vie au siège de Beauvoir.

Le duc de Mercoeur ayant mis dans cette place un gentilhomme nommé Ville-Serin, pour commander la garnison, cet officier s'aperçut, le second jour du siège, que le roi de Navarre était allé se promener pour reconnaître le pays, avec la faible escorte d'une trentaine d'hommes. Aussitôt Ville-Serin prend quarante-cinq soldats, et va se cacher dans un fossé, devant lequel le roi de Navarre devait passer. Le Béarnais marchait tranquillement les mains derrière le dos, s'entretenant familièrement avec ses officiers, lorsque Ville-Serin sortit

subitement de son fossé avec sa troupe. Au même instant, Montlouis, Roger de Lommeau et les autres officiers du roi de Navarre lui firent un rempart de leur corps.

- Un grand nombre pouvaient y perdre la vie, mais Ville-Serin fit sa décharge si maladroitement, qu'il n'y eut qu'un gentilhomme de tué. Le roi de Navarre et les huguenots mettant alors l'épée à la main, poursuivirent Ville-Serin, qui regagna en toute hâte la ville, avec un grand dépit d'avoir manqué celui qui devait sauver la France !

CHAPITRE XVII

UNE HISTOIRE DE VIEILLE

Montlouis, après avoir guerroyé avec le roi de Navarre, et s'être empressé, en ami dévoué, d'accomplir les dernières volontés de l'infortuné Concise, fut envoyé en mission secrète auprès des huguenots de la Bretagne.

Enveloppé dans son manteau, l'air triste et pensif, le cornette voyageait au mois de mars 1589, par un jour sombre et pluvieux, aux environs de la ville de Vannes.

Les chemins remplis d'eau et défoncés par les charrettes, étaient souvent si mauvais dans plusieurs endroits, qu'il était obligé de passer à travers les champs pour ne pas rester embourbé.

Arthur avait son cheval extrêmement fatigué, et, pour comble de disgrâce, il s'était égaré.

Pendant le jour baissait, et le ciel couvert de nuages épais, les rafales qui passaient en faisant gémir les rameaux des arbres dépouillés de leurs feuilles, la pluie et la grêle qui ne discontinuaient pas de tomber, tout annonçait une sombre et horrible nuit, pleine de dangers pour un voyageur errant à pareille heure dans des chemins qui lui étaient inconnus.

Dans sa détresse, ne sachant plus où il allait et n'apercevant à l'horizon qu'une immense forêt, Montlouis s'arrêta un instant au milieu d'une vaste lande, espérant que le vent lui apporterait le son d'une cloche ou quelques-uns de ces cris que les laboureurs poussent assez habituellement le soir en rentrant dans leurs chaumières. Tandis qu'il était en observation, n'entendant que les chants du hibou et de l'orfraie, il aperçut sur la lisière de la forêt une colonne de fumée qui lui rendit un peu d'espoir. Dirigeant aussitôt son cheval de ce côté, Arthur se trouva au bout d'un quart-d'heure près d'une pauvre chaumière, dont il s'approcha pour demander des renseignements sur le chemin qu'il devait tenir. A peine eut-il frappé à la porte avec le bout du fourreau de son épée, qu'une vieille femme vint ouvrir.

- Suis-je sur la route qui conduit de Vannes à Nantes ? demanda Montlouis.

- Non, Monseigneur, dans ce moment vous lui tournez le dos.

- Vive Dieu ! s'écria Montlouis, m'en suis-je beaucoup écarté ?

- Oui, Monseigneur.

- Avant que la nuit soit tout-à-fait venue pourrais-je, sans aller loin d'ici, trouver le couvert pour moi et mon cheval dans quelque auberge de village.

- Non, Monseigneur, et si vous m'en croyez, vous ferez bien de ne point vous hasarder à l'heure qu'il est dans des chemins que vous ne connaissez pas. Acceptez plutôt l'hospitalité que vous offre une pauvre femme, je mettrai à votre disposition tout ce que je possède, et, pour une nuit passée au coin du feu ou dans le mauvais lit de mon fils qui m'a quittée depuis un mois, vous éviterez peut-être un grand danger ; car, si vous reprenez votre route, il vous faudra passer près des ruines du château de Kernoc.

En achevant ces mots, la vieille se signa comme elle eût fait en présence d'une horrible apparition.

- Le château de Kernoc, dites-vous ? Et Montlouis sourit.

- Ah ! Mon jeune seigneur, croyez-moi ; mettez votre cheval dans cette grange où il y a du foin, et venez vous sécher près d'un bon feu que je vais vous allumer.

Montlouis réfléchit un instant, puis, trouvant que cette brave femme lui donnait un excellent conseil, il accepta son offre généreuse.

La maison de la vieille bretonne avait pour mobilier deux larges lits en bois de chêne, dont les colonnes, aux quatre coins, soutenaient des rideaux en serge verte, une table, quelques ustensiles de cuisine, un bahut grossièrement sculpté et trois escabelles.

- La vieille jeta des branches dans le foyer, où pétilla bientôt une flamme brillante qui fit grand bien à Montlouis dont les membres étaient engourdis par le froid. Au-dehors, la tempête soufflait avec violence, ébranlant par instants la cabane, en faisant entendre ses lugubres sifflements accompagnés du bruit monotone des averses continuelles.

- Monseigneur, dit la vieille en regardant le cornette occupé à essuyer ses armes, vous avez bien fait de ne pas vous aventurer dans la forêt à pareille heure. Les bandits du brigand Fontenelle vous auraient peut-être assassiné.

- En effet, répondit Montlouis, ce malheureux pays est sous la domination de scélérats qui ne cessent de le ravager.

- Ah ! Monseigneur, on ne se fait pas une idée des mauvais traitements et des cruautés auxquels les paysans surtout sont exposés, depuis que ce barbare Fontenelle est le maître de se livrer à tous les excès.

- Mais vous devriez craindre, en vivant seule dans un lieu écarté, de voir ces bandits vous enlever le peu que vous possédez.

- Mon Dieu, Monseigneur, je suis si pauvre qu'ils dédaignent de me voler. Ma seule crainte, c'est qu'ils n'attaquent et tuent mon fils, lorsqu'il vient me voir.

- Pourquoi votre fils ne loge-t-il pas avec vous ?

- Parce que son état de marin ne le lui permet pas. Oh, ! Mon fils est un bon jeune homme, aussi beau que vous, Monseigneur ! C'est lui qui me fait vivre du fruit de son travail. Hélas ! Quand il fait mauvais, comme à présent, je suis toute tremblante, et je prie la bonne Vierge de veiller sur ses jours, car son père, marin comme lui est mort dans une tempête.

La vieille essuya deux larmes avec le revers de sa main ridée ; puis, prenant sa quenouille, elle se mit à filer, assise dans un coin de la cheminée, près d'une petite lampe qui jetait une faible clarté.

- Votre fils a le cœur aussi généreux que sa mère, dit Montlouis avec attendrissement.

- Je voudrais, Monseigneur, qu'il fût ici, parce qu'il aurait été vous conduire jusqu'au bourg voisin.

- Y a-t-il quelque château dans le voisinage ?

- Oui, Monseigneur, à une lieue d'ici, de l'autre côté de la forêt, est un vieux manoir appartenant depuis bien longtemps à la famille de Molac qui y habite à présent.

- Mais serait-ce un monsieur et une dame de Mollac que j'ai vus à Nantes l'année dernière ?

- Oui, Monseigneur ; le pays souffrait assez de leur absence, car ils sont bien charitables...

- Mme de Mollac est d'une beauté ravissante.

- Elle est aussi bonne qu'elle est belle !

- Vous la connaissez donc beaucoup ?

- Oui, Monseigneur, j'ai été sa nourrice ; aussi la noble dame a-t-elle la bonté de venir me voir de temps à autre avec sa petite fille qui est gentille comme un ange. A chaque fois, elle me demande si je n'ai point besoin de quelque chose ; mais moi, je lui réponds que j'ai mon fils qui ne me laisse manquer de rien. Oh ! Ils vous auraient donné l'hospitalité avec plaisir au château de Molac, si vous aviez été ce soir la leur demander.

- M. de Mollac doit craindre le dangereux voisinage de Fontenelle ?

- Oui, Monseigneur ; aussi, pour apaiser la soif d'or qui dévore ce brigand, a-t-il été obligé de lui payer une grosse somme.

- Mais, vous m'avez parlé des ruines du château de Kernoc avec un certain effroi. Dites-moi donc ce qui les rend si redoutables.

- Monseigneur, il faudrait pour cela vous raconter une horrible histoire.

- Sans doute, dit Montlouis en souriant, on voit errer la nuit, sur les murailles à demi-détruites, des fantômes effrayants ?

- Monseigneur, depuis longtemps, personne n'ose approcher de ce lieu redoutable. On y entend des bruits étranges, et ce n'est point étonnant, car là il s'est commis un grand crime que la justice divine a pris soin de venger.

- Je suis curieux d'entendre le récit de pareils événements !

- Je vais vous satisfaire, Monseigneur.

La vieille, après avoir recueilli un instant ses souvenirs, reprit :

- Il y a plus d'un siècle, le château de Kernoc était habité par les seigneurs Olivier de Kernoc qui en était possesseur, et Robert, son frère cadet.

Olivier était un beau jeune homme, à l'âme noble et généreuse, tandis que Robert avait un caractère sombre, jaloux et méchant. Dès son enfance, Robert n'avait jamais pu songer à la position brillante d'Olivier, possesseur du château de Kernoc et de ses domaines, sans qu'il éprouvât aussitôt toutes les tortures dont l'envie sait affliger un cœur, quand elle le perce de son dard envenimé. Il ne pouvait pardonner à son frère le droit d'aînesse qui l'avait fait plus riche et plus puissant que lui. En outre, la sincère affection que portaient à Olivier toutes les personnes qui avaient pu apprécier ses bonnes qualités, redoublait la rage sourde qui dévorait Robert, car ce jeune seigneur était détesté dans le pays autant que son frère était aimé. Cependant Olivier faisait tout son possible pour ramener Robert à de meilleurs sentiments ; il ne le contrariait en rien, le laissait libre de chasser dans la forêt avec ses meutes, de se servir de ses chevaux, et de commander au château de Kernoc, absolument comme s'il eût été le maître. Bien des gens n'auraient pu supporter longtemps la mauvaise humeur et les boutades de cet homme qui, n'écoutant que la voix des funestes passions dont son esprit était esclave, payait par de l'ingratitude toutes les prévenances que son frère avait pour lui. Mais Olivier avait tant de bonté qu'il plaignait Robert au lieu de le condamner.

Nous allons voir comment il fut récompensé, d'une aussi charitable sollicitude. A une lieue du château de Kernoc demeurait une dame nommée de la Haye, avec sa fille Yseult, âgée de seize ans. Belle et instruite, Yseult était une jeune personne accomplie sous tous les rapports ; aussi, malgré son peu de fortune, trouvait-elle de nombreux et riches partis. Elle ne s'était encore décidée pour aucun, lorsqu'en se rendant un jour avec sa mère à une petite chapelle

située au fond des bois, elle rencontra Olivier de Kernoc, qui chassait avec son frère un énorme sanglier, rendu furieux par la poursuite acharnée des chiens, et par plusieurs blessures que les chasseurs lui avaient faites. Olivier fut saisi d'admiration en voyant Yseult, et il n'avait jamais rien rêvé d'aussi parfait. S'approchant respectueusement des deux femmes que le son des cors et les cris des chasseurs commençaient à effrayer :

- Mesdames, dit-il, rassurez-vous et si vous daignez me le permettre je vais vous accompagner quelque temps pour vous protéger contre les attaques du sanglier, dans le cas où il viendrait de ce côté.

- Merci, Monseigneur, dit Mme de la Haye ; nous avons dessein d'aller à *Notre-Dame-de-Misericorde* ; mais, puisqu'il y a du danger à se promener dans la forêt, nous allons regagner notre demeure.

- Mesdames, le bruit de la chasse semble se rapprocher de nous, il ne serait pas prudent de vous en retourner seules à la Haye.

En disant cela, il sauta à terre ; puis, ayant donné son cheval à conduire au valet qui le suivait il offrit son bras à Mme de la Haye.

- Vraiment, Monseigneur, dit la mère d'Yseult, nous sommes bien fâchées de venir interrompre vos exercices de chasse, en mettant votre grande complaisance à contribution.

- Mesdames, je mets au-dessus de tous les plaisirs le bonheur de me trouver en aussi agréable compagnie que la vôtre.

- En disant cela, Olivier regardait Yseult avec un intérêt toujours croissant ; celle-ci peu intimidée, baissait ses beaux yeux, et c'est à peine si, de temps à autre, elle osait jeter à la dérobée un regard rapide sur ce jeune et riche seigneur qu'elle voyait pour la première fois.

- Monseigneur, il me semble entendre un grand bruit dans ce fourré, dit Yseult en tremblant.

- Peut-être sont-ce quelques chiens qui ne suivent pas le reste de la chasse, répondit Olivier en souriant.

Un cor retentit tout-à-coup à quelque distance, et le galop d'un cheval se fit entendre avec les aboiements des chiens qui avaient cessé depuis quelque temps.

- O mon Dieu ! J'ai bien peur, dit Yseult en saisissant par un mouvement nerveux le bras du seigneur de Kernoc, qui, se plaçant devant ses protégées, à demi-mortes de frayeur, mit aussitôt l'épée à la main.

Au même moment, le sanglier, la gueule pleine d'écume et de sang, déboucha à vingt pas, poursuivi par les chiens. En apercevant le seigneur de Kernoc et les deux dames, l'animal irrité s'avança tête baissée vers eux en faisant entendre un bruit sourd et ronflant.

- O mon Dieu ! prenez pitié de nous ! s'écrièrent les deux femmes en tombant à genoux, glacées d'effroi.

- Olivier attendit sans sourciller cet ennemi redoutable ; puis, au moment où le sanglier s'élançait sur lui, il le frappa avec tant d'adresse qu'il le tua sur le coup. Alors les deux dames poussèrent un cri d'admiration, et elles se mirent à louer avec enthousiasme le courage et l'adresse de leur défenseur.

- Ah ! Monseigneur, comment avez-vous pu tuer ce monstre ? dit Yseult en examinant le sanglier étendu à terre.

- Mademoiselle, répondit Olivier, en vous défendant, je ne pouvais manquer de sang-froid, de force et d'adresse.

- Comme il achevait ces mots, Robert arriva, et sa surprise fut grande en voyant son frère causer avec deux dames dont la plus jeune, par sa beauté, lui fit une impression extraordinaire. Etant descendu de cheval pour venir les saluer, il remarqua, avec sa jalousie accoutumée, l'intérêt que portait Yseult à son frère et l'air indifférent avec lequel elle recevait ses compliments. Lorsque la Jeune fille parlait à Olivier avec sa voix douce et suave, Robert, les regards baissés, endurait une souffrance morale, semblable à la douleur qu'éprouve un blessé à qui l'on retourne le fer dans la plaie. La haine qu'il nourrissait contre son frère grandissait dans son âme dévorée par l'envie, à la seule idée de le voir épouser une femme belle et vertueuse, qui ne pouvait manquer de le rendre heureux. Ayant accompagné ces dames jusque chez elles, Robert s'en revint sous l'empire d'une nouvelle passion dont les effets devaient être terribles.

Les charmes d'Yseult avaient fait naître dans son cœur des désirs que la jalousie rendait encore plus violents. Chaque jour, il voyait avec une sourde rage les progrès de l'amour pur d'Olivier et d'Yseult. Il aurait voulu supplanter son frère, mais il en reconnaissait l'impossibilité, aussi lorsqu'il sut le mariage d'Olivier avec Yseult définitivement arrêté, il eut recours à des moyens défendus pour y mettre obstacle. Au fond d'un ravin, près des bords solitaires et marécageux d'un ruisseau, habitait dans uneasure abandonnée, Prosper Fontanus, sorcier célèbre dans le pays. Cet homme, redouté par tout le monde, était consulté souvent non seulement par les gens de la campagne, mais encore par les seigneurs et de nobles dames. On disait qu'il possédait des philtres infallibles qui faisaient d'une femme cruelle l'amante la plus passionnée. Il connaissait aussi certains remèdes qui servaient à dissimuler une faute commise par une fille, en lui sauvant l'honneur au prix d'un crime. Il prédisait l'avenir et faisait apparaître les démons par la force de son art magique. D'horribles bruits couraient sur son compte, on l'accusait d'avoir égorgé des enfants dans d'infâmes sacrifices ; d'avoir servi les brutales passions d'hommes dépravés, en mettant à leur disposition des breuvages soporifiques propres à endormir leurs victimes ; enfin, il était soupçonné de s'être associé à de lâches vengeances, en fournissant le poison nécessaire pour les exécuter. Fontanus sortait rarement de sa demeure. Une vieille femme allait chaque jour lui porter ce dont il avait besoin, puis aussitôt qu'elle avait déposé son fardeau et reçu des instructions pour le lendemain, elle se retirait sans savoir ce qu'il faisait dans son laboratoire. La nuit, par une fenêtre dont le volet fermait mal, on voyait s'échapper une vive lumière, comme si le feu eût dévoré tout ce que contenait cette maison hantée par les esprits infernaux.

Robert de Kernoc connaissait Fontanus de réputation, et peut-être même l'avait-il consulté déjà, lorsqu'une nuit il vint frapper à sa porte.

- Qui est là ? demanda le sorcier avec un ton de mauvaise humeur qui semblait prouver qu'on venait de l'arracher à ses calculs cabalistiques.

- C'est un gentilhomme qui désire avoir un entretien avec vous, répondit Robert en adoucissant sa voix habituellement dure.

- Je n'ouvre point à cette heure, revenez demain me trouver.....

- Messire Fontanus, mon affaire ne souffre point de retard.

- J'en suis fâché, mais je ne reçois jamais personne la nuit,

- J'ai de quoi vous récompenser généreusement si vous voulez m'écouter.

- En disant cela Robert agita une bourse qui fit entendre un son métallique.

- Par Lucifer ! dit alors le sorcier en tirant les verrous avec fracas, je veux vous montrer combien je suis complaisant.....

La porte s'ouvrit, et Robert se trouva en face de Fontanus, qui dit en l'apercevant:

- Ah ! Monseigneur, si j'avais su que c'était vous, je ne me serais pas tant fait prier ; mais je veux être pendu, si j'ai reconnu la voix du seigneur de Kernoc.

- Cependant vous êtes sorcier ? dit Robert en riant à moitié.

- Oui, Monseigneur ; mais dans ce moment j'avais l'esprit tellement absorbé par un calcul, que je ne songeais à rien autre chose.

Fontanus, après avoir fait entrer Robert dans son laboratoire, lui présenta une chaise vermoulue, puis il s'assit dans un vieux fauteuil recouvert d'un cuir noir et déchiré. C'était un homme d'une taille moyenne, assez gros de corps ; et ayant dans la physionomie une singulière expression. Ses joues étaient sillonnées par des rides profondes qui allaient se perdre sous une énorme barbe à moitié grise, tombant en désordre jusque sur sa poitrine. Ses yeux, profondément enfoncés sous d'épais sourcils, brillaient avec un sinistre éclat. En parlant avec une voix glapissante, il montrait deux rangées de dents blanches d'une grandeur démesurée, qui donnaient à penser qu'il y avait quelque chose de perfide et de cruel chez cet homme. Son pourpoint et ses hauts-de-chausses étaient en velours noir un peu usé par le service. Il portait sur sa tête une toque ornée de plumes d'orfraie, autour de laquelle étaient brodées des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Dans le laboratoire de Fontanus, il y avait, parmi une grande agglomération d'objets divers, un squelette appuyé contre le mur, entre les côtes duquel des araignées avaient filé leurs toiles. En s'agitant, ces insectes noirs et velus produisaient un singulier bruit lorsqu'un moucheron venait à tomber dans leurs filets habilement tendus. Plusieurs fourneaux en terre, des cornues, des alambics, des creusets, annonçaient que Prosper Fontanus s'occupait d'alchimie. Dans la cheminée, deux énormes chats se chauffaient près de quelques tisons à demi-éteints. A côté de plusieurs vieux volumes poudreux, il y avait des paquets d'herbes, jouissant de propriétés médicinales ou vénéneuses. Des serpents et des lézards empaillés étaient accrochés le long des murs avec des écailles de tortues, des arêtes de poissons et des peaux de bêtes féroces.

- Monseigneur, dit Fontanus en fixant Robert, vous pouvez maintenant me confier le motif qui vous amène vers moi.

- Savant devin, répondit le jeune homme, j'ai entendu dire que vous pouviez rendre sensible le cœur d'une femme, fût-il froid comme le marbre ?

- On ne vous a pas trompé, Monseigneur.

- Eh bien ! J'aime Mlle de la Haye avec fureur, et malgré tout ce que j'ai pu faire cette jeune n'a jamais eu pour moi que de l'indifférence, tandis qu'elle paraît extrêmement touchée de l'amour de mon frère, qui vient de la demander en mariage.

- A-t-elle consenti à donner sa main à votre frère ?

- Oui.

- Monseigneur, il ne vous reste plus d'espoir à moins que vous ne soyez disposé à suivre les conseils de Belzébuth, qu'à cause de vous je veux bien évoquer.

- Robert était très irréligieux, cependant il ne put s'empêcher de frémir en entendant ces paroles.

- Que craignez-vous ? reprit le sorcier, pourvu que vous demeuriez tranquille, il ne peut rien vous arriver de mal.

- Mais Satan n'est pas assez désintéressé pour venir à mon aide sans exiger beaucoup ?
- Rassurez-vous, je prends sur moi toutes les responsabilités.
- Eh bien ! Acceptez cet or, et que je ne sois pas obligé de faire un pacte avec l'ange des ténèbres.
- Ecoutez, Monseigneur, je vous le répète, il est impossible que vous épousiez Mlle de la Haye, si vous n'êtes pas disposé à faire ce qui va vous être dit.
- Je suis prêt à tout tenter, pour enlever à mon frère la femme qu'il aime et dont il est aimé
- Votre résolution est inébranlable ?
- Oui, commencez votre évocation et que l'enfer m'inspire un moyen prompt et infallible, car maintenant, dominé par ma fatale passion, où trouverais-je du repos, si ce n'est en possédant l'objet de ma convoitise ?

- Fontanus fit alors placer le seigneur de Kernoc dans un coin de la chambre, en lui recommandant bien de ne faire aucun mouvement ni de dire une parole. Ensuite, prenant du sang contenu dans un flacon, il traça avec son doigt sur une large planche qu'il avait mise debout au milieu de la place, une figure assez grossièrement esquissée qui représentait le prince des démons. Devant cette planche il mit un réchaud plein de charbons enflammés ; puis, éteignant sa lampe, il se mit dans l'obscurité à faire des gestes singuliers et à prononcer des paroles mystérieuses. Bientôt l'air fut agité par un léger bruit, et une flamme rouge et brillante s'étant tout à coup élevée du réchaud, Robert aperçut plusieurs chauve-souris qui volaient en tournant au-dessus de la tête du sorcier. Au même instant, les deux chats qui se chauffaient dans la cheminée vinrent se frôler contre les jambes de leur maître en manifestant de la joie. Fontanus, l'œil fixé, sur la planche teinte de sang, était pâle et immobile, comme si la figure qu'il y avait tracée eût été sur le point de s'animer. Il avait l'air de respirer difficilement et semblait accablé de fatigue.

A l'arrivée de Robert chez le sorcier, le temps était calme, et dans ce moment, une affreuse bourrasque, ébranlant la mesure peu solide, menaçait de la renverser. La flamme rouge du réchaud devenait capricieuse, parfois on l'aurait crue éteinte ; mais soudain un souffle magique la rallumait, et elle s'élançait en pétillant jusqu'au toit de la maison. Cependant l'obscurité étant devenue complète, le sorcier fut prendre Robert par la main, et sans dire une parole, il lui fit appliquer l'oreille contre la planche barbouillée de sang. Alors le seigneur de Kernoc entendit une voix mystérieuse qui lui dit quelque chose de si horrible, qu'il ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise ou d'effroi, il n'en fallut pas davantage pour rompre entièrement le charme. La lampe parut se rallumer d'elle-même, et le sorcier, de mauvaise humeur, prenant Robert, encore tout interdit, par le bras, fut le reconduire à la porte. Le seigneur de Kernoc remonta aussitôt à cheval, et il allait s'éloigner lorsque Fontanus lui cria :

- Monseigneur, rappelez -vous bien que vous ne réussirez jamais à devenir l'époux de Mlle de la Haye, si vous ne faites pas ce qui vient de vous être conseillé !

- J'y songerai, répondit Robert en donnant un coup d'éperon à son cheval qui partit au galop.

Un mois après sa visite à Fontanus, Robert fut un jour à la chasse avec Olivier, qui dit en passant dans l'endroit où il avait vu Yseult pour la première fois :

- Frère, dans quelques jours, j'espère que tu mettras de côté ton air sombre pour prendre part à la joie générale.

- Quelle Joie ? demanda brusquement Robert, en jetant un regard furieux sur Olivier.

- Mais serais-tu le seul à ignorer que je me marie avec Mlle Yseult mardi prochain ?

- Ma foi ! Tu sais que je ne m'occupe jamais de tes affaires ! Puis il ajouta tout bas Damnation ! il n'y a plus à reculer, si je ne fais pas ce qu'une voix infernale m'a conseillé, Mon amour et mon ambition ne verront jamais leurs rêves réalisés.

- Frère, reprit Olivier, dis-moi ce qui t'attriste, et si je peux faire quelque chose pour toi.....

- Je ne confie mes secrets à personne et ne sais pas mendier les faveurs d'un orgueilleux, fier de son droit d'aînesse et de ses richesses !

- Tout autre à ma place se fâcherait, en entendant une réponse aussi insolente ! Mais je te plains d'avoir un caractère farouche et emporté, sans trouver dans mon âme un sentiment de haine contre toi.

Robert en entendant ces paroles n'eut pas le cœur touché de repentir.

- Qu'ai-je besoin, dit-il, de ta compassion

- Frère ! tu deviens fou ! s'écria Olivier avec une vive émotion.

- Tire ton épée et mets-toi en garde ! reprit Robert dans un accès de rage effrayant.

- On ne se bat pas avec un frère et encore moins avec un homme privé de sa raison, répondit froidement Olivier.

- On se bat contre un rival d'amour et contre un ennemi mortel !

En disant cela, Robert plongea son épée jusqu'à la garde dans la poitrine de son frère.

- Assassin ! murmura d'une voix mourante Olivier en tombant à terre baigné dans son sang.

- A moi ta fiancée et ta fortune ! répondit le fratricide avec un sourire infernal.

- Quand un criminel échappe à la justice des hommes, Dieu, pour le punir sur cette terre, lui envoie le remord rongeur qui le suit comme son ombre.

Du bruit s'étant fait entendre dans les broussailles à quelque distance, Robert reprit:

- Si quelqu'un venait de ce côté, tu pourrais me trahir.

Et il tourna de nouveau la pointe de son épée contre la poitrine de son frère.

- Lâche meurtrier ! achève ta victime ! et que Dieu ne te maudisse pas comme Caïn

- Meurs donc ! dit Robert en arrachant avec un atroce sang-froid à son frère le dernier souffle de vie qui lui restait.

Après avoir commis cet horrible crime, le seigneur de Kernoc s'éloigna rapidement ; puis, s'étant arrêté sur le bord d'une fontaine, il lava ses mains et son épée teintes de sang. Ensuite il rentra au château, en ayant soin de demander aux valets si son frère était de retour. Comme on lui répondait que non, il ajoutait qu'ils s'étaient perdus à la chasse, et même il paraissait fort inquiet. Un pareil événement n'avait rien de bien extraordinaire, aussi les gens du château n'en furent pas d'abord dans un grand étonnement ; mais quand la nuit fut venue, chacun commença à s'alarmer en pensant qu'un malheur avait pu arriver à leur maître. Robert n'avait jamais montré tant de sensibilité pour son frère. Montant à cheval, il fit faire toute la nuit d'infructueuses battues dans la forêt. Ce ne fut que le lendemain qu'on trouva le cadavre pâle et sanglant d'Olivier. Le meurtrier dit alors, et tout le monde le crut, que son frère avait été assassiné par des brigands. Puis il fit faire de pompeuses funérailles à sa victime auxquelles assistèrent tous les paysans des environs, qui ne pouvaient se consoler en songeant que la mort de ce bon seigneur était pour eux une perte irréparable. Quelques jours après, l'hypocrite Robert, vêtu de deuil et le visage triste, fut annoncer à Mme de la Haye la fin tragique

d'Olivier. Yseult, en apprenant cette nouvelle, faillit en mourir de douleur ; mais elle se consola peu à peu, et l'année suivante, Robert l'ayant demandée en mariage, elle consentit à devenir sa femme, grâce aux pressantes sollicitations de sa mère, que les immenses richesses du seigneur de Kernoc éblouissaient. Le jour de noce étant fixé, on faisait de grands préparatifs au château de Kernoc pour cette solennité, lorsqu'un soir, en passant par la forêt, près du lieu où Olivier avait été assassiné, Robert crut entendre une voix prononcer lugubrement ces mots : “ Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ?..... ”

Glacé d'épouvante, il se hâta de fuir ; mais les reproches de sa conscience ne lui laissaient point de repos, et à partir de ce moment le remord déchira son cœur avec ses ongles de fer. Un soir enfin eut lieu, dans la chapelle de Kernoc, la célébration du mariage. Yseult, belle comme ange et couronnée de fleurs, vint s'agenouiller au pied de l'autel avec Robert à qui elle jura fidélité. Les cours du château étaient remplies de jeunes Bretons et Bretonnes, que des ménestriers faisaient danser. Des cris de joie se faisaient entendre de tous les côtés, et la tristesse qu'avait causée la mort de l'infortuné Olivier s'était déjà évanouie. Cependant parmi tous ces gens en habits de fête, un homme couvert d'une peau de loup se tenait immobile à la porte de la chapelle. Sa figure et ses mains étaient noires, et son regard sombre était sans cesse attaché sur le seigneur de Kernoc. Lorsque Robert sortit de la chapelle, donnant le bras à sa femme, cet inconnu le suivit jusqu'à la salle du festin. Rien n'était comparable en magnificence à la grande salle du château de Kernoc. Des lustres nombreux jetaient des flots de lumière sur une table couverte de vaisselle d'or et d'argent. Le long des murs, revêtus de belles tapisseries, on voyait une immense quantité de tableaux représentant les Seigneurs de Kernoc dans leur costume de guerre. Robert avait fait ôter le portrait d'Olivier depuis temps, mais celui de son père, vieillard au visage noble et sévère, était là, avec ce regard fixe qui fait qu'un portrait a toujours quelque chose d'effrayant pour celui qui le considère avec une imagination frappée. Robert, l'âme agitée par des remords qu'il essayait en vain d'étouffer, cherchait à s'étourdir en buvant avec excès. Déjà sa raison commençait à s'altérer un peu, lorsque tout-à-coup le portrait de son père s'agita, et la voix qu'il avait entendue dans la forêt prononça de nouveau ces terribles paroles: “ Caïn ! qu'as-tu fait de ton frère ? ... ” Robert, se levant de table aussitôt, s'enfuit dans la cour du château, qu'un violent orage venait de faire déserté aux danseurs. Son sang bout dans ses veines, sa tête s'égare, et les éclairs, accompagnés des grondements de la foudre, viennent encore augmenter son délire. Tandis qu'il rôde comme un insensé, l'homme au visage noir s'approche de lui.

- Que me veux-tu ? dit Robert avec égarement.

- Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?... répond l'inconnu avec un ricanement diabolique.

En toute autre occasion, Robert se fût précipité sur cet homme, mais son courage l'a abandonné. Il croit voir tous les objets s'animer pour lui reprocher son crime. Apercevant un cheval qu'un cavalier vient d'attacher à la porte du château, il s'en empare dans sa folie, et part au galop sans savoir où il va. Bientôt, il entend les pas précipités d'un autre coursier qui vient derrière lui ; il retourne la tête machinalement, et voit, à la lueur d'un éclair, l'homme à la figure noire qui le suit “ Caïn qu'as-tu fait de ton frère ” répète le fantôme. Robert presse les flancs ensanglantés de son coursier, et laisse loin derrière lui ce mystérieux inconnu. Mais, à chaque branche d'arbre qui le touche, il croit sentir la main glacée d'un spectre qui cherche à l'arrêter. Son imagination égarée lui représente tous ses nobles aïeux, dont les portraits sont exposés dans la grande salle du château de Kernoc. Il les voit enveloppés dans leurs suaires poudreux qui le poursuivent et se le montrent avec leurs bras de squelettes, en criant “ assassin ! assassin ! ” il met la main devant ses yeux pour échapper à cette horrible vision, il se bouche les oreilles, et cependant il voit et entend son père qui lui dit : “ Fratricide, soit maudit ! ” Pour fuir l'effrayante cohorte, Robert déchire les flancs de son coursier avec ses éperons ; l'animal,

haletant, fait voler des étincelles en frappant les cailloux qui roulent sous ses pieds. - Tu ne nous échapperas pas ! disent les spectres, et ils environnent le seigneur de Kernoc, en criant avec leurs voix cavernueuses: “ Assassin ! fratricide ! damné ! ” Après avoir parcouru une partie de la forêt, le cheval de Robert tombe tout-à-coup exténué de fatigue en gravissant une colline en face du château de Kernoc que le feu du ciel vient d'embraser. Dans sa chute Robert s'est brisé le crâne contre un arbre ; mais il a encore assez de force pour regarder le vieux manoir que dévorent les flammes.

- Olivier, dit-il, tu es bien vengé !... Pardon, mon Dieu ! grâce pour un misérable assassin

Un éclat de rire infernal répond à ces paroles de repentir, et la voix de l'homme à la figure noire répète encore :

- Caïn qu'as-tu fait de ton frère ?...

- Homme ou démon, pourquoi me poursuis-tu de la sorte ?

- Pour venger le sang de ton frère répandu par tes mains !

- Qui donc es-tu ?

- Bastien Rémy, le charbonnier que tu as fait battre si cruellement un jour, par tes valets. Tu dois t'en souvenir, car tu riais bien, en voyant ces vils bourreaux assommer un pauvre homme. Heureusement que le noble seigneur Olivier arriva assez à point pour me sauver la vie.

- Mais, comment, sais-tu que je suis le meurtrier de mon frère ?

- Parce que, caché dans les broussailles, je t'ai vu accomplir ton forfait. D'abord, j'eus envie de te dénoncer, mais on ne m'aurait pas cru, et, au lieu de recevoir une juste punition, le coupable, puissant, aurait fait condamner le témoin de son crime au supplice, en l'accusant d'être un effronté calomniateur. Alors, je résolus de te torturer, non pas en faisant naître des remords dans ton cœur endurci, mais en rappelant à ta mémoire, de temps à autre, qu'il existait au monde un homme à qui ton crime était connu. C'est moi qui t'ai parlé dans la forêt, et lorsque j'ai appris que tu te mariais, je suis vite accouru au château de Kernoc, dans le dessein de jeter le trouble dans ton âme au milieu de la fête.

- Tu as bien réussi, dit Robert d'une voix mourante.

- Ah ! C'est que j'aimais ton frère autant que je te haïssais ! reprit le charbonnier, car le seigneur Olivier ne s'était pas contenté de me sauver la vie. Dans un hiver rigoureux, il avait donné du pain et des vêtements à ma femme et à mes enfants qui souffraient de la faim et du froid. Olivier était charitable et doux, autant que tu étais dur et cruel ! Il secourait les pauvres gens et s'en faisait aimer, tandis que toi, tu les repoussais et t'attirais leurs malédictions !

- Je vais donc mourir maudit de Dieu et des hommes ! râla Robert.

- Veux-tu un prêtre ? Je vais courir te chercher le chapelain du château.

Robert, se roulant par terre dans d'affreuses convulsions, ne répondit rien.

- Meurs donc en damné ! reprit Benjamin Rémy.

Dans ce moment, le château de Kernoc, miné par le feu, s'écroula avec fracas.

Le moribond, ayant jeté un sombre regard sur ces ruines fumantes, rendit le dernier soupir. Ysult, dégoûtée du monde, se retira dans un cloître pour le reste de ses jours ; et, depuis ce temps, le manoir de Kernoc n'a pas été rétabli. L'herbe et les ronces remplissent les cours désertes où personne ne porte ses pas. On n'osera même pas en approcher bientôt, car

Fontenelle vient d'y établir une troupe de bandits, sans doute parce qu'il a le dessein de surprendre le château de quelque seigneur des environs.

- Votre histoire est très intéressante, dit Montlouis mais il me semble, malgré le bruit du vent, que j'ai entendu tout à l'heure un cheval s'arrêter à votre porte.

- O mon Dieu, Monseigneur, quel peut être ce cavalier ?

- Je vais aller voir à mon cheval.

Montlouis se levait pour sortir, lorsque trois coups furent rudement frappés à la porte.

- Qui est là, demanda la vieille effrayée.

- Ouvrez !... répondit une grosse voix.

- Que faut-il faire, Monseigneur ? balbutia la vieille en tremblant.

- Allez ouvrir, dit Arthur en mettant la main sur la garde de son épée.

CHAPITRE XVIII

LES BRIGANDS

Un instant après, la porte ayant crié sur ses gonds, un homme d'une taille colossale entra en faisant sonner ses éperons.

- Pitié, mon doux Jésus ! s'écria la vieille avec épouvante.

L'inconnu se mit à rire, et s'avançant vers le cornette qui se tenait sur ses gardes :

- Mon jeune gentilhomme, soyez sans défiance, dit-il, nous avons déjà eu l'occasion de faire connaissance...

Montlouis cherchait à se rappeler où il avait rencontré cet homme, dont il ne pouvait apercevoir la figure que très imparfaitement à cause de l'obscurité.

- Mille diables ! Monsieur de Montlouis ! vous ne me reconnaissez pas ? reprit l'étranger en s'approchant de la cheminée.

- Vous savez mon nom ? dit Arthur très étonné.

- Mieux que cela, Monsieur le huguenot, j'ai eu la satisfaction de vous voir mettre flamberge au vent, dans une affaire où je courais grand risque de perdre la vie.

En disant cela, l'inconnu jeta son manteau sur la table, et le cornette put alors, à la clarté de la lampe, examiner le visage de cet homme armé jusqu'aux dents.

- Vive Dieu ! Monsieur, dit-il, je me rappelle bien maintenant vous avoir vu à Nantes chez Simon l'armurier.

- Ah ! Vous êtes un brave que j'estime ! reprit l'étranger en tendant sa main armée d'un lourd gantelet à Montlouis. Oui, sans vous, je crois, le diable m'emporte ! que ces enragés catholiques m'auraient mis en pièces ! Mais comment vous trouvez-vous à cette heure dans une misérable chaumière isolée ?

- En voyageant dans ce pays qui m'est tout-à-fait inconnu, je me suis égaré, et vrai Dieu ! j'ai été bien heureux de rencontrer la demeure de cette brave femme qui m'a offert l'hospitalité pour la nuit.

- Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire dans un lieu où vous serez mieux qu'ici.

- Je vous remercie, une nuit est bien vite passée...

- Par Lucifer ! Il faut que vous veniez souper avec moi, ma demeure n'est pas loin, vous ne pouvez me refuser.

- Monsieur, ma demande vous paraîtra peut être indiscrete ; mais je ne peux pas, sans manquer de prudence, suivre un inconnu ; ayez donc l'obligeance de me dire votre nom ?

- Vous le saurez dans une demi-heure, lorsque nous serons près d'une bonne table, où le vin surtout ne manquera pas.

- Pourquoi refusez-vous de me satisfaire à présent ?

- J'ai mes raisons pour cela.

- Alors, vous trouverez bon que j'aie les miennes pour ne pas vous suivre.

- Vous êtes furieusement entêté ! mon jeune gentilhomme ! Cependant vous m'avez rendu un si grand service, que je ne peux m'empêcher à mon tour de vous prévenir du danger qui vous menace.

- Que voulez-vous dire ?

- Avant qu'il soit deux heures, les gens du seigneur Fontenelle viendront vous attaquer ici. Déjà, sans moi, comme j'arrivais, votre cheval aurait été pris par deux cavaliers qui se disposaient à l'emmener avec eux dans la forêt. Ne vous obstinez pas à rester davantage ; venez avec moi, et je vous jure que vous n'aurez aucun risque à courir.

- Suivez-le Monseigneur, dit la vieille à demi-voix, en s'approchant de Montlouis.

La position du cornette était très embarrassante, car il courait un grand péril en demeurant plus longtemps dans la maison de la vieille, et, d'un autre côté, pour s'en mettre à l'abri, il était obligé de se livrer à la bonne foi d'un inconnu, dont il avait peut-être autant à se défier que des brigands.

- Etes-vous gentilhomme ? demanda-t-il en fixant attentivement l'étranger qui répondit avec un effrayant sourire :

- Oui, Monsieur de Montlouis.

- Alors je me fie à votre parole, et suis prêt à partir avec vous.

- Mille diables ! Vous agissez sagement ; allons, prenez votre valise et remontons à cheval.

Montlouis, en sortant, mit quelques pièces d'or dans la main de la vieille, qui dit en les recevant :

- Dieu vous garde, Monseigneur !...

Quelques minutes après, Arthur et son guide s'enfoncèrent dans la forêt, malgré l'obscurité et le mauvais temps qu'il faisait.

L'inconnu pressait son cheval autant qu'il pouvait, et, de temps à autre, il fredonnait un air avec une insouciance qui témoignait combien il était tranquille au milieu de cette immense forêt.

- Par le salut de mon âme ! dit tout-à-coup Montlouis, il faut que vous connaissiez bien les chemins, pour, vous y retrouver, car la nuit est si sombre que je ne vois pas les oreilles de mon cheval.

- Tout le pays m'est parfaitement connu.

- Vous voyagez donc beaucoup.

- Je peux me vanter de chevaucher autant que votre chef de parti.

- Vous ne craignez point d'être tué ou mis à rançon par les brigands de Fontenelle, dont le cruel despotisme pèse si lourdement sur cette malheureuse contrée ?

- Nullement, je vous assure.

- Vous avez donc obtenu une bonne sauvegarde de ce farouche brigand qui ne se gêne pas du tout, dit-on, pour manquer à sa parole ?

- Je suis ami de Fontenelle.

- Diable ! Vous avez là une jolie connaissance !...

- Qui a bien son utilité pour vous en ce moment, mon jeune gentilhomme ! Et en vérité, je ne m'explique pas pourquoi vous en voulez tant à Fontenelle, qui, profitant des circonstances, travaille à sa fortune, comme le font plusieurs grands seigneurs, entre autres votre chef de parti. Aujourd'hui la France est tellement divisée par des passions politiques et religieuses, qu'on ne peut prévoir comment se termineront toutes ces dissensions sans cesse renaissantes. Henri III, abandonné par le peuple et trahi par la noblesse du royaume, n'a plus qu'un vain titre de roi qu'il ne sait même pas disputer en homme de cœur à ceux qui veulent le lui ravir. D'un autre côté, le roi de Navarre a des droits au trône, mais les Parisiens sont trop bons catholiques pour se laisser gouverner par un prince hérétique...

- Henri de Navarre vaincra tous ses ennemis ! interrompit le cornette.

- Le Béarnais pourra bien faire comme Mayenne, le duc de Mercoeur et Fontenelle, il prendra sa part dans le démembrement du royaume,...

- Mort-dieu ! Le roi de Navarre saura le conquérir tout entier ! Et qui que vous soyez ! je vous prie d'avoir plus de respect pour mon chef de parti, et de ne pas le mettre sur la même ligne que ce brigand Fontenelle !

- Par Lucifer ! Prenez garde à votre tour à ce que vous allez dire ! Fontenelle, dont vous parlez avec tant de mépris, est aussi brave et aussi bon gentilhomme que le Béarnais ! Fontenelle descend de l'illustre Beaumanoir !

- Il n'en est que plus infâme ! allait dire Montlouis, mais dans ce moment il crut entendre à côté de lui les pas d'un homme qu'il ne put apercevoir dans les ténèbres. Pensant avec raison qu'il pouvait être entendu par des gens de Fontenelle, le cornette devint aussitôt silencieux. Son, compagnon, depuis quelque temps, avait ralenti l'allure de son cheval, comme s'il eût été sur le point d'arriver, et cependant aucun bruit, aucune lumière, n'annonçaient le voisinage d'un lieu habité.

Le cornette commençait à se repentir d'avoir suivi cet homme dont il ignorait le nom, et qu'il croyait en outre avoir jugé beaucoup trop avantageusement, lorsque l'inconnu vint confirmer ses soupçons en donnant un coup de sifflet auquel répondirent plusieurs voix.

- Est-ce que vous m'auriez conduit dans un guet-apens ?... s'écria Montlouis en saisissant un pistolet.

- Par Lucifer ! répondit l'inconnu en poussant un bruyant éclat de rire, M. de Montlouis, vous avez l'imagination bien exaltée ! Maugrebleu ! Tranquillisez-vous, nous sommes arrivés. Puis l'inconnu reprit, en s'adressant à plusieurs hommes que le cornette entendait marcher autour de lui sans les voir : - Holà ! Soudars ou palefreniers, vous allez conduire le cheval de ce jeune gentilhomme à l'écurie, et le soigner comme le mien ; vous détacherez sa valise et me l'apporterez, en vous gardant bien d'avoir la curiosité de l'ouvrir, car, je le jure par mon épée, s'il y manque un denier, je vous fais tous pendre à l'instant même !

- Seigneur capitaine, vos ordres vont être exécutés, répondirent deux hommes en saisissant le cheval de Montlouis par la bride.

- Je suis donc dans un camp, pensa le cornette en entendant les ordres que son guide venait de donner, et la réponse des soldats à qui il s'était adressé. Cependant, s'il en était ainsi, je

devrais apercevoir la lueur des feux qu'il est indispensable d'allumer par une nuit aussi obscure.

- M. de Montlouis, venez de ce côté, dit l'inconnu.

Arthur était dans une grande perplexité ; il se voyait dans l'impossibilité de fuir, et pourtant abandonner son cheval aux deux hommes qui l'arrêtaient, achevait de le mettre tout-à-fait à la merci de son mystérieux inconnu. Ayant posé pied à terre, il était encore près de son coursier, lorsque son guide, le prenant par la main, lui fit faire quelques pas en l'avertissant de prendre garde à ses pieds, parce qu'ils allaient descendre plusieurs marches.

- Mort-Dieu ! dit Montlouis, vous me faites descendre dans une cave, et je viens de heurter la tête d'un homme.

- C'est le gardien qui s'est endormi ! répondit l'inconnu avec un horrible blasphème. Puis il cria de toute sa force : - Holà ! coquin ! J'ai bonne envie, pour t'arracher au sommeil, de te passer mon épée au travers du corps !

- Ne vous fâchez pas, capitaine, dit une grosse voix avinée, et surtout ne mettez pas votre menace à exécution, car, au lieu de m'éveiller, vous me feriez dormir éternellement.

Au même moment, le bruit d'une clef qui tourne dans une serrure, se fit entendre, et une porte de fer s'étant ouverte, Montlouis entra avec son guide sous une voûte au haut de laquelle était suspendue une lampe, dont la pâle lumière se reflétait en vacillant sur des murs humides et salpêtrés. A peine eurent-ils pénétré dans le souterrain que la porte se referma sur eux.

- Où suis-je ? demanda Arthur.

- Dans les ruines du château de Kernoc.

- Oh ! trahison !... Et Montlouis voulut saisir son poignard ; mais, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'on le lui avait enlevé, aussi bien que son épée, probablement tandis qu'il descendait l'escalier du souterrain.

- Malédiction sur toi ! reprit-il, infâme scélérat ! qui pour prix du service que je t'ai rendu à Nantes me livre à des bandits.

- Est-ce la peur qui vous fait trembler, Monseigneur ? répondit l'inconnu avec un rire insolent.

- La frayeur n'a d'empire que sur des lâches comme toi ! et si tu me vois ému, tu ne dois l'attribuer qu'à la rage qui m'anime !

- Si vous m'insultez encore avec une pareille audace vous ne sortirez pas d'ici !... s'écria l'inconnu avec fureur.

- Prends ma vie ! elle est en ton pouvoir !... Mais avant de mourir, je voudrais voir le capitaine Fontenelle, pour lui dire combien tu es ingrat envers moi qui n'ai pas craint, sans te connaître, de m'exposer à un grand péril pour sauver tes jours. Fontenelle, comme tous ceux qui se servent des traîtres, doit les mépriser et les craindre. Aussi, je n'en doute point, s'il connaissait ton indigne conduite, peut-être ne tarderait-il pas à se charger lui-même du soin de ma vengeance !...

- Mille diables ! Monsieur de Montlouis, vous êtes un brave que j'estime encore davantage à présent.

- Malheureusement, dans ces sombres souterrains, il ne sert de rien à un homme environné d'ennemis et sans armes d'avoir de la bravoure.....

- Rassurez-vous, vous ne courez aucun danger.....
- Croyez-vous me rassurer par vos paroles ironiques ?
- Non, de par tous les diables ! Vous serez parfaitement traité ici.
- Mais pourquoi m'a-t-on désarmé ?
- Parce que je connais votre bouillant caractère.
- Vive Dieu ! Si c'est avec de bonnes intentions que vous m'avez amené dans les ruines de Kernoc, aurez-vous assez d'empire sur Fontenelle et les autres chefs pour m'y faire respecter ?
- Vous pouvez compter sur ma puissance.

En parlant de la sorte, Montlouis et son guide arrivèrent dans une vaste salle voûtée, dont le plancher était couvert de paille servant de lit aux brigands. Dans plusieurs endroits, la pluie pénétrait à travers la voûte d'une couleur verdâtre, et on l'entendait tomber goutte à goutte dans de petites mares que les brigands avaient soin de vider lorsqu'elles étaient prêtes à déborder sur le sol.

Le long des murs chaque brigand avait pour oreiller un sac rempli de ses vêtements et des richesses qu'il possédait. A côté de ce sac étaient ses armes, rangées en ordre et d'une propreté admirable.

En traversant cette vaste galerie, le cornette fut averti qu'il n'y avait plus qu'un mur à le séparer des bandits de Fontenelle en entendant un bruit confus de voix. Un homme qu'il reconnut pour Oeil-de-Feu, le terrible bohémien, s'avança alors vers eux.

- Capitaine, dit-il à l'inconnu, on attendait votre arrivée avec une grande impatience.
- Quelle heure est-il donc ?
- Neuf heures, répondit Montlouis en regardant à sa montre qu'il fut étonné de voir encore suspendue à son cou.
- Nous avons tout le temps nécessaire, reprit l'inconnu. Puis il ajouta : - Les renforts sont ils arrivés ?
- Oui, capitaine ; le sergent Graffault est ici depuis une heure avec ses cavaliers qui voudraient savoir au juste si vous n'avez point remis l'entreprise à une autre fois, parce qu'ils ne se gêneraient pas pour boire.
- Mille diables ! s'ils se sont enivrés malheur à eux !

En prononçant ces paroles avec colère, l'inconnu s'avança rapidement vers une porte qu'il ouvrit avec précipitation. Il allait la refermer sur lui, lorsque s'arrêtant, il dit au bohémien qui était resté immobile près du cornette :

- Oeil-de-Feu ! Tu vas conduire ce gentilhomme dans la grande salle, en prenant bien garde à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Je veux qu'on le respecte comme si c'était moi. Dans un instant, Monsieur de Montlouis je viendrai vous rejoindre.
- Suivez-moi, Monseigneur, dit Oeil-de-Feu.
- Vive Dieu ! Avant de sortir d'ici, s'écria le cornette, il faut que vous me disiez comment se nomme le capitaine avec qui j'étais tout-à-l'heure ?
- Monseigneur, est-ce que vous ne savez pas son nom ? reprit le bohémien avec un air étonné.
- Non, je vous jure ! Ce diable d'homme s'est obstiné à me le cacher.

- Ah ! je comprends le motif qui l'a fait agir de la sorte ; s'il vous eût dit son nom, vous n'auriez peut-être pas voulu le suivre.

- Ma foi ! Dans tous les cas, je suis porté à croire que je n'aurais rien eu de mieux à faire.

- Monseigneur, vous ne courez aucun danger à Kernoc, seulement je vous donnerai un bon conseil : faites attention à ne pas exprimer ainsi tout haut votre pensée, car notre chef est très irritable, surtout lorsqu'il est ivre. Prenez garde aussi, en causant avec lui, de ne rien dire qui puisse blesser son orgueil.

- Par le salut de mon âme ! Je ne suis pas habitué à flatter chez les autres ce que mon esprit désapprouve.

- Monseigneur, faites ce que je viens de vous dire, car il y va de votre vie !

- Mais ce chef redouté a-t-il assez d'empire, pour empêcher Fontenelle de me faire conduire au supplice, si cela lui convient.

- Ma foi, Monseigneur, dit le bohémien en riant, si ces deux volontés venaient à se rencontrer, je ne sais trop laquelle des deux l'emporterait.

- Moi, je connais trop Fontenelle de réputation pour avoir un doute favorable sur l'issue de cette lutte. Mais enfin, dites-moi le nom de ce capitaine dont la puissance paraît si formidable.

- Monseigneur, c'est le capitaine Fontenelle qui vous a conduit en ces lieux.

- Vraiment, dit Montlouis avec une surprise extrême.

- Oui, Monseigneur, aussi croyez-moi, n'enflammez pas sa colère par vos discours.

En achevant ces mots, le bohémien fit entrer le cornette dans la galerie où tous les bandits étaient réunis. C'était un spectacle curieux et effrayant, que cette agglomération d'hommes couverts de crimes. Presque tous, assez mal vêtus, avaient le teint basané, le regard faux et méchant. Dans ces âmes dégradées par le vice, il n'y avait plus l'ombre d'un sentiment généreux. Les soudards de Fontenelle, si l'on en excepte la bravoure, leur seule vertu, étaient, comme leur maître, des espèces de bêtes féroces qui ne cherchaient qu'à satisfaire leurs ignobles instincts, en employant le droit du plus fort.

Lorsque Montlouis parut au milieu d'eux, les uns étaient occupés à jouer, à boire et à chanter, et les autres causaient en fourbissant des armes. Quelques femmes, qu'à leur costume le cornette reconnut pour des bohémiennes, étaient à se chauffer sous le manteau d'une vaste cheminée.

- Mille tonnerres ! dit un brigand en apercevant Arthur, voilà un jeune officier que nous amène le seigneur Fontenelle.

- Il a donc fait en même temps de nouvelles levées de soldats pour les lui donner à commander, répondit avec humeur un homme dont le visage était couvert de cicatrices, et qui, si l'on pouvait en juger à ses vêtements, devait être un des principaux chefs.

- Taillefer, reprit le premier, nous allons bientôt savoir ce que le capitaine Fontenelle veut en faire. Mais vois donc avec quel respect Oeil-de-Feu lui parle, et comme il fait ranger les camarades pour que ce jeune gentilhomme trouve une place bien commode auprès du feu. Ventre de loup ! regarde donc aussi nos bohémiennes, comme elles lui font les doux yeux.... Tiens le dégoûté, il n'a pas l'air d'y faire attention.....

- Bah ! dit Taillefer en vidant son verre rempli de vin, je parierais que c'est un pauvre diable de cadet qui vient parmi nous avec l'espérance de faire fortune.

- Il arrive bien, car cette nuit nous devons tenter un coup de main sur le château d'un seigneur du voisinage qui possède de grandes richesses.

- Maugrebleu ! Si nous parvenons à le déposséder de son habitation, nous quitterons ces tristes souterrains où l'on a peine à respirer pour aller loger dans des appartements moins humides et plus agréables.....

- Le succès est certain, toutes les précautions ont été prises pour nous l'assurer.

- La femme de ce seigneur est bien jolie dit-on.

- Oui, aussi je crois que le capitaine Fontenelle en est amoureux, et que c'est là le motif qui lui a fait quitter le fort de Douarnenez pour venir commander en chef cette expédition.

- Où diable l'a-t-il vue ?

- A Nantes, l'année dernière.

- Comment sais-tu ces choses ?

Taillefer allait répondre, mais il se tut en voyant Fontenelle passer au milieu des bandits pour aller rejoindre le cornette, qui, tout en se chauffant, faisait de tristes réflexions. Arthur se voyait au pouvoir d'un homme cruel et déloyal, qui pouvait dans un moment de colère lui donner la mort, ou bien le faire renfermer dans un cachot pour le mettre dans la nécessité de racheter sa liberté au prix d'une grosse rançon. Il avait trop mauvaise opinion de Fontenelle pour que les paroles du bohémien eussent eu le pouvoir de calmer ses inquiétudes. Dans la nécessité de se contraindre, le cornette se voyait condamné à l'horrible supplice, pour un cœur noble et généreux, d'entendre les conversations d'hommes pervers qui méditaient des crimes avec un cynisme effrayant !

- Par Lucifer ! Monsieur de Montlouis, dit Fontenelle en lui frappant sur l'épaule, je suis fâché de vous avoir fait attendre, car vous devez avoir grand besoin de souper.

- Je ne suis pas si affamé que vous vous l'imaginez, répondit Arthur.

- Bah ! A votre âge, on a toujours bon appétit, surtout quand on a voyagé. Tenez, asseyez-vous près de cette table et attaquons hardiment ce pâté de venaison dont vous m'allez dire des nouvelles.

Deux hommes venaient d'apporter une table chargée d'un énorme pâté, de viandes froides, de pain et de plusieurs bouteilles.

- Comment trouvez-vous ce vin ? dit Fontenelle, après avoir rempli le verre du cornette et le sien qui était d'une grande dimension.

- Il est excellent ! répondit Montlouis après y avoir goûté.

- Je m'en suis emparé dernièrement, en capturant, après un assez rude combat, un vaisseau portugais que la tempête avait jeté sur les côtes de Bretagne. Comme cette prise avait coûté la vie à un assez grand nombre des miens, je fis attacher les vaincus sur le pont de leur navire qui faisait eau de toutes parts ; puis, étant retourné avec mes hommes sur mon bâtiment, nous nous amusâmes à les regarder s'abîmer peu à peu dans les flots.

- Quel barbare spectacle ! ne put s'empêcher de dire Arthur.

- Maugrebleu ! Vous avez l'âme bien sensible ! Nous autres, habitués à ne nous étonner de rien, nous nous mêmes à rire en entendant les cris de chacun de ces matelots portugais, qui, après nous avoir maudits, adressait piteusement ses derniers adieux à sa mère, sa femme et son pays qu'il ne devait plus revoir.

Tout en parlant, Fontenelle ne discontinuait pas de manger et de boire.

- Ventre de loup ! M. de Montlouis, reprit-il, vous ne videz pas votre verre... Allons, à votre santé !

- Capitaine, à la vôtre ! dit Arthur en s'efforçant de sourire pour cacher les sombres pressentiments dont son âme était agitée.

- Monsieur de Montlouis, j'ai entendu dire, et je n'ai pas de peine à le croire, que les officiers du roi de Navarre étaient obligés de guerroyer en grande partie à leurs frais ?

- On ne vous a pas trompé.

- Par Lucifer ! Comment avez-vous embrassé un parti où l'on est exposé sans cesse à perdre la vie sans avoir l'espérance de faire fortune ?

- Parce que j'ai obéi à mes convictions politiques et religieuses.

- Ah ! Moi, j'ai toujours pensé, qu'on devait consulter son intérêt avant tout, étant persuadé qu'un grand nombre de ceux qui paraissent le plus dévoués au service du roi ou de la foi catholique, n'agissent que par pur égoïsme.

- Cependant, je connais beaucoup de gentilshommes dans notre parti, dont la conduite loyale et fidèle ne mérite que des louanges.

- Eh bien ! Si le roi de Navarre vient à triompher, ces hommes-là seront mis de côté, et les emplois et les honneurs deviendront le partage des intrigants égoïstes dont je viens de parler.

- S'il y a des injustices dans le monde, au moins reste-t-il à l'homme qui a bien fait son devoir le bon témoignage de sa conscience.

- Triste consolation ! dit le chef des brigands en poussant un éclat de rire. Il n'y a qu'un infailible moyen pour tout obtenir de la race humaine, c'est d'employer la force. Oui, celui qui veut dominer doit se faire craindre, et ne pas trop compter sur des partisans comblés de bienfaits... Tenez, M. de Montlouis, croyez-moi, laissez les factions politiques et religieuses se débrouiller entre elles, et profitez des troubles pour acquérir une immense fortune. Vous êtes jeune et courageux, ne vous faites donc point un scrupule d'accepter la place de premier lieutenant du capitaine Fontenelle.

- Je ne puis, dit Montlouis, qui se trouvait de plus en plus mal à l'aise.

- Maugrebleu ! Vous auriez commencé dès cette nuit par un bon coup. Nous allons piller le château d'un des plus riches seigneurs des environs.

- Comment le nommez-vous ?

- M. de Mollac.

- Ne lui aviez-vous pas donné une sauvegarde ?

- Si, mais j'ai besoin de son château pour loger mes gens qui sont trop mal dans ces ruines, et puis sa femme est tellement jolie qu'il me la faut !...

Montlouis frémit d'indignation en entendant ces paroles, et, par un mouvement involontaire, il fit le geste de vouloir porter la main sur la garde de son épée, dont l'absence l'avertit qu'il devait se contenir en présence de Fontenelle, plus perfide et plus cruel qu'un tigre.

Cependant Arthur avait trop de générosité pour ne pas endurer d'affreuses tortures morales, en entendant comploter la ruine d'un honnête gentilhomme et le déshonneur de sa femme. Il aurait voulu les avertir du danger dont ils étaient menacés, mais comment y parvenir ? Lui-

même n'était-il pas au pouvoir de vils scélérats, prêts à l'assassiner sur un signe de leur maître. En outre, quand bien même le cornette eût été en liberté, il n'aurait pu, au milieu d'une forêt aussi sombre, trouver le château de Mollac, parce qu'il ne connaissait pas les chemins qui y conduisaient.

- Mille diables ! reprit Fontenelle déjà à moitié ivre, vous paraissez bien pensif ? Auriez-vous envie d'accepter la proposition avantageuse que je viens de vous faire ?

- Non ! Seigneur capitaine, vous avez grand tort.

En ce moment, un homme vêtu de haillons s'approcha des deux bandits dont nous avons déjà parlé. Il arrivait de loin sans doute, car il était trempé par la pluie, et tout couvert de boue. Sa physionomie avait ce caractère faux qui inspire la défiance, il portait sur son dos un sac qu'il déposa en disant quelques mots à demi-voix, puis il but un verre de vin que venait de lui verser Taillefer. Fontenelle, ayant détourné la tête, s'écria en voyant, ce nouveau venu :

- Eh bien ! Balthazar, pourquoi ne viens-tu pas tout de suite m'annoncer ce que tu as vu et appris au château de Mollac ?

- C'est que, capitaine, je ne voulais pas interrompre la conversation que vous aviez avec ce jeune gentilhomme.

- Approche vite, maugrebleu ! et souviens-toi, en pareille occasion, qu'il faut tout d'abord venir me parler !

L'espion s'avança vers la cheminée en jetant à la dérobée les yeux sur le cornette qui le regardait avec un foudroyant mépris.

- Capitaine, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre, dit Balthazar avec un air joyeux qui témoignait combien il était satisfait de lui-même.

- Voyons, reprit Fontenelle, comment tu t'es acquitté de ta mission ?

- Capitaine, pour pénétrer dans le château de Mollac sans y exciter aucun soupçon, je me suis déguisé comme vous le voyez en mendiant.

- Tu as bien fait, mais il restait des choses plus difficiles à exécuter...

- Aussi, pour en venir à bout, m'y suis-je pris adroitement...

- Je vais en juger par ton récit.

- Ah ! Capitaine, on est plus défiant que vous ne pensez au château de Mollac, et j'ai cru m'apercevoir qu'on y était instruit, jusqu'à un certain point, du projet que nous avons formé.

- O mon Dieu, pensa Montlouis, puissent-ils échapper au malheur qui les menace !

- Alors, il y avait plus de mérite à tromper leur vigilance, reprit Fontenelle ; mais hâte-toi donc, je n'ai pas le temps de rester deux heures à t'écouter.

- Capitaine, voilà comment je m'y suis pris. Après m'être approché du château, et en avoir bien examiné tous les alentours, je me suis couché à l'entrée de la grande avenue qui y conduit, espérant voir passer quelques domestiques, ou peut-être le maître lui-même. J'étais là depuis un bon quart-d'heure, lorsque le jardinier du château, m'ayant aperçu, s'est avancé vers moi.

- Mon pauvre ami, m'a-t-il dit, vous paraissez souffrant.

- Oui, lui ai-je répondu en poussant quelques gémissements ; oui la lassitude et la faim m'ont réduit au triste état où vous me voyez. J'avais dessein d'aller à ce château pour implorer la charité de ses habitants, mais ma faiblesse était si grande qu'il m'a été impossible de me

traîner plus loin... Je jouais si bien mon rôle, que le jardinier ne s'est pas aperçu de la ruse. Au contraire, touché de compassion :

- Faites un effort, a-t-il repris, je vais vous aider à gagner le manoir de Mollac. Mes maîtres sont bons et charitables, ils vous feront donner des soins. ”

Je lui ai dit alors en marchant avec lenteur et en m'appuyant sur lui, que je venais de bien loin. Puis, je lui ai demandé le nom de ses maîtres, quel était leur genre de vie, et s'ils avaient de nombreux domestiques. Le brave homme a répondu à toutes mes questions sans se douter de rien, je lui faisais si grand'pitié, qu'il a été jusqu'à m'offrir de me porter sur son dos. Je me suis bien gardé d'accepter, parce qu'en me chargeant sur ses épaules, il n'eût pas manqué de s'apercevoir que j'avais des armes cachées sous ces haillons. Après avoir mis bien du temps pour faire peu de chemin, ce qui m'a donné le loisir d'examiner l'extérieur du château, nous y sommes enfin arrivés. Aussitôt que j'ai été introduit dans la cuisine, les domestiques m'ont fait asseoir près du feu, puis on a été chercher la châtelaine pour qu'elle me fasse boire, disaient-ils, d'une liqueur fortifiante qui devait me rendre toute la vigueur de mes forces affaiblies. Mme de Mollac n'a pas été longtemps à venir avec le flacon qui contenait la liqueur merveilleuse dont on ne cessait de faire l'éloge autour de moi. - Buvez mon pauvre homme, a-t-elle dit en m'en offrant elle-même avec sa main blanche et parfumée.

- Je parie que cette liqueur ne vaut pas un coup de ce vin là, dit Fontenelle en versant une rasade à Balthazar.

- Elle est encore préférable, répondit le brigand après avoir vidé son verre tout d'un trait.

- Tant mieux, j'y goûterai ce soir.

- Ah ! Capitaine, vous ne pouvez vous imaginer combien cette femme est jolie. En l'apercevant, moi que rien ne peut étonner, je suis resté quelques instants à la contempler avec une admiration qui me faisait oublier que j'avais un rôle important et périlleux à jouer...

- Ce que tu me dis là de Mme de Mollac m'est parfaitement connu. Achève ton récit.

- On m'a donné à boire et à manger, puis je me suis assis près du feu pour entendre toutes les conversations des domestiques qui causaient sans faire attention à moi.

- As-tu surpris des choses bien importantes ?

- Non, tous ont répété à plusieurs reprises qu'ils avaient grand'peur depuis que le capitaine Fontenelle a établi des soudards dans les ruines du château de Kernoc ; que M. de Mollac faisait bien de prendre des précautions pour se prémunir contre une surprise. Ce soir, j'ai demandé à coucher au château, espérant pouvoir vous ouvrir les portes à votre arrivée...

- Eh bien, tu n'as pas réussi à ce que je vois ?

- Non, capitaine, nous inspirons tant de crainte à M. de Mollac, m'a-t-on dit, qu'il ne veut plus laisser coucher un inconnu dans le château.

- Mille tonnerres ! Tu n'as pas fait des merveilles comme tu semblais l'annoncer !

Montlouis, en entendant ces paroles, éprouva de la joie, en pensant que la famille de Mollac pouvait échapper au danger qui la menaçait.

- Capitaine, je n'ai pas encore tout dit, reprit Balthazar.

- Maugrebleu ! Hâte-toi donc !.....

- J'allais m'éloigner de l'enceinte du château formée par de hautes murailles, lorsque le charitable jardinier qui m'avait introduit m'a frappé, doucement sur l'épaule, en me disant tout bas à l'oreille : “ - Venez avec moi, vous partagerez mon lit. ” De tous les domestiques, il est

le seul à ne pas coucher au château. La chambre qu'il occupe est dans la cour, et comme il sort de bon matin pour aller travailler, on lui a donné une clef avec laquelle il peut ouvrir une petite porte donnant sur la campagne. Quand nous avons été tous les deux renfermés dans sa chambre, j'ai bien fait attention à l'endroit où il mettait ses clefs, puis je me suis mis à genoux en donnant pour prétexte que j'avais de longues prières à faire. Le jardinier m'a dit que je faisais bien de ne pas y manquer ; puis il s'est couché et n'a pas tardé à s'endormir profondément. Alors je me suis emparé de ses clefs, puis après l'avoir enfermé, j'ai gagné la campagne, pour venir vous annoncer le résultat de ma mission. A présent, le château est très facile à surprendre ; on peut pénétrer sans difficulté dans les cours, et alors il n'y a plus qu'à enfoncer une porte pour s'en rendre maître. Les domestiques sont nombreux, mais surpris à l'improviste au milieu de la nuit, il nous sera facile de les égorger avant qu'ils aient le temps de se mettre en défense.

- Allons, c'est bien ! Je suis content de toi !

- Ah ! Capitaine, il y a joliment à piller dans cette maison. Morbleu ! Le beau linge et l'argent qui vont tomber cette nuit en notre possession, sans compter le vin et toutes les provisions dont la cave et les greniers regorgent.....

- Nous allons faire, je le sais, une expédition magnifique.

En partageant entre nous les richesses enlevées au château de Mollac, l'objet qui excitera le plus de jalousie sera la possession de la charmante châtelaine.

- Sois tranquille, maraud ! ni toi ni tes camarades ne vous la disputerez.

- Pourquoi donc ? capitaine.

- Parce qu'elle m'appartient de droit, et malheur à celui d'entre vous qui y touchera !.....

- On vous obéira, capitaine.

- Oui, oui, s'écrièrent les bandits, d'ailleurs cette belle dame doit avoir de jolies servantes!....

Pendant que Balthazar causait avec le capitaine, tous les brigands s'étaient approchés silencieusement de la cheminée pour entendre son récit. Montlouis se voyait renfermé dans ce cercle de meurtriers dont les ignobles figures s'épanouissaient de plaisir en se voyant encore à même de commettre de nouveaux crimes. Les chefs, ayant vu le cornette causer familièrement avec Fontenelle, craignaient de le voir en un instant élevé à un grade supérieur au leur, aussi jetaient-ils sur lui des regards furieux...

- Eh bien ! Monsieur de Montlouis, voulez-vous être des nôtres ? demanda le chef des brigands.

- Non vive Dieu ! Je me croirais à jamais déshonoré répondit Arthur sans pouvoir se contenir plus longtemps.

Aussitôt une rumeur semblable à de sourds hurlements se fit entendre dans la foule, et plusieurs bandits mirent la main à leur poignard.

- Taisez-vous ! s'écria Oeil-de-Feu en frappant rudement sur l'épaule d'Arthur.

- Par Lucifer ! reprit Fontenelle d'une voix tonnante, prends garde à ta langue, mon jeune écervelé, elle peut te jouer un mauvais tour !....

- On ne doit jamais manquer à sa parole ! Surtout quand on est gentilhomme ! dit encore Montlouis en se levant avec dignité.

- Maudit cafard ! Nous n'avons que faire de la sottise morale ! Holà ! Taillefer, prends-moi ce bavard et mets-le pieds et poings liés dans un cachot. Plus tard, je déciderai ce qu'on en doit faire.....

- Autant vaut l'envoyer dans l'autre monde tout de suite, dit Taillefer en levant son poignard sur la tête du cornette.

- Arrête ! cria Oeil-de-Feu en lui retenant le bras.

Dans un instant, Montlouis eut les pieds et les mains attachés avec des cordes qui lui faisaient éprouver une vive douleur. Dans les accès désespérés d'une rage impuissante, il voulait encore insulter Fontenelle, mais Oeil-de-Feu l'en empêcha en le bâillonnant avec un mouchoir.

Taillefer, après avoir ouvert une porte servant d'entrée à une galerie souterraine à moitié comblée par des éboulements, renferma le cornette dans ce lieu humide et privé d'air.

Lorsque cette opération fut terminée, Fontenelle réveilla tous les échos des ruines de Kernoc en hurlant :

- Que chacun prenne ses armes, et tous acheminons-nous en silence vers le château de Mollac !

Vive le pillage ! répondirent tous les bandits, courons à Mollac !....

CHAPITRE XIX

LA FUITE

Bientôt l'exaltation causée dans l'âme de Montlouis par la colère et le désespoir fit place à de tristes idées.

Le cornette, au fond du souterrain où il était gisant, se voyait condamné par les hommes qui l'y avaient jeté à un horrible supplice, celui de mourir de faim ! Il songeait en soupirant à Angèle ; puis il s'indignait et maudissait sa malheureuse destinée en pensant qu'après avoir échappé dans les combats à un grand nombre de périls, il allait perdre la vie sans gloire et sans vengeance !

Cependant malgré le trouble de son esprit et les accès d'une fièvre violente, provenant de l'extrême agitation de son sang, le cornette finit par s'endormir. Dû à une lassitude générale, ce sommeil quoique pénible lui faisait oublier depuis quelques heures la fâcheuse position où il se trouvait, lorsqu'un léger bruit l'éveilla. Quelqu'un, en dehors du souterrain, venait de tirer doucement les verrous de la porte, qui s'entr'ouvrit aussitôt, du moins Arthur crut l'entendre tourner sur ses gonds.

- Est-ce un sauveur ou un assassin ? pensa le prisonnier eu prêtant une oreille attentive.
- Monseigneur, dit tout-à-coup une voix de femme, où donc êtes-vous ?

Montlouis tressaillit ; il n'avait jamais entendu cette voix, et en outre cette singulière visite avait pour lui quelque chose d'étrange qu'il ne pouvait s'expliquer.

- Est-ce que Taillefer l'aurait tué ? reprit tout haut la visiteuse en éclairant subitement l'affreux souterrain avec une lanterne sourde qu'elle avait tenue cachée jusqu'alors.

Montlouis d'abord ébloui par la lumière aperçut au bout d'un instant, l'une des bohémiennes qui se chauffaient lorsqu'il avait été introduit par Oeil-de-Feu dans la grande galerie où tous les brigands étaient réunis.

Cette femme, jeune et jolie, se tenait au haut de l'escalier en jetant sur le cornette des regards compatissants qui lui firent bien augurer de sa soudaine apparition.

- Que me voulez-vous ? dit-il en relevant la tête.
- Vous sauver, Monseigneur, suivez-moi !.....
- Je ne puis, dit Montlouis en faisant un effort pour se lever.
- Est-ce qu'ils vous ont enchaîné ?
- J'ai les mains liées derrière le dos, et en outre on m'a attaché à un anneau de fer scellé dans le mur.
- Ces entraves vont tomber sous le tranchant de mon poignard.

En disant cela, la bohémienne descendit au fond du souterrain pour couper les cordes qui retenaient Montlouis.

- Merci ! ma libératrice, dit Arthur, faites-moi sortir des ruines de Kernoc, et je vous donne la moitié de ma bourse qui est assez bien garnie.

- Prenez patience, Monseigneur, dans peu je vais vous mettre à même de fuir loin de ces lieux.

- Ah ! Dépêchez-vous, car si les brigands revenaient, j'aurais tout à redouter de leur fureur, et vous aussi peut-être. Mais j'y songe à présent, je n'ai sur moi que quelques pièces d'or ; mon argent et mes effets sont dans ma valise que je ne dois plus revoir. Cependant pour reconnaître le service important que vous me rendez, je voudrais.....

- Que cela ne vous inquiète pas, Monseigneur, Mina, en vous rendant la liberté, va vous restituer votre valise, vos armes et votre cheval.

- Vive Dieu ! Ma gentille Mina, comment ai-je pu vous inspirer autant d'intérêt ?

- Monseigneur, je vais vous le dire, je suis la femme d'Oeil-de-Feu qui n'est pas aussi méchant qu'il le paraît.....

- Morbleu ! Votre mari aurait pourtant pu se dispenser de me baillonner aussi brutalement lorsqu'on m'entraînait dans le souterrain.

- Monseigneur, c'était pour vous empêcher d'irriter davantage le capitaine Fontenelle qui n'avait qu'à dire un mot et vous étiez perdu.

- Vraiment, il avait cette bonne intention ?

- Oui, Monseigneur, mais mieux que cela, il vous aurait sauvé cette nuit, s'il n'avait pas été obligé de suivre les brigands au château de Mollac. Avant de partir, mon mari m'a appris qu'il vous avait vu à Nantes, où vous avez généreusement sauvé la vie à Sarah, notre *reine*. Puis il m'a dit encore que vous étiez amoureux d'une jolie demoiselle pour qui vous vous êtes battu. Il n'en a pas fallu davantage pour m'intéresser vivement à votre sort. J'ai demandé à Oeil-de-Feu comment il fallait m'y prendre pour vous rendre la liberté, et, lorsque j'ai cru l'instant favorable, avec une clef qu'il m'a donnée j'ai ouvert la porte de votre souterrain. Maintenant, vous ne courez pas un grand danger, car j'ai tant fait boire les brigands qui sont restés à Kernoc qu'ils sont tous ivres, et dorment profondément.

- Par le salut de mon âme ! dit Arthur en saisissant la main de Mina, vous vous exposez peut-être beaucoup en me soustrayant à la vengeance de Fontenelle ?...

- Personne, Monseigneur, ne se doutera que j'ai servi d'instrument à votre délivrance. Mais dépêchez-vous ; tenez, voilà vos armes et votre valise, prenez-les, et suivez-moi.

Montlouis, après avoir mis son épée, se rendit avec la bohémienne à l'écurie, où il eut le bonheur de retrouver son cheval qu'il s'empressa d'équiper.

- Maintenant, Monseigneur, dit Mina, je vais vous indiquer la route que vous avez à suivre pour aller jusqu'à Nantes.

- J'en ai grand besoin répondit Montlouis, et il écouta avec attention les renseignements que lui donna la bohémienne.

- Si par hasard, ajouta Mina, vous rencontrez des bohémiens sur votre route, il vous suffira de leur dire votre nom, et vous les trouverez disposés à vous rendre service.

- D'où me vient cette faveur, demanda le cornette en souriant.

- De ce que vous avez protégé Sarah, que nous aimons tous.

Le jour commençait à paraître, lorsque Montlouis, après avoir sellé son cheval, mit le pied à l'étrier.

- Vive Dieu ! ma charmante Mina ! Dans mon empressement à fuir d'ici, j'oubliais de vous récompenser...

- Merci, Monseigneur, dit la bohémienne avec un gracieux sourire ; partez vite, le temps presse !

Arthur, ayant pris sa bourse pour y puiser de l'or, s'aperçut avec étonnement que Mina avait disparu.

- Généreuse femme ! dit-il, elle ne veut rien accepter.

Le cornette, enchanté d'avoir recouvré sa liberté, piqua des deux aussitôt, pour ne pas retomber entre les mains des brigands.

Aux premières lueurs du jour, la tempête qui avait toute la nuit bouleversé la nature, s'était calmée peu à peu. Tout annonçait une belle journée ; mais les chemins inondés par la pluie étaient encore plus mauvais que la veille. C'était une longue marre d'eau blanchie, dans laquelle le cheval de notre héros ne pouvait aller que le pas, malgré l'impatience bien raisonnée de son maître qui lui pressait les flancs avec ses éperons.

A présent qu'il y a des grandes routes sur tous les points du royaume, on a peine à se figurer la difficulté qu'il y avait à l'époque dont nous parlons, à voyager en hiver dans les chemins de la Bretagne. De même qu'on finira par regarder comme fabuleuses (tant tout le monde prend l'habitude de voyager en voiture) les courses énormes que faisaient jadis à cheval les rois et les gentilshommes.

Montlouis n'était pas encore à une grande distance de Kernoc, lorsqu'il aperçut à travers des massifs formés par la réunion d'antiques chênes, une colonne de fumée que traversaient de temps à autre, en serpentant, des langues de feu provenant d'un incendie qui commençait à étendre ses ravages.

Peut-être, pensa Arthur, est-ce le château de Mollac que les brigands brûlent, après y avoir commis toutes les horreurs qu'ils avaient méditées. Alors des chants d'orgie et des hurlements s'étant fait entendre, le cornette n'eut plus aucun doute.

- Pauvres habitants de Mollac ! dit-il tout haut, sans faire attention qu'il se trouvait près d'un étranger dont les habits étaient déchirés, et la figure couverte de sang.

En entendant les paroles que venait de prononcer Montlouis, cet homme, qui était assis au pied d'une croix s'avança vers lui :

- Vous n'êtes donc pas un brigand, vous qui plaignez mes bons maîtres ? dit-il avec un air égaré.

- Non, mon ami, répondit Montlouis ; au contraire, j'aurais bien voulu être à même de venir à leur secours.

- Ah ! Monseigneur, à voir les scènes épouvantables qui viennent de se passer sous mes yeux, il y avait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête !...

- Qui êtes-vous donc ?

- Le jardinier du château de Mollac.

- Comment avez-vous échappé au massacre qu'ont dû faire les brigands de Fontenelle ?

- Monseigneur, le ciel a presque fait un miracle en ma faveur.

- Racontez-moi cela, et en même temps servez-moi de guide jusqu'à la Roche-Bernard, je vous récompenserai généreusement de votre peine.

- J'accepte votre offre, Monseigneur, car je suis sans argent et sans asile... Oui, dit-il en versant une larme, outre mes bons maîtres, j'ai perdu tout ce que je possédais.

Nous n'avons pas dessein, dans le récit que va faire le jardinier de Mollac, d'outrer l'horrible, ni d'inventer du scandale. Nous voulons seulement donner une juste idée des barbaries dont Fontenelle se rendit coupable, en mettant sous les yeux du lecteur d'épouvantables scènes, que nous avons lues dans plusieurs mémoires contemporains et dans l'histoire de Bretagne.

Si nous avions voulu tirer parti de ces faits, pour émouvoir nos lecteurs par un tableau bien dramatique, nous aurions commencé par peindre le vieux manoir de Mollac avec ses toits aigus, ses portes et ses fenêtres en ogives, artistement découpées. Nous aurions pu faire une description touchante du bonheur domestique que goûtaient dans la paix et la solitude le châtelain de Mollac et sa jeune femme qui avait quitté les bruyantes fêtes du monde et les succès passagers que lui attirait sa beauté, pour suivre son mari qu'elle aimait avant tout.

Elle eût inspiré bien de l'intérêt, cette femme si belle, se dévouant aux devoirs sacrés d'épouse et de mère ! Mais, connaissant l'infâme complot tramé par les brigands de Kernoc, n'aurait-on pas souffert, en voyant Jeanne, le cœur plein de joie, veiller près de sa fille endormie dans son berceau ?... A chaque fois qu'une porte eût été agitée par le vent, n'aurait-on pas cru voir l'effrayante figure de Fontenelle, avec son sourire de démon et les regards enflammés par les fureurs de sa brutale passion ? Lecteur, ne nous en veuillez pas, le romancier va raconter en historien.

Montlouis ayant de nouveau témoigné le désir d'apprendre ce qui s'était passé au château de Mollac, son guide fit aussitôt le récit suivant :

Monseigneur, hier soir, j'avais eu la chance de recevoir dans ma chambre un homme que je prenais pour un voyageur accablé de fatigue, et qui n'était qu'un brigand envoyé par Fontenelle pour lui ouvrir les portes du château. Vers minuit, je fus réveillé par le bruit que faisaient les brigands en entrant dans la cour. M'étant levé pour voir quelle pouvait être la cause d'un tapage si inaccoutumé, je fus aussitôt saisi à la gorge par le scélérat que j'avais si bien traité.

- Ouvre-nous les portes du château, dit-il alors en me menaçant de son poignard.

- Non, dis-je, et je voulus crier pour avertir mes maîtres du danger qui les menaçait.

- Assommons ce braillard ! ajouta un second, et en même temps il me renversa à terre, sans mouvement, d'un coup de crosse d'arquebuse qu'il me donna sur la tête. Sans doute les brigands me crurent mort, car ils se contentèrent de me donner quelques coups de pieds dans le visage. Lorsque je repris mes sens, Fontenelle et ses gens avaient pénétré dans le château. Le seigneur de Mollac, à la tête de quelques domestiques, se battait en désespéré sur les marches du grand escalier, tandis que sa femme, les cheveux épars et à moitié nue, appelait au secours par une croisée du premier étage. J'aurais voulu pouvoir la défendre, mais j'étais tellement étourdi par le coup que j'avais reçu, qu'il m'était encore impossible de me relever. D'ailleurs, des troupes de bandits veillaient à toutes les issues du château pour que personne ne put ni entrer ni sortir.

Cependant, du lieu où j'étais tombé, je pouvais voir par les portes et les croisées ouvertes tout ce qui se passait. Le seigneur de Mollac tenait toujours tête aux assaillants, lorsqu'il fut

tout-à-coup saisi et garrotté, par une dizaine de bandits, qui, après avoir monté au premier étage par un escalier dérobé, étaient venus fondre sur lui à l'improviste.

- Ne le tuez pas ! s'écria Fontenelle, en ordonnant d'égorger tous les fidèles serviteurs qu'ils venaient de prendre.

- Que voulez-vous en faire, capitaine ? Dit un bandit ; nous pensions qu'il ne fallait épargner que sa femme ?

- Ma femme ! ma fille ! s'écria le seigneur de Mollac avec délire, et il fit un effort terrible pour échapper d'entre les mains de ses ennemis.

- Ta femme appartient de droit au capitaine Fontenelle ! dirent les bandits en poussant de bruyants éclats de rire.

- Malédiction ! murmura mon pauvre maître en promenant des regards effrayants autour de lui.

Dans ce moment, Mme de Mollac, poursuivie par plusieurs bandits, parut au haut de l'escalier, sa fille entre ses bras.

- Laissez-moi !... laissez-moi ! disait-elle ; puis, voyant M. de Mollac environné par les brigands, elle se jeta aux genoux de Fontenelle en criant : -Capitaine, grâce pour mon mari !... pitié pour mon enfant !...

- Relevez-vous, Madame ! dit Fontenelle en lui saisissant le bras rudement ; puis il éprouva une joie cruelle en contemplant cette femme qui, les larmes aux yeux et le sein convulsivement agité, était à peine couverte de quelques vêtements mis à la hâte.

- Seigneur de Mollac, dit Fontenelle, tu vas nous conduire de chambre en chambre pour nous montrer tout ce que tu as de précieux.

- Infâme ! répondit mon maître, homme sans foi ! L'amour de l'or ne te fait reculer devant aucun crime...

- Ce n'est pas l'amour de l'or seul qui m'a conduit ici.

- Prenez tout ce que nous possédons, dit Mme de Mollac, mais épargnez mon mari, ma fille et moi !...

- Lui, nous épargner ! reprit M. de Mollac ; pauvre Jeanne ! Je crains que nos dépouilles ne puissent satisfaire cet homme !

La châtelaine de Mollac, en entendant ces paroles, poussa un cri aigu, puis elle chercha à s'éloigner de Fontenelle, qui la retint en blasphémant. Alors on traîna de chambre en chambre M. de Mollac, puis on le ramena dans une salle basse.

- Prenez tout ce qu'il vous plaira d'emporter, dit le chef des brigands.

- Oui, capitaine, répondirent les bandits ; à présent, nous allons piller la cave.

Bientôt, plusieurs barils d'eau-de-vie et de vin furent roulés dans la salle basse où étaient M. de Mollac, sa femme et sa fille. Un grand feu fut allumé dans la cheminée, puis les bandits se mirent à boire et à manger avec excès en chantant d'horribles chansons. C'était un spectacle effrayant que de voir ces hommes, avec des mains et des vêtements couverts de sang, se livrer à des orgies dégoûtantes.

Mme de Mollac, agitée par un tremblement nerveux, se tenait près de son mari, cherchant à consoler sa fille qui pleurait.

- Allons, il faut en finir ! s'écria tout-à-coup Fontenelle en s'approchant du seigneur de Mollac.

- Grâce ! capitaine, dit la châtelaine en tombant aux genoux du brigand qui la repoussa brutalement.

M. de Mollac tressaillit, puis jetant un triste regard sur sa femme et sa fille, il fit un mouvement pour s'élaner sur Fontenelle qui le frappa au cœur d'un coup de poignard et l'étendit sans vie à ses pieds.

Alors, Monseigneur, se passèrent des choses qui font frémir. Fontenelle, après avoir déshonoré Mme de Mollac sur le corps sanglant de son mari, fit attacher au cou de la petite fille de l'infortunée châtelaine un chat, qui, devenu furieux, lui donna la mort en la déchirant, tandis que le monstre s'enivrait entre le père égorgé et la mère expirante.....

Ensuite l'orgie continue plus bruyante qu'auparavant ; mais au bout de quelque temps, l'eau-de-vie répandue sur le plancher coule vers le foyer et s'enflamme. Les bandits, plongés dans l'ivresse, continuent leurs chants impurs et blasphèment sans s'apercevoir qu'avant peu le feu va faire éclater les barils. Soudain l'eau-de-vie se répand semblable aux laves d'un volcan. Les bandits, dont le visage devient plus sinistre en présence de cette clarté nouvelle, cherchent alors leur salut dans la fuite. Ils se traînent avec peine hors de cette salle, théâtre de leurs forfaits, abandonnant les cadavres de leurs trois victimes, que des flammes bleues environnent déjà comme d'un linceul.

Tenez, Monseigneur, c'est une chose bien extraordinaire : il y a quelques jours, Mme de Mollac disait en riant, à son mari qui lui parlait de Fontenelle: “ Mon ami, je ne sais pas quel sort t'est réservé, mais pour moi, je ne dois rien craindre, car une bohémienne m'a prédit que je mourrais trop tard et que mon suaire sera bleu ”

La prédiction s'est accomplie, il eût mieux valu pour la pauvre femme qu'elle eût été frappée la première !... Les brigands, voyant l'incendie augmenter avec rapidité, se précipitèrent tous dans les appartements du château pour disputer aux flammes le butin qu'elles allaient dévorer. Profitant alors du désordre général, je rassemblai tout ce qui me restait de force, et sans être remarqué, je me suis traîné jusqu'au pied de la croix, où vous m'avez rencontré.

- Que de crimes se commettent impunément à la faveur des guerres civiles ! dit le cornette comme se parlant à lui-même ; puis jetant un coup d'œil sur le pauvre jardinier qui cheminait péniblement à côté de lui :

- Mon brave homme, reprit-il, ayant été aussi maltraité, vous êtes dans l'impossibilité de me servir de guide. Ayez la complaisance de m'indiquer ma route pour que je m'éloigne rapidement de ces lieux où je cours de grands dangers.

Montlouis fit accepter de l'argent au jardinier qui, après l'avoir remercié de sa générosité, lui donna de si bons renseignements, qu'il atteignit la ville de La Roche-Bernard sans s'égarer.

Le cornette s'étant installé dans une hôtellerie, fût tout-à-coup tiré par les roulements d'un tambour d'une profonde rêverie dans laquelle il était plongé.

- Qu'est-ce ? demanda-t-il à l'aubergiste qui lui répondit avec un sourire de satisfaction

- Monseigneur, ce sont des enfants de Bohême qui depuis deux jours donnent spectacle ici à côté, dans une grange. Ah ! Monseigneur, ils font des tours surprenants ! Puis il y a dans la troupe une jeune fille égyptienne, nommée Rebecca, dont la beauté, je vous le jure, est bien capable de faire une forte impression sur l'esprit d'un gentil cavalier comme vous.....

L'aubergiste pinça comiquement les lèvres en achevant ces mots, ce qui fit partir Montlouis d'un éclat de rire.

- A quelle heure aura lieu cette belle représentation ? demanda le cornette à son hôte un peu piqué du ton moqueur qu'il prenait.

- A la tombée de la nuit.

- Eh bien ! Je veux y aller.

- Vous avez raison, Monseigneur, cela vous distraira, et puis vous y trouverez de jeunes gentilshommes avec qui vous pourrez causer.

Ce n'était pas là les gens que Montlouis désirait rencontrer. Se rappelant les paroles de Mina qui lui avait dit: " Si vous trouvez des bohémiens sur votre route, il vous suffira de leur dire votre nom et vous les verrez disposés à vous rendre service " le cornette voulait s'entretenir avec quelques-uns de ces baladins, pour savoir d'eux s'il était possible, au moyen d'un déguisement, de pénétrer dans la ville de Nantes, sans courir trop le risque d'être arrêté. Le souvenir d'Angèle vivait toujours dans son cœur, et, en amant fidèle, il brûlait de la revoir, de lui parler, d'entendre sa douce voix. Pour parvenir à goûter ce bonheur, il lui fallait s'exposer à de nouveaux périls. Depuis quelque temps, la fermentation des esprits était beaucoup plus grande à Nantes. Le gouverneur de Bretagne avait obtenu des succès sur les huguenots. D'un autre côté, sourdement excité par l'adroite duchesse de Mercoeur, le peuple avait conçu une haine des plus violentes contre les royalistes réformés ou catholiques.

Montlouis n'était point étranger à tous ces événements, mais ayant formé le projet de se rapprocher de la femme qu'il adorait, aucune difficulté n'était capable de l'arrêter.

A l'heure annoncée pour la représentation des enfants de Bohème, le cornette se rendit dans une espèce de salle de spectacle, moitié en planches et moitié en toiles. Des lampions pleins de graisse éclairaient, en répandant une épaisse fumée, ce lieu déjà encombré par une foule curieuse. Au-dessus d'un théâtre assez étroit, était une corde fortement tendue, sur laquelle des acteurs, au risque de se casser le cou, devaient montrer leur talent aérien.

Bientôt parut un homme qui jongla avec plusieurs poignards aux grands applaudissements du public.

Un équilibriste vint ensuite qui fit tourner des épées en les tenant élevées au-dessus de sa tête pointe contre pointe.

Un troisième fit l'étonnement de tout le monde, par ses tours de prestidigitacion.

- C'est incroyable ! dit un bourgeois ; il faut qu'il ait fait pacte avec le diable, qui lui sert de compère.

- Peut-être bien répondit son voisin ; mais ce n'est rien encore auprès des exercices extraordinaires que vont nous faire la charmante Rebecca et Gaspard.

- J'ai entendu dire qu'on ne pouvait pas figurer une plus gracieuse créature que cette Egyptienne.

- Ah ! Mon cher, on ne vous a pas trompé, c'est une femme bien dangereuse à voir.

- Vraiment

- Oui, si le grand saint Antoine en avait vu une pareille dans ses tentations, il n'eût pas manqué de fermer les yeux bien vite, pour échapper à ses regards séducteurs. Tenez, voilà un roulement de tambour qui nous annonce que la charmante danseuse va bientôt paraître.

- Quel est donc ce jeune seigneur qui se tient debout près du théâtre ?
- Il a bien bonne mine, et paraît pensif, je parierais qu'il est amoureux de l'Egyptienne,....

Le connaissez-vous ?

- Non, il n'est pas du pays.
- Vous croyez donc que l'Egyptienne lui a fait tourner la tête ?
- Oui, elle en est bien capable.

Dans ce moment, Rébecca parut, un balancier à la main. C'était une jeune fille de dix-huit ans dont le joli visage, bruni par le soleil, avait une beauté d'expression remarquable. Elle avait le regard vif, la bouche petite et des cheveux noirs superbes. Son costume lui allait à ravir. Il consistait en un corsage de velours écarlate semé de paillettes d'or, qui dessinait sa taille irréprochable, et en un jupon blanc orné de rosettes de rubans. Ses bras étaient nus et des brodequins chaussaient ses pieds mignons.

Rébecca en commençant ses exercices, fit d'abord des pauses extrêmement gracieuses. Puis bientôt, avec l'agilité de l'oiseau, elle dansa si légèrement qu'on voyait à peine la pointe de ses pieds toucher à la corde qui la renvoyait dans les airs. On admirait sa souplesse aussi bien que son adresse, et pourtant elle devait faire des tours plus extraordinaires.

Une corde parallèle à celle de Rebecca ayant été dressée, un bohémien y monta.

La jeune fille, jetant alors son balancier, se mit à danser avec ce nouvel acteur au grand ébahissement du public, qui regardait comme une chose prodigieuse le parfait équilibre que les deux funambules conservaient sans autre balancier que leurs bras.

Montlouis n'eut pas de peine à reconnaître dans le danseur de corde Gaspard, l'un des deux bohémiens qui l'avaient emporté, à Nantes, après son duel avec Mauléon, de la place du Bouffay à la tour de la Poissonnerie. Désirant lui parler, il vit finir le spectacle avec quelque plaisir, tandis que le reste de la foule quittait la salle à regret.

Tout le monde étant sorti, le cornette fut trouver Gaspard, qui, le reconnaissant aussitôt, lui demanda respectueusement, après l'avoir salué :

- Monseigneur, que puis-je faire pour votre service ?
- Me faciliter les moyens d'entrer à Nantes, répondit Montlouis.
- Rien n'est plus aisée, Monseigneur, il suffit pour cela de s'entendre avec Sarah.
- Sarah est à Nantes ?
- Oui, Monseigneur, et vous savez comme moi qu'elle vous a voué une éternelle reconnaissance.
- L'excellente femme !
- Pour que vous puissiez entrer à Nantes sans être reconnu, il faut que ce soit la nuit.
- Vive Dieu ! Vous n'y songez pas, vous me conseillez là une chose impossible.
- Pardonnez-moi, Monseigneur.....
- Mais à la tombée du jour, toutes les portes de la ville sont soigneusement fermées.
- Je le sais bien.
- Alors, à moins de pénétrer dans cette cité, par des routes souterraines, ou de voler comme un oiseau par-dessus les remparts, je ne vois pas comment il faut s'y prendre.

- Il y a un moyen bien simple qui ne laisse pas cependant d'être périlleux...

- Quel est-il ?

- C'est de vous rendre à une lieue de Nantes, sur les bords de la Loire, et d'attendre là un bateau qui viendra vous y prendre.

Montlouis, après s'être fait expliquer comment les choses devaient se passer, donna de l'argent au bohémien ; puis il partit le lendemain, et se trouva deux jours après au lieu qu'on lui avait assigné. Ayant attaché son cheval à un saule, il se promenait silencieusement sur le rivage de la Loire, s'amusant à écouter le chant des bateliers qui passaient sur le fleuve en déployant leurs voiles dorées par les derniers rayons du soleil couchant.

Une barque, montée par quatre hommes et une femme, frappa soudain les regards du cornette. Elle se dirigeait de son côté, et marchait rapidement. Bientôt elle aborda, et Arthur reconnut Sarah, qui ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle accourut vers lui.

- Ah ! Monseigneur, dit cette femme étrange en saisissant la main du cornette, que j'ai de plaisir à vous revoir !

- Ma bonne Sarah ! répondit Arthur, ému en admirant combien étaient grands chez cette créature méprisée les nobles sentiments de la reconnaissance et de l'amitié, - ma bonne Sarah, vous m'allez encore rendre un grand service !

- Jamais rien au monde ne me coûtera, monseigneur, quand je pourrai contribuer à votre bonheur et à celui de Mlle Angèle !...

- Oh ! Parlez-moi d'elle, dites-moi si son amour est toujours le même ; car, en revenant à Nantes, je n'ai d'autre but que de la voir et lui parler...

- Je vais vous satisfaire, Monseigneur ; mais, en attendant, prenez votre valise ; et confiez votre cheval à ce jeune bohémien qui va le conduire dans une auberge proche de la ville, où il vous sera loisible de le reprendre quand vous le voudrez. Pour nous, montons dans cette barque, et voguons vers Nantes.

Les bohémiens poussèrent au large, et, aidée par le vent frais du soir, leur embarcation remonta le courant avec vitesse. Sarah, assise à l'arrière du bateau, paraissait triste et préoccupée, tandis que Montlouis, l'esprit entièrement absorbé par son amour, goûtait un charme ravissant en entendant le bruit des flots qui passaient en frémissant sur les flancs de la barque, et en voyant le ciel étoilé, dont le dôme bleu, semé d'argent, venait se refléter sur la belle nappe d'eau qui l'entourait.

- Eh bien, Monseigneur, interrompit Sarah en tirant tout-à-coup Montlouis de sa douce rêverie, vous désirez savoir des nouvelles de Mlle Angèle ?

- Oui, oh ! Dites-moi, l'avez-vous vue depuis peu ? Le capitaine de Mauléon est-il encore son persécuteur comme autrefois ?...

- Monseigneur, Mlle Angèle est restée fidèle à la foi qu'elle vous a jurée, et le capitaine de Mauléon est toujours le même. Aussi, lorsque vous allez être à Nantes, il vous faudra prendre de grandes précautions pour n'être pas reconnu.

- Vous aurez la complaisance de m'annoncer à l'hôtel de la Sénardière ?

- Oui, Monseigneur ; mais auparavant, pour ne pas éveiller de soupçons, il vous faudra chercher un modeste logement, puis vous quitterez vos beaux habits de gentilhomme pour prendre des vêtements de marin.

- Vous croyez que ces déguisements sont absolument nécessaires ?

- Absolument, dans les circonstances présentes.

- Pourquoi donc ?

- Parce que le peuple en veut tellement aux partisans du roi de Navarre, et surtout aux réformés, qu'il ne manquerait pas de se porter contre vous aux dernières extrémités, s'il venait à vous reconnaître coupable de ces deux griefs.

- Je serai prudent, et suivrai votre conseil.

Lorsqu'ils furent arrivés près du vaisseau de garde à l'entrée du port, la bohémienne fit cacher Montlouis sous la voile qu'on venait d'abaisser, afin que les soldats ne l'aperçussent pas, puis ayant franchi cet obstacle sans accident, le bateau remonta jusqu'à la tour de la Poissonnerie, où le cornette débarqua.

CHAPITRE XX

LA REVOLTE

Il était six heures du matin, et déjà, dans une salle de l'hôtel de Briord, le duc et la duchesse de Mercoeur lisaient avec attention plusieurs lettres que des messagers venaient d'apporter.

Depuis que le roi de Navarre s'était éloigné de la Bretagne, les époux ambitieux voyaient avec joie les progrès que faisait leur parti. La ville de Montaignu avait été reprise sur les huguenots, et ses fortifications rasées ; de plus, la haine du peuple de Nantes contre les réformés et les catholiques restés fidèles à la royauté était poussée à toute extrémité, si bien qu'il n'y avait plus qu'à dire un mot pour voir cette foule égarée lever l'étendard de la révolte contre son souverain.

- Toutes ces nouvelles sont excellentes dit la duchesse en déposant la lettre qu'elle venait de lire sur la table près de laquelle elle était assise.

- Enfin la réussite de nos projets paraît assurée ! répondit le duc en pressant la main de sa femme dans la sienne.

- Il est temps de porter le dernier coup.

- Lorsque l'on conspire, il est souvent dangereux de se mettre trop vite à découvert.

- Pourquoi craindrions-nous nos adversaires, quand nous sommes de force à les braver. Monseigneur, vous avez du courage et une épée, il ne vous faut que des troupes pour vaincre ! Et bien ! à ma voix tout le peuple nantais viendra se ranger sous vos drapeaux. La ville entière est à nous, car que peuvent faire le maire, l'évêque, le haut clergé et les bourgeois qui sont du parti du roi ? rien, pas même nous opposer de la résistance. Le château, il est vrai, ne nous appartient pas encore ; mais je connais les deux principaux chefs, et, sans qu'il y ait besoin de livrer le plus léger combat, j'espère ce matin même vous en remettre les clefs.

- Vive Dieu ! Madame, songez-y bien ; à partir du moment où nous allons lever le masque, ce sera une lutte à mort avec la royauté.

- Monsieur, je vous le répète, à vous le commandement des troupes, à moi les intrigues. Bien des femmes à mon âge ne songeraient qu'à passer leur jeunesse dans les plaisirs, et à s'occuper des vaines futilités dont notre sexe s'amuse. Mais *la noble nantaise*, comme m'appelle le peuple, sent bouillonner le sang des Penthièvre dans ses veines ; il faut à son activité d'autres passe-temps plus sérieux. Oui, Monseigneur, j'ai résolu, de vous faire partager les droits que j'ai au duché de Bretagne, et, pour y parvenir, je ne veux rien négliger, ne reculer devant aucune difficulté, et même braver l'échafaud, puisque c'est là le supplice dont on punit ceux qui conspirent contre leur roi !... Maintenant, voyez si la couronne du duché de Bretagne vaut la peine qu'on fasse tant de choses pour la conquérir. Peut-être, quand

les autres grands seigneurs du royaume cherchent à se créer une souveraineté, préférez-vous rester l'humble serviteur d'un roi qui n'a plus ni puissance ni amis ?...

Ces dernières paroles piquèrent vivement le duc.

- Madame, dit-il, vous n'avez pas besoin de réveiller mon ambition qui ne s'est jamais endormie. Avec vous, je suis disposé à tout tenter pour réussir dans la grande entreprise que nous avons formée.

- Alors, laissez-moi faire agir aujourd'hui les ressorts de ma politique, pour vous rendre maître de la ville et du château de Nantes.

- Assurément, si vous pouvez réussir, ce sera bien commencer ; mais aussi un échec peut avoir des suites bien fâcheuses, car les membres du parlement de Rennes ne manqueront pas tout de suite de déclarer le gouverneur de Bretagne rebelle au roi.

- Eh bien, nous ferons repentir ces insolents de leur arrogance, en nous emparant de force ou par intelligence de cette sotte ville de Rennes.

- Ils paraissent disposés à nous faire une vigoureuse opposition.

- Que nous importe !

- Une nouvelle dont les suites sont beaucoup plus à craindre, si elle vient à se confirmer, c'est qu'Henri III a fait demander une entrevue au roi de Navarre.

- Le Béarnais ne se rendra peut-être pas à cette invitation.

- Je crois qu'il n'y manquera pas au contraire, afin de réunir ses forces à celles de ce fantôme de roi à qui il doit succéder.

- La ligne est assez forte pour leur résister et même pour les anéantir.

- Malgré cela, on a toujours un immense avantage à combattre des ennemis divisés.

- Ne nous embarrassons pas de ces deux rois pour le moment ; ils sont loin de nous, et vont tourner toutes leurs forces contre Paris, dont ils ne pourront jamais se rendre maîtres.

- Vous êtes décidée, je le vois, à ne plus agir sourdement.

- Oui, maintenant il faut songer à nous faire un parti puissant, et ne pas craindre de marcher tête levée ! Qu'avons-nous à redouter ? Est-ce que nos chances de succès ne sont pas aussi grandes que celles des autres ? Est-ce que nous n'avons pas, outre l'amour du peuple, des orateurs véhéments dont la parole entraînant agit vivement sur les masses ?... N'avons-nous pas des gentilshommes et des soldats pour faire la guerre ?... Laissez-moi commander dans la ville l'espace de quelques heures, et vous allez voir la prompte révolution qui va s'y opérer...

Dans ce moment un page vint annoncer la visite du capitaine de Mauléon.

- Faites entrer, dit la duchesse ; puis elle reprit en saisissant la main de son mari Monseigneur, laissez-moi seule avec le commandant du château.

- Vous l'avez donc fait mander, pour qu'il vienne d'aussi bon matin ?

- Oui, Monseigneur, s'il ne m'apporte pas les clefs de la forteresse, il ne tardera pas à me les remettre.

- Vous espérez qu'il va sans difficulté livrer le château ?

- Il est déjà à moitié gagné... Mais je l'entends qui vient, passez derrière cette portière où il vous sera loisible de tout entendre, si vous le désirez.

Le duc obéit, et le capitaine de Mauléon entra en faisant tous les compliments d'usage.

- Vous êtes bien exact, Monsieur le capitaine dit Mme de Mercoeur en le priant de s'asseoir.

- Madame la duchesse, répondit Mauléon, en apprenant que vous désiriez vous entretenir avec moi, sans pouvoir m'expliquer ce qui a put m'attirer un tel honneur, j'aurais été bien coupable, si je ne m'étais pas empressé de me rendre sur l'heure à votre aimable invitation.

- Monsieur le capitaine, j'ai des choses fort sérieuses à vous communiquer ; mais auparavant je voudrais que vous missiez de côté tous ces compliments, qui, je le sais, flattent souvent la vanité de bien des gens, malgré le peu de sincérité de celui qui les fait...

- Madame la duchesse, je n'oserais pas me permettre de rien vous dire qui ne fût l'expression de ma pensée.

- M. de Mauléon, je n'ai pas eu dessein de vous offenser, car je vous crois un homme sur le dévouement duquel on peut compter.

- Madame, vous n'avez qu'à exprimer un désir, et je m'empesserai de vous prouver mon zèle.

- Je m'en vais voir si j'ai véritablement un aussi grand empire sur vous.

- Mettez-moi à l'épreuve, répondit le capitaine qui ne pouvait deviner où la duchesse voulait en venir.

- Ne seriez-vous point effrayé par les obstacles qu'il y aurait à vaincre dans une grande entreprise, dont le succès pourrait vous sembler problématique ?

- Madame la duchesse, il faudrait d'abord qu'il y eût un avantage quelconque, pour se décider à prendre un parti.

- Ah ! des avantages immenses !

- Mais alors, pour ne pas marcher en aveugle, je voudrais qu'on me les fit connaître.

- Eh bien, écoutez-moi, voulez vous livrer au duc de Mercoeur le château de Nantes dont le roi de France vous a donné le commandement ?

- En accédant à votre demande, Madame, vous savez de quel crime je me rends coupable envers le roi.

- Oui, mais aussi je suis disposée à faire pour vous récompenser de ce service, tout ce qui peut vous être agréable. D'ailleurs, vous n'avez rien à craindre d'Henri III ; comme nous, vous serez protégé par le peuple de Nantes qui va secouer aujourd'hui le joug de la France.

- Madame la duchesse, M. de Gassion commande aussi au château.

- Le capitaine Gassion est un homme dévoué à la maison de Martigues, je peux compter sur lui. Tenez, Monsieur de Mauléon, pour première récompense de ce que vous consentez à faire en notre faveur, je veux vous faciliter les moyens d'épouser une femme que vous aimez avec passion.

- Ah ! Madame, par votre entremise seule la chose peut se faire, car vous n'ignorez pas que la fille du comte de la Sénardière s'est follement éprise d'un petit parpaillot que vous avez eu la bonté d'inviter à l'un de vos bals ...

- C'est vrai, un jeune cornette qui se nommait M. de Montlouis.

- Oui, Madame.

- Il avait bonne mine et de l'esprit.
- Beaucoup de fatuité.....
- Bien entendu, vous devez le détester, car un rival n'inspire que de l'aversion.
- Je lui en veux beaucoup depuis que je l'ai vu à Montaigne s'élançant sur Monseigneur le duc de Mercoeur pour le tuer.
- Comment, dit la duchesse d'un ton irrité, il s'est jeté comme un furieux à la rencontre de mon mari ?
- Oui, Madame, heureusement qu'il l'a manqué d'un coup de pistolet tiré presque à brûle-pourpoint.
- Ah ! S'il tombe jamais entre nos mains, nous lui ferons expier cette action. Au reste, autant que j'ai pu le juger, ce jeune gentilhomme a de la fermeté de caractère et de la bravoure.
- Vous le punirez cruellement, si vous me faites épouser la fille du comte de la Sénardière.
- Oui, c'est une bonne vengeance. Savez-vous où est M. de Montlouis à présent ? Il n'a pas dû s'éloigner beaucoup de Nantes ?
- M. de Goulaine, qui fait dans ce moment-ci le siège du château de la Courbejolière, a dépêché hier un courrier pour obtenir qu'on lui mène deux pièces de canon. Ayant vu ce messenger, je l'ai questionné sur les forces des assiégés,....
- Que vous a-t-il appris ?
- Qu'outre le comte de la Courbejolière, il y a encore à commander la garnison huguenote, un capitaine nommé Roger de Lommeau, et un jeune gentilhomme dont il ne savait pas le nom.
- Et vous pensez que ce dernier est votre rival ?
- Oui, Madame.
- Le siège du château de la Courbejolière traîne bien en longueur.
- Oui, Madame ; mais comme la place est environnée de fossés larges, profonds et remplis d'eau, on ne peut guère déloger la garnison, forte de douze cents hommes, sans artillerie.
- Il y a déjà longtemps qu'on aurait dû ruiner la demeure de ce seigneur huguenot.
- Dans quelques jours, Madame, il sera enseveli sous les décombres de son château, ou bien nous vous l'amènerons prisonnier. Il paraît que n'étant pas encore assez bien guéri des blessures qu'il a reçues au combat de Monnières, il laisse commander à sa place le capitaine de Lommeau et M. de Montlouis.
- Est-ce que vous allez conduire à M. de Goulaine les deux pièces de canon qu'il réclame ?
- Oui, Madame, dans l'espoir d'atteindre mon rival et de le tuer.
- Oh ! Non, tâchez de le faire prisonnier..... Ce pauvre M. de Montlouis, je l'ai vu bien amoureux de Mlle de la Sénardière ; je ne sais s'ils ont pu tous deux entretenir une correspondance depuis leur séparation ?
- Je soupçonne un vieux prêtre de leur avoir rendu quelques services dans ce genre.
- Qui donc ?

- Le recteur de Saint-Lumine, un partisan de la royauté, qui désapprouve hautement les sermons de l'illustre frère Jacques-le-Bossu.

- Je sais que M. Blanchard n'est pas des nôtres, mais je peux vous assurer qu'il ne s'est point rendu coupable de ce dont vous l'accusez, car depuis l'année dernière il n'est pas venu une seule fois à Nantes. Cependant comme il s'est associé au haut clergé pour engager le peuple à la modération et lui prêcher l'obéissance au roi, je vous charge de l'amener ici, afin de lui faire subir une espèce d'interrogatoire, après lequel nous jugerons s'il n'est point nuisible à notre parti de le laisser retourner dans son village.

- Madame la duchesse, vous serez obéie.....

- Je suis sûre que l'absence et le manque de toute communication entre les deux amants les a considérablement refroidis.

- On m'a parlé d'une certaine entremetteuse.....

- Ah ! Capitaine, votre jalousie vous crée des fantômes ! dit la duchesse en riant ; voyons, quelle est donc cette femme qui conspire contre vos amours ?

- Une bohémienne nommée Sarah.

- Une diseuse de bonne aventure serait la confidente de Mlle de la Sénardière, la fille la plus simple et la plus timide que je connaisse ? Ah capitaine, il n'y a que de vieilles coquettes capables d'employer une semblable créature ...

- Madame la duchesse, on m'a assuré que la fille du comte de la Sénardière avait assez fréquemment des entrevues avec Sarah, la diseuse de bonne aventure

- Je l'ai entendu dire aussi, mais je ne puis y ajouter foi. On aura vu cette femme demander l'aumône à la fille du comte de la Sénardière, à qui elle aura raconté, comme le font habituellement les bohémiennes, une longue suite de malheurs dans l'espoir bien fondé d'émouvoir son cœur charitable. Bientôt enhardie par la générosité de sa bienfaitrice, Sarah n'aura pas craint de se rendre à l'hôtel de la Sénardière, et aussitôt chacun aura cherché à expliquer à sa manière ces visites qui n'avaient rien d'extraordinaire.

- Madame la duchesse, je suis persuadé qu'il existe une mystérieuse liaison entre Mlle Angèle et Sarah.

- Cela ne me paraît pas le moins du monde en rapport avec le charmant caractère de cette jeune fille, et puis le comte de la Sénardière ne souffrirait pas de pareilles choses.

- Le comte depuis longtemps est retenu au lit par la goutte. D'ailleurs on dit que Mlle Angèle n'est pas sa fille.

- Comment on fait courir ce bruit ?

- Oui Madame.

- La politique m'a tellement occupée depuis quelque temps que j'ignore bien des petits événements qui ne sont pas de son ressort. Cependant avant peu je prendrai des informations pour savoir quel motif a pu donner lieu à des nouvelles aussi singulières.

- Pour moi, je n'ai pu recueillir que de vagues renseignements.

- Mais qu'est donc Mlle Angèle par rapport au comte de la Sénardière ?

- Sa fille adoptive.

- Et le nom de sa famille, le connaît-on ?

- Personne jusqu'ici n'a pu me le dire.
- Vraiment dans tout cela il y a quelque chose de mystérieux que je veux éclaircir.
- Madame la duchesse, je vous avoue que je n'y comprends rien.
- Cependant malgré ces récits vrais ou faux vous aimez toujours aussi éperdument Mlle Angèle ?
- Oui, Madame la duchesse.
- Si par hasard c'était un enfant trouvé ?
- Peu m'importe ! que cette jeune fille soit orpheline, riche ou pauvre !....
- Pourtant.....
- Madame, je suis disposé à lui offrir mon nom et ma fortune.
- Ah ! Capitaine, vous êtes l'homme le plus sentimental que je connaisse.
- J'aime comme un insensé cette jeune fille dont le visage d'ange a tant de ressemblance avec le portrait de femme que vous avez pu voir dans ma chambre, en visitant dernièrement le château en compagnie de Monseigneur de Mercoeur et des dames qui étaient avec vous.
- En effet, cette peinture, faite sans doute avant que Mlle de la Sénardière fût au monde, lui ressemble d'une manière frappante. C'est le même regard et la même expression de mélancolie.....
- Ah ! Madame, si ma fille n'avait pas été égorgée comme sa mère dans la fatale nuit de la Saint-Barthélemy, je croirais que c'est elle !....

En prononçant ces paroles, la voix du capitaine, ordinairement rauque et peu harmonieuse, trahit une émotion assez vive. Peut-être cet homme, ayant abusé de tout, ne pouvait-il songer au bonheur pur dont il avait jadis goûté les charmes sans éprouver quelque remords d'avoir mené ensuite une vie si criminelle.

Tous les sentiments généreux ne paraissaient pas complètement éteints dans cette âme ravagée par les vices. L'amour violent que le capitaine avait conçu pour Angèle en était une preuve. Le malheureux sentait combien il est pénible de vivre sans jamais entendre résonner à son oreille une voix amie. L'égoïsme, en desséchant son cœur, lui montrait les hommes comme des ennemis avec qui il devait jouer au plus fin. Puis il ne trouvait plus dans les honteux plaisirs de la débauche les mêmes jouissances qu'autrefois. Cependant il sentait l'impérieuse nécessité de s'étourdir, car rien n'était plus pénible pour lui que de se livrer à ses réflexions. Parfois il entrait en fureur en pensant qu'il avait un rival préféré. Cela se conçoit, car dans ses rêves d'amour, le capitaine avait toujours présent à l'esprit ces idées qui venaient les empoisonner : “ Celle que tu adores n'a pour toi qu'un profond mépris qui s'accroît chaque jour à proportion que ta haine augmente contre Arthur de Montlouis. Si tu ôtes la vie à celui qu'elle aime, elle ne te le pardonnera jamais !.... ”

- Oui, se disait Mauléon avec rage, si le cornette meurt de ma main, Angèle m'en voudra toujours, et pourtant il faut que l'un de nous deux succombe ! Ah ! Combien je donnerais pour qu'une balle catholique m'en délivrât !.....

Telles étaient le plus habituellement les pensées qui préoccupaient le capitaine, dont le caractère devenait de jour à autre plus sombre et plus emporté.

- Monsieur le capitaine, reprit la duchesse après avoir prêté l'oreille un instant au bruit que faisaient les gens de sa maison dans la cour de l'hôtel, vous pouvez compter sur mes services ; mais voyez, je vous prie, par la croisée d'où vient tout ce tapage.....

- Madame, répondit Mauléon en s'empressant de faire ce que la duchesse désirait, j'aperçois vos valets qui sont armés jusqu'aux dents.

- Ah ! J'en suis charmée ! Cela me prouve que le duc est tout à fait de mon avis.

- Est-ce que Monseigneur de Mercoeur voulait retarder l'instant de la révolte ?

- Oui, il paraissait hésiter ce matin, mais à présent je vois qu'il s'en occupe activement.

En disant cela, la duchesse courut à la croisée.

- Eh bien ! Monsieur de Mauléon, reprit elle, que pensez-vous de ces soldats improvisés ?

- Ma foi, Madame, je peux me tromper, mais je crois qu'on ne doit pas trop compter sur leur valeur.

- C'est vrai, je crois que la bonne contenance de ces marmitons transformés en gens de guerre vient plutôt de l'orgueil de porter une épée que du désir d'en faire usage.

- Leur présence ne sera pourtant pas inutile, parce que leur nombre effrayera nos adversaires et encouragera le peuple à la rébellion.

- M. de Mercoeur, je le présume, n'a pas eu d'autre motif en leur donnant des armes... Tiens, voilà une querelle survenue entre mes pages... Grand Dieu, comme ils se disputent... Les petits étourdis vont mettre l'épée à la main... Oui, les voilà qui se battent !... Ouvrez la fenêtre, M. de Mauléon, que je leur parle, car ils sont capables de se tuer !....

- Eh bien ! Messieurs, dit la duchesse, lorsque le capitaine eut ouvert la fenêtre, d'où vous vient cette audace d'oser tirer l'épée dans la cour de cet hôtel ?

Les pages cessèrent aussitôt de ferrailer ; puis, ôtant leur toque, ils baissèrent la tête d'un air contrit.

- Pourrais-je savoir quel a été le sujet de votre différend ? ajouta Mme de Mercoeur avec quelque sévérité.

- Madame la duchesse, dit un page qui avait déjà repris toute son assurance, c'est Fernand qui a commencé en m'appelant parpaillot.

- Et toi, riposta aussitôt Fernand, ne m'as-tu pas dit que j'étais aussi mauvais ligueur que le maire de Nantes ?

- Pourquoi m'as-tu traité de cafard ?

- Parce que tu m'insultais comme un hérétique, moi qui suis aussi bon catholique que le pape, et prêt à verser mon sang pour servir les intérêts de la noble dame à qui nous appartenons.

- Allons, en voilà assez, dit Madame de Mercoeur ; Messieurs, remettez votre épée dans le fourreau, et dorénavant ne dégaînez que pour la défense de notre cause !

- Oui, Madame la duchesse. Vive Madame la duchesse ! crièrent les pages.

- C'est singulier ! dit Mme de Mercoeur en retournant s'asseoir à la place qu'elle occupait auparavant, vraiment c'est singulier ; je veux faire une émeute, et il me faut commencer par en apaiser une ! Ah ! Si tout le peuple de Nantes a l'imagination montée comme mes pages, il ne sera pas difficile de le faire se soulever.

- Madame, vous êtes adorée des Nantais.

Dans ce moment, l'arrivée du frère Jacques-le-Bossu vint interrompre la conversation.

- Ah ! Mon illustre prédicateur, vous vous êtes un peu fait attendre, dit la duchesse avec un doux reproche.

- Madame, vous m'excuserez en apprenant la cause de mon retard involontaire.

- Voyons, quel grave incident a pu vous arrêter ?

- Je travaillais au sermon que je dois prêcher dans quelques heures à la cathédrale.

- Eh bien, comme d'habitude, vous allez exciter vivement les passions de tout ce peuple, sur qui vos éloquents paroles ont une si grande influence ?

- Je l'espère, Madame, car je vais parler avec une hardiesse nouvelle.

- Quel est votre sujet ?

- Je veux prouver aux vrais catholiques qu'ils ne doivent point obéissance au roi Henri III, ni au Béarnais, parce que ces deux princes sont ennemis de notre sainte religion.

- Maintenant, dit la duchesse, il faut concerter notre plan.

- Oui, répondit Mauléon, car le manque d'ensemble pourrait peut-être nous empêcher de réussir.

- La victoire est certaine, dit le frère Jacques-le-Bossu.

- Messieurs, reprit la duchesse qui se trouvait dans son élément, pendant que notre grand prédicateur se fera entendre au peuple rassemblé dans la cathédrale, M. de Mauléon nous rendra Maître du château, sur lequel on arborera aussitôt notre bannière, en proclamant mon mari duc de Bretagne. Au sortir du sermon, des serviteurs dévoués, mêlés parmi le peuple, l'amèneront vers l'hôtel de Briord, et de cette fenêtre j'achèverai par mes paroles de le pousser à la révolte. Alors, M. de Mauléon, à la tête de vos soldats et secondé par la Populace ameutée, vous vous emparerez du maire et de tous les bourgeois qui se sont montrés hostiles à nos projets.

- Si par hasard ils font la moindre résistance ? demanda le capitaine.

- Tâchez de ne pas répandre de sang. Nos adversaires, surpris en particulier, comprendront que ce serait folie à eux de vouloir lutter contre des forces aussi puissantes.

- Que ferons-nous de tous nos prisonniers ?

- On en chassera une bonne partie de Nantes, et les autres seront renfermés au château d'où ils ne sortiront qu'en payant de grosses rançons.

- Tout est parfaitement ordonné de la sorte, dit le frère le Bossu, je vais me rendre à la cathédrale.

- Et moi je retourne au château, ajouta le capitaine.

- Enfin, Messieurs, reprit la duchesse comme ils s'éloignaient, enfin la Bretagne va recouvrer son ancienne indépendance, et avoir comme autrefois un duc pour la gouverner !...

Une heure après, les cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée, et cinq mille auditeurs se pressaient sous les voûtes de l'ancienne basilique pour entendre le sermon du frère Jacques-le-Bossu.

Le duc et la duchesse, servis par le fanatisme et la trahison, allaient enfin voir se réaliser les espérances qu'ils nourrissaient depuis longtemps.

Le duc, dont l'imagination était moins exaltée que celle de sa femme, avait montré quelque hésitation à la révolte, parce qu'il en calculait les suites.

La ligue était bien puissante en France.

Cependant, si l'alliance du roi de Navarre et de Henri III avait lieu, les forces des deux partis devenaient à peu près les mêmes, et le Béarnais était trop grand homme de guerre pour ne pas profiter de la désunion qui pouvait aisément se mettre entre les chefs des catholiques.

Mme de Mercoeur, adorée du peuple de Nantes, sa ville natale, croyait pouvoir tout tenter, sans crainte, se figurant que la Bretagne entière allait la seconder dans son entreprise. Un bon nombre de gentilshommes et plusieurs villes étaient en effet partisans des innovations projetées ; mais Rennes, la cité la plus considérable après Nantes, demeurait fidèle au roi de France, et son parlement, se tenant toujours en garde contre les séductions du duc de Mercoeur, allait, en apprenant sa révolte, déclarer ce prince coupable du crime de lèse-majesté et chercher à lui nuire.

Pour calmer les inquiétudes que pouvait lui donner l'opposition des habitants de Rennes, le duc espérait s'emparer de leur ville au moyen des intelligences qu'il y entretenait. Puis, des émissaires de l'Espagne lui promettaient des renforts considérables pour soumettre le pays. Ces étrangers ne cessaient d'encourager les discordes dans le royaume, ils voulaient s'unir au duc de Mercoeur pour faire la guerre aux royalistes bien décidés à lui disputer la possession de cette province après sa conquête. Dans ces temps malheureux, les ligueurs ne furent pas les seuls à faire venir l'étranger sur le sol de la patrie, les calvinistes y appelèrent aussi les Anglais à leur secours.

Il ne faut pas juger la ligue avec trop de sévérité, car, en se formant, l'union des catholiques avait un louable but que le peuple sut parfaitement comprendre.

Quand on a foi dans des principes que la raison et le cœur approuvent, il est beau de rester inébranlable dans ses convictions, et de combattre ceux qui veulent les renverser. D'ailleurs, il faut bien se le figurer, le peuple avec son gros bon sens ne voulait point abjurer une religion qui, amenant toujours de plus en plus la civilisation, est ennemie du despotisme. Il avait bien jugé que la réforme, avec ses libres interprétations des livres saints, dessèche l'âme par son aridité, et favorise la tyrannie. Il devint intolérant, mais les huguenots l'étaient encore plus que lui. Des ambitieux et des fanatiques l'égarèrent, eux seuls doivent être responsables des fautes qu'ils lui firent commettre.

La foule, comme nous l'avons dit, avait envahi la cathédrale. L'orgue faisait retentir les Voûtes de ses sons majestueux, et des masses de voix chantaient des cantiques dont les airs et les paroles avaient une grande influence sur les esprits.

On se pressait, on s'étouffait autour de la chaire, afin de ne rien perdre du discours de Jacques-le-Bossu qui devait être, disaient ses amis, bien, supérieur à ceux qu'il avait prêchés jusqu'alors.

Des menaces et d'insolents propos, proférés contre l'évêque Philippe du Bec et son haut clergé, se faisaient entendre en même temps que les éloges exagérés des enthousiastes du prédicateur à la mode.

Si quelqu'un eût considéré froidement les violentes passions qui animaient cette multitude, il n'eût pu s'empêcher de frémir, en songeant que le souffle de la révolte allait encore allumer, dans le cœur de chaque individu, des haines furieuses et des vengeances ! La voix puissante

de Jaques-le-Bossu devait, comme l'étincelle électrique, causer une grande commotion chez tous ces hommes à la fois.

Soudain l'orgue et le chant des cantiques cessent. Alors toutes les têtes se tournent vers la chaire où Jacques-le-Bossu vient de monter en costume de moine, son capuchon rejeté en arrière.

Le prédicateur, l'œil enflammé et la pâleur sur les joues, promène un long regard sur son auditoire qui, déjà silencieux et immobile, prête une oreille attentive, il serait impossible de faire comprendre au lecteur combien le fanatique moine poussa loin la hardiesse dans son langage révolutionnaire ; aussi, croyons-nous faire plaisir en citant textuellement ce discours que l'on pourrait attribuer aux modernes jacobins :

- “ Catholiques, il nous faut abandonner tout party qui est contre Dieu ; or, celui de Henri troisième est contre Dieu. Il le nous faut donc abandonner. C'est le même party que celui de Bourbon, roy de Navarre, et maintenant déclaré hérétique, relaps et excommunié. Le roy nous a voulu oster la liberté de la chaire, et fait deffense de parler de son estat, mais quelle beste est-ce que cet estat qui, sans la religion, n'a ni teste ni âme ? Y a-t-il eu jamais roy ou prince qui se soict plus publiquement mocqué des choses les plus saintes de la religion. Il a montré cuidamment, ou qu'il ne croit point de Dieu, ou qu'il est le plus desloyal de la terre, d'avoir juré son saint nom pour le parjurer de guet à pan. Il s'est montré en cela pire que les diables qui tremblent quand ils ouyent le nom de Dieu. Et cestuy-ci, non seulement l'a mépris effrontément, mais aussi en a faict un masque et s'en est mocqué publiquement à l'exemple du mocque-Dieu.

Combien notre Sauveur maudira-t-il celuy qui, pour paroistre catholique, a usé de tant de nouveaux et déguisez habits en plusieurs lieux, auxquels, comme le renart en ses tannières, il faisait retraicte, puis à l'un, puis à l'autre, pour faire la pipée, et briser là plusieurs vulpines de sa mauvaitée.

Pour tromper, piper, trahir, massacrer, assassiner et violer sa foy, son édict, ses estats, son sang, l'église, les princes, le public, le droict, la loy, la nature, il n'a pas seulement pesché comme Judas, contre le propre corps de nostre Seigneur, mais il en a abusé indignement au macquerillage du violement de l'église qui est aussi son corps mistic.

Maintenant parlons du droict humain par luy violé en commun.... On a vu à quelles sommes excessives s'est monté son contant, pour estre un goulphe d'argent qui s'y fond comme dans un abyme. On a remarqué, les sommes immenses levées sur le pauvre peuple, et que les soldats n'estoient aucunement payez, afin de piller et grêver plus licentieusement le bon homme. Au lieu de nous rendre le droict de justice, il s'est mocqué de nous.

Combien de fois sera-t-il loysible d'emprisonner et massacrer ceux que tous les estats tenaient constamment pour gens de bien ? Et toutefois l'on sait qu'il envoya son grand-prévost Richelieu, fidelle boureau et attyseur de tyrannie (tel qu'avait été Tristan l'Hermite à Louis unzième), en la chambre du tiers-état, là où entrant l'espée nue, accompagné d'halbardiers et d'arquebusiers, comme une louve suivie de ses louveteaux dedans un parc d'aigieux ou de moutons, il enlève de voye de faict aucuns des plus zélez de la compagnie et les constitue prisonniers. Or, la foy publique peut-elle être plus ouvertement violée, laquelle est en la faveur du peuple, et à l'obligation du prince plutôt qu'autrement ? Car ce serait se mocquer de dire que le peuple fust pour le roy, vu que le roy et toutes les puissances ecclésiastiques et séculières sont pour le peuple et les subjects, comme nature nous l'enseigne.

Il n'y a plus que la violence qui sache avoir la raison ; c'est à notre grand regret qu'il nous en faut user, je le confesse ; mais la saignée ne peut estre sans quelque perte de bon sang, et l'allégement du sang corrompu qu'en espérons, nous apportera mille fois plus de bien que ne

sera le grand dommage ; car nous espérons que, pour le général, telle saignée osterà l'athéisme, l'hérésie, l'hypocrisie et la perfidie du spirituel, et, pour le temporel, elle tirera avec soy les surcharges, imposts, daces, levées et autres inventions tyranniques de piller le pauvre peuple qui en est à ceste heure presque accablé ; et, pour le particulier, nous pensons qu'elle osterà la simonie et confidence de l'estat ecclésiastique, les violences de la noblesse sur leurs subjects ou sur les prestres, les bénéfices desquels elle possède injustement, la concussion et pillerie de l'estat de judicature, et l'usure de la marchandise, et en un mot causera la purgation du bon sang.

Seigneur Dieu, vous nous avez livrés à un roy injuste et le plus meschant qui soict sur la terre !

La France fait la protestation d'appeler de luy, comme incapable d'estre roy, devant Dieu et devant ses anges, afin qu'il luy plaise qu'ayons un autre roy que luy. C'est pourquoi nous sommes contraints de faire une union : c'est celle que nous avons jurée tous ensemble sous l'autorité de Monseigneur de Mercoeur, chef des catholiques zéléz et unis en cette province. ”

Après avoir écouté dans le recueillement ces paroles adroitement haineuses, la foule s'agita avec un sourd murmure semblable aux grondements lointains d'un orage qui va bientôt éclater.

A la porte de la cathédrale étaient apostés des partisans du gouverneur qui se mirent à crier Vive Monseigneur le duc de Mercoeur ! Vive Madame la duchesse ! Mort aux huguenots ! A bas les royalistes !

Ces cris trouvèrent aussitôt des échos dans tous les cœurs ulcérés dont les paroles de Jacques-le-Bossu venaient de raviver les plaies.

- Allons à l'hôtel de Briord saluer notre duc de Bretagne ! hurlèrent les agents de la duchesse en s'acheminant de ce côté.

- Oui, vive le duc et la duchesse de Mercoeur ! mort aux royalistes !

En vociférant de la sorte, la foule roulait comme un torrent vers l'hôtel de Briord. Tout à coup une détonation partie du château l'arrête, elle se retourne, et voit à sa grande surprise que le drapeau blanc a été remplacé sur le donjon de la forteresse par la bannière du duc de Mercoeur. Les remparts sont couverts de soldats l'arquebuse sur l'épaule et la mèche allumée. Le peuple s'effraye d'abord, ne sachant pas si ce sont des amis ou des ennemis ; mais sous l'empire des passions terribles qui le dominent, il crie de nouveau : Vive le duc de Mercoeur ! Mort aux royalistes !

- Vive le duc de Mercoeur ! mort aux royalistes ! répondent les soldats.

- Le château n'est plus au roi de France ! dit la foule en frappant dans ses mains d'un air triomphant, et aussitôt elle court vers l'hôtel de Briord.

La duchesse, dont l'admirable beauté était encore rehaussée par une toilette des plus riches, parut alors à l'un des balcons. Le peuple en la voyant se découvrit avec respect, et un instant il la contempla dans une muette admiration. Elle était si belle, si noble, puis sa parure de diamants était si éblouissante, qu'il croyait voir une fée. Pour lui, c'en était une aussi, car elle allait le charmer, non par des coups de baguette, mais avec la magie de ses paroles.

La duchesse, pour engager les Nantais à la révolte, voulut leur remontrer, après un préambule tout à leurs louanges, qu'ils étaient appelés par le ciel à défendre la religion dans la province : “ Oui, dit-elle, nous sommes tous trop bons catholiques pour ne pas opposer une barrière infranchissable à l'hérésie qui menace de déborder de tous côtés. Vous le savez, les troupes du roi de Navarre rôdent autour de nous avec de sinistres projets ; en outre, depuis que

le grand duc de Guise est tombé à Blois sous les coups des assassins de Henri III, ce monarque sanguinaire ne cache plus l'infâme dessein qu'il a formé depuis longtemps d'abolir la religion catholique. L'infâme a levé le masque, et personne n'ignore qu'il est d'intelligence avec les huguenots, qu'il persécute notre sainte religion, chasse les prêtres avec un insultant mépris, et viole les droits les plus sacrés ! Quels sont les hommes aux nobles sentiments dont le cœur n'est pas vivement ému en présence de faits aussi odieux ?... Ah ! C'est maintenant qu'on peut voir qu'il n'y a de salut que dans la sainte union ! Habitants de Nantes, vous n'ignorez pas que la plupart des villes du royaume se sont données à des gentilshommes dignes de les commander, parce qu'elles ne veulent plus reconnaître Henri III, dont la conduite soulève une indignation générale. Toutes ont signé une alliance, afin de se protéger mutuellement contre les entreprises du roi à demi détrôné et de l'hérétique Béarnais. Ne voulez-vous pas en faire autant à présent ? Préférez-vous les persécutions religieuses et la servitude à la conservation de l'antique foi de vos pères et à l'affranchissement de la Bretagne ?...

La duchesse continua encore quelque temps à parler ; mais bientôt elle fut interrompue par des salves d'applaudissements et par des cris de vive M^{me} la duchesse ! vive Monseigneur de Mercoeur, notre duc de Bretagne !

La harangue séditeuse produisit l'effet que la duchesse en attendait ; les habitants coururent aux armes, et les rues furent barricadées.

Les honnêtes bourgeois, que l'on savait être du parti du roi, furent arrêtés et maltraités ; on en chassa un bon nombre de Nantes, et les autres, ayant été renfermés dans le château, n'en sortirent que longtemps après en donnant beaucoup d'argent.

Le capitaine de Mauléon, à la tête d'une troupe de soldats, pénétra dans la maison du maire que le peuple assiégeait déjà en vociférant contre cet intègre magistrat des menaces et de grossières injures.

En voyant entrer des hommes armés dans sa demeure, Charles Harrouys de l'Epinais s'avança avec dignité, au-devant du capitaine, à qui il dit :

- Capitaine, que voulez-vous ?

- Nous venons vous chercher, M. le maire, par ordre de Monseigneur de Mercoeur.

Le capitaine, en disant cela, souriait méchamment.

- Que me veut le gouverneur ?

- Dites à présent, s'il vous plaît, Monseigneur le duc de Bretagne.

- Capitaine, vous m'excuserez ; mais je ne vous comprends pas, répondit le maire avec un imperturbable sang-froid.

- Ah ! M. Harrouys, vous voulez plaisanter, mais dans ce moment cela ne vous va guère, ou bien je n'y connais plus rien, le diable m'emporte !

- Ayez la complaisance de me dire ce que me veut le gouverneur.

- Encore une fois, royaliste entêté ! il n'y a plus de gouverneur, mais, un duc de Bretagne qui, pour récompense de la constante opposition qu'il vous a plu de lui faire pendant que vous exercez les fonctions de maire de Nantes, veut bien prendre la peine de se charger provisoirement de vous loger...

- Ne raillez pas, capitaine !...

- En attendant que l'on juge lequel vaut le mieux, de vous dépêcher pour l'autre monde, ou bien de vous mettre à rançon !... Tenez, si vous doutez de la vérité de mes paroles, écoutez les cris de ce peuple en fureur !...

- L'ingrat ! Dans toutes mes actions j'ai toujours eu pour but de faire son bonheur !...

- Et le voilà qui demande votre tête, et chante, comme il le doit, les louanges de son nouveau duc de Bretagne, qu'il aime autant qu'il vous déteste !

- La faveur du peuple est changeante, dit Charles Harrouys avec un amer sourire ; il demande ma mort aujourd'hui, peut-être un jour environnera-t-il le palais de son idole en poussant les mêmes clameurs !

- Quelle audace ! Un maire de Nantes se comparer à un duc de Bretagne ! Vraiment, il faut que l'orgueil vous aveugle étrangement pour que vous ne voyiez pas entre vous deux une énorme différence !

- En effet, la différence est grande, car l'un de nous, pour être demeuré fidèle à son roi et à ses devoirs de bon citoyen, va subir une injuste condamnation, tandis que l'autre est triomphant et honoré !

- A chacun selon ses mérites !...

- Alors, il faut faire dresser aussitôt un échafaud...

- Pour vous y faire monter ?...

- Non, car ce ne serait pas une œuvre de justice, mais un assassinat !

- Pourquoi donc ?

- Pour punir les révoltés !

- Ventre de loup ! Je n'en suis point en doute, si vous étiez le maître, Monseigneur le duc de Mercoeur serait puni du dernier supplice...

- La tête d'un traître appartient au bourreau !

- Suivez-nous ! dit le capitaine en fronçant les sourcils.

- Où me conduisez-vous ?

- Dans une des prisons du château.

- Que la volonté de Dieu soit faite !

- Maugrebleu ! M. le maire, dit le capitaine ironiquement, si vous êtes un homme religieux, consolez-vous, la solitude de votre nouvelle habitation vous donnera la facilité de penser sans distractions à votre salut...

- Capitaine, on ne doit jamais insulter au malheur, parce que tout est bien incertain dans la vie.

- Je connais cette maxime ; mais placez-vous au milieu de mes soldats, car, en mettant le pied dans la rue, vous courez risque d'être mis en pièces, et j'aurai beaucoup de peine à vous conduire jusqu'au château.

En effet, l'émeute grondait au-dehors, et déjà à plusieurs reprises, des hommes armés avaient essayé de pénétrer de force dans la maison depuis que le capitaine y était entré.

Mauléon protégeait les jours de Charles Harrouys de l'Épinay, parce que le duc lui avait donné des ordres formels à ce sujet.

En apercevant le maire, la populace se rua sur les soldats pour le leur arracher, en criant :

- Mort à l'ennemi des Nantais ! Mort au perfide ! Mort au mauvais catholique !

- Peuple insensé ! dit Charles Harrouys en se croisant les bras sur la poitrine, si je m'étais rendu coupable des crimes dont tu m'accuses, au lieu de m'accabler d'injures et de demander ma mort, tu me porterais en triomphe !... En faisant des efforts pour te retenir sur le penchant de l'abîme où l'on voulait t'entraîner, je me suis attiré ton aveugle haine.

Le peuple ne l'entendait pas ; mais, en le voyant marcher avec calme, la tête nue et le visage pâle, sa fureur s'était un peu apaisée. Cependant l'escorte aurait peut-être réussi difficilement à le conduire sain et sauf jusqu'à sa prison, sans un incident qui détourna toute l'attention de la foule.

La duchesse, montée sur un blanc palefroi, venait de paraître, escortée de nombreux gentilshommes, de pages et de valets. A la vue du maire de Nantes en butte aux outrages, elle eut pitié de son ennemi vaincu, ou plutôt elle fut enchantée de voir si l'influence qu'elle avait sur le peuple pouvait obtenir de lui l'obéissance, même lorsqu'il était en proie aux passions les plus violentes. La princesse se frayant donc un passage jusqu'aux soldats de Mauléon :

- Nantais, cria-t-elle, gardez-vous de faire le moindre mal à cet homme, on va le mener en prison ; puis, après que sa conduite aura été judicieusement examinée, il sera jugé et condamné selon qu'il le mérite...

- Vive Madame la duchesse ! répondit le peuple avec enthousiasme.

- Merci, mes amis ; le duc mon mari et moi nous sommes bien satisfaits de votre dévouement, et notre plus grand désir est de vous voir heureux... À présent que vous avez conquis l'ancienne indépendance de notre pays, continuez d'être fidèles à votre nouveau duc de Bretagne, en ayant la ferme assurance que nous travaillerons sans cesse à votre bonheur !...

- Vive Madame la duchesse ! vive Monseigneur le duc de Bretagne ! reprit le peuple.

- Criez aussi vive la foi catholique ! vive la ligue ! haine à leurs ennemis !...

Une explosion de voix terrible répéta les paroles de la duchesse.

Pendant ce temps, le capitaine de Mauléon s'était éloigné avec son prisonnier.

Mme de Mercoeur adressa encore quelques félicitations aux révoltés, puis elle se mit à parcourir la ville, fière de son triomphe, comme un général qui se promène sur le champ de bataille où il vient de remporter une victoire signalée. Dans toutes les rues où elle devait passer, on s'empressait de rompre les barricades pour qu'elle pût circuler librement.

Les cloches de toutes les églises faisaient entendre leurs joyeux carillons ; puis les habitants, en signe de fête, ornaient les fenêtres de leurs maisons de drapeaux et de banderoles.

- Eh bien, Monsieur, dit la duchesse à un gentilhomme qui se tenait près d'elle, que pensez-vous de ce bon peuple de Nantes, en voyant toute l'activité qu'il a mise à secouer le joug de la France ?

- Madame la duchesse, je pense qu'après une aussi grande preuve de dévouement à votre maison, le roi Henri III, comme le Béarnais, n'ont qu'à renoncer à cette province.

- Ils ne le feront qu'après avoir tenté de la reprendre.

- Probablement ; mais ils auront encore le dépit d'échouer dans leur entreprise.

Tandis que la duchesse parcourait la ville, le duc de Mercoeur s'entretenait au château avec le comte de Mauléon.

- Capitaine, disait-il, il faut que vous partiez à l'instant même pour mener à M. de Goulaine les deux pièces de canon qu'il a demandées. Le château de la Courbejolière ne pourra pas résister à l'artillerie, et il importe à présent qu'il tombe en notre pouvoir.

- Monseigneur, vous désirez vivement qu'on en hâte la prise ?

- Oui, aussitôt qu'il y aura une brèche praticable, ce qui ne sera pas long, ordonnez l'assaut. M. le capitaine, je vais vous dire pourquoi je tiens tant à cette conquête : c'est que maintenant il faut éblouir le peuple en remportant un succès sur nos ennemis, sans quoi il pourrait se refroidir.

- Accordera-t-on le pillage aux soldats ?

- Oui, mais tâchez de faire des prisonniers.

- Pourquoi ne pas exterminer tous ces parpaillots ?

- Parceque, dans ces temps de guerres continuelles, on a souvent besoin de faire des échanges de prisonniers.

- En outre, il y a de l'avantage à rançonner fortement les gentilshommes qui ont une grande fortune.

- Sans doute.

- Mme la duchesse m'a chargé d'amener à Nantes le recteur de Saint-Lumine, qui ose prêcher aux paysans l'obéissance au roi de France.

- C'est un excellent homme qui s'est laissé endoctriner par l'évêque. En accomplissant votre mission, ayez, pour le caractère de prêtre dont il est revêtu, de grands égards.

- Oui, monseigneur.

- Si vous prenez le comte de la Courbejolière, le capitaine de Lommeau et M. de Montlouis les armes à la main, il faudra, pour que le peuple de Nantes les voie, que vous les promeniez un peu par la ville avant de les jeter dans un cachot.

- Je crois qu'il est plus convenable de passer par les armes le capitaine de Lommeau et son protégé, M. de Montlouis.

- Ce sont des ennemis dangereux...

- Qui pourraient ensuite nous échapper...

- Oh ! Un coup entre nos mains...

- Maugrebleu ! Ils peuvent corrompre leurs gardiens avec de l'or.

- Nous les mettrons dans l'impossibilité de fuir.

- On a beau prendre les plus grandes précautions souvent....

- Vive Dieu ! M. de Mauléon, ne nous disputons pas ; lorsque nous les tiendrons, il sera plus raisonnable de décider ce qu'on en doit faire.

- Jamais M. de Montlouis ne rentrera vivant à Nantes, pensa le capitaine.

- M. de Mauléon, reprit le duc, j'espère dans deux ou trois jours vous voir revenir victorieux. Prenez la quantité de soldats et de munitions que vous jugerez nécessaire.

- Oui, Monseigneur, je vais remplir vos ordres.

Le duc retourna à l'hôtel de Briord, et le capitaine, en se disposant à partir pour la Courbejolière, murmurait entre ses dents :

- Cordieu ! Les circonstances se présentent enfin d'une manière admirable ! La duchesse elle-même va favoriser mes amours, et bientôt Angèle n'aura plus d'autre soupirant que moi!...

CHAPITRE XXI

LES PRISONNIERS

Que va-t-il donc se passer à Nantes aujourd'hui ? disait en sortant de chez lui un bourgeois à son voisin.

- Mais rien de bien extraordinaire, maître Vincent.

- Cependant voilà le peuple qui se rassemble comme il y a trois jours, quand on a emprisonné le maire.

- Est-ce que vous auriez peur ?

- Franchement, je n'aime pas les révoltes, parce que c'est toujours effrayant pour ceux qui ont quelque chose à perdre.

- C'est vrai, mais quand il s'agit de défendre notre sainte religion et d'affranchir la Bretagne du joug de la France, un vrai Nantais ne peut rester dans l'inaction !...

- Grand Dieu ! Comme vous parlez avec enthousiasme.

- Et comment ne serais-je pas enflammé d'ardeur après avoir entendu les beaux discours du frère Jacques-le-Bossu et les paroles de la duchesse ! Ah ! mon cher, si vous étiez un peu au courant des affaires politiques, vous sauriez qu'il n'y a plus de salut pour nous que dans la sainte union, qu'il faut lutter contre le dragon de l'hérésie, dont les têtes hideuses cherchent à insinuer leur venin mortel dans tous les cœurs.

- Ma foi, mon cher, je vous l'avouerai à ma honte, tous ces jours-ci, je ne suis pas sorti de chez moi.

- Ah ! Vous n'avez pas montré un dévouement exemplaire.

- Non, et pourtant je suis un bon catholique.

- Je n'en doute pas, maître Vincent.

- Qu'avez-vous donc à sourire d'un air narquois

- Voyons, soyez franc avec votre vieil ami, je vous crois un peu de penchant pour le roi de France ?

- Moi, que voulez-vous dire ?...

- Soyez tranquille, je ne vous dénoncerai pas...

- Mais, je ne crains rien... De quoi peut-on m'accuser ?

- Si vous étiez aussi rassuré que vous le dites, l'émotion qui vous agite en ce moment ne serait pas aussi grande.

- Allons, voisin, si nous étions entendus, la plaisanterie que vous me faites pourrait avoir des suites fâcheuses.

- Tenez, entrons un peu dans votre boutique, nous pourrions causer plus à l'aise.
- Où diable voulez-vous donc en venir ?
- Maître Vincent, depuis quelques jours vous avez loué une chambre de votre maison à un étranger.
- Oui, que trouvez-vous là d'étonnant ?
- Rien... Seulement, vous pâlissez de telle sorte que vous me feriez soupçonner...
- Quoi ?...
- Dame, que ce locataire est un personnage mystérieux qui se cache chez vous.
- Vous me supposez assez imprudent pour loger chez moi dans ces temps de trouble un homme capable de me compromettre ?
- Je vous crois prudent, mais encore plus généreux, et, maître Vincent, c'est à mes yeux une action louable de soustraire un proscrit aux perquisitions de ses ennemis.
- Voisin, d'où vient que vous me tenez ce langage ?
- Mon Dieu, parce que j'ai découvert quel peut être votre étranger.
- Ce n'était pas une chose bien difficile, son costume de matelot indique bien ce qu'il est.
- Vous croyez que c'est un simple marin ?
- Oui.
- Maître Vincent, vous avez tort de ne pas me répondre avec franchise, car j'en sais peu être plus que vous sur le compte de ce jeune étranger.
- Alors pourquoi me faites-vous des questions ? Dites-moi donc plutôt si je cours vraiment un grand danger en gardant chez moi cet inconnu.
- Auparavant, je veux savoir comment il est entré chez vous.
- Eh bien, vous allez être satisfait. La semaine dernière, Sarah la bohémienne m'amena à une heure assez avancée de la nuit le jeune matelot dont nous parlons. Elle me dit d'en prendre bon soin, que je serais parfaitement payé ; puis, en partant, elle ajouta tout bas à mon oreille - " Maître Vincent, cet étranger désire garder l'incognito tant qu'il sera chez vous ; faites donc en sorte, si l'on vous demandait son nom, de répondre par des paroles évasives. " Je n'aurais pas reçu cet inconnu chez moi sans les menaces dont la terrible sorcière accompagna sa demande.
- Vous ne pouviez la refuser ?...
- Assurément, j'aurais trop craint sa vengeance.
- Enfin comment vous le nomma-t-elle ?
- M. Dulac
- Ce n'est pas son nom.
- Je le crois.
- Est-ce tout ce que vous savez
- Il y a trois jours, pendant que le peuple vociférait dans les rixes des malédictions contre les royalistes, mon locataire paraissait vivement agité. M'étant approché sans bruit de la porte de sa chambre, je l'entendis qui disait à voix basse en se parlant à lui-même : " O mon Dieu ! quel malheur pour moi, si je venais à être reconnu et arrêté dans cette ville. " Alors je ne

doutai point que cet homme ne fût un proscrit. D'ailleurs, il y a de la noblesse dans sa physionomie, à faire croire que c'est un gentilhomme.

- C'est précisément ce que me disait ma femme.

- Comment, vous n'êtes pas le seul à posséder ce secret ?

- Non, car je n'ai pas été le premier à le découvrir.

- Qui donc ?

- Jacqueline, ma femme, à qui rien n'échappe, remarqua dernièrement votre jeune locataire qui rêvait en prenant le frais à sa fenêtre...

- Eh bien ?...

- Eh bien, à son air mélancolique et à ses manières, elle devina que c'était un gentilhomme déguisé... Un amoureux...

- Peut-être n'est-ce rien de tout cela ?...

- Au contraire, je suis assuré maintenant qu'elle ne se trompait pas.

- Comment cela ?

- Un soir, ayant vu votre inconnu sortir de sa chambre accompagné de Sarah, j'eus la curiosité de le suivre, et, en marchant à quelques pas d'eux à la faveur de l'obscurité, je pus entendre distinctement la sorcière qui lui disait avec beaucoup de respect : “ Monseigneur, j'ai eu, bien de la peine à obtenir cette entrevue. Monseigneur, vous ne pourrez voir Mlle Angèle qu'un instant. ”

- C'est étrange !

- Au bout de quelque temps, je les vis entrer à l'hôtel de la Sénardière.

- Quel motif pouvait attirer mon locataire dans cette maison ?

- La fille du comte de la Sénardière, la beauté, la plus accomplie de Nantes.

- En êtes-vous sûr ?

- Vous allez en juger. Le lendemain, étant allé à une première messe à Sainte-Croix, j'aperçus dans un coin, à quelques pas de Mlle de la Sénardière, votre jeune locataire qui la regardait d'un air langoureux, absolument comme je faisais au temps où je songeais à épouser Jacqueline.

- Vraiment ! Mais je suis confondu... Je ne peux comprendre... Les avez-vous vus se parler ?

- En sortant de l'église, Mlle de la Sénardière a dit avec un doux reproche au jeune homme qui lui présentait de l'eau bénite : “ Arthur, pourquoi vous exposez-vous ainsi ? O mon Dieu ! Si vous veniez à être reconnu ?... ”

- Qu'a-t-il répondu ?

“ Rassurez-vous, Angèle, après avoir cédé au désir de vous voir, je vais rentrer dans ma prison... ” Alors, il est venu se renfermer dans sa chambre pour le reste de la journée.

- En me disant que vous avez vu mon locataire à l'église, vous me rassurez sur un point.

- Lequel ?

- J'avais peur qu'il fût de la vache à Colas.

- Je crois que c'est un hérétique, parce qu'il touchait à l'eau bénite avec répugnance, comme s'il eût craint de se brûler les doigts.

- Alors, je ne le garderai pas chez moi.

- Maître Vincent, n'allez pas le renvoyer, la bohémienne vous jetterait un sort.

- Je redoute les maléfices de cette entremetteuse, et pourtant offrir un asile à un huguenot amoureux d'une catholique, savez-vous que c'est compromettant pour le salut de mon âme ?

- Tranquillisez-vous, nous ne sommes pas forcés de savoir si votre jeune locataire est catholique ou réformé ; pourvu qu'il vous paie bien, c'est tout ce que vous devez exiger de lui.

- Oh ! Je n'ai pas à m'en plaindre.

- Il doit être très généreux, et vraiment ce serait un chagrin pour moi s'il lui arrivait quelque malheur.

- Ce doit être un fameux étourdi pour s'exposer aussi inconsidérément à perdre la liberté, ou la vie !

- Ah ! Maître Vincent, si vous aviez jamais été amoureux, vous ne le blâmeriez pas. Pour moi qui ai passé par ces épreuves, quand je faisais la cour à Jacqueline, je lui pardonne bien.

- Vous n'aviez pas les mêmes périls à courir.

- C'est vrai, mais j'étais aussi fou que lui, et je me rappelle encore ce temps de ma jeunesse avec plaisir, quoiqu'il se soit écoulé depuis vingt-cinq ans bien comptés.

- Pour moi, j'ai toujours désapprouvé toute ma vie ce qui est contraire à la sagesse.

- Il y a vingt-cinq ans, si vous aviez connu Jacqueline, à moins d'être froid comme du marbre, vous n'auriez peut-être pas parlé comme aujourd'hui.

- Voisin, je vous en prie, pour moi, aussi bien que pour cet amoureux qui vous intéresse tant, ne parlez à personne de tout ce que nous venons de dire.

- Soyez sans crainte, je serai discret.

- Pour que notre inconnu soit davantage en sûreté, je vais lui donner un autre logement dans une rue plus déserte que celle-ci.

- Vous avez raison, déjà on l'avait trop remarqué dans votre maison.

- Votre femme ne le voyant plus rêver à sa fenêtre, le croira parti... Mais, entendez-vous ces clameurs !... Est-ce que le peuple se dispose encore à faire des barricades ?...

Les deux bourgeois sortirent dans la rue pour voir d'où provenait le vacarme qui venait de les interrompre.

Un spectacle singulier se passait alors dans cette longue rue, très étroite à cette époque, qui va du pont de Pirmil jusqu'au Bouffay.

Un corps de cavalerie, à la tête duquel était le capitaine de Mauléon, défilait lentement au milieu de la foule qui ne cessait de crier : vive le duc de Mercoeur ! vive la ligue ! mort aux huguenots ! gloire aux vainqueurs de la Courbejolière !

Le comte de Mauléon, contre son habitude, avait l'air joyeux, et il paraissait extrêmement flatté des louanges que lui donnait le peuple, qui, pour le féliciter de sa victoire, l'appelait illustre et grand capitaine !

Derrière les cavaliers, s'avançant au son d'une musique guerrière, venait de l'infanterie avec ses deux pièces de canon qui avaient servi au triomphe des catholiques.

Au milieu de ces soldats, plus ivres de vin que de leur victoire, on voyait trois chariots chargés de butin, sur l'un desquels étaient deux prisonniers les mains liées derrière le dos.

L'un de ces prisonniers, âgé, d'une cinquantaine d'années, avait le front ceint d'un bandeau taché de sang. Il était nu-tête, et paraissait souffrir horriblement, lorsque la voiture, en roulant sur le mauvais pavé, cahotait violemment. Au reste, il regardait avec un froid dédain la populace ameutée, et il ne paraissait pas ému de ses menaces ni de ses injures.

Son compagnon, beaucoup plus jeune, n'était point aussi patient. Il ne souffrait cependant d'aucune blessure ; mais malgré cela, son dépit n'en était pas moins grand de se voir captif au milieu d'une population ennemie.

- Cordieu ! M. de Lommeau, disait-il en s'agitant, n'est-ce pas infâme de nous montrer ainsi en spectacle ? ...

- Prenez patience, M. de Nozay, répondit le blessé d'une voix grave.

- J'avais bien entendu dire que le duc de Mercoeur n'était qu'un sot orgueilleux qui aime à se pavaner des moindres succès remportés par ses troupes. Je vous demande un peu combien il y gagnera en se conduisant d'une manière aussi indigne envers deux gentilshommes prisonniers, Ah ! Si jamais je peux m'échapper d'entre ses mains, je veux, le diable m'emporte ! lui faire payer cher les affronts dont il nous abreuve aujourd'hui.

- Parlez moins haut, si vous tenez à la conservation de votre vie !

- Nous pouvons causer en toute sûreté, cette vile canaille fait trop de bruit pour nous entendre.

- Au feu les huguenots ! Vive la ligue ! ne cessait de crier le peuple en se ruant sur les soldats qui escortaient les captifs.

- Maugrebleu ! reprit Nozay avec des regards furieux, que n'ai-je une épée et la liberté de m'en servir !

- Que feriez-vous ?

- Je me jetterais sur ces enragés manants, et j'en ferais une bonne déconfiture avant de succomber...

- Soyez donc plus raisonnable.

- Cordieu ! Je le voudrais que cela me serait impossible ! Tenez, capitaine, j'ai envie de crier plus haut qu'eux, et d'insulter le duc et la duchesse de Mercoeur !

- Insensé !...

- Pardieu ! J'aimerais autant recevoir tout de suite une bonne arquebusade, que de parcourir ainsi toute la ville de Nantes, pour aller mourir ensuite de misère sur la paille fétide d'un cachot.

- M. de Nozay, il y a peut-être plus de grandeur d'âme à supporter l'adversité avec courage, qu'à braver la mort sur un champ de bataille. Croyez-moi, calmez un peu votre impuissante colère, sans quoi les ennemis s'en riront, et ils vous feront donner une rançon beaucoup plus forte, lorsque vous traiterez du prix de votre liberté.

- Dieu me damne ! Capitaine, vous êtes en ce moment d'une tranquillité d'âme parfaite, je vous ai pourtant connu un caractère assez vif...

- Tout est fini pour moi, désormais.
 - Comment, capitaine, est-ce que vous désespérez de votre guérison ?
 - Mes blessures sont mortelles...
 - Oh ! Que non, j'espère que ce faquin de duc de Mercoeur vous donnera un chirurgien assez habile pour vous conserver la vie.
 - La mort ne m'effraie pas, M. de Nozay, au contraire...
 - Cordieu ! Capitaine, quand on y réfléchit froidement, on trouve, il me semble, que c'est assez pénible de renoncer aux habitudes qu'on a prises en ce monde.
 - Pour parler de la sorte, il faut, M. de Nozay, que vous soyez un fameux incrédule, car les félicités du ciel ne sont pas à comparer aux faux plaisirs de la terre.
 - Si l'on était sûr, Monsieur de Lommeau d'échanger cette vie contre une autre incomparablement meilleure, je serais bien de votre avis ; mais nos ministres disent qu'il y a des diables et un enfer, vous m'avouerez que c'est une perspective très peu encourageante.....
 - Il faut que la justice de Dieu se fasse, récompenses aux bons, peines aux méchants !
 - Si les choses sont comme vous le dites, je ne suis pas pressé d'aller dans l'autre monde.
 - Pourquoi ?
 - J'ai quelque vague pressentiment qu'on m'y donnerait une mauvaise place.
 - Et Nozay se mit à rire.
 - Celui qui se rira de moi sur la terre, je me rirai de lui dans le ciel, a dit le Seigneur.
- Roger, en prononçant cette sentence de l'évangile, jeta un regard irrité sur son compagnon, qui reprit pour s'en venger :
- Bah ! Si l'on en croit les prêtres catholiques, capitaine, vous ne pouvez être du nombre des élus.
 - Pour quelle raison ?
 - Ma foi ! Je connais fort peu toutes les religions, mais je sais que les papistes disent qu'il n'est point de salut hors de leur église.
 - Faites-vous donc catholique alors !
 - Capitaine, parlons d'autre chose ; dites-moi, savez-vous où est Montlouis à présent ?
 - Non ; probablement il voyage encore en Bretagne... J'aurais pourtant bien désiré lui parler avant de mourir.....
 - Vous le pourrez faire très aisément, quand vous aurez payé comme moi votre rançon.
 - Je vous le répète, mes blessures sont mortelles.
- Tandis que les deux prisonniers avançaient lentement au milieu d'une foule qui s'accroît sans cesse, nous allons conduire le lecteur dans l'oratoire d'Angèle où Montlouis vient d'être introduit.
- Savez-vous, Arthur, dit en ce moment la jeune fille au cornette avec un doux reproche, que vous êtes exposé aux plus grands périls en restant à Nantes ?
 - Le bonheur que j'éprouve à vous voir, mon Angèle chérie, me fait braver tous les dangers.
 - O mon Dieu ! Si l'on venait à vous reconnaître malgré votre déguisement ?

- Rassurez-vous, mon amie, aux yeux de tout le monde, je ne suis qu'un simple matelot, habitant une modeste chambre chez un honnête bourgeois nommé Vincent.

- Ah ! Tant que l'émeute a duré, il y a trois jours, j'ai été dans des transes mortelles. Sarah, la veille au soir, m'ayant annoncé votre arrivée sans me dire où vous logiez, parce qu'elle l'ignorait encore, j'ai cru que vous n'échapperiez pas aux perquisitions qui ont été faites pour arrêter les fidèles serviteurs du roi. Lorsque j'entendais des clameurs plus violentes dans la rue je m'approchais en tremblant de ma fenêtre, craignant toujours de vous voir passer entre les mains de vos ennemis. J'ai bien prié Dieu pour qu'il ne vous arrivât aucun mal.

- Merci, Angèle ! Ce que vous me dites-là me rend bien heureux...

En prononçant ces paroles, le cornette portait à ses lèvres la blanche main de la jeune fille.

- Oui, reprit-il en attachant sur Angèle des regards passionnés, je suis bien heureux, puisque mon absence n'a point affaibli dans votre cœur l'amour que vous m'avez juré.

- Arthur, auriez-vous douté de ma fidélité ?....

- Moi, jamais ; mais combien j'ai souffert tout le temps qu'il m'a fallu passer loin de vous. Que de fois j'ai soupiré après le bonheur de vous revoir, de presser votre main dans la mienne et d'entendre votre voix si douce. Au milieu des camps, en combattant contre l'ennemi, la nuit en sommeillant et le matin en ouvrant les yeux lorsque les tambours battaient la diane, je pensais à vous ! Oui, mon Angèle adorée, vous étiez toujours présente à mon esprit ! La gloire que je cherchais à acquérir par une conduite irréprochable, c'était pour vous en faire hommage. Lorsque j'éprouvais quelque peine, votre souvenir était pour moi comme un ange consolateur. Ah ! Maintenant, Angèle, la vie m'est à charge loin de vous. Si vous saviez combien il est pénible d'endurer les maux de l'absence !.....

- Croyez-vous donc que je l'ignore ?.... Si ce prie-dieu pouvait parler, il vous dirait combien de fois, agenouillée devant ce Christ, j'ai supplié le ciel, les larmes aux yeux, de veiller sur vos jours menacés....

- Cher ange, des vœux partant d'un cœur aussi pur que le vôtre ne pouvaient manquer d'être exaucés !

En disant cela, le cornette contemplait la jeune fille avec cette admiration respectueuse qu'on a pour un objet vénéré. La beauté d'Angèle, sa dignité, avaient sur lui une influence magique qui le fascinait.

- Puissent donc, reprit la jeune fille avec un tendre sourire, puissent, Arthur, mes vœux se réalisés entièrement !

- Dieu les a favorablement écoutés, puisque je suis près de vous.

- Vous avez conservé la vie du corps, Arthur, mais votre âme, esclave de l'erreur, elle est toujours morte à la foi catholique, la seule qui puisse lui donner la vie éternelle.

- Angèle, je n'ai pas eu le temps d'examiner s'il est vraiment nécessaire d'être catholique pour gagner le ciel....

- Oh ! Vous êtes endurci, comme le sont tous vos co-réligionnaires.

- Je ne veux pas renoncer en aveugle aux principes avec lesquels on a nourri mon enfance.

Plus tard, j'y songerai sérieusement.....

- Plus tard vous y songerez ? Mais d'un instant à l'autre vous pouvez perdre la vie !....

Le cornette aurait voulu donner un autre cours à la conversation.

- Angèle, dit-il, profitons des courts instants qui nous sont donnés pour parler de notre amour....

- Ah ! Vous ne m'aimez pas !

- Moi ! Je vous adore, Angèle ! Vous le savez bien !....

Le cornette s'était jeté aux genoux de la jeune fille et il cherchait à s'emparer de ses mains, mais elle se recula en disant :

- Non, vous ne m'aimez pas, car vous ne, voulez rien faire pour moi.

- Faut-il exposer ma vie pour vous ? Je suis prêt à vous la sacrifier.

- Je demande moins que cela et vous me refusez.

- Chère Angèle, je ne peux pas me convertir à une religion sans la bien connaître.

- Je ne veux point que vous l'embrassiez sans vous être fait instruire par quelqu'un d'éclairé. Au contraire, je souhaite ardemment que vous consultiez les savants défenseurs de notre foi.

- Des prédicateurs tels que Jacques-le-Bossu, n'est-ce pas ?

- Point d'ironie, je reconnais bien là le mauvais esprit des hérétiques, qui confondent toujours l'abus avec la chose même et imputent à la religion catholique ce qui n'est que l'ouvrage des passions des hommes. Jacques-le-Bossu est un fanatique désapprouvé par l'évêque et le haut clergé ; c'est un homme emporté par la fougue de son caractère, qui sert les ambitieux projets du duc et de la duchesse de Mercoeur....

- Pour connaître la vérité, je lirai les écritures et les livres des catholiques et des réformés.

- Les huguenots ont toujours cette réponse à la bouche quand on veut les convertir.

- N'est-ce pas ce qu'il y a de plus sage à faire ?

- Non, car chacun de vous interprète à sa manière les livres saints, pour soutenir ensuite avec entêtement les plus grandes erreurs.

- Nous ne voulons pas croire sans raisonner.

- De là vient que les hérétiques ne sont jamais d'accord entr'eux, ce qui n'est point surprenant ; car une fois qu'on a commencé à marcher dans les sentiers de l'erreur, on ne peut manquer de s'égarer de plus en plus.

- Vous avouerez pourtant qu'il est des choses bien difficiles à adopter dans votre religion, ainsi par exemple.....

- Oh ! Ne blasphémez pas !...

- Eh bien ! Changeons de conversation, car vous sentez que je ne puis entendre attaquer ma croyance sans la défendre.

- Arthur, si je vous suis chère....

- En doutez-vous ?

- Consultez M. Blanchard, et ce digne prêtre, j'en ai la persuasion, vous convaincra de la fausseté de vos hérésies. Vous ne pouvez pas reprocher à cet homme d'être comme le frère Jacques-le-Bossu sous l'influence de la passion. En le voyant avec le calme et la sérénité qui ne le quittent jamais, on est involontairement saisi de respect. M. Blanchard est un véritable apôtre de l'évangile.

- Je lui parlerai, Angèle, et nous discuterons ensemble.

- Vous me le promettez ?
- Je vous le jure....
- Il est assuré de remporter la victoire, mais j'ai peur que vous ne vous rendiez pas.
- Je ne résisterai point à la vérité de quelque côté qu'elle se trouve.
- Ah ! Quel bonheur pour moi, si j'ai pu servir d'instrument à votre conversion !
- Si je devenais catholique, vous ne feriez aucune difficulté de me donner votre main ?
- Convertissez-vous, mon ami....

En disant cela, Angèle tendit sa main au cornette qui la couvrit de baisers.

- Angèle, reprit-il, vous êtes ma fiancée devant Dieu !
- Arthur, j'ai juré sur le portrait de ma mère de vous être fidèle, je tiendrai à mon serment.
- Cependant si le duc et la duchesse de Mercoeur entreprenaient de vous faire épouser le capitaine de Mauléon, peut-être auriez-vous à endurer bien des persécutions ?....
- J'aimerais mieux mourir que de devenir la femme d'un homme abhorré !
- Mais le comte de Mauléon est capable, en se voyant dédaigné, de recourir à des moyens violents....
- Arthur, vous m'effrayez !....
- Il peut vous enlever
- Grand Dieu !....
- Je ne doute point qu'il ne l'eût déjà fait sans la crainte que lui inspirent le duc et la duchesse.
- Oh ! non dit Angèle en tremblant de tous ses membres, le capitaine n'est pas assez vil pour obtenir par le déshonneur une pauvre jeune fille qui ne lui a jamais témoigné que de l'aversion.

- Les passions de cet homme sont terribles, et pour les satisfaire, il ne recule devant aucune difficulté et profite des moindres occasions que lui offre la fortune.

- Mais ce serait affreux ! Moi, devenir la compagne de mon tyran, être à jamais séparée de vous Ah ! Je ne survivrais pas à d'aussi grands malheurs ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! J'ai tant souffert, ne pourrai-je donc jamais goûter un instant de bonheur sur la terre ?....

- Angèle, voulez-vous vous soustraire à ces funestes présages qui nous menacent, car maintenant tout ce qui peut vous arriver me touche, je partage vos joies et vos peines !....

- Arthur, que voulez-vous dire ?....
- Qu'il faut sans retard nous éloigner de Nantes.
- Fuir ces lieux ?....

Angèle, en disant cela, jeta un regard étonné sur le cornette qui reprit avec amour:

- Mon ange, nous ferons bénir notre union au pied des autels, et tant que durera la guerre, vous vivrez près de ma mère, une excellente femme dont vous n'aurez point à vous plaindre.

- Arthur, ce que vous me demandez est impossible !....
- Pourquoi donc ?

- Je ne puis quitter le comte de la Sénardière, mon père adoptif, dans le triste état où la maladie l'a réduit, sans me rendre coupable de la plus noire ingratitude. Je dois mes soins à cet homme généreux qui m'a recueillie chez lui, moi, pauvre enfant sans asile. Le comte a mis toute sa confiance en moi. Aux yeux du monde, je passe pour être sa fille et j'en ai effectivement tous les attributs. Et puis, je n'oserais faire une semblable démarche sans consulter le recteur de Saint-Lumine.....

- Angèle, mais songez donc aux périls que vous courez en restant à Nantes.....

- En ce moment, je suis moins exposée que vous !

- Ne vous occupez pas de moi !

- Ingrat, ma vie ne dépend-elle pas de la vôtre ?

- Ma douce amie, rien ne pourra donc vaincre votre obstination ?

- On doit toujours rester fidèle à ses devoirs.

- Eh bien moi aussi, je ne quitterai pas Nantes, parce que loin de vous la vie m'est un supplice. Désormais, lorsque je sortirai le soir pour prendre l'air, je porterai des armes avec moi, non pas que je craigne d'être attaqué par les catholiques, mais pour me battre avec Mauléon si je le rencontre !

- Ciel ! Vous voulez donc vous perdre en allant au-devant de cet ennemi terrible !

- Je ne le crains point, et me crois de force à lutter contre lui.

- Mon Dieu ! Mais quand vous lui feriez mordre la poussière, échapperiez-vous à vos ennemis, aussi nombreux qu'il y a d'habitants dans cette ville ?

- Outre mes injures personnelles, j'ai la mort d'un ami à venger !

- Arthur, vous voulez donc me faire mourir ? Quoi ! Je ne cesse de prier Dieu pour qu'il ne vous arrive pas d'accident, et vous, imprudemment, vous cherchez le danger !....

- Si vous saviez quels transports de rage font bondir mon cœur quand je pense à cet homme !.....

- Arthur, il faut pardonner les offenses, c'est Dieu lui-même qui l'a enseigné.

- Moi ! pardonner à Mauléon !.... Jamais !... D'ailleurs, cet homme n'est-il pas un rival odieux !....

- Que je méprise autant que je vous aime !

Tout-à-coup une grande rumeur s'étant fait entendre dans la rue, Angèle s'élança vers la fenêtre en disant :

- Le peuple se révolte-t-il encore ! Que signifient ces clameurs ?

Montlouis ayant entendu crier. Vive les vainqueurs de la Courbejolière !.... s'approcha avec anxiété d'Angèle qui reprit :

- Voyez donc, Arthur, au milieu d'une escorte de soldats, voilà deux pauvres captifs qu'on emmène.... L'un des deux est blessé à la tête..... Le pauvre homme paraît bien souffrant....

Le cornette n'eut pas plus tôt regardé qu'il s'écria avec un accent de voix altérée et en pâlisant d'une manière effrayante :

- Malédiction ! Ce blessé, Angèle, c'est mon père adoptif !.... le capitaine Roger de Lommeau !.... Ah ! Il faut que je lui parle avant qu'il meure !...

- Où allez -vous ? dit Angèle en retenant Montlouis, qui dans son trouble ouvrait la porte de l'oratoire pour en sortir.

- Je veux traverser la foule et parvenir jusqu'à mon vieil ami....

- Restez !....

- On va le jeter en prison, et dans une heure je ne pourrai plus communiquer avec lui ... laissez-moi !...

- Non, vous ne partirez pas !

Et Angèle éperdue le retenait par le bras.

- De grâce ! Angèle, lâchez-moi, il faut que je lui parle, il a des choses d'une haute importance à me dire....

- Non, non, vous n'auriez pas touché la fatale charrette que le peuple furieux vous aurait mis en pièces !....

- Mais le temps presse ! La foule s'éloigne, et Roger emporte avec lui un secret terrible !.....

- Quel secret ?

- Le nom de l'assassin de mon père !

- Quoi ! C'est là le motif qui vous fait courir à votre perte, plutôt que de vivre pour une femme qui vous aime et que votre mort fera expirer de douleur ? Mais vous êtes en délire !...

- Laissez-moi ! Angèle, le sang de mon père crie vengeance ! et son spectre m'apparaîtrait pâle et menaçant, si je négligeais de le venger !.....

- Arthur, vous tenez le langage d'un païen, revenez à des sentiments plus chrétiens

- Pardonnez-moi, Angèle, mais un fils ne se sépare pas pour toujours de son père sans lui faire ses adieux.... Je pars !....

En prononçant ces paroles, Montlouis repoussa vivement Angèle qui fut tomber à quelques pas sur un fauteuil à demi-évanouie.

Le cornette descendit aussitôt l'escalier avec rapidité, puis il s'élança dans la rue.

Dans ce moment, Sarah passait par hasard près de l'hôtel de la Sénardière. La bohémienne voyant Arthur marcher avec précipitation et d'un air égaré, l'arrêta en lui disant tout bas à l'oreille :

- Où courez-vous de ce pas ? Monseigneur.

- N'avez-vous point vu le capitaine Pierre de Lommeau qu'on emmène mourant vers le château ?

- Si, Monseigneur, mais que voulez-vous y faire ?

- Je veux lui parler.

- En ce moment ?

- Oui.

- Gardez-vous en bien !

- Il le faut absolument, car comment pénétrer dans sa prison ?

- Je vous en fournirai les moyens demain.

- Vous ?

- Oui, Monseigneur.

Sarah dit alors quelques mots à l'oreille du cornette qui le rendirent plus calme.

- Allez rassurer Mlle Angèle, reprit-il après un instant de réflexion ; dans mon trouble, je ne me suis pas comporté avec elle comme je le devais, dites-lui que je me repens de ma faute et demande mon pardon.....

- Vous l'obtiendrez facilement, Monseigneur ; mais attendez, j'ai quelques mots à vous dire. Je viens de chez maître Vincent, qui va vous donner une autre chambre où vous serez moins remarqué que chez lui.

- Comment, est-ce qu'on se douterait que je ne suis pas un matelot, comme l'indique mon costume ?

- Maître Vincent m'a dit qu'il craignait beaucoup d'être compromis parce que plusieurs personnes, et lui entr'autres, croient que vous êtes un gentilhomme déguisé.

- Vive Dieu ! Comment ai-je pu leur inspirer ces soupçons ? Je ne sors presque jamais de chez moi le jour.

- Votre bonne mine et votre tournure distinguée vous ont trahi, Monseigneur.

- Sarah, ne me faites point de compliments.

- Je répète ce que m'a dit maître Vincent.

- Ce bourgeois veut se faire passer pour un homme de goût, mais il m'a reconnu à d'autres indices.

- Il ne s'est point attribué l'honneur de cette découverte, c'est la femme de son voisin qui la première vous a remarqué.

- Morbleu ! c'est très flatteur !.... Cependant n'ai-je rien à craindre de ces gens-là ?

- Non, Monseigneur, ils ne vous dénonceront pas. Puis ils vous croiront parti quand vous n'habitez plus chez maître Vincent.

En achevant ces mots, la bohémienne entra à l'hôtel de la Sénardière, et Montlouis s'en revint à son logement triste et préoccupé.

CHAPITRE XXII

LA PRISON

Dix heures du matin venaient de sonner à l'horloge du château de Nantes, lorsqu'un geôlier, armé d'un énorme trousseau de clefs, vint ouvrir la porte du cachot où Roger de Lommeau, Nozay et Charles Harrouys de l'Épinay étaient renfermés.

- Allons, Messieurs, dit cet homme, vous pouvez sortir à présent dans la cour, si vous le désirez.

- Cordieu ! répondit Nozay, nous allons aussitôt profiter de la permission, car l'air qu'on respire ici est infect.

- Votre compagnon n'a pas touché à la nourriture que je lui avais apportée ? reprit le geôlier en regardant le capitaine de Lommeau qui était étendu sur de la paille.

- Donnez-moi une autre ration d'eau, dit le blessé, la soif me dévore !...

Le geôlier fut chercher la cruche vide, et, en sortant avec les deux autres prisonniers, il disait entre ses dents :

- En voilà un dont je ne m'occuperai pas longtemps, car le chirurgien qui l'a examiné ce matin, m'a assuré qu'il aurait de la peine à passer la journée....

Lorsque Nozay fut dans la cour, il examina les hautes murailles qui l'entouraient, puis il se mit à blasphémer.

- N'insultez pas le ciel ! mon jeune gentilhomme, dit Charles Harrouys.

- Je crois qu'il ne s'occupe guère de moi ! répondit Nozay avec un rire sardonique.

- Si vous êtes un athée, je vous plains !

- Ma foi, je crois que vous n'avez pas beaucoup plus que moi à vous louer de la fortune.

- Je suis maltraité des hommes, mais ma conscience me dit que je dois espérer dans la justice de Dieu !

- C'est, il me semble une assez triste consolation.

- Il faut au contraire qu'elle soit bien grande, puisqu'elle conserve à mon âme toute sa sérénité.

- Maugrebleu ! J'ai eu bien du malheur d'aller me faire prendre par ces maudits catholiques!

- Vous étiez un des défenseurs du château de la Courbejolière ?

- Oui, M. Harrouys, et qui plus est, j'avais eu le bonheur de m'échapper sain et sauf, au moment où les soldats du duc de Mercoeur nous forcèrent à déloger.

- Ayez la complaisance, M. de Nozay, de me raconter la prise du château de la Courbejolière, dont je connaissais passablement le maître, quoiqu'il fût de la religion réformée.

- Je vais vous satisfaire, tout en souhaitant que cela vous fasse trouver le temps moins long, car les heures paraissent interminables en prison.

- Cordieu ! Je lirais à présent, je crois, des livres classiques, et pourtant je leur ai voué une sainte horreur en sortant du collège !... Par exemple, je donnerais beaucoup pour avoir : *La vie très horrible du grand Gargantua, père de Pantagruel*, avec les poésies de Clément Marot et de l'illustre Ronsard.

- Par la suite, nous pourrions peut-être avoir quelques livres.

- D'ordinaire, la lecture n'est pas mon fort...

- Je le crois, les gens de guerre ont tant d'occupations de nos jours.

- Ah ! M. Harrouys, je ne pourrai jamais me faire à l'état de prisonnier... Mais il faut que je vous raconte le fâcheux événement qui m'a amené ici : La Courbejolière, comme vous le savez, n'est qu'à six lieues de Nantes, aux environs de Clisson. Le château, avec ses fossés remplis d'eau, et sa position dans un terrain plat, aurait pu, sans être bien fortifié, tenir longtemps contre des troupes nombreuses manquant d'artillerie. La preuve en est, qu'avec une garnison de douze cents hommes, nous avons rendu inutiles pendant trois semaines tous les efforts qu'a faits M. de Goulaine pour s'en emparer. Le capitaine Roger de Lommeau avait le commandement en chef dans la place, parce que le comte de la Courbejolière n'était pas encore guéri des nombreuses blessures qu'il avait reçues au combat que nous livrâmes l'année dernière à deux lieues de Pirmil. L'ennemi semblait désespéré de ses efforts infructueux, et nous pensions qu'il allait lever le siège, lorsque nous vîmes, il y a deux jours, pointer deux pièces de canon contre les murailles du château. Une brèche considérable fut bientôt pratiquée. Cependant, nous aurions pu tenir encore quelque temps, et obtenir une honorable capitulation, sans le découragement et l'insubordination qui se mirent parmi nos soldats. La majorité refusa de défendre la brèche, poste que le canon ennemi rendait très dangereux. Vainement on les exhorta à bien faire leur devoir, les lâches parlèrent de se rendre. Alors, après une courte délibération, nous résolûmes, pour n'être pas faits prisonniers, de traverser les rangs ennemis, et de gagner la campagne. Vers midi, au moment où les troupes catholiques se reposaient un peu, nous sortîmes du château en faisant traverser à nos chevaux les douves à la nage. A peine sur l'autre bord, nous fûmes attaqués par une dizaine de cavaliers, qui tuèrent le chirurgien qu'avait le comte de la Courbejolière pour le soigner, et prirent plusieurs hommes, entre autres un valet du comte qui portait avec lui une valise pleine de papiers importants. La Courbejolière, montant un excellent cheval sur lequel on l'avait attaché, parvint à s'échapper. Roger de Lommeau, moins heureux, tomba criblé de blessures entre les mains des catholiques.

- Et vous ? dit Charles Harrouys.

- Moi, je venais de tuer un lansquenet qui me barrait le passage, lorsque j'entendis tout-à-coup crier par un sergent ennemi : " Soldats, arrêtez ce jeune homme, c'est M. de Montlouis. " Diable ! pensai-je, on me prend pour l'un de mes amis, et, à l'ardeur qu'on mit à me poursuivre, je jugeai que ce cher Montlouis avait plus d'un titre à la haine des catholiques.

- Ce gentilhomme était-il renfermé avec vous dans le château de la Courbejolière ?

- Non, je ne sais trop où il est maintenant, mais c'est un joli garçon, qui, ayant passé quelque temps à Nantes l'année dernière, a bien pu rendre des maris jaloux, ou effaroucher

des amants par ses soins assidus auprès de leurs belles... Oui, cordieu ! Avec l'air doux et sentimental que je lui connais, il a dû plaire à vos charmantes papistes...

- Vous croyez ?...

- J'en suis à peu près convaincu maintenant pour mon malheur...

- Comment, vous devez être très flatté, puisque l'on vous trouve une aussi grande ressemblance avec M. de Montlouis.

- Les imbéciles pouvaient joliment juger qui j'étais !...

- Il le faut bien, puisque le sergent croyait vous avoir reconnu ?

- Il ne le pouvait pas, M. le maire, car j'avais la visière de mon casque baissée.

- Alors, il était trompé par votre tournure ?

- Je ne sais, mais le fait est qu'ils me poursuivirent avec un acharnement terrible.

- Vous ne fûtes parvenez à leur échapper ?

- Si, grâce à la bonté de mon cheval, je les devançais tellement qu'ils renoncèrent un instant à m'atteindre. Mais bientôt, en traversant un village, je rencontrai un obstacle d'un autre genre qui m'empêcha de gagner encore du terrain sur l'ennemi que je croyais avoir fatigué.

- Quoi donc ?

- Une troupe de baladins dans laquelle trouvait une charmante Egyptienne, nommée Rébecca, avec qui je ne pus m'empêcher de renouveler connaissance... Cette jeune fille est si séduisante qu'on se damnerait pour elle !...

- Libertin ! dit à voix basse Charles Harrouys.

- Tandis que je m'entretenais avec ce ravissant lutin, reprit Nozay, voilà tout-à-coup une troupe de cavaliers catholiques qui fondent sur nous, et me saisissent en disant :

- Enfin notre capitaine sera satisfait, nous tenons M. de Montlouis.

- Mais je ne suis pas M. de Montlouis, répondis-je, tout étourdi de me voir désarmé et garrotté.

- N'est-ce pas, ma mignonne, dit le sergent en s'emparant de ma beauté, n'est-ce pas c'est bien là le nom de ton adorateur ? Et en achevant ces mots il lui donna deux baisers retentissants, devant moi, sous mes yeux, ah ! le brigand ! Quand j'y pense, cela me met encore en fureur !.. Les soldats catholiques me conduisirent devant leur chef, le capitaine de Mauléon, qui dit en me voyant :

- Ventre de loup ! Vous n'avez pas arrêté M. de Montlouis !

- Capitaine, répondit le sergent, c'est bien là le jeune officier que vous nous aviez désigné.

- Que diable voulez-vous donc à M. de Montlouis ? demandai-je avec colère.

- Est-ce que vous le connaissez ? dit Mauléon maussadement.

- Pardieu ! C'est un de mes amis.

- Je m'en serais douté.

- Pourquoi donc, s'il vous plaît, je n'ai pourtant pas avec lui beaucoup de ressemblance ?

- Vous n'êtes donc pas intimement lié avec ce gentilhomme ?

- Assez pour le bien connaître.

- Alors je suis étonné que vous ne deviniez pas ce que je veux dire.
- Que la foudre m'écrase ! si je vous comprends.
- Eh bien, mon gentil cavalier, M. de Montlouis est un amateur de belles comme vous.
- Sans doute, répondis-je avec un ton d'ironie égal au sien, sans doute, M. le capitaine, vous avez eu grandement à vous plaindre de mon ami pendant son séjour à Nantes ?...
- Ces paroles, que j'accompagnai d'un éclat de rire, déplurent singulièrement à Mauléon.
- Holà ! sergent Russel, dit-il, vous allez mettre cet officier huguenot près de Roger de Lommeau sur le même chariot.

Le sergent s'empessa d'obéir, et, tout en exécutant ce qu'on lui avait commandé, il se moquait de moi en disant :

- Maugrebleu ! mon jeune gentilhomme, vous avez bon goût !... En vérité, on ne peut mieux choisir une maîtresse... Elle a fait notre admiration, je vous le jure ! Aussi, je partage bien votre peine, et vous m'inspirez tant d'intérêt, que j'aurais voulu qu'on vous eût pris dans un autre moment...

- L'insolent me dit cent sottises de ce genre qui m'exaspérèrent. Enfin, nous nous mîmes en marche vers Nantes. Le capitaine Roger de Lommeau était à moitié évanoui à force d'avoir perdu du sang. Ses blessures avant été mal pansées, il souffrait mort et passion. Heureusement il n'entendit pas les soldats se raconter autour de nous ma triste aventure, car c'est un huguenot de la vieille roche qui est d'une sévérité insupportable ; un sermonneur ennuyeux, s'il en fut jamais.....

- M. de Nozay, dit Charles Harrouys froidement, vous méritiez bien les reproches de votre vieux capitaine.

- Bah ! La faute étant commise, c'était bien assez pour moi d'en supporter les conséquences... Pour commencer ma punition, le duc de Mercoeur, en nous faisant promener liés par la ville, a été cause que je me suis mis dans une colère épouvantable. Croiriez-vous qu'en me voyant outré de tant d'humiliations, le sergent Russel a eu l'impertinence de me dire :

- Monseigneur, pour vous consoler, songez à votre belle Rebecca, dont le métier est de se montrer en public.

L'insolent

- Ah ! Monsieur le maire, je serais presque tenté de croire aux sinistres présages....
- Quelque prophète vous a-t-il annoncé des malheurs ?
- Non, mais j'ai remarqué que rien ne me réussit comme auparavant, depuis un certain duel projeté entre un jeune officier huguenot et moi.
- Dieu permet peut-être cela pour que vous ne livriez pas ce barbare combat.
- Au contraire, c'est plutôt parce que nous ne nous sommes pas battus. Et, en vérité, il n'y a pourtant pas eu de notre faute ; car M. de Concise, mon adversaire, a été tué sur un champ de bataille.
- Rassurez-vous, Monsieur de Nozay, votre malheur ne vient point de là.
- Cependant nous avons manqué tous les deux à notre parole, ce qui est un grand crime...
- Oui, quand c'est volontairement et qu'il s'agit de faire le bien.
- Pour éviter ce qui est arrivé, nous aurions dû vider notre querelle tout de suite.

- Monsieur de Nozay, vous avez la conscience bien délicate sur certains articles....
 - Et sur d'autres je l'ai bien large, n'est-ce pas ?
 - La conversation que nous venons d'avoir me le ferait croire.
 - A vrai dire, je dois avoir quelques gros péchés sur la conscience ; car j'ai pillé des couvents de nonnes, profané des vases sacrés et maltraité des moines.
- Nozay en prononçant ces paroles sembla reprendre sa belle humeur.
- Vous ne paraissez guère repentant, répondit Charles Harrouys, étonné de l'effrayant cynisme du jeune impie.
 - Quelquefois les tentations sont si fortes qu'on ne peut s'empêcher d'y succomber.
 - Quand on ne veut pas y résister.
 - Je vous l'avouerai, c'est que loin de me corriger de mes défauts, j'ai pris la mauvaise habitude de chercher à les satisfaire.
 - Mon Dieu ! Mais vous n'avez donc aucun principe, vous ne croyez donc à rien ?
 - Ma foi, je suis huguenot.
 - Parmi vos coreligionnaires il en est qui affectent une grande austérité de mœurs, il paraît que vous ne les prenez pas pour modèles.
 - Moi, j'ai justement embrassé la religion réformée parce qu'elle n'est pas gênante comme celle des papistes. Cordieu ! Je n'aurais jamais pu m'astreindre à la confession et aux abstinences. Cependant j'aime assez les cérémonies de votre culte, parce qu'on entend d'excellente musique dans vos églises.
 - Quelle différence avec vos prêches....
 - C'est vrai, j'ai entendu exécuter plusieurs fois dans vos basiliques, des messes de Palestrina, des motets d'Arcadelt et d'Orlande de Lassus (1) qui m'ont bien fait plaisir.
 - Je me souviens en passant un jour près d'un prêche d'avoir entendu des hurlements épouvantables....
 - Tiens, dit Nozay en se retournant, voilà un moine qui cause avec notre geôlier, est-ce qu'il demanderait à voir le capitaine de Lommeau.
 - Sans doute, ce religieux se laissant entraîner par l'ardeur d'un saint zèle, veut disputer à l'enfer l'âme du pauvre moribond.
 - Je parierais cent contre un qu'il ne réussira pas à le convertir.
 - Dieu venant en aide à ses efforts, il désillera les yeux de cet homme que l'hérésie aveugle.
 - Mais le capitaine met aussi toute sa confiance dans le Seigneur.
 - Trompé par l'erreur, il n'a que de fausses espérances.
 - Alors, sans qu'il s'en doute, vous croyez qu'il est du parti du diable ?
 - Assurément.

(1) Palestrina, maître et chanteur de la chapelle Sixtine, naquit à Palestrina en 1524. -J. Arcadelt était maître de chapelle du cardinal de Lorraine en 1540. - Orlande de Lassus, maître de chapelle de Charles IX, naquit à Mons.

- Eh bien ! De toutes les façons, je suis persuadé que ce moine perdra son temps.

- Pourquoi donc ?

- Parce que le capitaine est très entêté, et qu'il doit avoir selon toute apparence un puissant auxiliaire dans Satan.....

- Le ciel lui accordera la grâce de reconnaître la vérité.

En ce moment, le moine accompagné d'un écolier passa silencieusement près des deux prisonniers.

Nozay s'étant approché du religieux pour lui examiner la figure, celui-ci rabattit son capuchon et détourna la tête pour n'être pas vu.

Cordieu ! dit Nozay eu riant, ce moine cache son visage avec autant de précaution que s'il était une jolie femme. Je ne suppose pourtant pas que le capitaine de Lommeau ait une amante passionnée qui vienne le visiter dans sa prison, comme cela se voit dans les romans.

Le geôlier ayant introduit le moine dans le cachot du blessé, fut appelé en revenant par Nozay qui lui demanda :

- Quel est donc ce révérend père ?

- Je ne le connais pas, répondit le geôlier, mais il a si bonne envie de travailler à la conversion de votre camarade, que le l'ai laissé près de lui sans y être autorisé par le commandant du château.

- Vous avez bien fait, dit Charles Harrouys.

- Est-il jeune ? demanda Nozay.

- Oui, et qui plus est, il porte une petite moustache noire fort élégamment retroussée.

- Il faut que j'aie le voir.

- Non, vous les dérangeriez, dit Charles Harrouys en le retenant.

Maintenant nous allons décrire ce qui se passe dans le cachot.

Le moine, après s'être assuré de l'éloignement du geôlier, s'avança vers Roger de Lommeau dont le visage était tourné du côté de la muraille.

Le cachot, sombre et humide, ne recevait le jour que par une étroite fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer. Aussi le moine, se dirigea-t-il dans l'obscurité, moins en apercevant le blessé qu'en entendant sa respiration difficile.

Roger s'étant retourné, ses yeux, habitués à la faible lumière de la prison, lui permirent de voir l'étranger qui se tenait debout devant lui, et son costume monastique réveillant toute sa haine contre les catholiques :

- Arrière ! fils de Bélial ! s'écria-t-il, va, je ne veux pas entendre les discours mensongers que te dicte l'esprit de ténèbres ! N'entreprends pas de me faire changer de religion, car je veux mourir comme j'ai vécu !....

Roger s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine, puis il s'écria avec enthousiasme en levant les yeux au ciel :

- Saints martyrs de la foi, je vais bientôt vous rejoindre ! Oui, mon âme enfin va quitter ce corps de boue, pour s'envoler pleine de joie dans le sein d'Abraham !

- Mon père, écoutez-moi ! murmura le moine en se jetant à genoux près du blessé, qui fit un effort et le repoussa en disant d'une voix terrible :

- Retire-toi, démon !

- Ne parlez pas si haut, on pourrait nous entendre.

- Ah ! Tu voudrais faire croire que je t'écoute

- Je ne suis pas un moine....

- Qui donc es-tu ?

- Arthur de Montlouis, votre fils adoptif, qui vient, au péril de sa vie, visiter son meilleur ami !....

En disant cela, le cornette rejeta son capuchon en arrière ; puis, voyant Roger lui tendre les bras, il l'embrassa en pleurant.

- Je remercie le Seigneur, dit le capitaine attendri, d'avoir bien voulu m'accorder la faveur de te voir encore avant de mourir.

- Ne désespérez pas de votre guérison.

- Je n'en ai plus que pour quelques heures à vivre.

- Votre état n'est pas aussi alarmant.

- Je ne me fais point d'illusions.

- Nozay a-t-il eu bon soin de vous, cette nuit ?

- Oui, lui et l'autre prisonnier ont été très complaisants.

- Si je n'avais point peur de me compromettre, j'adresserais des compliments à Nozay.

- Arthur, je te conseille de fuir la société de M. de Nozay, parce que c'est le plus grand libertin que je connaisse, et de plus un athée...

- Je sais que ce jeune officier est loin d'avoir une conduite irréprochable, cependant il a encore quelques bonnes qualités.

- Quelle confiance peut-on avoir dans un homme qui pousse l'impiété jusqu'à se rire des choses les plus saintes ? qui, n'ayant pas la crainte de Dieu pour imposer un frein à la fougue de ses passions, ne cherche qu'à les satisfaire ! Mais en voilà assez sur ce sujet. Dis-moi comment il se fait que je te vois dans cette prison ?

- Pour pénétrer ici, j'ai pris ce déguisement.

- Mais tu étais donc hier à Nantes, quand on nous y a amenés ?

- Oui, depuis quelques jours, j'habite cette ville.

- Pour quelle grave raison ?

- Mon Dieu ! Mon cher Roger, je n'ose vous l'avouer.

- C'est donc pour quelques folies. Peut-être as-tu été attiré au milieu des Philistins par une Dalila dont les charmes ont séduit ton cœur.

- Eh bien ! Je ne veux plus vous le cacher. Depuis l'année dernière, j'aime une jeune fille de toute la force de mort âme, et c'est pour la voir que je suis venu à Nantes.

- Insensé ! Tu ne sais pas les chagrins et les tourments que tu te prépares !

- Je ne vois, au contraire, qu'un avenir de bonheur !

- J'ai pensé comme toi jadis, comme toi j'ai aimé avec passion pour mon malheur !

Le cornette regardait le capitaine d'un air étonné. Cet aveu d'un homme qui semblait n'avoir jamais éprouvé que de l'aversion pour les femmes, lui paraissait étrange.

- Ecoute, reprit Roger, je crois qu'il me reste encore assez de force pour te raconter les événements les plus remarquables de ma vie. J'ai tardé jusqu'à ce jour à te les faire connaître parce qu'il m'aurait fallu parler de ton père et de sa fin tragique....

- Enfin, s'écria Montlouis, vous m'allez nommer celui qui a traîtreusement assassiné l'auteur de mes jours ?

- Oui, soulève-moi un peu, que je puisse parler plus librement et ne m'interromps pas.

Le cornette ayant mis le blessé dans la position la moins gênante, s'assit près du capitaine qui reprit:

- A la bataille de Saint-Denis, où fut tué le vieux connétable de Montmorency, je reçus une blessure si grave, que je me vis dans l'impossibilité de suivre les troupes de notre parti qui battaient en retraite. Etant descendu de cheval près d'une maison d'assez modeste apparence, j'allais peut-être tomber entre les mains des ennemis, lorsqu'une jeune fille, belle comme un ange, s'approcha de moi, et me dit d'une voix bien douce :

- Seigneur capitaine, si vous êtes blessé, entrez dans cette maison, et l'on vous y soignera.

J'acceptai aussitôt cette offre généreuse.

A cette époque, les chagrins et de cruelles déceptions n'avaient point encore empoisonné ma vie. Comme toi, j'avais l'âme ardente et pleine d'espérance. Je croyais à l'amour et au bonheur!...

Montlouis écoutait attentivement, étonné d'entendre de semblables paroles sortir de la bouche du capitaine, qui continua de la sorte :

- Un vieux gentilhomme catholique, nommé M. de Souvray, habitait avec sa femme, sa fille et deux domestiques, la maison où je fus introduit. En me voyant pâle et sanglant, M. de Souvray me fit aussitôt désarmer, et l'on posa un appareil sur ma blessure ; puis, dans la crainte que les troupes catholiques ne vinssent à me découvrir, on me cacha dans une petite chambre située au fond d'un jardin entouré de murs.

Ayant été forcé de garder le lit pendant plusieurs jours, Gabrielle de Souvray, la jeune fille qui m'avait tendu une main secourable dans mon malheur, vint quelquefois me visiter avec sa mère. Gabrielle était d'une beauté ravissante, et possédait tous les charmes qui séduisent chez la femme. D'abord, elle fit l'objet de mon admiration, puis bientôt mon cœur s'enflamma, et je l'aimai comme un insensé. Quoique Mlle de Souvray fût catholique, elle ne se montra pas insensible à mon amour. Au contraire, elle flatta mes espérances. Ma passion m'égarait tellement, que je ne faisais pas attention à la différence de nos deux religions. Cependant, une chose aurait dû me faire réfléchir, c'est que j'avais entendu dire à M. de Souvray qu'il n'accorderait sa fille qu'à quelqu'un de riche et d'une haute naissance. J'étais d'une bonne famille, mais je n'avais reçu de mon père qu'un noble héritage, de l'honneur et une épée !... Déjà depuis quelque temps ma blessure était guérie sans que je songeasse à guider cette maison hospitalière où je me sentais retenu par une force irrésistible. Cependant, il était impardonnable de rester plus longtemps dans l'inaction, lorsque mon parti avait besoin de moi. Je devais le servir avant tout, sous peine de passer pour un lâche !... Sur ces entrefaites, ayant reçu des ordres de M. de Châtillon, qui me pressait de les exécuter, je résolus de

m'éloigner. La veille de mon départ (ceci m'est resté profondément gravé dans la mémoire), je rencontrai Gabrielle seule, et je lui dis tristement :

- Mademoiselle, demain j'irai rejoindre mes compagnons d'armes.

- Comment, vous partez ? me dit-elle en baissant les yeux, et je la vis pâlir et trembler.

- Oui, Mademoiselle, répondis-je tout ému quoiqu'il m'en coûte beaucoup, il faut que je vous fasse mes adieux... Peut-être ne vous reverrai-je jamais...

- Mon Dieu, M. Roger, qui vous force à nous quitter si vite, restez encore quelque temps avec nous ?

- Je ne le puis.

- Mais, c'est à peine si vous êtes bien guéri !

- Je suis en ce moment mieux en état de supporter les fatigues de la guerre que de me contraindre à vivre loin de vous, sans plus vous voir.

En entendant ces paroles, Gabrielle leva ses grands yeux noirs sur moi, puis elle répondit d'un air confus et en articulant à peine :

- Il est difficile quelquefois de renoncer à l'habitude qu'on a prise de vivre avec certaines personnes...

- Oui, répondis-je en me jetant à ses genoux, il n'est rien d'aussi pénible que de s'éloigner d'une femme qu'on aime !

- M. de Lommeau, que voulez-vous dire ? murmura Mlle de Souvray, tout étourdie de la déclaration que je venais de lui faire.

- Oh ! vous me comprenez ! lui répondis-je d'une voix suppliante. Depuis que vous m'avez sauvé la vie, mes pensées et mes soupirs sont pour vous !... Vous voir et vous entendre fait ma joie, mon bonheur et mon espérance !... Maintenant, je voudrais avoir de la fortune à vous offrir, puisque votre père n'accordera votre main qu'à ce prix !...

- Mon père, peu riche, à la vérité, a le cœur trop généreux pour me vendre à un homme que je n'aimerais pas.

- Dans ce moment nous fûmes interrompus par M. de Souvray à qui je fis part du projet que j'avais formé de partir le lendemain. Ne se doutant pas de l'amour que j'avais conçu pour sa fille, le vieux gentilhomme s'attendrit quand je le remerciai des soins qui m'avaient été prodigués chez lui. Il m'invita beaucoup à revenir le voir, et le lendemain, comme j'allais monter à cheval, me voyant tout triste, il me pressa la main avec la chaleur d'un vieil ami. Dans ce moment, Gabrielle parut sur le seuil de la porte, les yeux gonflés par des larmes prêtes à s'en échapper. Je m'approchai d'elle, et lui baisant la main :

- Adieu, lui dis-je tout bas, je pars le désespoir dans l'âme !...

- Ayez foi dans l'avenir ! me répondit-elle avec un angélique sourire.

Le cœur soulagé par ces paroles, je m'élançai sur mon cheval, et je disparus. Quelque temps après (je devais être alors au siège de Poitiers), un gentilhomme perdu de débauches, mais possesseur d'une énorme fortune, devint éperdument amoureux de Mlle de Souvray, qu'il demanda en mariage...

- Comment se nommait ce gentilhomme ? dit Montlouis qui pendant tout le récit de Lommeau pensait à Angèle.

- Il se nommait le comte de Mauléon.

- Mauléon ! s'écria le cornette, le même qui commande aujourd'hui au château de Nantes ?...

- Oui, mais ne m'interromps pas, car je sens mes forces qui diminuent rapidement.

- Roger se reposa un instant, puis il reprit :

- M. de Souvray, enchanté d'avoir trouvé un aussi riche parti pour sa fille, permit l'entrée de sa maison au comte de Mauléon qui fut très étonné de trouver Gabrielle insensible à ses protestations d'amour. Un jour, Mlle de Souvray, pour échapper aux persécutions de son père et de sa mère, avoua à Mauléon, en se fiant à sa loyauté, qu'elle m'aimait et n'en épouserait point d'autre tant que je vivrais. Cette découverte fournit à mon perfide rival un ignoble stratagème pour en venir à ses fins. Il loua beaucoup la fidélité de Gabrielle, tout en paraissant consterné, puis il fût quelque temps sans reparaitre. Mlle de Souvray avait enfin recouvré un peu de tranquillité, lorsqu'un jour Mauléon vint annoncer à ses parents la nouvelle de ma mort: j'avais été tué, disait-il, dans une escarmouche où les huguenots avaient été battus à plate couture par les catholiques. Pour mieux colorer son mensonge des traits de la vérité, il ajouta que ton père, qu'il savait être mon plus grand ami, avait écrit ces choses à une personne de sa connaissance. Autant la nouvelle de ma mort causa de peine à Gabrielle, autant elle enchantait ses parents, qui ne lui laissèrent point de repos qu'elle n'eût épousé le comte de Mauléon. J'appris tous ces événements en 1572, après que la paix eut été conclue entre les catholiques et les huguenots. Tu peux penser de quelle fureur je fus animé contre Mauléon, car pour Gabrielle qui avait déjà donné le jour à un enfant, elle m'inspirait de la pitié. Je voulais me rendre aussitôt à Paris, pour me battre avec le fourbe qui m'avait ravi la seule femme que j'aie aimé au monde. Mais ton père m'en empêcha, en me faisant observer avec raison que je ferais bien d'attendre que les huguenots fussent en plus grand nombre, dans une ville où Mauléon aurait toute facilité de me faire tomber dans un guet-apens. Je suivis le conseil de ton père, et ne me rendis avec lui à Paris que vers le 16 août, afin d'assister au mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois qui devait se célébrer le lendemain. Les huguenots étaient alors en grand nombre à Paris, et la cour paraissait on ne peut mieux disposée à leur égard. Le roi avait de fréquents entretiens avec l'amiral de Coligny qu'il traitait avec une grande distinction. Toutes les haines semblaient assoupies, et les deux partis, réunis dans des fêtes splendides, paraissaient ignorer l'horrible complot tramé dans l'ombre par la reine-mère... A peine arrivé à Paris, je me rendis à l'hôtel de Mauléon, demandant à lui parler sur-le-champ. Des valets insolents me répondirent qu'il n'y était pas. Eh bien, dis-je en me retirant, avertissez votre maître que le capitaine Roger de Lommeau le frappera du plat de son épée au visage partout où il le rencontrera, s'il ne vient en personne lui rendre promptement sa visite. Alors, je donnai l'adresse de l'hôtel où j'étais descendu avec ton père. Le lendemain, Mauléon ne vint point ; mais ton père, l'ayant rencontré dans la cour du Louvre, l'apostropha vertement en présence d'un bon nombre de gentilshommes. L'infâme, instruit des abominables boucheries qui devaient se faire dans la nuit du 24 août, répondit à ton père : " M. de Montlouis, dites au capitaine de Lommeau que je ne pourrai me battre avec lui que le 25 de ce mois, parce que d'ici là, j'ai promis de ne point tirer l'épée pour mes propres affaires. Ton père me rapporta cette réponse ; et j'attendais patiemment le jour où je pourrais me venger, lorsque le 29 août, je fus vivement affligé avec tous les huguenots, en apprenant l'accident arrivé à l'amiral de Coligny, qu'un assassin nommé Maurevel avait blessé d'un coup d'arquebuse au moment où l'illustre capitaine se rendait du Louvre à son hôtel. Dans la nuit du 24 au 25 août, ayant soupé avec quelques gentilshommes de ma connaissance, il était plus de minuit, lorsque je songeai à regagner ma demeure. En me rendant, je fus très étonné de rencontrer dans les rues, habituellement désertes à cette heure, une grande quantité de gens couverts de manteaux, sous lesquels il me semblait voir par moment briller des armes. Plusieurs avaient passé à côté de moi sans rien dire, ou bien en parlant bas, et je ne savais que penser de ce singulier

mouvement, lorsque tout-à-coup le tocsin sonna à Saint-Germain-l'Auxerrois, et j'entendis retentir de tous côtés l'horrible cri - Mort aux huguenots ! Craignant pour les jours de ton père, je voulus courir vers notre hôtel ; mais je n'avais pas fait vingt pas, qu'il me fallut mettre l'épée à la main, et combattre contre deux misérables qui me barraient le passage. Au bout de quelques minutes, je fis mordre la poussière à l'un de mes adversaires, et l'autre, craignant d'avoir le même sort, s'enfuit. J'allais poursuivre ma route, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule ; je me retournai, et reconnus à son costume un prêtre catholique.

- Chef d'assassins ! m'écriai-je, et je me reculai de quelques pas pour lui passer mon épée au travers du corps.

- Je veux vous sauver, au contraire, répondit le prêtre en se croisant les bras sur la poitrine.

- Que faut-il donc faire ? demandai-je en le considérant avec attention.

- Mettre cette croix de drapier blanc à votre chapeau.

En disant cela, il me présentait le signe de ralliement des égorgeurs.

- Dépêchez-vous, dit-il, si vous voulez échapper aux poignards de vos ennemis.

Au même moment une dizaine d'assassins nous enveloppèrent en criant :

- Etes-vous des nôtres ?

Le prêtre aussitôt donna un coup de poing dans mon chapeau ; puis, ramassant celui de l'homme que je venais de tuer, il me le mit sur la tête en disant.

- Voyez !

Les assassins nous examinèrent, puis ils continuèrent leur chemin en prononçant d'horribles blasphèmes.

- Maintenant, me dit mon sauveur, tâchez de passer la Seine, et de sortir de la ville.

Je le remerciai, et m'acheminai vers notre hôtel, où je trouvai ton père baigné dans son sang.

- Mon pauvre père ! murmura le cornette, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

- Il respirait encore, et put me dire avant de rendre le dernier soupir : “ Je meurs assassiné par le comte de Mauléon !... Ami, si tu échappes aux meurtriers qui peuplent cette ville... prends soin de mon fils, et apprends-lui à ne jamais dévier des sentiers de l'honneur !... ”

Le cornette, en entendant ces paroles, prit sa tête dans ses deux mains, et de douloureux soupirs s'échappèrent de sa poitrine.

- Le cœur plein de rage, continua Roger, je courus à la demeure de Mauléon ; mais quel fut mon étonnement de n'y trouver que des cadavres. Gabrielle, dont le regard aurait dû faire tomber les armes des mains de ses bourreaux, était noyée dans son sang. Je restai quelques minutes immobile à la contempler, puis sans trop savoir où j'allais, je gagnai le pont au Meunier et parvins à m'échapper de la ville... ayant éprouvé par moi-même combien il en coûte lorsqu'on s'attache aux biens fragiles de ce monde, et dégoûté de la société en approfondissant toute la perversité des hommes. Depuis cette époque malheureuse, j'ai vécu en misanthrope. L'affection que je t'ai toujours portée était la seule que j'eusse sur la terre. Instruit par l'expérience, j'aurais voulu te préserver du danger qu'il y a d'aimer, car pour une âme ardente et généreuse, une cruelle déception est la source des plus grands maux qui puissent empoisonner notre vie. Oh ! Fasse le ciel que tu conserves longtemps tes illusions ! Puisses-tu n'en venir jamais comme moi à voir froidement et à peser les mobiles qui dirigent la plupart des hommes. Le monde a tant de viles passions, un si profond égoïsme, qu'un cœur

chaud de nobles sentiments ne peut s'empêcher de le mépriser souverainement, lorsqu'il vient à le bien connaître. Oui, il arrive un moment où l'on est dans l'alternative de faire un accommodement avec la société, ou de rompre avec elle pour vivre à l'écart comme un sauvage. Alors s'il était quelque chose de parfait sur la terre, l'amour d'une femme et la solitude pourraient peut-être rendre heureux ! ...

- Ah ! s'écria le cornette en serrant les poings, pourquoi avez-vous tant tardé à me faire connaître le meurtrier de mon père ?....

- Je te l'ai déjà dit autrefois, parce que c'est un homme extrêmement dangereux.

- Je ne l'ignore pas.

- Tu as donc eu quelque affaire avec lui ?

- Oui, c'est avec ce monstre que je me suis battu en duel l'année dernière.

- Pour quelle raison ?

- Parce que cet homme aime la même femme que moi.

- Mauléon est ton rival ! Ah ! malheur ! malheur !

- Ne me donnez pas de lugubres pressentiments, car j'ai bon espoir dans mon courage et dans l'assistance de Dieu !

- C'est un spadassin redoutable, à qui, dit-on, un célèbre maître d'armes a légué en mourant une botte secrète.

- Je me tiendrai sur mes gardes, et lui prouverai combien un homme est redoutable quand il a quatre victimes à venger....

- De qui veux-tu parler ?

- De mon père, de vous, de mon ami Concise et de moi !....

- Puisses-tu réussir et trouver le bonheur, s'il existe ici-bas !....

Depuis quelque temps, la voix du capitaine allait toujours en s'affaiblissant, et quoiqu'il ne parût pas souffrir davantage, tout autre moins préoccupé que Montlouis se serait aperçu de sa fin prochaine.

- Arthur, reprit Roger, tu feras bien de quitter Nantes le plus tôt possible, car en restant ici, tu ne sers pas notre cause et tu t'exposes à tomber sans gloire au pouvoir des catholiques.

- Auparavant, je veux aviser au moyen d'avoir une rencontre avec Mauléon.

- Redoute de sa part un guet-apens.

- Je saurai prendre toutes mes précautions.

- Allons, adieu, mon ami, je sens que je vais mourir....

Montlouis examinant alors le capitaine, lui trouva le visage pâle et les yeux éteints, puis ayant pris sa main, il la sentit glacée.

- Retire-toi, reprit Roger, car maintenant tout est fini pour moi sur la terre, mais toi, on pourrait te reconnaître et t'arrêter.

- Moi, vous quitter ! dit le cornette en serrant dans ses bras ce corps sans chaleur qui bientôt n'allait être qu'un cadavre.

- Tu m'as assez prouvé ta reconnaissance, puisque tu as tout bravé pour venir me voir dans mon cachot. Oui, mon fils adoptif, je le dis avec un certain orgueil, je crois avoir bien rempli

la mission dont m'avait chargé ton père, car tu as toutes les qualités qui font un vrai gentilhomme !... Arthur, sois toujours vertueux, brave, généreux, et ta conscience te consolera des injustices des hommes !

- O mon Dieu ! Mais vous souffrez horriblement, car la sueur découle de votre front.
- Cette sueur froide est le signe avant-coureur de ma mort...
- Mais, non, il va s'opérer une crise heureuse....
- Qui me délivrera de toutes les misères !

Roger de Lommeau conservait un calme et une tranquillité d'âme parfaite. Montlouis, au contraire, oubliant par instants qu'il était déguisé et en danger d'être reconnu par le geôlier, parlait si haut qu'on aurait pu l'entendre au dehors, de sorte que le pauvre moribond était obligé de lui donner des avertissements.

Enfin la faiblesse de Lommeau devint telle, qu'il se faisait à peine entendre.

- Arthur, murmura-t-il tout-à-coup en tendant sa main au cornette, adieu ! Je vais rejoindre ton père !

Montlouis pressa la main de son vieil ami sur son cœur, puis voyant son regard fixé sur lui, dans une immobilité parfaite, il s'aperçut qu'il n'existait plus.

Dans ce moment, Nozay et Charles Harrouys de l'Epinay parurent à la porte du cachot.

- Tiens, dit Nozay en jetant un coup d'œil dans la prison, vous auriez gagné, Monsieur le maire, si nous avions parié ensemble. Cordieu je n'aurais jamais cru qu'un moine fût capable de convertir M. de Lommeau.

- Rien n'est impossible à Dieu, Monsieur de Nozay.
- Ce religieux doit être un homme de talent !....
- Vous pouvez vous en convaincre.
- Je ne doute point de son mérite, après un aussi éclatant succès.
- Mais parlez-lui un peu.
- Non, je ne veux point entreprendre de discussion avec un homme plus habile en religion que le capitaine de Lommeau. Diable ! Il trouverait moyen de me faire un argument sans réplique, ce qui est fort désagréable.....

- Le capitaine vient de mourir, dit Charles Harrouys en entrant dans la prison.

- Je ne le croyais pas si près de sa fin, répondit Nozay en s'approchant du moine, qui rabattit vivement son capuchon sur son visage.

- Tenez, Monsieur Harrouys, reprit Nozay à voix basse, je suis assuré maintenant que ce religieux est un homme d'un génie supérieur.

- A quoi le devinez-vous ?
- A son humilité après un aussi beau triomphe.....

Montlouis était trop affligé pour faire attention à ce que Nozay disait, et il allait sortir lorsque le geôlier entra.

- Eh bien ! mon père, dit cet homme, vous avez réussi dans votre entreprise,

- A merveille, répondit Nozay, et vous m'en voyez dans un tel étonnement que je ferais des compliments à Sa Révérence si je n'étais un huguenot.

Montlouis s'approcha alors du geôlier à qui il donna de l'or en disant:

- Ensevelissez convenablement ce gentilhomme.
- Oui, mon père, répondit le geôlier, et le cornette sortit.
- Pauvre capitaine !... s'écria Nozay, après avoir tant bataillé, venir mourir sur la paille d'un cachot !.....
- Son âme a recouvré la liberté ! dit Charles Harrouys.
- Pauvre capitaine ! dire qu'il n'a jamais su jouir de la vie !....
- Aimeriez-vous mieux qu'il en eût abusé ?...
- Ah ! Messieurs, dit alors le geôlier en faisant sonner l'or que Montlouis venait de lui donner, voilà un moine bien généreux.
- Cordieu ! dit Nozay, vous a-t-il donné cela pour que vous preniez bon soin de nous ?
- Non, mon gentilhomme, c'est pour faire enterrer votre camarade.
- Ce moine aurait mieux fait de songer aux vivants.
- On doit du respect aux morts, dit Charles Harrouys.
- Je le sais bien, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont plus besoin d'argent, tandis que ceux qui restent après eux iraient bientôt les retrouver sans ce précieux métal.
- Vous êtes donc dans la détresse, Monsieur de Nozay ?
- Maugrebleu ! Monsieur le maire, figurez-vous donc que ces damnés soldats catholiques ne m'ont pas laissé un denier.
- Je pourrai vous venir en aide, Monsieur de Nozay, et je le ferai avec plaisir.
- J'accepte avec joie l'offre que vous me faites, et je vous suis très reconnaissant....
- Allons, Messieurs, dit le geôlier en les quittant, le temps fixé pour vous laisser prendre l'air est passé.
- Vous allez encore nous renfermer ?
- Je suis obligé, d'exécuter les ordres qu'on m'a donnés.
- Ah ! quel supplice ! s'écria Nozay. Puis il murmura avec dépit : Rebecca ! Rebecca ! pourquoi t'ai-je rencontrée sur ma route !...

CHAPITRE XXIII

LA RECONNAISSANCE

Pendant que les choses dont nous venons de parler se passaient dans la prison, le capitaine de Mauléon, renfermé dans sa chambre, paraissait moins préoccupé que de coutume.

Il se disposait à sortir, lorsqu'un page de la duchesse de Mercoeur lui apporta un message.

Le capitaine le décacheta aussitôt, et l'ayant lu :

- Assurez Madame la duchesse, dit-il, qu'à l'instant même je vais exécuter l'ordre qu'elle me donne.

Le page sortit, et le capitaine de Mauléon dit alors, comme se parlant à lui-même :

- Mme de Mercoeur m'écrit qu'il faut rendre la liberté au recteur de Saint-Lumine qu'elle a pris la peine d'interroger elle-même. Je vais obéir ; mais auparavant il faut que le parle à ce prêtre.

Il appela son valet, et lui ordonna d'aller chercher M. Blanchard qui avait le château pour prison. Lorsque le capitaine fut seul, il reprit, en examinant la missive qu'il venait de recevoir :

- La duchesse m'écrit encore, qu'après les témoignages de dévouement à sa cause, et les services que je lui rends, elle va tout mettre en oeuvre pour faire réussir mon mariage avec Mlle Angèle. Je peux donc tout tenter à présent, pour obtenir de gré ou de force cette beauté qui me dédaigne. Pauvre Gabrielle ! dit-il en regardant le portrait de sa femme, c'est en employant la ruse que j'ai obtenu ta main, lorsqu'elle m'était disputée par un homme qui maintenant se meurt dans un cachot de ce château. Toi aussi, tu as aimé un gentilhomme huguenot, et cependant tu as fait mon bonheur !...

Mauléon resta pensif une ou deux minutes, puis se mit encore à exprimer tout haut ses idées :

- Depuis quelque temps, dit-il, pour anéantir un rival détesté, j'ai vainement cherché à découvrir où était M. de Montlouis mais après tout, que m'importe !... La duchesse est bien disposée en ma faveur, et je sais maintenant, à n'en pas douter, que Mlle Angèle n'est pas la fille du comte de la Sénardière. Je pourrais, il me semble, par un moyen bien simple, trancher toutes les difficultés qui se présentent...

Ici, le capitaine se mit à réfléchir, et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'il continua :

- Mlle Angèle, accompagnée d'une vieille servante, se rend tous les matins à Sainte-Croix pour y entendre la messe ; qui m'empêche de l'enlever ?... Aidé de Joseph qui n'est pas novice en ces sortes d'entreprises. Il faut que j'aille l'attendre demain matin à la porte de l'église, et lorsqu'elle paraîtra, Joseph saura s'emparer de la vieille, qu'il bâillonnera, s'il lui prend envie de jeter l'alarme, tandis que moi je m'enfuirai à toute bride avec la jeune fille entre mes bras. La duchesse, à la nouvelle de ce scandale, sera mécontente et me blâmera, le comte de la

Sénardière en aura une attaque de goutte, ce qui ne m'empêchera pas d'épouser la ravissante Angèle, qui n'aura pour vengeur que ce jeune fou de cornette, dont je trouverai moyen de me défaire aisément...

Le comte de Mauléon fut interrompu en ce moment par l'arrivée du recteur de Saint-Lumine, qui demanda en entrant dans la chambre du capitaine :

- Monseigneur, que me voulez-vous ?

- J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mais, asseyez-vous que nous causions un peu.

Le vieux prêtre prit une chaise, et il jeta ses regards sur le fleuve qui coulait majestueusement au-dessous de la fenêtre grillée.

- M. le recteur, reprit Mauléon, je viens de recevoir l'ordre de vous mettre en liberté.

- Ah ! Monseigneur, que cette nouvelle me rend heureux ! Je vais donc revoir encore mes bons villageois, ma pauvre petite église, où je leur prêche l'Évangile, et mon presbytère que j'ai eu tant de peine à quitter !

En prononçant ces paroles, M. Blanchard était rayonnant de joie.

- Tout cela vous est rendu, M. le recteur ; mais, avant de vous éloigner, veuillez répondre à quelques questions que je vais vous adresser.

- Parlez, Monseigneur, je vous écoute.

- Il y a douze ou treize ans, après vous être emparé d'une enfant volée par une bohémienne, vous l'avez donnée, m'a-t-on dit, à M. de la Sénardière, qui l'a fait passer pour sa fille ?

M. Blanchard, étonné d'une semblable question, garda le silence.

- Parlez sans crainte, reprit Mauléon avec plus de douceur, votre discrétion nuirait à Mlle Angèle qui mérite bien être heureuse.

- Oui, dit le vieux prêtre, si la vertu recevait toujours sa récompense en ce monde, Mlle Angèle aurait droit au plus grand bonheur !

- Elle pourra le trouver bientôt.

- J'en doute, Monseigneur.

- Pourquoi donc ?

- Vous en connaissez peut-être mieux les raisons que moi.

- Je ne vous comprends point, dit Mauléon et, se levant avec colère, et je m'étonne que vous ne répondiez pas à la demande que je viens de vous faire.

- Eh bien, Monseigneur, on vous a dit à peu près la vérité. Mlle Angèle n'est point la fille du comte de la Sénardière, et son origine est tout à fait inconnue. Elle avait quatre ans lorsqu'une bohémienne, nommée Sarah, l'abandonna à la comtesse de la Sénardière, qui lui donna tous les soins d'une mère...

- Où Sarah la bohémienne avait-elle volé cette enfant ? dit Mauléon en fronçant ses épais sourcils.

Le prêtre ne répondit pas, il venait d'apercevoir le portrait de la malheureuse Gabrielle, et il restait immobile à le contempler, comme s'il eût été soudainement changé en statue.

- Qu'avez-vous donc ? reprit Mauléon.

- Ah ! Monseigneur, pardonnez à mon étonnement...

- Cette femme était d'une beauté admirable, n'est-ce pas ?
- Oui Monseigneur ; mais ce n'est pas là ce qui cause ma surprise...
- Je devine, c'est la ressemblance que vous lui trouvez avec Mlle Angèle ?
- Non, Monseigneur.
- Cependant, on dirait, en voyant ce portrait reproduisant les traits d'une femme que je regretterai toujours, que le peintre a pris Mlle Angèle pour modèle.
- Quelle était cette dame ?
- La comtesse de Mauléon ma femme.
- Pardonnez, Monseigneur, je vais peut-être vous causer quelque peine...
- Parlez.
- Combien y a-t-il que vous avez perdu la comtesse de Mauléon ?
- Pourquoi cette demande ? dit Mauléon avec humeur.
- Oh ! Monseigneur, répondez-moi, je vous en prie !...
- Ce vieux prêtre devient fou, pensa le capitaine en se promenant avec distraction ; puis il reprit tout haut : ma femme a été assassinée à Paris dans la nuit de la Saint-Barthélemy.
- N'aviez-vous point à cette époque une petite fille encore au berceau ?
- Hélas ! oui, mais elle a eu le même sort, que sa mère !...
- En êtes-vous bien sûr ?
- Je n'en puis douter.
- C'est que Sarah raconta, en laissant Mlle Angèle à la comtesse de la Sénardière, qu'elle l'avait prise à Paris, la nuit de la Saint-Barthélemy, dans un hôtel où il y avait une femme égorgée...
- Et cette femme, elle n'en connaissait pas le nom ?
- Non, Monseigneur ; mais, chose extraordinaire, Mlle Angèle porte toujours sur elle un médaillon qu'elle avait alors, et que la bohémienne nous assura être le portrait de sa mère...
- Ce médaillon était-il suspendu à son cou par une chaîne d'or ? dit Mauléon avec une grande anxiété.
- Oui, Monseigneur, et la jolie peinture qu'on y remarque, paraît être l'exacte copie de ce tableau, moins la grandeur.
- Grand Dieu ! mais alors Angèle est ma fille !...
- Je le crois, Monseigneur...
- Oh ! Mon père, combien je vous remercie de cette découverte !
- Mauléon, en prononçant ces paroles, se jeta au cou du vieillard qu'il embrassa avec un air égaré.
- Monseigneur, reprit le prêtre, remerciez plutôt la divine Providence qui a tout conduit aussi admirablement.

- Vous dites vrai, mon père, il faut que Dieu soit bien bon pour m'avoir conservé une fille que je croyais perdue, et que je retrouve un modèle de grâce et de vertu... Le ciel doit pourtant être bien irrité contre moi, car je l'ai insulté si souvent, j'ai commis tant de crimes !...

- Repentez-vous, mon frère, et Dieu vous pardonnera.

- Quoi ! Vous croyez que je peux sortir de l'abîme où je me suis plongé par mes excès de toute sorte ?

- Oui, mon frère, le Seigneur ouvre ses bras au pécheur pénitent.

- Que faut-il faire pour se réconcilier avec Dieu ?

- Avoir un grand regret de ses fautes passées, et faire tout son possible pour n'en plus commettre à l'avenir.

- La religion que vous prêchez est bien consolante, mon père.

- Monseigneur, quand vous la connaîtrez, vous verrez quel secours on trouve en elle dans toutes les positions de la vie. La religion chrétienne, en faisant espérer à l'homme une vie meilleure, le soutient dans ses misères, et lui donne du courage pour en supporter le poids.

- Combien je vais être heureux maintenant, s'écria Mauléon avec enthousiasme, moi qui vivais sans compter un véritable ami, moi, détesté de tout le monde, si ce n'est des gens dont je sers les intérêts, combien, dis-je, je vais être heureux en entendant Angèle me donner le doux nom de père ! Ah ! Je reconnais en ce jour qu'il y a une providence divine, car plusieurs fois, je ne peux l'avouer sans frémir, un démon m'a inspiré la plus horrible pensée, et toujours j'ai senti en moi une lutte singulière, sans doute c'était le bon ange de ma fille qui voulait m'empêcher de commettre un crime épouvantable, celui de la déshonorer, pour en faire ma femme ensuite...

- Pauvre enfant !... murmura le prêtre avec une sainte indignation.

- Oui, mon père, accablez-moi de votre mépris, car je suis un infâme !...

- La charité me défend de mépriser un frère coupable, et m'ordonne de faire tous mes efforts pour le ramener dans le sentier de la vertu...

- Maintenant, je me fais horreur à moi-même ?

- Espérez dans la miséricorde de Dieu qui est infinie !...

- M. Blanchard, il me tarde de revoir ma fille, de la presser dans mes bras ; mais comment oser paraître devant elle sans rougir, moi, son persécuteur, moi, qu'elle doit redouter comme son mauvais génie !

- Il faut la préparer à cette entrevue.

- Vous aurez la bonté de le faire, vous qui depuis son enfance avez toujours été pour elle un ami sincère et dévoué.

- Monseigneur, vous pouvez compter sur moi ; mais songez aux devoirs qui vous sont imposés, lorsque vous aurez près de vous cette jeune fille si pure à qui vous devez le bon exemple et une douce protection.

- En effet, mon père, il doit vous paraître, étrange qu'un homme sans religion, perdu de débauche et souillé par des crimes, veuille garder près de lui une enfant dont l'innocence pourrait se ternir rien qu'à son contact. Mais, vous me l'avez dit, la religion sublime dont vous êtes l'apôtre, ne repousse point le pécheur ; au contraire, elle veut sa régénération... Eh bien,

mon père, je me convertirai, je renoncerai à toutes mes turpitudes, je réparerai autant qu'il me sera possible le mal que j'ai fait !...

- Bien, mon frère ! dit le prêtre en saisissant la main du capitaine qui reprit avec émotion :

- Je le reconnais maintenant, si j'avais été élevé avec des principes religieux, si je n'avais point été habitué, dès mon enfance à satisfaire tous mes caprices, j'aurais eu une existence plus heureuse et moins criminelle... J'étais fort jeune lorsque je perdis mes parents. Alors, on me donna un tuteur qui ne s'occupa que de mes intérêts de fortune, et ne songea pas à une oeuvre beaucoup plus importante, à faire de moi un homme de bien en formant mon cour à la vertu... A peine fus-je dans l'âge des passions, que je m'abandonnai au torrent qui m'entraînait dans un abîme, d'où je ne parvins à sortir que de trop courts instants, ceux que j'ai passés avec la plus vertueuse des femmes, la mère d'Angèle. Privé de vrais amis et de bons conseils, je ne cherchai pas à résister à mes passions, lorsqu'après la mort de ma femme elles se réveillèrent plus fougueuses qu'autrefois. Au contraire, je descendis si bas dans l'ornière du vice, que je me trouvai dans la fange, sans avoir la force d'en sortir... Ah ! Mon père, si ma fille eût été près de moi, par amour pour elle j'aurais eu une autre conduite... Mais le ciel, voulant me punir dès ce monde, a permis qu'elle me fût ravie dès son berceau. Je la croyais morte, tandis qu'elle vivait belle et vertueuse, élevée par des gens charitables que je ne saurais trop bénir...

- Le comte de la Sénardière aura bien de la peine à se séparer de sa fille adoptive...

- Je ne veux pas la lui enlever subitement. Il faut que ma fille, avant de venir habiter avec moi, connaisse la résolution que je prends aujourd'hui de changer de vie. Il faut qu'elle trouve un père bon et aimant, dans un homme dont la vue seule doit la faire frissonner d'épouvante... A l'avenir, Angèle disposera de toutes les richesses selon ses goûts. Je ne veux la contrarier en rien. Tout ce que je souhaite, c'est qu'elle m'accorde un peu d'amour en échange, et je serai content. Oui, mon père, tout mon bonheur désormais sera de la voir heureuse !

- Monseigneur, il y a trop de noblesse et de générosité dans le cœur de votre enfant, pour qu'elle se montre ingrate envers vous.

- Venez, mon père, s'écria Mauléon en prenant le bras de M. Blanchard, venez disposer Angèle à me recevoir.

- Je le veux bien, Monseigneur, mais vous ne paraîtrez que lorsqu'il en sera temps.

- Je vous le jure.

En achevant ces mots le capitaine de Mauléon et M. Blanchard s'acheminèrent vers l'hôtel de la Sénardière.

La joie immodérée du comte, en apprenant que sa fille existait, lui avait fait faire un retour sur lui-même, et, pour la première fois peut être, il avait vu avec dégoût toutes les souillures de son âme.

Le capitaine n'ayant pas à Nantes une réputation d'homme religieux, on fut très étonné de le voir marcher dans les rues en donnant le bras au recteur de Saint-Lumine.

- Est-ce que Mauléon est converti ? dit un gentilhomme à son ami en les voyant passer.

- A moins d'un miracle, répondit l'autre, je ne crois pas le fait possible, et franchement Mauléon n'en vaut guère la peine.

- Ne parle donc pas si haut, car tu sais comment ce bon chrétien pratique le divin précepte de l'oubli des injures.....

- Où diable vont-ils de ce pas ?

- A l'église, sans doute.

- Je n'en crois rien.

Bientôt Mauléon et le recteur de Saint-Lumine entrèrent à l'hôtel de la Sénardière. Marthe, comme on le sait, abhorrait tellement le capitaine, qu'elle n'eût pas manqué d'aller avertir aussitôt sa maîtresse de l'arrivée de son persécuteur ; mais heureusement elle était absente lorsque M. Blanchard demanda à voir Angèle.

A la porte de l'oratoire le vieux prêtre dit à l'oreille de M. Mauléon :

- Monseigneur, attendez ici quelque temps, vous ne pouvez vous présenter tout de suite.

- Oui, mon père, répondit Mauléon.

M. Blanchard entra, et Angèle le reçut avec son empressement accoutumé.

- Mon père, dit-elle en le priant de s'asseoir, on m'a dit hier que vous aviez été renfermé au château de Nantes, je ne sais pour quelle raison.....

- Oui, mon enfant, mais on vient de me rendre la liberté.

- Et vous n'avez pas voulu vous éloigner de Nantes sans voir votre *petite élève* ?.....

- Non, mon enfant.

- Oh ! Vous êtes bien bon, mon père !

- M. de la Sénardière est-il toujours souffrant ?

- Oui, mon père, voulez-vous le voir ?

- Pas dans ce moment, je veux causer avec vous.....

- Depuis longtemps je désirais ardemment avoir un entretien avec vous, mais ce plaisir m'était toujours refusé.

- Sans la guerre civile j'aurais fait quelques voyages à Nantes.

- Les chemins n'étaient pas sûrs ?

- Saint-Lumine vient d'être le théâtre de combats sanglants, le château du comte de la Courbejolière n'est plus qu'un monceau de ruines. Mais vous pâlissez, est-ce que M. de Montlouis était un des défenseurs de ce manoir ?

- Non grâce au ciel !

- Où donc est-il en ce moment ?

- Oh ! mon père ! dit Angèle à demi-voix, c'est un secret que je n'ose révéler qu'à vous M. de Montlouis est à Nantes.....

- D'où vient qu'il s'expose de la sorte ?

- C'est une grande imprudence, n'est-ce pas ?

- Cependant je ne peux l'en blâmer, au contraire, je l'en aime davantage, car c'est pour me voir qu'il brave encore la mort !

- Ce jeune gentilhomme vous est toujours resté fidèlement attaché ?

- Oui, mon père, et il doit aller vous voir pour discuter quelle est la meilleure religion à suivre, de la catholique ou de la réformée. Il m'a promis de n'être point rebelle à la vérité, ainsi je suis sûre de sa conversion.

- Puissé-je le convaincre bientôt de la fausseté de ses hérésies !
- C'est mon plus grand désir !
- Quand part-il de Nantes ?
- Je l'ignore, hier il me disait « Si le duc et la duchesse de Mercoeur entreprenaient de vous faire épouser le comte de Mauléon, peut-être auriez-vous à endurer bien des persécutions ? » Comme je lui répondais que j'aimerais mieux mourir que de devenir la femme d'un homme abhorré ! Il ajouta : « Le comte de Mauléon est capable, en se voyant dédaigné, de recourir à des moyens violents !... Il peut vous enlever !... »
- Où voulait-il en venir !
- A me dire qu'il fallait, sans retard, nous éloigner de Nantes.
- Vous avez refusé ?
- Oui, mon père.....
- Vous avez bien fait, mon enfant.
- Auparavant de prendre ce parti désespéré je voulais vous consulter.
- Maintenant vous ne courez à Nantes aucun danger de ce genre.
- Oh ! Mon père, le comte de Mauléon m'effraie toujours, et puis, si M. de Montlouis et lui venaient à se rencontrer, il faudrait que l'un des deux perdît la vie !...
- Vous aimez donc bien ce jeune gentilhomme ?
- Oui, mon père, et j'ai une grande antipathie pour le capitaine.
- Il ne faut détester personne, et savoir pardonner à ses ennemis.
- Quand quelqu'un s'attache à nous persécuter, il est presque impossible de ne pas le haïr.
- Assurément, et si l'offensé n'est pas chrétien, il nourrira toujours dans son cœur le désir de la vengeance !.... Mais j'ai à vous parler d'une découverte bien intéressante pour vous.
- Quelle découverte ? demanda Angèle avec anxiété.
- Votre père existe !
- Mon père !... dit Angèle avec une agitation extraordinaire.
- Oui, mon enfant, j'en ai des preuves certaines.
- O mon Dieu ! Je deviens folle de joie !... Où est-il ?... Pourrai-je le voir bientôt ?...
- Calmez-vous, mon enfant ! se hâta de dire le vieillard en voyant l'exaltation d'Angèle.
- Quel bonheur ! reprit-elle, je pourrai dire maintenant à M. de Montloins. Arthur, je ne suis plus une pauvre jeune fille sans famille, mon père existe, et il se nomme ?... Angèle s'arrêta en priant M. Blanchard, du regard, d'achever sa phrase.
- Vous allez connaître son nom, reprit le prêtre ; mais auparavant dites-moi, si l'auteur de vos jours était du nombre de ces gentilshommes dont la réputation n'est pas intacte de toute tache, votre joie, en le retrouvant, ne serait-elle point altérée ?....
- D'où vient que vous me faites cette question ? Je ne dois rien avoir à craindre de semblable, car mon père, j'en suis persuadée, a le cœur noble et généreux.

- Si, par exemple, votre père était le comte de Mauléon, et qu'il vous dît : J'ai été bien coupable envers vous, mais à présent je veux changer de conduite, et ne vous rien refuser de ce qui peut vous être agréable, Que lui repondriez-vous ?

Angèle, en entendant ces paroles, devint pâle, et tremblante, et baissant les yeux elle garda le silence.

- Est-ce que vous le repousseriez ? demanda le prêtre vivement ému.

- Oh ! non, dit Angèle en regardant le visage du recteur de Saint-Lumine, non, je ne repousserais pas mon père !

Dans ce moment la porte de l'oratoire s'ouvrit, et le comte de Mauléon s'y précipita en criant :

- Angèle ! reconnais, ton père ! et pardonne lui !....

La jeune fille ne répondit pas, elle semblait frappée de stupeur.

- Angèle ! reprit Mauléon en la pressant dans ses bras, montre-moi le médaillon que tu portes sur toi ?....

- Le voici, murmura la jeune fille en l'arrachant de son sein.

- Oh ! C'est bien le portrait de ta mère ! de ma chère Gabrielle ! dit le capitaine avec l'égarement d'un homme en délire, puis il pressait fort la pauvre enfant, qu'elle dit d'une voix étouffée :

- Vous me faites mal !

- Grand Dieu ! dit Mauléon en la déposant à évanouie sur le lit de repos, pardon, ma fille, ma raison s'égare ! Je suis comme un insensé depuis que je t'ai retrouvée !... oh ! qu'elle est belle ! s'écria-t-il à genoux près d'Angèle qui reprenait ses sens.

- Partons ! dit M. Blanchard, demain vous reviendrez la voir, c'est assez d'émotions pour vous deux aujourd'hui.

Mauléon baisa sa fille au front, puis il suivit à regret le vieux prêtre.

CHAPITRE XXIV

CRUEL ENTRETIEN

Après le départ du comte de Mauléon et du recteur de Saint-Lumine Angèle fut absorbée par la confusion des idées qui vinrent l'assaillir. Il lui semblait que tout ce qui venait de se passer était un de ces songes étranges que l'imagination crée pendant le sommeil. Cependant elle ne pouvait en douter ; un instant auparavant, c'était bien le comte de Mauléon qui la pressait dans ses bras en présence de M. Blanchard. Elle l'avait entendu lui dire d'une voix suppliante :

- Angèle, reconnais ton père ! et pardonne lui !...

Elle était donc la fille de cet homme redouté, dont elle avait eu à endurer tant de persécutions. Alors, se rappelant la haine implacable que le cornette avait jurée à Mauléon, elle frissonna. Un duel à mort devait tôt ou tard avoir lieu entre ces deux ennemis, dont l'un était son père, et l'autre son amour ! Mais ignorant la révélation qu'avait faite à Montlouis Roger de Lommeau en mourant, elle se consolait un peu, persuadée qu'elle aurait assez d'empire sur le cornette pour le faire renoncer à ses projets de vengeance.

Cependant, si la pauvre Angèle avait lu dans le cœur d'Arthur, qui s'acheminait en ce moment vers l'hôtel de la Sénardière, elle eût perdu tout espoir de le faire changer de résolution.

Montlouis avait juré de venger son père, et il cherchait dans son esprit quel sûr moyen il pourrait employer pour joindre son assassin. Il adorait Angèle, mais une passion aussi violente partageait son cœur. Notre héros allait donc être dans la cruelle nécessité de renoncer à une femme aimée, ou bien de pardonner à Mauléon. Ces deux choses étaient impossibles, Angèle était dans une agitation extraordinaire, et elle cherchait comment elle annoncerait au cornette ce qui venait de lui arriver, lorsque celui-ci, pâle et l'air triste, parut devant elle.

- O mon Dieu ! qu'avez-vous ? demanda la jeune fille en tremblant.

- Rassurez-vous, mon Angèle chérie, je ne cours aucun danger, répondit le cornette en lui baisant la main.

- Mais vous avez l'air triste et abattu ?...

- C'est que je viens de voir mourir, dans un cachot du château, mon meilleur ami, le capitaine Roger de Lommeau.

- Ce pauvre gentilhomme blessé qu'on emmenait hier ?...

- Oui, et je vous demande pardon, Angèle, de la brusquerie avec laquelle je vous ai quittée.....

- Oh vous avez été bien violent, mon cher Arthur, mais j'ai tout oublié, car l'intention qui vous faisait agir de la sorte était louable ; vous vouliez parler encore une fois à votre père adoptif.

- Je ne le verrai plus ! répondit le cornette d'une voix lugubre.

- C'est donc là le sujet de votre tristesse ?

- Je ne puis trop regretter ce brave gentilhomme qui m'a servi de père...

- Oui ! On doit bien aimer un père... dit Angèle en poussant un soupir, puis elle reprit :

- Comment avez-vous fait pour pénétrer dans le château ?

- Sarah m'avait conseillé de me déguiser en moine, ce qui m'a parfaitement réussi.

Angèle se mit à sourire en regardant le cornette, mais celui-ci demeura soucieux.

- Arthur, reprit-elle, vous paraissez préoccupé et inquiet, auriez-vous un péril à redouter ?

- Non, mais Roger de Lommeau m'a fait des révélations, et je ne peux m'empêcher de rouler des projets de vengeance dans mon esprit.

- Plût au ciel qu'il eût emporté ces secrets avec lui dans la tombe !...

- Depuis longtemps il m'avait promis de me nommer l'assassin de mon père...

- O mon Dieu, Arthur, vous avez toujours envie de répandre du sang.

- Pardon, Angèle, je devrais en effet vous tenir un tout autre langage...

- Renoncez à toutes vos haines.

- Il en est une qui vivra toujours dans mon cœur, comme l'amour que j'ai conçu pour vous.

- Quand on aime bien une femme, on doit être disposé à faire tout ce qui peut lui plaire !

- Aussi, vous me voyez, Angèle, soumis comme un esclave à vos moindres volontés.

- Si j'étais assurée d'avoir sur vous un empire aussi grand, je voudrais en connaître les effets à l'instant même !

- Mais, vous le pouvez.

- J'ai bien peur de ne pas réussir, et pourtant, Arthur, il y va de votre bonheur et du mien !...

- Angèle, que voulez-vous dire ? s'écria le cornette avec surprise.

- Arthur, reprit Angèle d'une voix douce et caressante, montrez-vous clément.

- Point de pardon pour le meurtrier de mon père !... répondit le cornette avec emportement, je serais indigne d'avoir reçu le jour, si je ne punissais pas cet infâme !

- J'ignore quel est le malheureux coupable à qui vous en voulez ; mais je veux vous demander une grâce, et j'espère que vous ne me la refuserez pas.

- Je puis tout vous accorder, excepté le pardon de ce lâche assassin !

Angèle, en voyant l'inébranlable résolution du cornette, eut presque un vague pressentiment du secret horrible qu'elle allait bientôt connaître. Elle tremblait de tous ses membres, au point que le cornette, craignant par mégarde de l'avoir offensée, lui fit des excuses. Angèle le rassura, et elle reprit :

- Arthur, Dieu nous ordonne d'oublier les injures...

- C'est vrai, mais ce n'est pas chose facile à pratiquer.

- Oh ! Par amour pour moi, Arthur, pardonnez à l'un de vos ennemis.

Angèle, en parlant de la sorte, joignait les mains, et des larmes brillaient dans ses beaux yeux.

- De qui voulez-vous parler, mon Angèle chérie ? dit le cornette avec attendrissement.

- D'un homme qui m'a bien fait souffrir aussi, moi....

La physionomie de Montlouis se rembrunit tout-à-coup. Angèle s'en aperçut, et elle s'écria avec tristesse :

- Arthur, je le vois, vous êtes impitoyable !

- Non, mon ange, j'attends que vous me nommiez celui à qui vous portez tant d'intérêt.

Le cornette, en prononçant ces paroles, était vivement ému, lui aussi attendait avec une grande anxiété la fin de cette énigme, dont la connaissance devait le frapper comme d'un coup de foudre.

- Angèle, reprit-il, pourquoi tardez-vous tant à me nommer votre protégé ?

- Oh ! Je présume que je ne pourrai rien obtenir en sa faveur.

- Enfin, quel est-il ?

- C'est le capitaine de Mauléon !

- Mauléon ! dit le cornette avec rage, il me faut son sang !

- Ah ! Je le disais bien tout à l'heure, je n'ai aucune puissance sur vous !

- Mais, vous ne savez pas ce que vous me demandez, Angèle.

- Je vous demande d'être généreux, et vous me refusez.

- Oui, parce que je ne puis faire autrement, et je m'étonne que vous preniez la défense d'un monstre qui n'a jamais été pour vous qu'un odieux tyran.

- Arthur, grâce pour lui ! s'écria Angèle avec un accent déchirant.

- Non, jamais !

- Alors, il vous faut renoncer à moi pour toujours, car cet homme... est mon père !...

- Malédiction ! dit le cornette avec désespoir, Mauléon est le meurtrier du mien !...

Alors, il se fit un horrible silence, interrompu seulement par les sanglots d'Angèle qui reprit eu se jetant aux genoux de Montlouis :

- Arthur, je vous en supplie, au nom de notre amour ! au nom de votre mère !... au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, pardonnez à mon père !...

- Vous demandez son pardon au nom de ma mère ?... Mais elle me renierait pour son fils, si je ne vengeais pas celui dont elle porte le nom !

- Arthur, votre mère n'a pas le cœur aussi barbare que vous, et si elle était ici présente, en la suppliant de joindre ses prières aux miennes pour vous toucher, elle le ferait, j'en suis persuadée...

- Elle ne vous écouterait pas !

- O mon Dieu ! Tout espoir de bonheur est donc détruit pour moi !

- Supplice affreux ! il me faut sacrifier une femme que j'aime plus que moi-même ! ou bien manquer à mon devoir et à mes serments !

En achevant ces mots, le cornette, consterné, se dirigeait vers la porte pour sortir. Angèle voulut faire un dernier effort :

- Arthur, dit-elle, le visage baigné de pleurs, pitié pour moi, renoncez à votre fatal projet, ne me mettez pas dans la cruelle alternative de devenir orpheline aussitôt après avoir retrouvé mon père, ou de vous perdre pour jamais...

- Adieu, Angèle ! murmura le cornette d'une voix faible, et il sortit précipitamment.

- O mon Dieu ! dit Angèle en tombant à genoux, vous seul pouvez maintenant empêcher les maux que j'ai voulu conjurer !

CHAPITRE XXV

LA VENGEANCE

Roger de Lommeau, pensait le cornette en rentrant chez lui, avait bien raison, quand il me disait en parlant de mon amour : « Insensé, tu ne sais pas tous les chagrins et les tourments que tu te prépares... » En effet, je vois à présent qu'une union entre Angèle et moi devient impossible, qu'il est des espérances trompées qui brisent une existence ! Oui, mon cœur est pour jamais fermé aux douces joies qui l'enivraient.

En perdant ce matin un ami sincère et dévoué que je respectais comme un père, je trouvais une consolation en pensant qu'Angèle m'aimait, et qu'elle deviendrait bientôt ma femme. L'avenir semblait me sourire, lorsque, par une inexplicable fatalité, cette jeune fille, dont l'origine était inconnue, apprend que l'auteur de ses jours existe, et cet homme est le meurtrier qui a trempé ses mains dans le sang de mon père !...

Dans son agitation, le cornette se promenait à grands pas dans sa chambre. De temps à autre, il s'arrêtait, et examinait soigneusement ses armes qu'il avait déposées sur son lit. En le voyant l'air triste et abattu, et le regard parfois animé par des éclairs de fureur, on l'eût pris pour un homme en démente.

Tout à coup, trois coups frappés à la porte firent tressaillir Montlouis, qui jeta un manteau sur ses armes et fut ouvrir.

Sarah, mise avec plus de recherche que d'habitude, parut alors devant lui :

- O mon Dieu ! Monseigneur, dit la bohémienne en regardant le cornette, vous êtes pâle comme un mort...

- Ah ! ma bonne Sarah, répondit tristement Montlouis, tout espoir de bonheur est perdu pour moi.

- Non, Monseigneur, reprenez courage ! ne vous ai-je pas dit l'année dernière que vous finiriez par être heureux en amour ?

- Maintenant, il faut que je renonce à Angèle, mon honneur l'exige.

- Dites plutôt votre haine !.

- Comment, vous savez ?...

- Je sais tout, Monseigneur, Mlle de Mauléon m'a tout appris.

- Mais, est-ce bien possible qu'Angèle soit la fille de ce monstre de Mauléon ?

- Oui, Monseigneur.

- Comment le savez-vous ?

- Je vais vous le dire, Monseigneur, si vous le désirez. Vous apprendrez que vous n'êtes pas le seul à poursuivre Mauléon de votre vengeance.

- Qui donc peut lui en vouloir autant que moi ?
- Une femme qu'il a voulu déshonorer, et dont il a fait périr le mari et un enfant, l'unique gage de leur union...
- Cette femme, quelle est-elle ?
- Moi !
- Saviez-vous, lorsque vous avez soustrait Angèle à la rage des égorgeurs, qu'elle était la fille du comte de Mauléon ?
- Oui, Monseigneur.
- Pourquoi ne dévoiliez-vous pas ce secret ?
- Par vengeance, je me taisais.
- Si le hasard n'avait pas fait découvrir à cette jeune fille quel était son père, vous ne le lui auriez jamais dit ?
- Jamais, Monseigneur.
- Cependant, vous paraissiez bien l'aimer.
- Oui, Monseigneur, aussi n'en voulais-je qu'à son père, à qui je ne pardonnerai jamais d'avoir fait mourir mon mari et mon enfant, et de m'avoir rendue la plus malheureuse des femmes ! car, Monseigneur, sous cette enveloppe sauvage, il y a un cœur sensible, aimant, un cœur de mère !...

En parlant ainsi, deux larmes brillèrent dans les yeux de la bohémienne, qui continua :

- La nuit de la Saint-Barthélemy, on donna à Paris des armes aux bohémiens et aux truands en leur disant de frapper indistinctement tous ceux qui ne porteraient pas une croix blanche à leur chapeau. J'étais alors dans la capitale, et je vis faire tous les préparatifs de cette boucherie. La nuit, lorsque le tocsin annonça le massacre, je suivis une troupe de bohémiens qu'un gentilhomme catholique venait de soudoyer pour qu'elle assassinât le comte de Mauléon, son ennemi personnel. Bientôt, nous arrivâmes à l'hôtel de Mauléon, dont on enfonça les portes, et aussitôt le carnage commença. Ne pouvant me venger sur le comte qui était sorti à la tête d'une troupe d'égorgeurs, je songeai à tourner toute ma rage contre sa femme et son enfant. Lorsque j'entrai dans la chambre de la comtesse, elle venait de rendre le dernier soupir, et un bohémien levait sa hallebarde sur le berceau d'Angèle ; alors, je m'écriai : arrête ! c'est à moi qu'appartient cette victime ! Aussitôt je m'élançai sur le berceau de l'enfant avec la rage d'une tigresse à qui l'on a ravi ses petits. Je saisis mon poignard, et, l'élevant sur la poitrine de la pauvre enfant qui me souriait, j'allais frapper... Mais alors, je ne sais ce qui se passa en moi... la pitié s'empara de mon cœur... Enfin, Monseigneur, je me rappelai que j'avais été mère !... Prenant Angèle dans mes bras, je l'emportai en me disant : je serai aussi cruelle que Mauléon en lui volant son enfant!... Depuis, j'ai beaucoup aimé Angèle, et je ne désirais rien tant que de la voir heureuse. Toute ma crainte était qu'elle vint à retrouver son père, parce que je me réjouissais de voir le comte de Mauléon sans amis véritables et en exécration à tout le monde... Bon, me disais-je souvent, cet homme qui a fait mon malheur n'est pas heureux, et cependant il ne tiendrait qu'à moi qu'il le fût.

Quelquefois j'ai bien souffert en voyant Angèle se désoler de ne pas connaître sa famille. J'avais alors beaucoup de peine à la consoler, mais cependant j'en venais à bout...

- Eh bien, maintenant, vous ne pourrez plus voir Mlle de Mauléon ?
- Non, Monseigneur, ce bonheur vous est réservé.

- Pas plus qu'à vous.
 - Je vous jure que si.
 - J'ai dessein de me battre avec Mauléon dans un duel à mort
 - Vous n'aurez pas cette peine là !
 - Que voulez-vous dire ?
 - Qu'une personne se chargera de nous venger tous deux.
 - Quoi ! vous voudriez le faire assassiner ? Gardez-vous-en ; on m'accuserait peut-être de cette lâcheté, et j'ai à cœur de venger loyalement mon père !
 - Je ne veux point le faire assassiner. Et la bohémienne fit un sinistre sourire.
 - Je me battraï avec mon ennemi, et si je suis victorieux je quitterai Nantes pour toujours.
 - Demain vous changerez d'idée.
 - Rien ne pourra ébranler mes résolutions.
 - Je vous assure, Monseigneur, que demain vous penserez tout différemment.
 - Vous me croyez donc d'une grande légèreté de caractère ?
 - Non, Monseigneur.
 - Alors, pourquoi me tenez-vous ce langage ?
 - Parce que je lis dans l'avenir.
 - Cette fois, je crois que vous êtes dans l'erreur.
 - Plus tard, en vous entretenant de la pauvre Sarah, vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles.
 - Mais quel est donc votre projet ?
 - Vous ne le saurez qu'après son exécution.
 - Vous reverrai-je bientôt ?
 - Je ne sais, Monseigneur.
 - C'est que je désirerais ravoïr mon cheval.
 - Lorsque vous aurez envie de vous en servir, demandez-le à la tour de la Poissonnerie, et aussitôt un bohémien ira vous le chercher. J'ai donné des ordres à ce sujet.
 - Est-ce que vous vous disposez à faire un voyage ?
 - Oui, Monseigneur, un long voyage.....
- Sarah fit encore un étrange sourire.
- Pour moi, malheureux et dégoûté de la vie, je vais quitter Nantes, n'ayant d'autre espoir que de mourir glorieusement sur un champ de bataille.
 - Encore une fois, Monseigneur, croyez-moi, demain un peu d'espérance renaîtra dans votre cœur.
 - Je souhaite que votre prédiction s'accomplisse !
- Il était six heures du soir, Sarah fit ses adieux au cornette, et en lui serrant la main deux larmes, qu'elle prit soin de cacher, roulèrent sur ses joues.

Lorsque la bohémienne fut dans la rue, elle demeura un instant pensive, puis elle s'achemina vers le château.

Arrivée à la porte de la forteresse, Sarah dit aux gardes qu'elle avait des révélations importantes à faire au capitaine Mauléon.

- Est-ce que tu viens lui dire sa bonne aventure ? s'écria un soldat.

- Sans doute, répondit un autre, par l'entremise du diable cette sorcière sait l'avenir mieux que nous ne connaissons le présent.

- Je ne crois pas plus au talent des sorciers, dit un troisième en riant d'un air incrédule, qu'à cet onguent dont Landry nous parle souvent.....

- Oui, qui durcit la peau de telle sorte qu'on est dans l'impossibilité de l'entamer avec la meilleure lame de poignard.....

- Il n'est point de chrétien dont la peau soit assez dure pour résister à la pointe de ma dague.

- Cependant je pourrais te citer des exemples qui te convaincraient qu'on peut se rendre dur...

- Que diable ! Pour éviter cette balafre qui te couture le visage, tu aurais dû employer cette étonnante recette.

- Malheureusement je n'ai jamais possédé cet onguent.

- Pour moi, je ne connais qu'un sûr préservatif contre les horions, c'est une bonne armure d'acier à l'épreuve de la balle.

Tandis que les soldats s'entretenaient de la sorte, on avait été prévenir le capitaine qui donna ordre de laisser entrer Sarah, et de la lui amener.

La bohémienne trouva le capitaine assis sur le parapet du rempart, que les eaux de la Loire baignaient à cette époque.

- Vous avez bien fait de venir me voir, dit Mauléon en apercevant Sarah, car je me disposais à vous envoyer chercher.

- Que me vouliez-vous ? Monseigneur, répondit la bohémienne avec une feinte soumission.

- Vous récompenser des soins que vous avez donnés à ma fille.

Sarah fixa ses regards sur Mauléon, puis, sans rien dire, elle appuya la main droite sur sa poitrine, laissant l'autre pendante et crispée.

- Oui, reprit le capitaine, j'ai eu des torts envers vous, et je veux les réparer.

- Le mal que vous avez fait est irréparable répondit la bohémienne d'une voix lugubre.

- Avec cet or vous vous consolerez, dit Mauléon en présentant à Sarah une bourse qu'elle laissa tomber et repoussa du pied dédaigneusement, puis, le regard étincelant et la voix étouffée par la rage concentrée qui la dévorait, elle s'écria :

- Je vous reconnais bien là, Monseigneur, avec cet or aussi méprisable que vous, vous pensez faire oublier à une pauvre femme tous les maux qu'elle a soufferts et qu'elle endure encore !.... Vous croyez étouffer dans son cœur cette voix qui le torture en lui criant sans cesse : « Infortunée ! venge, si tu le peux, la mort de ton mari et de ton enfant !.... »

- Vous me refusez ?....

- Une mère ne peut rien accepter du bourreau de son fils !

- Je vais vous faire repentir de votre insolence, s'écria Mauléon avec colère.

- L'heure de la vengeance est arrivée, dit la bohémienne en frappant le capitaine au cœur avec un poignard qu'elle avait tenu soigneusement caché dans son sein.

- Pardon, mon Dieu !... Pardon !... murmura d'une voix mourante Mauléon en roulant aux pieds de Sarah.

- Au secours du capitaine ! cria de toutes ses forces la sentinelle placée sur le donjon, qui, de ce lieu élevé, avait été témoin de cette horrible scène.

Sarah montant alors sur le parapet du rempart, son poignard sanglant à la main, et les cheveux en désordre, avait l'air d'une furie.

- Comte de Mauléon, dit-elle avec un sourire des plus amers, en retrouvant ta fille aujourd'hui, en admirant sa beauté, sa grâce et ses vertus, ton cœur s'épanouissait à la joie, et tu ne te doutais pas que tu la voyais pour la dernière fois. Tu ne pensais pas à moi, pauvre créature méprisée, qui ne vivais que pour la vengeance !...

Le capitaine n'entendit pas ces dernières paroles, il avait déjà rendu le dernier soupir.

Sarah, voyant accourir vers elle plusieurs soldats, s'élança dans le fleuve en criant :

- Ma vengeance est accomplie ! Je puis mourir !....

Epilogue

Quelques mois après les événements que nous venons de raconter, Angèle de Mauléon, triste, et portant des habits de deuil, quitta Nantes pour retourner avec son père adoptif au château de la Sénardière, où le cornette vint souvent la voir, malgré les occupations que lui donnait la guerre civile. Dans ces fréquentes visites il eut plusieurs discussions religieuses avec M. Blanchard, qui finit par le convaincre des vérités de la foi catholiques et lui fit abjurer ses erreurs. Au bout d'un an il épousa Angèle, et n'en continua pas moins à guerroyer sous les drapeaux du roi de Navarre.

Le comte de la Courbejolière ne survécut pas longtemps à la ruine de son château ; il fut tué au siège d'une place forte du Poitou, nommée la Flocelière.

Nozay et Charles Harrouys de l'Epinay ne purent sortir du château de Nantes qu'en payant de grosses rançons. Pour le duc et la duchesse de Mercoeur, après la reddition de Paris au Béarnais, ils traitèrent fort avantageusement avec le vainqueur, en mariant leur fille avec un fils de Gabrielle d'Estrées.

On sait comment Henri IV, qu'on est convenu d'appeler le bon Henri, oublia ses fidèles serviteurs et récompensa ses ennemis. Tous les partisans du duc de Mercoeur furent graciés, jusqu'à Fontenelle qui obtint, en outre, le gouvernement du pays qu'il avait dévasté. Ce brigand, incapable de sentir le prix d'une aussi grande indulgence, conspira quelques années après avec le maréchal de Biron, et termina sa vie criminelle par le supplice de la roue.